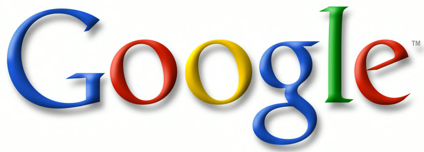



CORNELL UNIVERSITY
FOUNDED BY EZRA CORNELL



STUDIER

I

MODERN SPRÅKVETENSKAP

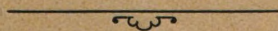
UTGIFNA AF

NYFILOLOGISKA SÄLLSKAPET

I

STOCKHOLM

III



UPSALA 1905
ALMQVIST & WIKSELLS BOKTRYCKERI-A.-B.

STUDIER

I

MODERN SPRÅKVETENSKAP

UTGIFNA AF

NYFILOLOGISKA SÄLLSKAPET

I

STOCKHOLM

III

UPSALA 1905
ALMQVIST & WIKSELLS BOKTRYCKERI-A.-B.

Redigerandet af föreliggande volym har ombesörjts af Sällskapets ordförande och sekreterare jämte professorerna Geijer och Wahlund samt docenten Staaff. Såsom ett bidrag till bestridande af omkostnaderna för sin publikation har Sällskapet åter fått sig tilldeladt ett sökt statsunderstöd å 500 kronor.

Innehåll.

Sällskapets medlemmar.

Ahlström, Anna, F. D., Stockholm.
Ahlström, A., F. D., rektor, Göteborg.
Andersson, O. H., F. D., lektor, Karlskrona.
Berg, R. G:son, F. D., Stockholm.
Bergman, G. J., F. K., adjunkt, Malmö.
Bergqvist, B. J:son, F. D., läroverksråd, Stockholm.
Bergström, A. G. E., F. L., adjunkt, Stockholm.
Björklund, Sigrid, F. K., lärarinna vid Nya Samskolan, Stockholm.
Blomgren, A., F. K., extralärare, Vänersborg,
Boheman, M., F. D., bibliotekarie, Stockholm.
Borgström, E., F. L., vik. adjunkt, Stockholm.
Brusewitz, K. V., F L., extralärare, Stockholm.
Collijn, I., F. D., e. o. biblioteksamanuens, Upsala.
Dehlgren, K. E., F. K., adjunkt, Stockholm,
Edström, A. E., F. D., lektor, Stockholm.
Elfstrand, J., F. K., lärare vid Gäfle Borgarskola, Gäfle.
Engstrand, J., F. K., extralärare, Upsala.
Eriksson, A., F. L., extralärare, Gäfle.
Ernst, A. G. W., F. D., docent, Lund.
Eurén, S. F., F. D., adjunkt, Upsala.
Fahlstedt, C. A., F. K., lärare vid Beskowska skolan, Stockholm.
Falk, A., F. L., rektor, Norrtälje,
Falk, J., F. D., lektor, Halmstad.
Fant, C. J. M., F. D., lektor, Västerås.
Frösell, E., F. K., extralärare, Stockholm.
Geijer, P. A., F. D., professor, Upsala.
Grip, E., F. D., extralärare, Stockholm.
Hagelin, H., F. D., lektor, Nyköping.
v. Hall, K. C. H., F. K., Upsala.

Hammar, J., direktör, Stockholm.
Hammarberg, V., F. D., extralärare, Stockholm.
Harlock, W. E., lektor, Stockholm.
Heumann, K. A. D., F. K., adjunkt, Stockholm.
Hjorth, Hj., F. L., adjunkt, Stockholm.
Holmberg, J., F. K., extralärare, Stockholm.
Hoppe, E. O. L., F. K., lexikograf, Lund.
Hultenberg, H., F. D., docent, Upsala.
Humble, J. L., F. D., f. d. lektor, Stockholm.
Hård af Segerstad, Kerstin, F. L., Stockholm.
Kjederqvist, J. O. G., F. D., lektor, Stockholm.
Kjellberg, A., F. K., adjunkt, Stockholm.
Klint, A. H., F. D., adjunkt, Stockholm.
Kökeritz, G., F. K., Upsala.
Lange, P. A., F. D., docent, Upsala.
Lené, G. A., F. D., lektor, Hernösand,
Lidblom, E., F. D., rektor, Helsingborg.
Lindberg, L., F. D., extralärare, Karlstad,
Lindqvist, E. O. G., F. D., lärare vid Beskowska skolan, Stockholm.
Lindström, V. A., F. D., Stockholm.
Ljungquist, Augusta, Cambr. Mediev. and Mod. Lang. Tripos, Stockholm.
Malmberg, A. T., F. D., lektor, Stockholm.
Malmstedt, B. J. A., F. D., lektor, Stockholm.
Marcks v. Würtemberg, Julia, lärarinna vid Nya Samskolan, Stockholm.
Munthe, Å. W:son, F. D., rektor, Stockholm. Sällskapets n. v. ordförande.
Nicolin, E., F. K., Upsala.
Nordfelt, A., F. D., läroverksråd, Stockholm. Sällskapets n. v. sekreterare.
Nordgren, C. O., F. K., adjunkt, Stockholm.
Reinholdsson, O. E., F. D., translator publicus, Göteborg.
Reinius, J., F. D., extralärare, Stockholm,
Ringenson, C. A., F. D , lektor, Stockholm.
Rohnström, J. O., F. D., lektor, Umeå.
Setterdahl, A. A., F. K., extralärare, Stockholm.
Silfverbrand, Susy, lärarinna vid Wallinska skolan, Stockholm.
Staaff, E. S., F. D., docent, Upsala.

Sturzen-Becker, V. T. P., F. D, lektor, Stockholm.
Sundén, K. F., F. D., docent. Upsala.
Svedelius, C., F. D., lektor, Luleå.
Söderman, S. E., F. D., Stockholm.
Tamm, F. A., F. D., professor, Upsala.
Thunberg, Alice, F. K., lärarinna vid Upsala enskilda läroverk o. privatgymnasium, Upsala.
Wahlund, C. W., F. D., professor, Upsala,
Westerblad, C. A., F. K., Upsala.
Westholm, A. E., F. D., lektor, Falun.
Wigert, O. P., F. D., lektor, Stockholm.
Vingqvist, N. H., F. L., lärare vid Lunds priv. elementarläroverk, Lund.
Wulff, F. A., F. D., professor, Lund.
Zamore, C. A., F. L., adjunkt, Stockholm.
Öberg, A. B., F. L., lärare vid Lunds priv. elementarläroverk, Lund.
Öhman, E., F. K., extralärare, Stockholm.
Örtenblad, O. G., F. D., rektor, Stockholm.
Östberg, O., F. D., docent, Upsala.
Österberg, E. P. V., F. D., adjunkt, Stockholm.

Föredrag, som hållits vid sällskapets sammanträden h. t. 1901—h. t. 1904.

Den 9 november 1901:

Lektor *A. Nordfelt:* **Om ordföljdens betydelse för språkets klarhet.**

Den 15 februari 1902:

Fil. Lic. *H. Hultenberg:* **Om förstärkning af adjektiv och adverb i franskan.**

Den 19 april 1902:

Fil. D:r *Anna Ahlström:* **Referat af C. Nyrops »Ordenes liv».**

Den 8 november 1902:

Fil. Lic. *V. Hammarberg:* **Substantivering af adjektiv i gammalfranskan.**

Fil. D:r *A. Malmstedt:* **Emfatiska satsutvidgningar.**

Den 21 februari 1903:

Rektor *Å. W:son Munthe:* **Ordet »hund» i några svenska uttryckssätt.**

Lektor *A. Nordfelt:* **De lefvande språkens ställning enligt läroverkskommitténs förslag år 1902.**

Den 17 oktober 1903.

Bibliotekarien *M. Boheman:* **Några drag ur feliberrörelsens historia.**

Den 19 mars 1904:

Lektor *J. Kjederqvist:* **Sydengelskt och västsaxiskt r och dess inflytande på närstående ljud.**
Rektor *Å. W:son Munthe:* **Något om ordet »griphummer».**

Den 22 oktober 1904:

Fil. D:r *E. Grip:* **Några iakttagelser angående uttalet af tyskan inom olika delar af språkområdet.**
Fil. D:r *J. Reinius:* **En märklig språkutveckling.**

UN ACTE INÉDIT

D'UN OPÉRA DE VOLTAIRE

PUBLIÉ D'APRÈS DEUX ANCIENNES COPIES MANUSCRITES
DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE STOCKHOLM

AVEC DES FAC-SIMILÉS

PAR

CARL WAHLUND



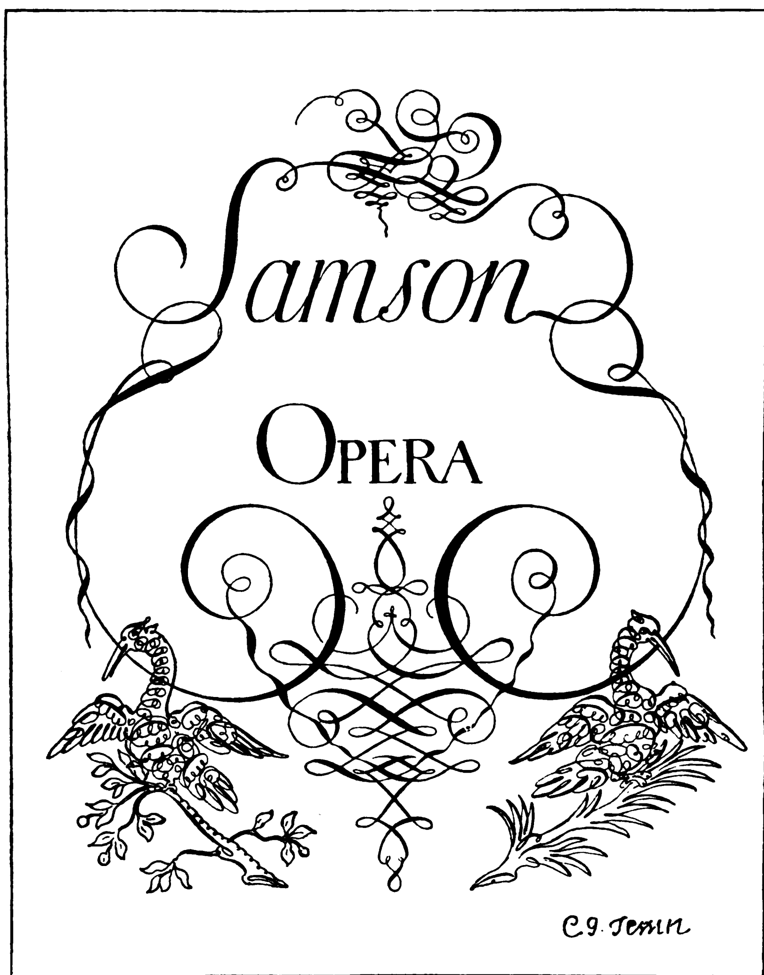
SAMSON

OPERA

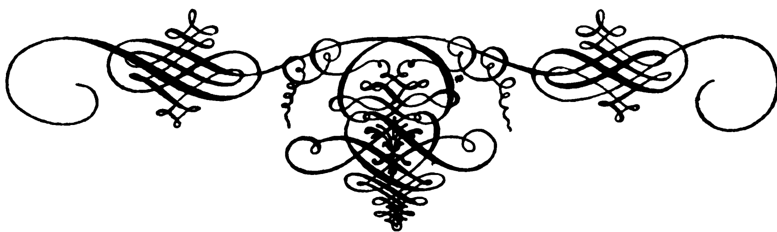
par

M. Piron.

Bertholdus inv. et fecit A.° 1743


Samson
Opera
C. J. Jessen

Texte des Imprimés:		*Texte des deux Manuscrits:*
Acte premier.		
Acte second.	=	Acte premier.
Acte troisième.	=	Acte second.
(Manque.)		Acte troisième; *(publié ici pour la première fois.)*
Acte quatrième.	=	Acte quatrième.
Acte cinquième.	=	Acte cinquième.





OPERA



ACTE TROISIEME

Scene 1e.

Dalila, le Grand-Prêtre.

Dalila.

Vous l'attaqués encore, imprudens que vous êtes,
Près de ce temple, devant moi.

Le Grand-Prêtre.

Vous osés éclater en plaintes indiscrettes,
Quand on sert les Dieux et son Roy.

Dalila.

Vous le servés bien mal avec tant d'injustice,
Quelle bassesse ô Dieux! de surprendre un heros
Au milieu de la paix dans le sein du repos . . .
Le Ciel peut il être propice
A vos lâches complots?

Le Grand-Prêtre.

A nos Dieux, à nos loix êtes vous infidelle?
Voulés vous qu'un rebelle
Désole nos Etats?

Dalila.

Je veux que l'on soit juste, et vous ne l'êtes pas.

Le Grand-Prêtre.

Vous l'aimés, je le vois, et ce funeste charme,
Qui des Rois le rend la terreur,
Le rend maitre de vôtre cœur;
Perfide, vous l'aimés, son danger vous allarme;
Oui, vous tremblés pour lui.

Dalila.

C'est pour vous que je crains,
Frémissés, perfides humains;
Vous attaqués un Dieu, c'est un Dieu sur la terre.
Vous avés senti le tonnerre
Qui partoit de ses mains.

Le Grand-Prêtre.

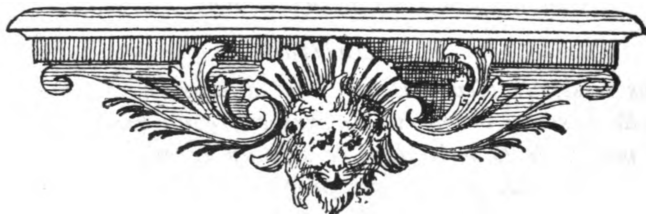
Le nombre accablera vôtre idole terrible,
Ce Dieu de vôtre cœur. En vain vous l'adorés,
Avec lui vous périrés.

Dalila.

Plus il a d'ennemis, plus vous avés de crimes,
Et plus son bras vengeur
Và s'immoler de victimes.

Le Grand-Prêtre.

Craignés encor(e) le Roy, redoutés sa fureur.
(Il sort.)

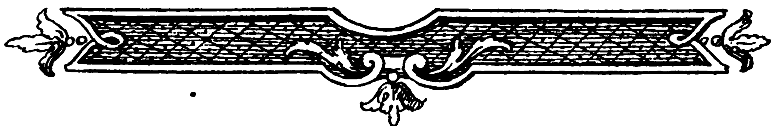




Scene 2^e^.

Dalila.

Samson devient le Roy qui règne sur mon cœur,
Cependant on l'attaque, une foule perfide
Peut triompher de la valeur;
Ils périront sans doute, il en sera vainqueur,
Je le sais, cependant mon amour s'intimide.
Courons, courons partager
Sa gloire et son danger:
Non, sans lui je ne saurois vivre,
Il faut le suivre
Dans l'horreur des combats,
Au sein de la victoire,
Au faite de la gloire,
Ou dans les ombres du trépas.
Ah! l'amour me le rend vainqueur et plein de charmes.



Scene 3^e^.

Dalila, Samson, Hebreux, Philistins Captifs.

Samson.

Ennemis, rendés les armes,
Eprouvés tous les maux que nous avons soufferts;
Ennemis, portés nos fers.

Chœur d'Hebreux.

Ennemis, rendés &c.

Samson (aux Hebreux).

De vos tirans vous êtes maitres,
Vengés vous, vengés vos ancêtres;
Donnés aux Philistins, que mon bras a domptés,
Ces fers que vous avés portés.

(à Dalila)

Je viens mettre à vos pieds les marques de ma gloire,
Tout doit trembler sous moi, je dois vous obeir;
Le Ciel donne à mon bras la force et la victoire,
Mais il me laisse un cœur formé pour vous servir.

Dalila.

Au nom de tant d'amour oubliés la vengeance.

Samson.

Je volois près de vous brulant d'impatience;
Ils ont arretté mes pas,
Ils m'ont pour quelque tems ravi vôtre presence:
Dalila, c'est la seule offense
Que mon cœur ne pardonne pas.

Dalila.

Puis qu'enfin je vous vois, que le crime s'oublie;
On me reproche assés de trahir ma patrie
Et de n'aimer que vous.
Voiés ces malheureux tremblans à vos genoux:
Qu'ils soient en liberté, que ce grand cœur pardonne;
Je veux les présenter au Roy qui me soupçonne,
Je vais le conjurer d'affermir sa couronne
En me donnant un heros pour epoux.

Samson (aux Captifs).

Soiés libres, allés, c'est elle qui l'ordonne.
Elle parle, il suffit; je vous pardonne à tous.
Idolatres, peuple infidelle,
Vos Dieux n'ont pu vous délivrer;
Elle a brisé d'un mot vôtre chaine nouvelle.
Ah! si d'une erreur eternelle
Rien ne peut vous tirer,
Barbares, c'etoit elle

Qu'il falloit adorer:
L'erreur etoit moins criminelle,
Barbares, c'etoit elle
Qu'il falloit adorer.

Dalila.

Vantés moins mes appas, vantés plus ma tendresse;
Je vais apprendre au Roy mes feux et vos bienfaits.

Samson.

Ah! s'il vous donne à moi, l'univers est en paix,
Et ce jour pour la terre est un jour d'allegresse.

Dalila.

Mes Dieux m'ont promis qu'en ce jour
Le repos doit ici rêgner avec l'amour;
Il est tems que je les seconde.

(Ensemble.)

Mon bonheur est celui du monde,
Et ce bonheur
Depend de vôtre cœur.



Scene 4^e^.

(= Acte II, scène finale, dans les Imprimés.)

Samson, Chœur d'Hebreux.

Sonnés trompette, organe de la gloire,
Sonnés, annoncés ma victoire.

Le Coriphée.

Chantons tous ce heros, l'arbitre des combats,
Il est le seul dont le courage
Jamais ne partage

La victoire avec les soldats:
Il a fini nôtre esclavage;
Pour nous est l'avantage,
La gloire est à son bras.
Chantons &c.
Il fait trembler sur leur thrône
Les Rois maitres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les Dieux au fond des Enfers.
Il triomphe, il pardonne,
Il rêgne sur les Rois, il rêgne sur les cœurs;
Sa grace et son courage à l'envi sont vainqueurs.
Sonnés trompette, organe de la gloire,
Annoncés sa victoire.

Canevas.

Fin du troisieme Acte.



§ I.

Opinions des contemporains de Voltaire sur son opéra Samson.

L'écrivain qui résume pour ainsi dire le dix-huitième siècle, et qui par la suite lui a donné son nom, Voltaire, travailla sans discontinuer pendant soixante ans (1718—1778) pour la scène; le nombre de ses ouvrages dramatiques, tragédies, comédies, opéras et opéras comiques, atteint presque le même chiffre. Aussi fut-il, au milieu du siècle, et pendant une assez longue période de temps (1730—1760), le roi du théâtre; dans la tragédie surtout, qu'il avait toujours préférée aux autres genres et qui était devenue sa passion dominante, il n'eut guère plus de rivaux, les autres auteurs dramatiques s'étant plus ou moins éclipsés devant lui.

Ses opéras ne rencontrèrent point la même faveur.

Pour ne parler ici que de l'opéra de Samson, les contemporains l'ont diversement apprécié. L'un des écrivains les plus distingués de l'école de Voltaire, le collègue du maître à l'Académie et, dès la première heure, son élève favori, «son thuriféraire, disaient les gens bien élevés, et son «singe», disaient les autres» (FAGUET), nous avons nommé La Harpe, ne trouve aucune critique à présenter sur Samson dans son *Eloge de Voltaire,* imprimé à Genève en 1780; mais plus tard, dans les conférences qu'il inaugura, au commencement de 1786, dans les salons du «Lycée», au coin de la rue de Valois et de la rue Saint-Honoré, conférences qui, réunies et publiées dès l'an VI (1799) avec des modifications considérables, devinrent le tant vanté *Cours de Littérature*, l'auteur va jusqu'à dire que « *Voltaire, dans le grand opéra, a si peu réussi, qu'il n'y a même*

*aucune place... L'opéra et l'ode**) *sont les seuls* (genres de poésie parmi tous ceux qu'il a tentés) *où il n'ait eu aucun succès, et il a pourtant fait quatre opéras et un assez grand nombre d'odes. Son entière insuffisance est plus étonnante dans le drame lyrique que dans l'ode, le premier ayant plus de rapport avec son génie naturellement dramatique. C'est une raison pour examiner avec quelque attention ces productions avortées, où il est resté presque toujours si fort au-dessous de lui-même...*»

Arrivant ensuite à parler spécialement de Samson, il en trouve «*le sujet mal choisi, et par lui-même fort peu susceptible d'intérêt... Le style n'est pas dépourvu de la noblesse du genre, mais ne s'élève pas à celle du sujet; il est inégal et négligé, et l'on ne peut guère remarquer dans le dialogue que quelques jolis madrigaux. Samson dit à Dalila:*

Ah! s'il était une Vénus,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, et croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse,
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a sentis!
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déesse.

*Dalila, prêtresse de Vénus, peut parler sur ce ton de galanterie spirituelle: mais n'est-elle pas un peu déplacée dans un guerrier hébreu tel que Samson, juge et chef d'Israël? Voltaire, après toutes les disconvenances semblables dont ce rôle est plein, était-il bien en droit de reprocher à Fontenelle***) *le fard de sa muse et le bel-esprit de ses bergers? ... Le seul endroit de tous les*

---

*) Son peu de succès dans l'ode n'empêcha pas Voltaire de lancer des traits de satire contre les deux seuls poètes lyriques qu'ait eus la France depuis Malherbe jusqu'à Lamartine: J.-B.Rousseau, «l'Orphée de la France», et Le Franc de Pompignan. Pour l'*Ode à la Postérité*, du premier, il «*doute qu'elle parvienne jamais à son adresse*», et pour les *Cantiques sacrés*, du second, il eut ce mot: «*Sacrés ils sont; car personne n'y touche*».

**) A ce propos, rappelons la boutade rapportée par l'un des biographes de Voltaire, l'abbé Th.-J. du Vernet, qui l'avait connu personnellement: lorsque Fontenelle, neveu de Corneille, en qualité de doyen des littérateurs, et mêlant la leçon à l'éloge, fit dire à Voltaire que sa pièce (Œdipe) *avait trop de feu*, Voltaire lui répondit que *pour s'en corriger, il lirait ses Pastorales*.

opéras de Voltaire qui rappelle la manière de Quinault), c'est ce morceau, que chante Dalila:*

Vênus dans nos climats souvent daigne se rendre;
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vênus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'univers aima dans le sein du loisir.
Vénus donnait au monde
L' exemple du plaisir.

Si ces vers sont beaucoup mieux faits que tous les autres, peut-être cela vient-il en partie de ce que la plupart sont de la mesure qui était la plus familière à l'auteur, celle de l'alexandrin; car une remarque qu'on ne peut s'empêcher de faire en lisant ses opéras, et même ses odes, c'est qu'il manquait presque entièrement, ou de la connaissance, ou de l'habitude des mesures lyriques . . . Le dialogue et surtout les chœurs offrent une foule de mauvais vers; quand l'expression n'est pas commune, elle est froidement recherchée . . . Ailleurs Samson dit à Dalila:

Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand esclavage;
Je les quitte pour les combats.

L'intonation la plus fausse, la discordance la plus aigre, ne fait pas, en musique, plus de mal à l'oreille que n'en fait ici au goût et au bon sens cette emphase si ridiculement philosophique, ce grand esclavage du trône, dans le dialogue de deux amans qui se séparent, dans la bouche de Samson qui n'a rien de commun avec les rois, dans le langage de ces temps reculés qui doit en retracer la simplicité, dans une situation qui

*) Voici l'opinion de La Harpe à l'égard de Quinault: «*Il a souvent une élégance facile et un tour nombreux: son expression est aussi pure et aussi juste que sa pensée est claire et ingénieuse. Ses constructions forment un cadre parfait, où ses idées se placent comme d'elles-mêmes dans un ordre lumineux et dans un juste espace; ses vers coulants, ses phrases arrondies, n'ont pas l'espèce de force que donnent les inversions et les images; ils ont tout l'agrément qui naît d'une tournure aisée et d'un mélange continuel d'esprit et de sentiment, sans qu'il y ait jamais dans l'un ou dans l'autre ni recherche ni travail*».

n'a pas le plus léger rapport avec le trône et son grand esclavage: toutes les sortes de contre-sens se rassemblent ici»; &c., &c. La Harpe*) termine ses peu bienveillantes observations sur l'opéra qui nous occupe, en décochant ce dernier trait: «*Voltaire jeta les hauts cris sur la prohibition qui écartait Samson de la scène: il est probable qu'il en eût jeté d'autres, si la pièce eût été jouée*».

***

Palissot**), qui, lui aussi, se posait en disciple fervent de Voltaire tout en attaquant les «philosophes», n'a pas non plus de remarques à adresser à Voltaire au sujet de Samson, dans son *Eloge de Voltaire,* publié à Londres en 1779. Quelques années plus tard, tout au contraire, après l'apparition de la critique si suffisante et si hautaine de Samson par La Harpe, Palissot, dans un volume destiné à servir de supplément à toutes les éditions de Voltaire, et intitulé: *Le génie de Voltaire, apprécié dans tous ses ouvrages,* Paris 1806, met en relief, par des citations bien choisies, il faut l'avouer, les mérites de la pièce comparée aux productions antérieures du même genre. «*Quelques détails heureux, le monologue surtout qui ouvre le cinquième acte de Samson, et qui commence par ces vers:*

Profonds abîmes de la terre &c.,

---

*) Que La Harpe, comme critique, n'ait nullement échappé aux attaques les plus mordantes, c'est ce que prouve l'épigramme suivante de Ec. Lebrun, surnommé «Lebrun-Pindare»:

SUR LA HARPE, EXCELLENT PROFESSEUR DE POÉSIE AU LYCÉE.

«*Oh! la Harpe est vraiment un professeur unique!*
«*Il vous parle si bien de vers, de poétique,*
«*Qu'instruit par ses leçons, on ne peut désormais*
«*Lire un seul des vers qu'il a faits*».

**) On se souvient des méchants bouts rimés de Marmontel sur Palissot:

«*Cet homme avait nom* *Palis . . .*
«*On dit d'abord Palis* *fade,*
«*Puis Palis fou, Palis* *plat,*
«*Palis froid et Palis* *fat;*
«*Pour couronner la* *tirade,*
«*En fin de* *turlupinade,*
«*On rencontra le vrai* *mot:*
«*On le nomma Palis* *sot*».

ENVOI.

«*M'abaissant jusqu'à toi, je joue avec le mot;*
«*Réfléchis, si tu peux, mais n'écris pas . . . lis, sot!*»

donnent l'exemple d'un style souvent supérieur à celui des anciens monologues de notre scène lyrique... Il nous semble que Quinault) n'eût pas désavoué cette invocation de Dalila à Vénus:*

Vénus inspire-nous, préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il semble né pour embellir ta cour:
Armé, c'est le dieu Mars; désarmé, c'est l'Amour.

*Il était difficile d'imiter mieux un beau vers**) du Tasse. On peut remarquer encore, dans le rôle de Samson, ces vers qu'il adresse aux Hébreux pour les consoler:*

Dieu m'a prêté sa force et sa puissance;
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir.
En domptant les lions, j'appris à vous servir;
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui sont leur image.

Nous ne nous sommes permis ce petit nombre de citations que parce qu'elles nous paraissent prouver que M. de la Harpe s'est exprimé trop durement, dans son cours de littérature, sur les opéras de Voltaire. Il a observé avec beaucoup de goût et de raison, que le génie de ce grand poète était peu propre à ce genre d'ouvrages, et qu'il n'entendait pas même trop bien la coupe des vers lyriques: mais dans le petit nombre d'essais que Voltaire a pu se permettre, même dans des genres auxquels il n'était point

*) Cf. le «jugement littéraire» suivant de Palissot sur Quinault: «*Personne, en effet, n'a su lier, avec plus d'art que ce poète, des divertissements agréables et variés à des sujets intéressants. Personne n'a porté plus loin cette molle délicatesse, cette douce mélodie de style, qui semble appeler le chant. Personne enfin n'a si bien connu la quantité précise de sentiment qui convenait à ce genre, dont il a été le créateur et le modèle*» (*Jugements Littéraires sur quelques auteurs, la plupart du XVII*[e] *siècle, rangés par ordre alphabétique*; dans: MÉM. SUR NOTRE LITTÉR., 1771). La Harpe avait, lui aussi, rapproché les deux noms Quinault et Voltaire; voir plus haut.

**) La Harpe, en parlant de ce beau vers voltairien, avait dit, un peu plus correctement peut-être, qu'«*il rend avec la plus heureuse précision deux vers charmans du Tasse*» et il répète, quelques lignes plus bas, que «*ce vers français rend supérieurement les deux vers italiens*». — Baour-Lormian, dans sa version poétique, de retentissante mémoire, de la *Jérusalem délivrée,* traduira ainsi le (ou les) vers du Tasse:

«*Sous les armes, c'est Mars; sans armes, c'est l'Amour*».

appelé, il en est fort peu dont on ait droit de parler avec une dureté qui approche du mépris; et M. de la Harpe devait, plus que personne, ne pas s'écarter de cette loi de convenance».*)

*
* *

Dans les *Lettres du comte* de Cataneo *à l'illustre Monsieur de Voltaire,* Berlin 1754, la lettre VII a pour titre: *Sur la Poésie;* on y lit, page 211: «*Je vois bien que vôtre Samson & Pandore sont deux pièces, que vous avez faites plustot pour les decorations, & pour la musique, que pour y suivre les regles du Theatre. Cependant les vers en sont très délicats & gracieux: outre que ces sortes de pièces qu'on nomme Operas, ne doivent pas être examinées scrupuleusement*».

*
* *

F.-A.-J. Mazure qui, en guise de ballon d'essai préce[illegible]ant le lancement d'une édition d'*Œuvres choisies de Voltaire,* destinées «*aux bibliothèques des pères de famille*», avait en 1821 publié une *Vie de Voltaire,* «*ou plutôt son histoire, car sa vie est tout le dix-huitième siècle*» **), s'écrie en parlant des doctrines de Voltaire qu'«*elles cesseront d'être funestes, parce qu'elles seront dédaignées*»; quant à Samson, il l'appelle «*un médiocre opéra, que Voltaire n'avait pu réussir à faire jouer malgré la musique de Rameau*» ***), et ajoute: «*toutes ses autres pièces lyriques ne lui rapportèrent pas plus de gloire*».

*
* *

*) Brunet, *Manuel du Libraire,* s. v. Voltaire, *Éd. Kehl,* s'exprime de la manière suivante à propos des jugements de La Harpe et de Palissot: «*Ces défauts ont été signalés sans ménagement par Laharpe et Palissot, tous deux hommes de goût, mais qui, cette fois, peut-être, ont mis trop de partialité dans leurs jugements*».

**) Rapprochons de cette phrase celle de Victor Hugo: «*Nommer Voltaire, c'est caractériser tout le dix-huitième siècle; c'est fixer d'un seul trait la double physionomie historique et littéraire de cette époque*».

***) Jean Ph. Rameau, dont le nom et les ouvrages ont fait époque dans la musique française, composa pendant trente années plus de vingt-cinq partitions de grands opéras et d'opéra-ballets, et parmi ceux-ci p. ex. la [illegible]n-cesse de Navarre et le Temple de la Gloire, de Voltaire. P[illegible] tout ce temps il conserva la faveur du public et du roi Louis XV, malg[illegible] intrigues de cour et malgré l'opposition que soutenaient contre lui les a[illegible]saires de ses théories musicales; parmi eux se distinguait un musicol[illegible] compositeur et en dernier lieu copiste de musique: l'auteur du *Devin de vil[illegible]*

Avant de rapporter ce que, dans ses lettres, Voltaire a dit lui-même de son Samson (voir le § suivant), il faut mentionner ce qui en a été dit dans un écrit anonyme du milieu du dix-huitième siècle, *Connaissance des beautés de la poésie française* *), *Par Mr. D*****, que des ennemis de Voltaire, un Ch. Collé **) entre autres, ont voulu lui attribuer et qu'après sa mort les éditeurs de *Kehl*, quoique sans raisons suffisantes ***), ont fait entrer dans leur célèbre édition des *Œuvres de Voltaire*, «comme un ouvrage qui leur semblait avoir été fait sous les yeux de M. de V. par un de ses élèves». L'au-

---

(Cf. J.-J. Rousseau, *Dissertation sur la musique moderne*, 1743; *Lettre sur la musique française*, 1753; *Dictionnaire de musique*, 1767.) Par contre, Voltaire, dont la nièce aînée devint son élève, l'a toujours beaucoup estimé. Et de nos jours il est regardé comme un grand maître qui luttait pour l'art sincère contre la mode et la convention. (Cf., dans la *Revue bleue*, nos du 26 mars et du 2 avril 1904, l'article intitulé: *L'Etat actuel de la Musique Française.)* — Beaucoup plus grand que Voltaire, Rameau était aussi hâve et sec que lui et ressemblait à un fantôme (Grimm).

*) Le titre complet de cette brochure est: *Connaissance des beautés et des défauts de la Poésie et de l'Eloquence dans la Langue Française, à l'usage des jeunes Gens, et surtout des Etrangers, avec des Exemples par ordre Alphabétique. Par Mr. D****. A Londres, aux dépens de la société*, 1749; de 2 ff. et 211 pp. Une autre édition, de Londres 1750, est de 1 f. et 251 pp., et une troisième édition, de La Haye 1751, *Augmentée de Notes et de Remarques*, est de 1 f., XXVI et 356 pp. De la première, il existe à la Bibliothèque Nationale de Paris trois exemplaires identiques: Z—20652, Beuchot 169 et Beuchot 169 *bis;* de la deuxième, la même bibliothèque possède quatre exemplaires, également identiques: Z—20653, Z—28777, Beuchot 12 *ter* (brochure no 8 et dernière) et Bengesco 511; et de la troisième, un exemplaire: Bengesco 512.

**) Dans son *Journal historique*, juillet 1749, on lit: «*Je veux parler de la Connaissance des beautés et des défauts de l'Eloquence et de la Poésie. Cette brochure, qui n'a nul mérite en soi, n'a pour elle que l'excessive impudence de Voltaire. On ne peut pas douter qu'il n'en soit l'auteur; on le reconnaît d'abord à son style, et d'ailleurs, les pièces détachées de lui, qu'il rapporte, et que lui seul peut avoir dans son porte-feuille, comme une lettre au Roi de Prusse . . ., des scènes entières de Samson; forment une conviction complète que c'est lui-même, qui a eu pour lui-même la complaisance de se louer dans ce livre, et de déprimer les autres,* etc. *Ce livre est unique en son espèce, et jusqu'ici aucun auteur, je crois, n'avait eu la ridicule insolence de s'extasier soi-même devant ses propres ouvrages*». Plus loin, à la date de septembre de la même année, l'auteur se répèt[illegible] «*C'est lui-même qui a fait cette insolente et inouie brochure*».

[illegible]*) Qu'on s'en rapporte au jugement vraisemblablement définitif de [illegible] du monde qui connaît le mieux les publications voltairiennes, Ben-[illegible] «*Pour nous, la question est hors de doute. Voltaire n'est pas l'auteur de [illegible]naissance des beautés*».

teur, Mr. D****, y dit, au chapitre *Opéra:* «*Je le répète encore; il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe. Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis longtemps dans le cinquième acte de l'opéra de Samson. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.*

SAMSON enchaîné, GARDES.

Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux!
Lumière, tu fuis de mes yeux!
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;
Douce lumière,
Nature entière
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.
Profonds abîmes &c.

UNE PRETRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos Dieux étonnés, et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire:
Vénus, avec un sourire,
Nous a rendus victorieux.
Mars a volé, guidé par elle,
Sur son char tout sanglant;
La victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes;

Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Hé bien, qu'est devenu ce Dieu si redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre, étouffé dans ses débiles mains,
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai soutenu cet horrible langage,
Quand il n'offensait qu'un mortel:
On insulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton outrage.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne sont point entendus,
Malheureux, ton Dieu n'est plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuse;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

LE ROI.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton Dieu périsse
Et qu'il soit, comme toi, méprisé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inspires, enfin; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins:
Tu m'inspires, ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire

A tes derniers momens?
Qu'on l'immole; il en est temps.
Frappez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple, et du Dieu que je sers:
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, ébranlant les colonnes.

Temple odieux, que tes murs se renversent,
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur.

CHŒUR.

Tout tombe, tout périt. O Ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à présent la force et l'harmonie d'une telle poésie, avec les vers dont sont remplis les opéras, qui ont parmi nous du succès, à la faveur de la musique . . .»

---

§ 2.

Ce qu'a dit de son opéra Samson Voltaire lui-même.

Déjà dans des lettres datées de 1723 et adressées à différentes personnes, Voltaire dit avoir promis de faire un opéra, mais il n'indique pas quel devait en être le titre, ni à qui il l'avait promis*). On ne pourra jamais savoir à quelle époque il eut l'idée de faire de Samson le sujet d'un poème dramatique; mais lorsqu'en 1729 l'écrivain proscrit rentre en France avant le terme de son ordre d'exil et se réfugie d'abord dans la «baraque» du perruquier Châtillon, rue des Récollets, à Saint-Germain, c'est le nom de Sansons qu'il prend pour sauvegarder son incognito — il y a des noms prédestinés!

Quelques années plus tard, installé — après un court séjour (septembre 1731) à Arcueil**) — chez la baronne de Fontaines-Martel, «dans un appartement bas, qui regarde sur le Palais royal», il parle de Rameau et de son opéra Samson, dans une lettre du 1er décembre 1731, adressée à son ami d'en-

*) Peut-être bien à Rameau, qui se trouvait alors depuis quelques années à Paris. Les éditeurs de *Kehl,* dans le tome 70e et dernier de leur édition, aux *Additions et Corrections,* font l'observation suivante: «*Il est assez remarquable que M. de Voltaire donna le premier un opéra comique à M. Grétry* (le Baron d'Otrante; et aussi les Deux Tonneaux, en 1767, lors d'une visite de Grétry à Ferney), *comme il avait le premier, vers 1730, donné une tragédie lyrique* (notre Samson) *à Rameau, avant que ces deux grands musiciens se fussent encore exercés dans les genres où ils ont excellé. Le grand poète découvrit leur génie et pressentit leur succès. Si les encouragements qu'il leur donna ont pu les déterminer à embrasser la carrière dramatique, on lui serait en partie redevable des chefs-d'œuvre dont ils ont enrichi la scène, et des progrès qu'ils ont fait faire à l'art musical*». Cf. GRIMM, *Corresp.*, août 1784.

**) Dans le château du prince de Guise; ce château, propriété des Guise depuis plusieurs siècles, se trouvait sur la colline où prend naissance l'aqueduc d'Arcueil: il fut complètement détruit en 1753.

fance Nicolas-Claude Thi(e)riot*): «*Quand Orphée-Rameau***) *voudra, je serai à son service. Je lui ferai airs et récits comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites. Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet:*

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Est né dans le sein de la douleur.
C'est un plaisir
Qu'un doux souvenir
Des peines passées.
Les craintes cessées
*Font renaître un nouveau désir****).*

Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus, et moi aussi. Mais quand il voudra faire jouer Samson, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-dessus de la basse envie et de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un Fontenelle et non pas un Hardion †): who envies poets, as Eunuchs envy lovers. *Ce M. Hardion a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. Rouillé*» ††).

*) Thiriot avait fait la connaissance de Voltaire en 1714; leur correspondance dura presque sans interruption de 1718 à 1772. Grâce à Voltaire, Thiriot devint en 1738 l'agent littéraire de Frédéric de Prusse. CH. NISARD, *Les Ennemis de Voltaire,* 1853, chap. VIII, p. 111 et suiv., nous trace un portrait rebutant de «cette âme de boue». Son vrai nom était Thieriot (non: Thiériot), mais d'ordinaire on a dit Thiriot; Voltaire écrit le nom de son ami sans h, Tiriot (Bibl. Nat., ms. fr. 12938: *Correspondance originale de Voltaire,* Collection Cayrol 44—8, *in-quarto;* lettres nos 11, 28, 35, etc.).

**) Voltaire n'est pas le seul qui appelle Rameau ainsi; p. ex. Rigoley de Juvigny, dans sa *Vie de Piron* (1776), ne s'exprime pas autrement: «*Rameau, ce grand et profond Musicien, auquel tous les efforts de ses détracteurs injustes ne pourront jamais ravir la gloire d'être l'Orphée de notre siècle . . .*».

***) Ces vers ne sont plus dans Samson, et il est difficile de dire à quelle scène ils ont appartenu.

†) Jacques Hardion, dont Voltaire deviendra plus tard le confrère à l'Académie, et dont il parlera souvent dans ses lettres, pendant plus de vingt ans encore, semble avoir été un examinateur consciencieux plutôt que bienveillant. Pour ne citer qu'un ouvrage vu et approuvé par lui, c'est Hardion qui a signé *l'approbation* de chacun des quarante-trois tomes (du 2 juin 1726 au 9 avril 1745) de NICERON, *Mémoires pour l'histoire des Hommes illustres.*

††) Antoine-Louis de Rouillé, un «nain fort laid», alors chargé de la direction de la librairie, devint, en 1749, ministre de la marine, et, en 1754, ministre des affaires étrangères; c'était, disait Voltaire, «le plus inepte secrétaire d'Etat que jamais roi de France ait eu» (BEUCHOT).

Un an s'écoule, «la déesse de l'hospitalité*)» meurt et Voltaire, pour se dérober aux tracasseries de la police, cherche un nouveau refuge «dans le plus vilain quartier de Paris», aux environs de la Grève, rue de Long-pont**), chez un marchand de blés, M. Demoulin, depuis dix ans son homme d'affaires qui lui servait en même temps de copiste et dont la femme Marianne devint sa cuisinière; Voltaire écrit, le 15 mai 1733, au même Thiriot: «*Je quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais... Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle dont l'héroïne est une nièce de Bertrand du Guesclin... Pour me délasser je fais un opéra*».

Dans son nouveau logis, il vécut dans une retraite laborieuse, occupé entre autres ouvrages de Samson, mais redoutant toujours le clergé et son alliée la police; «*je reste constamment dans mon hermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature*» (lettre du 15 septembre 1733, à son ancien camarade de Louis-le-Grand Pierre-Robert de Cideville, conseiller au Parlement de Rouen). Le 1er juillet de la même année, il avait écrit au même Cideville: «*Vous me la rendez* (la nature humaine) *respectable et aimable autant qu'il* (Pascal, dont les *Pensées* occupaient alors Voltaire) *veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle du Guesclin, et d'achever mon opéra. ... Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net*». (Une transcription de l'opéra de Samson fut promise également, quelques semaines plus tard, à l'ami Thiriot). Dans les lettres qu'il écrivit encore à Cideville cette année, pendant l'automne et l'hiver, Voltaire parle toujours de son opéra: «*Eh bien, mon cher ami, vous n'avez*

---

*) Chez la baronne, Voltaire avait mené grand train et avait joué, sur un théâtre de salon, ses pièces Eriphile, Les Originaux, comédie qui n'a jamais été représentée sur un théâtre public, et Zaïre. Il y joua même une autre sorte de jeu: «***J'ai eu la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame Defontaines-Martel***» (lettre du 3 septembre 1732). Cf. un jugement sévère sur cette dame «***riche et avare, quoiqu'elle ne laisse pas de dépenser en victuailles***», dans le ***Journal*** du marquis d'Argenson, ***année 1733***, tome II, pages 9 & 10 (***Bibl. elzev.***, 1857).

**) Actuellement rue de Brosse (4e arr.; Hôtel-de-Ville).

donc encore ni opéra, ni Adélaïde (du Guesclin), *ni petites pièces fugitives...*» (15 septembre); «*Non, mon cher Cideville, ... je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'Adélaïde, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public*» (14 octobre); «*Savez-vous bien que pendant ma maladie, j'ai refait l'opéra de Samson pour Rameau? Je vous promets de vous envoyer celui-là; car j'ai l'amour-propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est*» (5 décembre).

Le reclus de la rue de Long-pont ne devait pourtant pas jouir d'une longue sécurité à Paris; dès le mois d'avril de l'année suivante, il allègue le mariage du duc de Richelieu avec la fille du prince de Guise et s'enfuit à Montjeu*); «*je pars dans une heure* (pour Montjeu), *mon aimable Cideville; j'envoie devant, tragédie, opéra, versiculets,* ET TOTAM NUGARUM SUPELLECTILEM» (7 avril 1734). Cependant la police de la capitale le talonnait: au milieu des noces princières arrive un exempt chargé de s'assurer de la personne de Voltaire**); celui-ci réussit à s'échapper de Montjeu, le 6 mai, mais dut reprendre le chemin de l'exil. Bien qu'il ne pût plus séjourner à Paris, il y conserva encore quelque temps son ancien domicile, où la police fit une perquisition le 1^er^ juin 1734; ce ne fut que le 30 mars 1735 au soir qu'il put y revenir, grâce à une permission accordée par le lieutenant de police Hérault***).

*) Le château de Montjeu, près d'Autun, appartient actuellement à M^me^ la princesse-douairière Henri de Ligne, née comtesse de Talleyrand-Périgord.

**) Les *Lettres philosophiques* de Voltaire furent condamnées par le Parlement et brûlées par la main du bourreau, le 10 juin 1734.

***) René Hérault, conseiller d'Etat &c. Pour les dates marquantes de sa vie, voy. la Gazette de France (M^is^ DE GRANGES DE SURGÈRES, *Répertoire Historique et Biographique de la Gazette de France depuis l'origine jusqu'à la Révolution, 1631—1790;* Paris, II, 1903, in-4°, *s. v.*). Une lettre que lui adressait Voltaire le jour même qu'il quitta Montjeu pour se mettre à l'abri des poursuites judiciaires, se trouve, en copie, à Paris dans la Collection Cayrol, ms. 12097, feuillet 374 c, *recto.* Une lettre de Voltaire à d'Alembert, du 20 juin 1760, rapporte la vive repartie que fit Voltaire à la remarque de ce même Hérault, que malgré ses efforts, il ne détruirait pas le Christianisme: «*C'est ce que nous verrons!*» Si à cela on compare son exclamation: «*Je suis las de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le Christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire*» (Condorcet, *Vie de Voltaire,* 1789, page 113), et les paroles qu'il aurait dites en mourant: «*J'ai plus fait en mon temps que Luther*

Vers cette époque se place, sans doute, la lettre suivante non datée, adressée à Rameau: «*Le mariage de M. le duc de Richelieu a fait du tort à Samson; mais comptez, mon très cher Orphée, que dès que j'aurai fini cette comédie* (l'Enfant prodigue?), *je serai tout entier à l'opéra. Mon mariage avec vous m'est bien aussi cher que celui que je viens de faire; nos enfants ne sont pas ducs et pairs, mais, grâce à vos soins et à votre talent, ils seront immortels. Les applaudissements du public valent mieux qu'un rang à la cour. Je me flatte que madame Rameau est à présent debout, et qu'elle chante à votre clavecin. Adieu, vous avez deux femmes, elle et moi; mais il ne faut plus faire d'enfants avec madame Rameau; j'en ferai avec vous jusqu'à ce que je devienne stérile; pour vous, vous ne le serez jamais*».

Même pendant ses courses vagabondes, Voltaire écrit à son Cideville pour lui promettre l'envoi de ses œuvres littéraires: «*Nous vous enverrons sûrement des Samson et des pièces fugitives en quantité*» (8 mai 1734). Au mois de septembre Voltaire adresse la lettre suivante au comte d'Argental*), son ancien camarade d'école, devenu avec le temps «le confident de ses ouvrages et de ses projets», son *„ästhetischer Geburtshelfer"* (MAHRENHOLTZ): «*J'avais, ô admirable ami, entièrement abandonné mon héros . . . Mais Rameau crie, Rameau dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en Philistin, que si l'abbé Pellegrin* (connu comme fournisseur de livrets d'opéras) *avait fait un Samson pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommodé avec mon samsonet. Allons donc; je vais faire le petit Pellegrin, et mettre l'Eternel sur le théâtre de l'Opéra, et nous aurons de beaux psaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été! Je vais être un dévot faiseur d'opéra cet hiver; mais j'ai bien*

---

et Calvin», il est juste aussi de ne pas oublier ce vers si touchant de l'infatigable lutteur pour la tolérance qu'était Voltaire:

«*J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage*».

*) Voltaire disait de lui qu'«il était né pour faire du plaisir, comme Rameau pour faire de la musique». — Lors du dernier retour de Voltaire à Paris, sa première visite fut pour son ancien ami d'Argental, octogénaire lui aussi; il se rendit chez lui à pied, dans le cœur de l'hiver, et lui dit qu'«il avait suspendu son agonie, pour venir le voir» (Mme de Grafigny).

peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé, et sifflé, n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue . . .»

Peu après la mort de sa bienfaitrice, madame de Fontaines-Martel, Voltaire fit la connaissance d'une autre femme qui devait jouer un rôle bien plus grand dans sa vie, la marquise du Châtelet, associée à ses études pendant de longues années. C'est lors de son séjour au quartier de la Grève que lui arriva l'aventure de se voir déterré certain soir chez lui «dans son trou» par madame du Châtelet et deux autres personnages du grand monde*); c'est le vendredi 3 juillet 1733 que la marquise apparaît pour la première fois dans la correspondance: dès le 2 août Voltaire l'appelle dans ses lettres *Emilie* tout court. A partir de l'automne de 1734 elle offre au poète-philosophe une hospitalité qui durera près de quinze années; le château de Cirey**) devient dès lors le rendez-vous des savants et des littérateurs. Dans une longue suite de lettres, toutes datées de Cirey, depuis l'automne de 1735 jusqu'au printemps de 1739, et adressées à Thiriot, Voltaire parle de son Samsonet: «*Si je croyais qu'on pût représenter Samson, je le travaillerais encore*» (13 octobre

---

*) A preuve ce billet, adressé à la duchesse de Saint-Pierre, fille du grand Colbert:

«*Moi qui dans mes amusemens*
«*Cherchant quelque sage lecture,*
«*Lis très peu les nouveaux romans*
«*Et beaucoup la sainte Ecriture;*
«*Hier je lisais l'aventure*
«*De ce bon père des croyans,*
«*Qui de Dieu chantant les louanges,*
«*Vit arriver dans son réduit,*
«*Vers les approches de la nuit,*
«*Une visite de trois anges*».

J'ai reçu, madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-pont, . . . comme Abraham. Mais la différence fut que le trio céleste soupa chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné souper chez moi, crainte de faire méchante chère.

. . . .

«*Ciel! que j'entendrais s'écrier*
«*Marianne ma cuisinière,*
«*Si la duchesse de Saint-Pierre,*
«*Du Châtelet et Forcalquier*
«*Venaient souper dans ma tanière!*»

**) Cirey-sur-Blaise, dép. de la Haute-Marne, arr. de Vassy, château des XVIIe et XVIIIe siècles, et où l'on montre encore la chambre de Voltaire.

1735); «*Si ceux qui sont à la tête des spectacles aiment assez les beaux arts pour protéger notre grand musicien Rameau, il faudra qu'il donne son* Samson. *Je lui ferai tous les vers qu'il y voudra; mais il aurait besoin d'un peu de protection. Que dites-vous d'un nommé Hardion* (voy. plus haut, lettre du 1er décembre 1731), *à qui on avait donné* Samson *à examiner, et qui a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher qu'on ne le jouât? Nous avons besoin d'un examinateur raisonnable; mais surtout que Rameau ne s'effarouche point des critiques. La tragédie de* Samson *doit être singulière, et dans un goût tout nouveau comme sa musique. Qu'il n'écoute point les censeurs»* (3 novembre); «*Revenons à Orphée-Rameau . . . Je ferai de* Samson *tout ce qu'on voudra; c'est pour lui, c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet. Vous faites trop d'honneur à mes paroles, de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, Samson et Dalila; car pour le roi, je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que Dalila ne fût point une Armide. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, Dalila n'eût été qu'une friponne, une Judith*), p . . . . . pour la patrie, comme dans la sainte Ecriture; mais autre chose est la Bible, autre chose est le parterre. Je serais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats**)*

*) Dans l'opéra Samson et Dalila, poème de Ferd. Lemaire, musique de Cam. Saint-Saëns, Dalila trahit Samson par fanatisme religieux, pour venger les insultes faites par les Israélites au Dieu Dagon. (Cf. *Le Livre des Juges,* Chap. xvi, vv. 4 et suiv.).

**) Il n'est point parlé, en effet, des cheveux du héros ni du secret de sa force, dans les deux anciennes copies de Samson; on y cherche en vain les vers suivants insérés, dans toutes les éditions imprimées, aux scènes 1 et 5 du ive acte:

Texte des Imprimés.	Texte des deux Manuscrits.
ACTE IV.	*ACTE IV.*
LE GRAND-PRÊTRE	LE GRAND-PRÊTRE
ui, le roi vous accorde à ce héros terrible,	*Il est trop vrai, son Dieu l'eleve sur nos têtes.*
Mais vous entendez à quel prix.	*Il fait le calme et les tempêtes,*
écouvrez le secret de sa force invincible,	*Le sort des rois est dans ses mains;*
Qui commande au monde surpris.	*Mais s'il est infidelle à ce Dieu qu'il revere*
Un tendre hymen, un sort paisible,	*Il retombe au rang des humains,*
épendront du secret que vous aurez appris.	*Et n'est plus qu'un homme ordinaire.*

de Samson. Faisons-le marier dans le temple de Vénus la

DALILA.

Que peut-il me cacher? il m'aime:
L'indifférent seul est discret.
Samson me parlera, j'en juge par moi-même:
L'amour n'a point de secret.

DALILA *seule.*

Secourez-moi, tendres amours,
&c., &c., &c.

SAMSON.

Je n'y résiste plus: le charme qui m'obsède
Tyrannise mon cœur, enivre tous mes sens:
Possédez à jamais ce cœur qui vous possède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez: vous vous troublez.....

DALILA.

Ciel! que vais-je lui dire?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, et je dois vous parler.

SAMSON.

Ah! devant vous c'est à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous?

DALILA.

Cet amour qui m'engage
Fait ma gloire et mon bonheur;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'assure de votre cœur.

LE ROY.

Que Dalila l'attire au Temple de Vénus,
Que les Philistins abattus
Soient relevés par sa faiblesse;
Ne combattons qu'avec adresse;
La force nous a confondus.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dalila, vous charmés cet illustre barbare,
Je consens qu'il soit vôtre époux,
Et la paix à ce prix va descendre sur nous;
Qu'au Temple de Vénus vôtre hymen se prepare.

DALILA.

C'est un sujet nouveau que vous promet ma foi.

LE ROY.

Vous pouvés ici plus que moi,
C'est en vous que mon peuple espere:
Je n'ai que le pouvoir d'un roi:
Vous avés plus, vous avés l'art de plaire.

DALILA *seule.*

Secourés-moi tendres amours,
&c., &c., &c.

SAMSON.

Je n'y résiste plus: un charme inconcevable
Thiranise mon cœur, assiege tous mes sens.
Ces jeux, ces danses, ces accens,
Et plus encore hélas! vôtre aimable présence,
Vos yeux, vos tendres yeux attachés sur les miens,
Vos soupirs, vôtre voix, vôtre silence même,
Tout m'enchaîne à vos pieds par d'éternels liens.
Mon bras a renversé les Dieux des Siriens;
Je pardonne á Vénus, puis que c'est vous que
j'aime.

DALILA.

Confirmés vos sermens dans ce Temple sacré.

Sidonienne: de quoi le Dieu des Juifs sera courroucé; et les

SAMSON.

Prononcez, tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible?...

SAMSON.

Que me demandez-vous? C'est un secret terrible
Entre le ciel et moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi?
Vous doutez et m'aimez!...

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

SAMSON.

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel! quel injuste refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds seraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?...

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah! cessez d'écouter cette funeste envie.

DALILA.

Cessez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Hé bien, vous le voulez; l'amour me justifie:
Mes cheveux, à mon Dieu consacrés dès longtemps,
De ses bontés pour moi sont les sacrés garans:
Il voulut attacher ma force et mon courage
A de si faibles ornemens:
Ils sont à lui, ma gloire est son ouvrage.

SAMSON.

Où n'entraînés-vous pas mon esprit égaré?

DALILA.

Venés!

SAMSON.

Oui, je vous cede une entière victoire,
Le Dieu Maître de l'univers,
Dieu me permet, j'ose le croire,
De porter en tous lieux vos fers.

Philistins le prendront comme un enfant, quand il se sera bien épuisé avec la Philistine. Que dit à cela le petit Bernard?» *) (17 décembre); «*Je suis toujours d'avis qu'il ne soit plus question des grands cheveux plats de Samson; je gagnerai à cela une sottise sacrée de moins, et ce sera encore une scène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une Dalila intéressante. Je veux que ma Dalila chante de beaux airs, où le goût français soit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau spectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'est-là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Fossés-Saint-Germain* (ancien emplacement du Théâtre-Français;

DALILA.
Ces cheveux, dites-vous?...

SAMSON.
Qu'ai-je dit? malheureux!
Ma raison revient, je frisonne
De l'abîme où j'entraîne avec moi les Hébreux.
Tous deux ensemble.
La terre mugit, le ciel tonne,
Le Temple disparaît, l'astre du jour s'enfuit,
L'horreur épaisse de la nuit
De son voile affreux m'environne.

SAMSON.
J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'est toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je sens que Dieu m'a quitté!

DALILA.
Peux-je vous condamner?

SAMSON.
D'où vient que je frisonne?

DALILA.
La terre tremble, le jour fuit.

SAMSON.
Quel nuage affreux, quelle nuit
Tout à coup m'environne?
Une voix au fond d'un nuage.
«*Le Dieu que tu trahis après tant de bienfaits*
«*Pour jamais t'abandonne;*
«*Que ton supplice étonne*
«*Ainsi que tes forfaits*».

SAMSON.
Voix sainte, voix redoutable,
Ah, vous parlés trop tard à mon cœur agité;
L'amour m'a prevenû, l'amour est indomptable,
Doux liens, tendre volupté;
Amour, m'as-tu precipité
Dans un piege effroiable?
Ah! je sens que Dieu m'a quitté!

*) Jos. Gentil-Bernard, «l'Anacréon de la France», qui a écrit l'*Art d'aimer;* c'est à lui qu'est adressé le petit billet suivant que Voltaire avait rédigé pour le compte de madame de Pompadour:

«*Au nom de Pinde et de Cithère*
«*Gentil-Bernard est averti*
«*Que l'art d'aimer doit samedi*
«*Venir dîner chez l'art de plaire*».

c'est en 1689 que la Comédie-Française avait quitté la salle de la rue Guénégaud, pour venir s'installer rue des Fossés-S[t]-G.*) *Phaéton, le plus bel opéra de Lulli, est le moins intéressant. Je veux que Samson soit dans un goût nouveau; rien qu'une scène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Est-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces* eu *perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos syllabes féminines?***) *C'est un poison froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi sur cela l'avis de Pollion****) et de Bernard»* (25 décembre); «*Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à*

---

*) Aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie (6[e] arr.; Luxembourg).

**) A citer ici ce que dit La Harpe, dans son *Cours*, 3[me] partie, Chap. VI, Sect. 4, qui a pour titre *De l'Opéra italien comparé au nôtre, et des changements que la nouvelle musique peut introduire à l'Opéra français:* «*Ces* e *muets dont on se plaignait tant, et où Voltaire ne voyait que des* eu, eu, *parce qu'on n'en avait guère fait autre chose, ne sont qu'un léger inconvénient que l'on fait disparaître en ne portant qu'une note sur la syllabe finale, et en évitant de terminer les phrases en rimes féminines, comme l'expérience l'a fait voir*».

***) Alexandre-Jean-Joseph Leriche, financier homme de lettres, depuis 1718 fermier général. Il avait changé son vrai nom, qui était Popelin, en celui plus harmonieux de La Popelinière, mais ses parasites, et Voltaire aussi, l'appelaient *Pollion* tout court. Passionné pour les lettres, la musique et les beaux-arts, ce fastueux protecteur d'un Marmontel et d'un J.-J. Rousseau, ce fervent des symphonies d'un Gossec et des pastels si vivants d'un La Tour, était lui-même poète, musicien et dessinateur. Dans la somptueuse maison de campagne qu'il s'était bâtie à Passy, sur la pente que traverse la rue Boulainvilliers, vivaient des musiciens renommés qui avaient à leur disposition non seulement un théâtre particulier, mais aussi des chanteurs et des acteurs excellents; c'est là que Rameau composait ses opéras. Voltaire vivait dans l'intimité de ce Mécène et parle de lui fréquemment, dans ses lettres: «*Dites bien à Pollion que les louanges du public sont, après les siennes, ce qu'il y a de plus flatteur*»; «*Servez-vous de tout votre cœur et de tout votre esprit pour dire à Pollion combien je l'aime et je l'estime*»; «*Comment va la santé de Pollion? Vous savez si je m'y intéresse. Il y a peu de gens comme lui. Je ferais une hécatombe de sots pour sauver un rhumatisme à un homme aimable*» (février, août et octobre 1736), &c., &c. Pourtant leurs relations ne furent pas toujours excellentes. La Popelinière eut la hardiesse de corriger les vers de Voltaire, ce dont celui-ci se plaint: «*Je ne doute pas qu'il (Mr. Rameau) n'ait montré mon poème dans la maison de Mr. de la Popliniere & qu'il n'en rapporte des idées désavantageuses. Je sais que je n'ai jamais eu le bonheur de plaire à Mr. de la Popliniere & qu'il pense sur la poésie fort différemment de moi. Je ne blâme point son goût; mais j'ai le malheur qu'il condamne le mien*» (29 juin 1740).

Samson. Je me souviens cependant que, dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre:

Sensible image
Des plaisirs du bel âge,
(Acte IV, scène 5)

au lieu de

Plaisir volage &c.;

car Dalila ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité» (28 décembre); *«Je compte vous envoyer dans quelque temps la copie de Samson. Je persiste, jusqu'à nouvel ordre, dans l'opinion qu'il faut, dans nos opéras, servir un peu plus la musique, et éviter les langueurs du récitatif**). *Il n'y en aura presque point dans Samson, et je crois que le génie d'Orphée-Rameau y sera plus à son aise; mais il faudra obtenir un examinateur raisonnable, qui se souvienne que Samson se joue à l'Opéra et non en Sorbonne»* (13 janvier 1736); *«J'ai travaillé à Samson dès que j'ai su que nous avions gagné la bataille au Pérou* (Alzire); *mais il faut que Rameau me seconde, et qu'il ne se laisse pas assommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier succès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chose très mûrement; je ne veux point donner dans les lieux communs. Samson n'est point susceptible d'un amour ordinaire. Plus on est accoutumé à ces intrigues, qui sont toutes les mêmes sous des noms différents, plus je veux les éviter. Je suis très fortement persuadé que l'amour, dans Samson, ne doit être qu'un moyen et non la fin de l'ouvrage. C'est lui, et non pas Dalila, qui doit intéresser. Cela est si vrai que, si Dalila paraissait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra, rempli de spectacle, de majesté et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme un divertissement. Chaque chose a son caractère propre. En un mot, je vous conjure de me laisser faire de l'opéra de Samson une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds à Mr. Rameau du plus grand succès, s'il veut joindre à sa belle musique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il réconcilie l'Italie*

---

*) Pour la monotonie «stupide et dégoûtante» des récitatifs, voy., aux pages 21 et suiv., l'écrit anonyme (de JOLY DE SAINT-VALLIER), imprimé seulement en vingt exemplaires: ***Réflexions sur l'Eloge de M. de Voltaire par M. D'ALEMBERT, suivi de Discours,... sur la musique &c.,*** A Francfort 1780.

avec la France. Encouragez-le, je vous prie, à ne pas laisser inutile une musique si admirable. Je vous enverrai incessamment l'opéra tel qu'il est. Je suis comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat; Pollion est mon juge» (2 février); «*Il a fallu écrire vingt lettres par jour, retoucher les Américains* (Alzire), *corriger Samson, raccommoder l'Indiscret. Ce sont des plaisirs, mais le nombre accable et épuise. — Je ferai tenir, par la première occasion, l'opéra de Samson; je viens de le lire avec madame du Châtelet, et nous sommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il sera beau que deux actes se soutiennent sans jargon d'amourette, dans le temple de Quinault**). *Je maintiens que c'est traiter l'amour avec le respect qu'il mérite, que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître absolu. Rien n'est si froid quand il n'est pas nécessaire. Nous trouvons que l'intérêt de Samson doit tomber absolument sur Samson, et nous ne voyons rien de plus intéressant que ces paroles:*

Profonds abîmes de la terre &c.

(Acte V, scène 1.)

De plus, les deux premiers actes seront très courts, et la terreur théâtrale qui y règne sera, pour la galanterie des deux actes suivants, ce qu'une tempête est à l'égard d'un jour doux qui la suit. Encouragez donc notre Rameau à déployer avec confiance toute la hardiesse de sa musique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon âme, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talents» **) (6 février); «*Samson devait partir par cette poste, mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur, la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques*» (9 février); «*Pas un mot de Samson aujourd'hui, s'il vous plaît. Tout sera pour*

---

*) On sait que Boileau, surtout dans sa jeunesse, avait écrit contre Quinault et que c'est Voltaire qui a le plus contribué à infirmer ce préjugé défavorable; voici comment s'exprime Voltaire: «*Quinault avait beaucoup d'esprit et un talent tout particulier pour faire des vers bons à être mis en chant*», &c., &c.; pour ce qu'ont dit de Quinault, La Harpe et Palissot, voy. plus haut, page 15 note *), et page 17 note *).

**) Cf., à la page 27, lignes 20 et 21, l'expression de Condorcet: «*le confident de ses ouvrages et de ses projets*».

Alzire» (26 février. Voy. d'autres lettres du 22 décembre 1735, du 16 et du 20 mars 1736, où il est encore parlé de Samson et de son compositeur Rameau). «*Encouragez le divin Orphée-Rameau à imprimer son Samson. Je ne l'avais fait que pour lui; il est juste qu'il en recueille le profit et la gloire*» (5 septembre. Cette lettre n'est pas datée de Cirey, mais Voltaire y était au mois de septembre cette année-là). «*Je crois que le récitatif a dû beaucoup coûter à notre grand Rameau. Je ne songe point à sa musique, que je n'aie de tendres retours pour Samson. Est-ce qu'on n'entendra jamais à l'Opéra:*

Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi &c.?
(Acte V, scène 1.)

Mais ne pensons plus aux vanités du monde» (6 décembre 1737). Enfin, dans une lettre du 23 avril 1739, encore datée de Cirey et adressée à Thiriot, Voltaire écrit: «*A l'égard d'un opéra, il n'y a pas d'apparence qu'après l'enfant mort-né de Samson, je veuille en faire un autre. Les premières couches m'ont trop blessé*».

§ 3.

Destinée de l'opéra de Samson.

La destinée de cet opéra de Voltaire fut celle de ses autres tragédies lyriques: le poète ne put réussir à faire jouer publiquement aucune d'elles, ni Samson, la première en date, ni Pandore, qu'il composa étant dans toute sa force, ni les Rois pasteurs, qu'il apporta à Paris lorsqu'il y vint pour la dernière fois, en 1778, et qui n'a été imprimée qu'avec ses œuvres posthumes; quant à celles de ses autres pièces qui ont été mises en musique, la Princesse de Navarre, comédie avec intermèdes, jouée à Versailles le 23 février 1745, et le Temple de la Gloire, opéra-ballet, joué également à Versailles, le 27 novembre de la même année, «elles ont passé avec les fêtes où elles ont été représentées»*).

Pendant toute sa vie Voltaire rêva de drame lyrique, désolé d'être, en dépit de ses triomphes au Théâtre-Français, exclus de la scène de l'Opéra. Il s'adressa, mais inutilement, à toutes les autorités et ne se lassa pas de solliciter, mais en vain: son nom avait le don de réveiller les cabales et — Samson, son cher Samsonet, ne parut jamais sur la scène à Paris. En attendant, son auteur ne cessa jamais de le remanier**); non

*) D'après un auteur, contemporain et protégé de Voltaire, J.-P.-L. La Roche du Maine, M[is] de Luchet (né en 1740), l'opéra de Samson aurait été, en son temps, non seulement représenté, mais encore avec éclat: «*Nous ne parlons ni de Samson, ni du Temple de la Gloire, ni de la Princesse de Navarre, qui dans le tems remplirent leur destinée avec éclat. C'est le sort de ces espèces d'ouvrages; ils brillent un moment & sont ensuite oubliés*»; voy. Luchet, *Hist. litt. de M. de Voltaire*, tome III, Cassel, 1780, page 278.

**) Le même Voltaire qui a dit: «*Malheur à qui ne se corrige pas, soi et ses œuvres; il faut se corriger, eût-on quatre-vingts ans*» et «*Je me corrige tous les jours, moi et mes ouvrages*», ou, une autre fois, avec quelque modification: «*Je corrige tout, excepté moi*», dira p. ex. en parlant de son Mahomet:

seulement c'était sa manière à lui de travailler, mais il la recommandait formellement à d'autres:

«Réprimez, d'une main avare et difficile,
«De ce terrain fécond l'abondance inutile.
«Emondez ces rameaux, confusément épars;
«Ménagez cette sève, elle en sera plus pure.
«Songez que le secret des arts
«Est de corriger la nature»;

«*Je reprends de temps en temps mon coquin de prophète en sous-œuvre . . . Je l'ai retaillé, recoupé, relimé, raboté, rebrodé, le tout, pour vous plaire*» (à Cideville); ou, autre part: «*J'ai mené une vie errante . . .* (mais) *je n'ai pas laissé de reprendre ma lime et mon rabot*». Ou bien: «*Je fais vite, et je corrige longtemps*», et, en termes identiques: «*Je me suis avisé, madame, de faire une tragédie . . . et même de l'avoir faite prodigieusement vite; ce qui m'obligera à la corriger longtemps*». Il a des expressions comme: «*Dites-moi vos avis, et je corrigerai en huit semaines les fautes de huit jours*» (9 janvier 1739), et, dix ans plus tard (12 août 1749): «*Mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours*». C'est à propos d'une de ces pièces «finies, à la vérité, et non faites» que Collini, son secrétaire pendant cinq ans, raconte, dans le livre intitulé *Mon séjour auprès de Voltaire*, page 232, l'anecdote suivante: Voltaire écrivait à d'Alembert dont il voulait avoir l'opinion sur une sienne tragédie: «*C'est l'ouvrage de six jours*». — D'Alembert lui répondit: «*L'auteur n'aurait pas dû se reposer le septième*». Fontenelle, presque centenaire, dit assez méchamment: »*Voltaire est un auteur bien rare, il fait ses pièces à mesure qu'on les joue*», mot recueilli par Collé dans son *Journal historique*, déjà cité, à la date du 7 février 1750. Etant en train, Collé rapporte en même temps une méchanceté de Piron sur l'ennemi commun:

«*Que vous plaît-il? . . .*
«*Vers, prose, algèbre, opéra, comédie,*
«*Poème épique, histoire, ode ou roman?*
«*Parlez, c'est fait. Vous lui donnez un an;*
«*Vous l'insultez. En trois ou quatre veilles*
. . . .
«*Il refond tout;*»

et, sous la date d'avril de la même année, cette autre épigramme de Piron:

«*Portant envie aux miracles divers*
«*Du grand auteur de la nature humaine,*
«*Il eût voulu refaire l'univers,*
«*Et le refaire, en moins d'une semaine*».

Grimm, enfin, dans sa Correspondance, tome v, cite aussi des vers du même Piron, commençant ainsi:

«*Souvent qui refait, refait pis*», &c.

Et La Harpe de dire sentencieusement: «*Cette manière de faire un poème . . . était un piége pour le talent, sans être une excuse pour l'auteur*» *(Cours de littérature,* Liv. 1, Chap. 2, Section première).

Voltaire à Cideville, le 2 mars 1731. Il répétera plus tard, le 18 mars 1736, dans une lettre à Thiriot, ces mêmes vers, avec de légers changements:

«Le plus bel arbre a besoin de culture.
«Emondez-moi ces rameaux trop épars;
«Rendez leur sève et plus forte et plus pure.
«Il faut toujours, en suivant la nature,
«La corriger: c'est le secret des arts».

***

Quant aux difficultés que rencontra Voltaire, lorsqu'il s'efforçait de faire représenter Samson à l'Opéra, elles lui venaient notamment de la censure, qui ne voulut pas le laisser jouer sur la scène de l'Académie royale de musique, de peur d'y voir profaner un sujet sacré traité par ce blasphémateur. Or la censure théâtrale était en France, dans le cours du dix-huitième siècle, une des grandes préoccupations du pouvoir. C'était une affaire d'Etat (comme on a dit) que l'examen de la plus mince comédie, et on y dépensait plus d'écriture que dans la négociation diplomatique la plus compliquée. Des censeurs au nombre d'une centaine, ou peu s'en faut, travaillaient sous les ordres et pour le compte de la police. Et de la police relevaient alors les pièces dramatiques aussi bien que la sauvegarde de la religion. A la tête de la police se trouvait le lieutenant général de police. Celui-ci siégeait au Châtelet, qui renfermait toutes les juridictions de l'ancienne prévôté de Paris. Dès sa première jeunesse, Voltaire avait attiré sur lui les regards de la police, qui ne le perdra plus de vue, toute sa vie durant. On a de Voltaire une lettre datée du vendredi saint 1718, adressée à l'intendant de police au Châtelet de Paris Marc-René de Voyer d'Argenson*), père des deux condisciples de Voltaire, le futur ministre des affaires étrangères, le marquis d'A. (dont il sera parlé plus loin), et le futur ministre de la guerre, le comte d'A., auquel, en 1751, Diderot et d'Alembert

*) D'Argenson, le sévère et dur destructeur de Port-Royal, s'est fait un grand nom dans l'histoire municipale de Paris, pour avoir tracé les grandes lignes de l'administration de la police de la capitale.

dédièrent l'*Encyclopédie,* et qui, selon Voltaire, «était digne de l'entendre et digne de la protéger». Lorsque pour la seconde fois Voltaire fut mis à la Bastille, ce fut en vertu d'un ordre du roi, expédié de Versailles le 28 mars 1726 et adressé au chef principal de la lieutenance de police d'alors, Hérault*), (ÉD. MOLAND, *Doc. biogr.,* nº XXII). Voltaire eut enfin beaucoup à faire avec un autre lieutenant de police, Berryer**).

*
* *

Souvent, et pendant longtemps, Voltaire, dans ses lettres et dans ses écrits, parle avec amertume des difficultés opposées à la représentation de son Samson. En 1739, il écrit à son ami, le marquis d'Argenson***): «*J'avais fait, il y a quelques années, des paroles pour Rameau, qui probablement n'étaient pas trop bonnes, et qui d'ailleurs parurent à de grands ministres avoir le défaut de mêler le sacré avec le profane: j'ose croire encore que, malgré le faible des paroles, cet opéra était le chef-d'œuvre de Rameau. Il y avait surtout un certain contraste de guerriers qui venaient présenter des armes à Samson, et de p...... qui le retenaient, lequel faisait un effet fort profane et fort agréable. Si vous voulez, je vous enverrai encore*

*) Hérault (cf. plus haut, page 26, note ***) fut, de 1725 à 1739, «Lieutenant général de police de la ville, prévôté et vicomté de Paris». Ce fut Hérault qui réussit finalement à faire saisir le plus fameux des chefs de brigands de l'époque, Cartouche, l'effroi des Parisiens.

**) Berryer, lieutenant de police pendant dix ans (1747—1757); comme il était notoirement dévoué à la marquise de Pompadour, l'héroïne des *Poissonnades,* pour les gens de cour, la Poissarde, aux yeux de la basse populace, il fut nommé M. Beurrier par le peuple, qu'il brutalisait et dont il était haï.

***) Voltaire, né la même année que son ami, le marquis d'Argenson, se trompe sans doute, lorsqu'il fait remonter leur liaison jusqu'au-delà de l'année 1709; voy. H. BEAUNE, *Voltaire au Collège; sa famille — ses études — ses premiers amis.* Paris, 1867, page CXXVI. On a de d'Argenson un jugement littéraire, écrit en 1736, sur son ami d'enfance, Voltaire, dans les *Loisirs d'un ministre, ou Essais dans le goût de ceux de Montaigne: Composés en 1736, par l'Auteur des Considérations sur le Gouvernement de la France.* Ces *Essais,* publiés, sans nom d'éditeur, par le fils de d'Argenson, M. de Paulmy, furent imprimés pour la première fois en 1785, non pas à Amsterdam, comme le porte l'intitulé, mais à Paris, et tirés à un très petit nombre d'exemplaires, non mis dans le commerce; réimpression de 1787, tome second, vers la fin.

cette guenille» *). Dans la première édition du Samson de Voltaire, parue en 1745 à Amsterdam, cet opéra est précédé de la préface suivante: «*Cet opéra qu'on donne au public, avait été mis en musique, il y a quelques années, par un homme reconnu pour un des plus habiles musiciens de l'Europe. Des intrigues qui s'opposent quelquefois au progrès des arts, comme à toutes les autres entreprises, privèrent Paris de cette musique. On publie le poème dénué de son plus grand charme, et on le donne seulement comme une esquisse d'un genre un peu différent du genre ordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu &c*». Dans les éditions qui suivirent, p. ex. celle de 1757, celle de 1768 in-4°, celle de Gotha, &c., &c., on trouve en tête de Samson une nouvelle préface, qui, selon BENGESCO, est certainement de Voltaire, et qui, en effet, figure dans un recueil intitulé: *Monsieur de Voltaire peint par lui-même, ou Lettres de cet écrivain, dans lesquelles on verra l'Histoire de sa vie, de ses ouvrages, de ses querelles,* Lausanne 1766, pet. in-12 **), Lettre *XXIII*, pages 52 et suiv. Voici le commencement de cette lettre-préface: «*Monsieur Rameau, le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers 1732. On était prêt de le jouer, lorsque la même cabale qui depuis fit suspendre les représentations de Mahomet ou du Fanatisme, empêcha qu'on ne représentât l'opéra de Samson. Et tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la Comédie italienne, et que Samson y fît des miracles conjointement avec Arlequin, on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théâtre de l'Académie de musique &c.*» Dans un article de Voltaire sur Voltaire, inséré dans le *Dictionnaire des théâtres de Paris,* des frères PARFAICT, et qui a dû être rédigé vers 1755, on lit: «*Samson avait été mis en musique par M. Rameau. Des considérations particulières empêchèrent qu'on ne le représentât*».

*) Cette lettre de Voltaire est datée de *Béringhen* (Beeringen, dans le nord-est de la Belgique), *1739, 4 juin;* la réponse du marquis, datée de *Paris, ce 20 juin 1739,* a été publiée dans les *Mémoires* du marquis d'Argenson, tome IV, pages 359—362; *Correspondance, Lettre IX (Bibl. elzev.,* 1858). Elle commence ainsi: «*J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 4 de ce mois, datée de Beringhem, qui doit être un joli désert . . .»;* il n'est pas parlé de Samson dans la suite de la lettre.

**) Ouvrage composé par un compilateur resté anonyme.

Une dizaine d'années plus tard, dans son *Dictionnaire philosophique,* art. *Samson,* Voltaire trouve l'occasion de revenir encore sur son opéra: «*Une comédie de Samson fut jouée longtemps en Italie. On en donna une traduction à Paris en 1717; on la représenta sur le théâtre français de la comédie prétendue italienne . . . Dans cette pièce sublime, Arlequin valet de Samson se battait contre un coq d'Inde, tandis que son maître emportait les portes de la ville de Gaza sur ses épaules**). *En 1732 on voulut représenter à l'Opéra de Paris une tragédie de Samson mise en musique par le célèbre Rameau, mais on ne le permit pas. Il n'y avait ni Arlequin, ni coq d'Inde, la chose parut trop sérieuse: on était bien aise d'ailleurs de mortifier Rameau qui avait de grands talents. Cependant on joua dans ce temps-là l'opéra de Jephté***), *tiré de l'ancien testament, et la comédie de l'Enfant prodigue, tiré du nouveau*»***). En 1768, Voltaire parle encore, vers le milieu et vers la fin du mois de janvier, dans différentes lettres, de Samson, qui fut interdit par scrupules religieux, à cause du sujet, tiré de la Bible: «*Savez-vous bien que Rameau avait fait une musique délicieuse sur ce Samson. Il y avait du terrible et du gracieux. Il en a mis une partie dans l'acte des Incas, dans Castor et Pollux, dans Zoroastre*».

* * *

*) C'est avec la même ironie sinon avec les mêmes mots, que l'interdiction de Samson est racontée par l'abbé du Vernet, dans sa *Vie de Voltaire,* Chap VII: *Années de 1728 à 1730, ÉD.* de Genève, 1786, pages 79, 80; *ÉD.* s. l., 1787, page 60; *ÉD.* de Paris, an V (1797), page 82; «*Ce fut encore vers ce même temps que Voltaire fit l'opéra de Samson, l'un des plus insignes personnages d'entre les Juifs nos ancêtres en J. C. Rameau le mit en musique. Le lieutenant-général Héraut n'en voulut pas permettre la représentation; mais il permit aux bouffons Italiens de jouer sur leur théâtre le même sujet, et tout Paris courut applaudir une farce dont le héros était le fort Samson se battant contre un coq d'Inde*».

**) *Jephté,* tragédie-opéra de l'abbé Pellegrin (voir plus haut, page 27 ligne 25), jouée le 28 février 1732.

***) Dans le même article, Voltaire parle aussi du Samson agoniste, de Milton. Ce poème dramatique a servi de canevas à Haendel, pour son oratorio, mais Voltaire, pour son opéra, n'a rien emprunté au poète anglais, contrairement à ce qu'on prétend dans une édition du *Théâtre complet de Voltaire,* Paris, Laplace, Sanchez, et Cie, éditeurs. 1874, page XIII: «*L'opéra de Samson, que Voltaire fit à Cirey, . . . est, un peu arrangé, le Samson de Milton. Voltaire en fut, là, pour son emprunt: le pauvre opéra ne parvint pas à être joué*».

Le malchanceux opéra de Samson ne parvint donc pas à être jamais joué publiquement. Mais il a été exécuté sur l'un — et peut-être bien sur plusieurs — des théâtres particuliers dont, en ce temps-là, avant sa fugue à Postdam en juin 1750, Voltaire pouvait disposer, soit à Paris, soit hors de la capitale, pour essayer ses productions théâtrales. Dans une lettre de Cirey, écrite le 1er décembre 1735 à M. Berger*), Voltaire dit: «*Au nom de Rameau, ma froide veine se réchauffe, monsieur. Vous me dites qu'il a besoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de musique chez M. le prince de Carignan* **) . . .»; et dans une autre lettre, sans date***), mais écrite à Cirey, et adressée au même Berger, Voltaire lui demande la protection du prince de C., précisément pour Samson.

*
* *

Quant à savoir si positivement cet opéra a été joué chez La Popelinière, l'opulent fermier général dont «la maison devint un séjour enchanteur de plaisirs continuels, avec un *crescendo* notable de brillantes folies», cela paraît au moins assez vraisemblable d'après tout ce que les historiens de la musique française de l'époque nous font connaître sur les relations du compositeur Rameau et du dilettante La Popelinière; cf. p. ex.

*) Berger, amateur et marchand de tableaux, qui devint secrétaire du prince de Carignan. Il fut, pendant plus de dix ans, correspondant littéraire de Voltaire, qui, en 1736, s'exprime ainsi sur lui: «*Ce M. Berger est un homme que j'aime et que j'estime infiniment . . . c'est un des meilleurs juges que nous ayons en fait de beaux arts*». Dans la Collection Cayrol, VI: *Correspondants de Voltaire* (Bibl. Nat., ms. fr. 12900), il y a des lettres autographes de Berger, une entre autres moitié en vers, moitié en prose, et datée de *Paris, ce 17 fev. 1738;* voy. *s. v.* B, *folios* 152—154.

**) Le prince de Carignan, Victor-Amédée de Savoie, avait depuis 1723 un haut commandement au service de la France.

***) Aucune des collections de *Lettres de Voltaire* ne s'accorde quant à la date de celle dont il est ici question. On la crut de 1732, de 1733, de 1734, et, dans le premier en date de ces recueils, elle est classée en 1736: *Lettres secrettes de Mr. de Voltaire. Publiées par Mr. L. B.* (lisez, non: LA BAUMELLE, mais: J.-B.-René ROBINET), Genève 1765, in-12, pages 28 et suiv. C'est la publication de ce volume qui a arraché à Voltaire l'épigramme suivante:

«*Voici donc mes lettres secrettes,*
«*Si secrettes que pour lecteur*
«*Elles n'ont que leur imprimeur,*
«*Et ces Messieurs qui les ont faîtes*».

CASTIL-BLAZE, *Théâtres lyriques de Paris . . . De 1645 à 1855;* tome I: *Deuxième époque, IV: Rameau, De 1730 à 1745;* F.-J. FÉTIS, *Biographie universelle des Musiciens,* tome VII², page 169, col. 1 & 2; D. DENNE-BARON, dans la *Nouvelle Biographie générale, s. v.* La Popelinière, et *id. ib., s. v.* **Rameau**; enfin Ed. BERNSDORF, *Neues Universal-Lexikon der Tonkunst,* tome III, page 277. Les trois derniers auteurs*) sont même unanimes à affirmer, mais sans en donner de preuves quelconques, que *«Samson fut essayé chez le fermier général et plut beaucoup à ceux qui l'entendirent»,* qu'*«il fut entendu et applaudi chez le fermier général»* ou que *„Rameau führte dies Werk mit Beifall in La Popelinière's Hause auf"* **).

*
* *

On peut se prononcer plus pertinemment et sur la date, et sur le lieu d'une autre répétition de Samson, puisqu'on

*) Ces mêmes trois auteurs sont également unanimes à dire que c'est Thuret, ancien capitaine au régiment de Picardie, alors directeur de l'Académie royale de musique, qui, peu séduit par un sujet de la Bible, refusa l'œuvre de Voltaire et de Rameau. Ce directeur de l'Opéra, à la conscience si scrupuleuse, était en même temps l'entrepreneur de deux maisons de jeu, «érigées en académies du hasard», pour chacune desquelles il dépensa dix mille livres par mois, et était en outre intéressé pour six parts en deux autres banques particulières de même nature.

) On ne nous dit pas à quelle époque Samson rencontra ce succès chez le célèbre financier, ni non plus, si cette représentation a eu lieu dans la belle maison de Passy (voy. plus haut, page 33 note *), ou bien dans la splendide demeure qu'il occupait à Paris, rue de Richelieu, au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Comme cette dernière maison avait alors vue sur le jardin du Palais royal — et jusqu'à la construction, en 1784, des galeries actuelles — elle fut appelée par Voltaire «l'hôtel du Palais royal». Dans ses murs se trouvait la fameuse plaque de cheminée qui s'interposait seule, et peu solidement, entre la chambre de la belle actrice (pour Voltaire, «la muse») Deshayes, devenue madame de La Popelinière, et l'hôtel voisin, et cette plaque tournante, pour en parler ici, fait le fond d'une anecdote connue alors partout, et qui donna sujet à un des rares mots lestes et parfumés échappés à Louis XV, ordinairement si chiche de paroles: le roi étant allé passer deux jours à un petit château appartenant à la marquise de Pompadour, elle demanda en grâce que le maréchal duc de Richelieu ne fût pas de la partie, quoiqu'étant premier gentilhomme d'année. Le roi lui répondit: «***Vous ne connaissez pas M. de Richelieu; si vous le chassez par la porte, il reviendra par la cheminée***».

possède une lettre*) datée de Cirey, 23 octobre 1734, et adressée au mathématicien et philosophe Maupertuis, dans laquelle la savante marquise raconte comment, pendant un voyage qu'elle venait de faire à Paris, elle eut la chance d'assister, chez M. **Fagon****), à une répétition de l'opéra de son ami: «*rameau m'a fait la galanterie de me faire auertir d'une repetition de samson qui s'est faite che's m. fagon, Cest a vs a qui ie la dois, et en verite' ma reconnoissance est proportione'e au plaisir qu'elle m'a fait et c'est beaucoup dire, il y a vne ouuerture, vne chaconne, des airs de violon, vn troisieme et vn cinquieme acte admirables si voltaire ns est rendu cet hiuer il ns donnera vn opera et vne tragedie, il me mande qu'il a racomode' lopera et fait de* (feuillet 33) *dalila vne tres honnete personne*». (Cf., à la page 29, la lettre du 17 déc. 1735).

La célèbre amie de Voltaire annonce, vers la même époque, à d'autres correspondants, p. ex. au duc de Richelieu, la représentation, qu'elle espère prochaine, de ce même opéra.

***

Il n'est pas du tout impossible qu'à Cirey, sur le petit théâtre du château, dont les décors étaient en colonnades avec des caisses d'orangers entre les colonnes, la châtelaine elle-même, qui était excellente musicienne, ait chanté «de sa voix divine» l'opéra qui nous occupe; on serait tenté de le croire en lisant ce que dit son amie, madame de Grafigny, dans le très intéressant livre *Vie privée de Voltaire et de madame du Châtelet, pendant un séjour de six mois à Cirey*, Paris 1820, p. ex. sous la date du lundi gras 1739: «*Après souper, madame du C. chantera un opéra entier*»; ajoutons que, quelques semaines plus tôt, le samedi 31 janvier, l'auteur avait incidemment parlé de Samson.

***

*) Bibl. Nat., ms. fr. 12269: *Lettres de la Mise du Châtelet à M. de Maupertuis* (1734—1741). Originaux. Papier, *in-quarto;* feuillets 32, 33.

**) Ce n'est pas le «célèbre médecin», comme le prétend l'éditeur des Lettres de Mme du Châtelet à Maupertuis, mais son fils, qui fut successivement maître des requêtes, intendant des finances et conseiller d'Etat (DESNOIRESTERRES). Le marquis d'Argenson, dans ses *Mémoires*, nomme souvent et e père, premier médecin du roi, et le fils, son collègue au conseil d'Etat, «homme de petit esprit et grand adorateur des formes».

De même qu'à Versailles madame de Pompadour déployait ses talents et ses grâces sur le théâtre des Petits Appartements*) devant le roi qui n'aimait pas à paraître en public, de même madame du Châtelet se montrait, sur les planches, aussi bonne actrice que bonne musicienne, et non seulement à Cirey, mais aussi à Sceaux, devant la duchesse du Maine et à Lunéville, devant le roi Stanislas. Nous savons par le témoignage de Longchamp, attaché alors au service de Voltaire, qu'en 1747, certaine nuit d'octobre, Voltaire et madame du Châtelet, qui venait de perdre au jeu de la reine, à Fontainebleau, 84,000 Livres, quittèrent précipitamment la cour, et qu'ils trouvèrent un refuge chez la duchesse du Maine, à Sceaux. Là, ils passèrent quelques semaines qui «parurent s'écouler aussi vite qu'un songe de féerie», ne s'occupant d'autre chose, dans ce château, qu'à imaginer des fêtes pour la petite-fille du grand Condé; madame du Châtelet s'acquitta parfaitement de ses rôles dans différents opéras, et il est dit expressément que, parmi ces opéras, on vit quelques actes détachés de M. Rameau. L'année suivante, dès le mois de février, Voltaire et son amie se trouvaient à Lunéville, où, aux côtés de *la divine Emilie,* des seigneurs et des dames de la cour du roi Stanislas jouèrent également des opéras, et peut-être, entre autres, notre Samson**).

*
* *

Lorsque, de retour à Paris vers la fin de 1749, après la mort de madame du Châtelet, Voltaire s'était décidé à *avoir le courage,* comme il dit, de garder pour son compte la maison***) qu'il avait déjà occupée par moitié avec les du Châtelet, son premier soin fut de faire construire, au deuxième étage, une salle de spectacle et d'y dresser un petit théâtre, où, pendant

*) Le vendredi 6 mars 1750, p. ex., on joua, sur cette scène des Cabinets du Roi, Alzire, avec la marquise de Pompadour dans le rôle principal. Voltaire y assistait.

**) Voy. Raoul Dargental (= Melvil Bloncourt), *Hist. compl. de la vie de Voltaire,* pages extraites des œuvres de ses principaux biographes; Paris-Neuchâtel-Genève, 1878; chapitres XXVIII et XXX.

***) Cette maison, qui «avait servi de pied-à-terre aux divinités de Cirey», était située dans la rue Traversière, aujourd'hui rue Molière; voy. la reproduction du Plan de Turgot: *Paris 1730,* dans Paul Lacroix, *XVIIIe siècle, Institutions, Usages et Costumes,* 1875, en regard de la page 326.

quelques mois, il joua chaque semaine avec sa nièce*) et des amis, devant une centaine de personnes, plusieurs de ses pièces, comme Mahomet, Catilina &c. L'abbé Raynal, dans ses *Nouvelles littéraires***), parle, en témoin sans doute, de l'inauguration de ce théâtre; l'opéra ne paraît toutefois pas avoir été du ressort de la petite troupe.

* * *

Si donc, jusqu'à la mort de son auteur, Samson avait été représenté uniquement en des solennités privées, il restait à cette œuvre, pour accomplir sa destinée, à illustrer la grandiose cérémonie de la translation des cendres de Voltaire au Panthéon, en 1791. Le *Moniteur* du 13 juillet de cette année en parle dans les termes suivants: «*Dimanche, 10 de ce mois, M. le procureur-syndic du département et une députation du corps municipal se sont rendus, savoir, le procureur-syndic aux limites du département, et la députation de la municipalité à la barrière de Charenton, pour recevoir le corps de Voltaire. Un char de forme antique portait le sarcophage dans lequel était contenu le cercueil... Plusieurs députations, tant de la garde nationale que des sociétés patriotiques, formaient un cortège nombreux et ont conduit le corps sur les ruines de la Bastille. On avait élevé une plate-forme sur l'emplacement qu'occupait la tour dans laquelle Voltaire fut renfermé: son cercueil, avant d'y être déposé, a été montré à la foule innombrable des spectateurs qui l'environnaient, et les plus vifs applaudissements ont succédé à un religieux silence... Le cortège a suivi les boulevards depuis l'emplacement de la Bastille, et s'est arrêté vis-à-vis l'Opéra* (l'Opéra était alors, depuis dix ans, au *Théâtre de la Porte-Saint-Martin*). *Le buste*

*) Madame Denis, depuis 1744 veuve d'un commissaire des guerres. „*Klein, rund, beweglich, eitel und geschwätzig, in allen Künsten herumdilettierend, war Madame Denis ein Durchschnittsweiblein*" (DR. Kaethe SCHIRMACHER). Ecoutons maintenant madame d'Epinay: «*La nièce de Voltaire est à mourir de rire; c'est une petite grosse femme, toute ronde, femme comme on ne l'est point, laide et bonne*» *&c, &c.* La dame n'était pas dépourvue de prétentions littéraires; pour occuper ses loisirs, elle avait ébauché une tragédie d'*Alceste;* voir LUCIEN PEREY (= Lucie Herpin) et Gaston MAUGRAS, *La Vie intime de Voltaire &c.*, Paris, 1885, pages 69; 141.

**) *ÉD.* M. TOURNEUX, I, 1877, pages 436 et suiv.

de Voltaire ornait le frontispice du bâtiment; des festons et des guirlandes de fleurs entouraient des médaillons sur lesquels on lisait: Pandore, le Temple de la Gloire, Samson . . . On a fait une autre station devant le Théâtre de la Nation (aujourd'hui l'*Odéon*) . . . *On exécuta devant ce théâtre un chœur de l'opéra de Samson. Après cette station le cortège s'est remis en marche, et est arrivé au Panthéon à dix heures* . . .»

Ce même cortège s'arrêta également devant les Tuileries, et l'on y chanta le chœur final du premier acte de Samson, mis en musique par Gossec*):

Peuple, éveille-toi, romps tes fers &c. **).

---

*) Gossec, le protégé de La Popelinière, dont il a été question plus haut. Cf. page 33, ligne 19 d'en bas.

**) D'après MOLAND, *Éd. Garnier,* III, 1877, page 15, la note; I, 1883, pages 484 et suiv. Peut-être trouve-t-on de plus amples renseignements dans une publication intitulée: *Détails exacts et circonstanciés . . . relatifs à la fête de Voltaire,* extrait de la *Chronique de Paris,* 1791.

§ 4.

Les plus anciennes éditions de Samson
et
les deux copies manuscrites — plus anciennes encore — de la Bibliothèque Royale de Stockholm.

A. *Les éditions.*

Le Samson de Voltaire fut publié pour la première fois à l'étranger. Sur les trente éditions des *Œuvres complètes* de Voltaire qui, à partir de 1728, furent données soit en France, soit hors de France, du vivant même de l'auteur (et dont tout au plus une dizaine a paru avec sa participation), plusieurs ont été, dès 1732, imprimées à Amsterdam, chez ETIENNE LEDET & C^{ie}. Chez eux parut, en 1738 et 1739, une édition de quatre volumes à laquelle Voltaire, à en juger d'après sa correspondance avec Thiriot et avec d'Argental, non seulement consentit, mais à laquelle il concourut; c'est dans un sixième *) tome, ajouté à ce

*) BENGESCO, dans son admirable Bibliographie voltairienne, tome I, 1882, *Préface*, page XIV, après avoir parlé des quatre volumes de l'édition d'Amsterdam, 1738 et 1739, ajoute: «*Un tome VI^e (nous croyons qu'il faut lire V^e) parut en 1745*», et, plus loin dans la même Bibliographie, tome IV, 1890, page 10, il s'exprime ainsi: «*Il ne nous a pas été donné de rencontrer ni ... ni le V^e volume de 1744. Mais nous possédons le tome VI^e, daté de 1745*». Cet exemplaire du tome VI, 1745, est actuellement à la Bibliothèque Nationale de Paris, sous la cote: Z — Bengesco 469. Quant à l'«introuvable» tome V, 1744, il existe; un exemplaire se trouve à Stockholm, dans la Bibliothèque Royale, et un autre presque identique, à Upsal, dans la Bibliothèque de l'Université, où il n'est entré qu'en 1900. Ce tome V est composé de la manière suivante: titre (1 feuillet); table: «PIECES *Contenues dans le Tome V*» (1 feuillet); L'Enfant prodigue, A Amsterdam, Chez JACQUES DESBORDES, 1738; de 3 ff. et 104 pp., (exemplaire de la bibliothèque de Stockholm; exemplaire de la bibliothèque d'Upsal: A Amsterdam, Chez ETIENNE LEDET & C^{ie}, 1738; de VI et 135 pp.); Mahomet, A Amsterdam & Leipsig, Chez

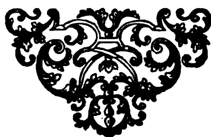
recueil et édité en 1745, que se trouve pour la première fois imprimé, pages 1 à 54, son Samson. Voltaire écrivit, à propos de cette édition, dans une lettre à Frédéric de Prusse, le 22 septembre 1746: «*Celle* (l'édition) *des Ledet est une des plus mauvaises; et surtout leur sixième volume serait punissable si on savait, en Hollande, punir la licence des libraires*»; et, le 15 juin 1747, il écrivit à son éditeur GEORGES-CONRAD WALTHER, à Dresde: «*Gardez-vous bien de suivre l'édition débitée sous le nom de Nourse, à Londres, celle qui est intitulée de Genève* *), *et surtout celles de Ledet et d'Arckstée & Merkus, à Amsterdam; ces dernières sont la honte de la librairie*».

*
* *

ARKSTE'E et MERKUS, 1745; de 12 ff. et 112 pp., (exemplaire de Stockholm; exemplaire d' Upsal: A Amsterdam, Chez ETIENNE LEDET & C^ie, 1745; de 12 ff. et 112 pp.); enfin Mérope, A Amsterdam, Chez ETIENNE LEDET & C^ie, 1744; de XXII et 99 pp., dans les deux exemplaires.

Dans les deux exemplaires, le titre est ainsi conçu:

OEUVRES
DE
M^R DE VOLTAIRE
NOUVELLE EDITION,
Revue, corrigée & considérablement augmentée, avec des Figures en Tailles-douces.
TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez ETIENNE LEDET & Compagnie.
MDCCXLIV.

La vignette de ce frontispice est une copie réduite de l'original.

*) Cette opinion plutôt défavorable de Voltaire ne l'avait pas empêché de faire don d'un exemplaire de cette édition de Genève 1742, où il a inscrit la dédicace suivante:

A son altesse royale madame la princesse Ulric:

«*L'esprit et la beauté reçoivent mon hommage.*
«*Ah, si j'avais écrit au pied de leur autel,*
«*De vivre auprès de vous si j'eusse eu l'avantage,*

Quant à l'édition de Londres 1746 (faite à Trévoux), que mentionne ici Voltaire, et dont l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale porte la cote Z — Beuchot 8, elle contient Samson, au tome V, pages 251 à 297.

***

L'édition suivante la plus rapprochée en date, des *Œuvres* de Voltaire, et contenant son Samson (tome III, pages 273 à 320), est celle de 1748, connue sous le nom d'édition de Dresde. Bientôt après son apparition, elle fut mise à l'index à Rome. Elle a été publiée avec la participation de Voltaire, par WALTHER ci-dessus nommé. L'auteur, dans une lettre du 19 septembre 1750, à l'éditeur, lui adresse la demande que voici: «*Je vous envoie trois exemplaires de ces feuilles nouvelles que*

«*Vous auriez embelli l'ouvrage,*
«*Et rendu l'auteur immortel*».

On sait qu'à la cour de Potsdam, Voltaire jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi, et qu'il adressait des vers aux princesses. Un jour, au mois de novembre 1743, on lui avait demandé une déclaration en vers où le mot «amour» ne se trouvât point. Le poète alors rima pour la princesse Ulrique les vers suivants:

«*Souvent un peu de vérité*
«*Se mêle au plus grossier mensonge;*
«*Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,*
«*Au rang des rois j'étais monté;*
«*Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!*
«*Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté:*
«*Je n'ai perdu que mon empire*».

Voici maintenant une méchante parodie de ce joli madrigal, rapportée dans: VOLTARIANA, *ou Eloges amphigouriques de Fr. Marie Arrouet* (sic!) ... *discutés et décidés Pour sa réception à l'Académie Française,* A Paris 1748, pages 163 et suiv.

«Oui, c'est la pure ... *vérité,*
«Le contraire serait ... *mensonge,*
«V*** en veille comme en ... *songe*
«Au rang des rois se croit ... *monté.*
«Personne, à mon avis, ne peut y contre ... *dire.*
«A ce grand Roi des Fous rien ne doit être ... *ôté,*
«On lui laisse tout son ... *empire*».

j'ai fait imprimer . . . Je vous prie de vouloir bien faire relier *) *trois exemplaires complets avec ces additions . . . Vous me tiendrez ces trois exemplaires prêts, et vous me les enverrez à la fin d'octobre, à Berlin, par les chariots de poste*». L'un de ces exemplaires fut offert à Frédéric le Grand, l'autre envoyé à sa sœur, la princesse «Ulric» **), devenue reine de Suède le 25 mars 1751. L'envoi de l'exemplaire destiné à la reine était accompagné d'une lettre de Voltaire, datée de Potsdam, le 22 avril 1751, dans laquelle il dit: «. . . . *Souffrez qu'au moins je présente un tribut à Votre Majesté. C'est un recueil qu'on s'est avisé d'imprimer à Dresde, et dont j'ai corrigé toutes les fautes à la main; il est rempli d'additions* ***) *et de changements. Il n'y a au monde que deux exemplaires ainsi corrigés, l'un pour un héros digne d'être votre frère, l'autre pour son auguste sœur. C'est par cette rareté seule que cet ouvrage mérite peut-être d'être honoré d'une place dans la bibliothèque de Votre Majesté*» †).

* * *

*) Voy. la reproduction d'un des plats de la reliure en question, en regard de cette page.

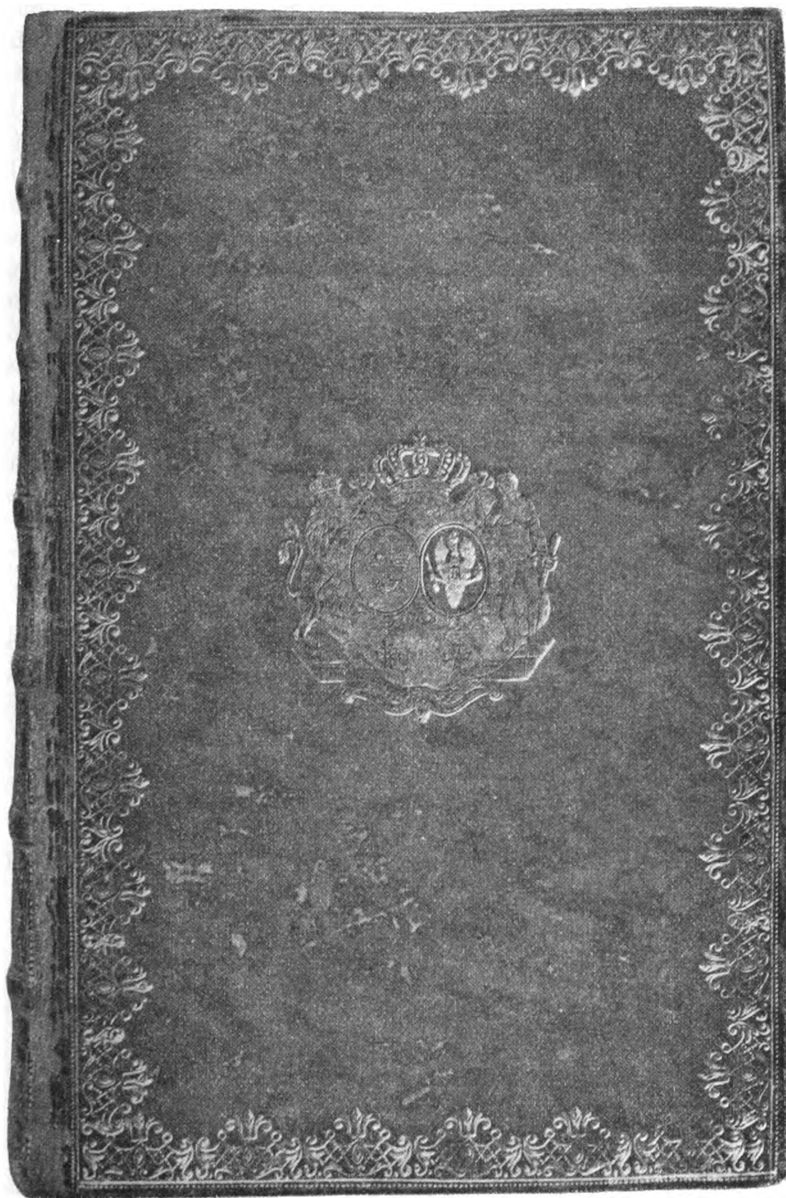
**) Quant au nom *Ulric*, voy. les vers de Voltaire, écrits en octobre 1743, et qui commencent ainsi:

> «*Je n'aurais jamais cru que . . .*
> («*Cette sœur du grand Frédéric)*
> «*Eût un nom qui finit en* — ic *&c.*»

dans *VOLTARIANA INEDITA aus den königlichen Archiven zu Berlin hrsg. von* W. MANGOLD, Berlin 1901, pages 6 et 45.

***) On a joint ci-après, page 54, la reproduction d'une des pages imprimées de Samson, savoir de la page 289 du tome III de l'édition de Dresde, se trouvant à Stockholm et portant des additions et des changements faits de la propre main de Voltaire. De ces corrections autographes de l'auteur il a été tenu compte, depuis, dans toutes les éditions postérieures des mêmes œuvres.

†) Cette lettre a été publiée par Victor ADVIELLE, *Voltaire, Lettres et poésies inédites, adressées à la reine de Prusse, à la princesse Ulrique, à la margrave de Bareuth. Publiées d'après les originaux de la Bibliothèque Royale de Stockholm*. Paris, Cabinet du Bibliophile, N° XIII; imprimé — en 350 exemplaires numérotés — par D. JOUAUST, septembre 1872. L'original de cette lettre de Voltaire se trouve parmi les collections manuscrites de la princesse-reine Louise-Ulrique (lettres autographes de Grimm, Helvétius, Marmontel, Maupertuis &c.) à la Bibl. Roy. de Stockholm (anc. *N° 47* du catalogue de la bibliothèque de Drottningholm).



Je commence à reconnaitre
Le pouvoir dangereux de ton superbe Maitre,
~~Je ne prétends plus l'irriter;~~
mes Dieux longtemps vainqueurs commencent à céder,
~~Mais j'adore mes Dieux, je les dois consulter;~~
C'est à leur voix à me résoudre.

SAMSON.

c'est à la sienne à commander.
~~C'est au mien de parler; crains son bras, crains sa foudre;~~
il nous avoit punis, il m'arme de sa foudre,
~~Avant que le Soleil descende à son couchant,~~
à tes vieux infernaux va porter ton effroi.
~~Obéïs à la voix de mon Maître suprême,~~
pour la derniere fois peut etre tu contemples
~~Va consulter tes Dieux; mais en les consultant,~~
et ton trône et leurs temples,
~~Tremble pour eux & pour toi-même.~~
tremble pour eux et pour toi

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

SCENE III.

SAMSON, CHOEUR D'ISRAELITES.

SAMSON.

Vous que le Ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux Palais des Tirans;
Sonnez trompette, organe de la gloire,
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce Héros, l'arbitre des combats:
Il est le seul, dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avèc les soldats.

A partir du milieu du siècle, le texte de notre opéra fut imprimé d'année en année. En 1750 parut, dans un *in-octavo* de soixante-quatorze pages, *Samson, tragédie lyrique par M. Arouet de Voltaire,* Paris, Le Mercier et Lambert, pages 1 à 54. La même année, Samson fut réimprimé à la suite de la première édition d'Oreste (avec privilège du 19 mars 1750), Paris, Le Mercier et Lambert, in-8°, pages 105 à 156. Cette publication est annoncée par Clément, dans ses *Années littéraires ou Lettres sur les ouvrages de littérature qui ont paru dans les années 1748, 1749, 1750, 1751 & 1752,* Berlin, tome I, page 310, en ces termes, dans une lettre datée du 15 juin 1750: «*Je trouve à mon retour bien des nouveautés dont il faudra vous rendre compte; je commence, comme de raison, par Mr. de Voltaire; vous allez être en état de juger de son Oreste, il est imprimé. Le volume qui le renferme est enrichi d'une Epître à Mde. la Duchesse du Maine, de l'Opéra de Samson, de deux nouveaux chapitres sur . . . &c.*»

***

L'année suivante, nous retrouvons notre Samson dans les *Œuvres* de Voltaire, pet. in-8°, tome VII, s. l. (chez Lambert*), à Paris), 1751, pages 195 à 239.

***

En 1752, Samson parut de nouveau chez Georges-Conrad Walther, à Dresde, dans les *Œuvres* de V., in-12, tome IV, pages 145 à 180.

***

En 1753, c'est dans *Le Théâtre de M. de Voltaire, nouv. éd. qui contient un recueil complet de toutes les pièces de théâtre que l'auteur a données jusqu'ici*, Amsterdam, Fr.-Canut Richoff, in-16, que nous retrouverons notre opéra. La Bibliothèque Nationale ne possède que le tome IV (coté Y—5545+L) de cette édition; il contient en premier lieu Samson.

***

*) Le libraire Lambert était fils de Voltaire.

Point n'est besoin, semble-t-il, de pousser plus loin cette énumération des plus anciennes éditions de Samson. Dans la *Préface* de l'édition suivante: *Collection complette des Œuvres de Mr. de Voltaire,* s. l. (Genève, chez **Cramer**), 1756 (réimpression 1757), in-8°, tome I, pages I à VI, il est dit: «*On ne cesse depuis quarante ans d'imprimer & de défigurer les Ouvrages de Monsieur de Voltaire. Plus le Public a montré de goût pour tout ce qui est sorti de la plume de cet homme célèbre, & plus il a dû se révolter contre cette foule d'Editions fautives & incomplettes, faites contre le gré, ou sans l'aveu de l'Auteur. Il était tems enfin d'en présenter une que Monsieur de Voltaire reconnût autentiquement pour le Recueil complet de ses véritables ouvrages*». Les **Cramer** parlent encore de leur édition dans un *Avis,* s. l. n. d., in-8°, de 7 pages (Bibl. Nat., Z—2284, Zd. 2538—4): «*Cette édition peut être regardée comme la seule qui ait jamais été faite des ouvrages de M. de Voltaire. Toutes celles qu'on a données jusqu'à présent sont à la fois fautives et incomplètes; de plus celle-ci a par-dessus toutes les autres le mérite infini d'avoir été faite sous les yeux de l'auteur qui a pris la peine de la corriger et de l'arranger lui-même*». Et dans sa *Vie de Voltaire,* 1789, pages 90, 91, **Condorcet** affirme: «*En 1757 parut la première édition de ses œuvres vraiement faite sous ses yeux. Il avait tout revu avec* (page 91) *une attention sévère, fait un choix éclairé, mais rigoureux, parmi le grand nombre de pièces fugitives échappées à sa plume, et y avait ajouté . . . &c.*». Dans cette édition, Samson se trouve au tome VII, pages 359 à 404 *).

B. *Les deux copies manuscrites.*

Les deux manuscrits de Samson se trouvent actuellement à la Bibliothèque Royale de Stockholm, sous les cotes *LVI—307* et *C—VII.* Le premier a appartenu au comte **C.-G. Tessin,**

*) A Paris, à la Bibliothèque Nationale, existe, sous la cote Z — Beuchot 797 (anc. ACQ. 51267, COLL. BEUCHOT), une petite plaquette de format *in-douze,* s. l. n. d., intitulée: SAMSON, *OPÉRA.* Nous croyons avoir trouvé que cette plaquette n'est autre chose qu'une coupure du tome VIII, pages 121 à 158, de l'édition de Neufchâtel, 1783 (cotée, à la Bibl. Nat., Inventaire Z — 24804).

dont la signature autographe se trouve écrite au bas du titre (cf. plus haut, à la page 4, la reproduction du titre du manuscrit de Tessin). Le comte T. a pu acquérir, ou même faire faire, la copie qui porte sa signature, lorsqu'il séjourna à Paris, de 1739 à 1742, en mission spéciale pour négocier l'aide de la France dans la guerre que préparait alors la Suède contre la Russie. Plus tard, son manuscrit entra*) dans la bibliothèque du château royal de Drottningholm, laquelle est maintenant incorporée à la Bibliothèque de Stockholm. L'autre manuscrit a également appartenu à un grand seigneur suédois, Claës Ekeblad, comte de Stola, baron et seigneur de Lindholmen et Mariædal &c., et a certainement été exécuté pour lui, puisque ses armoiries (des «armes parlantes», *une feuille de chêne*), surmontées d'une couronne comtale, ont été à différentes reprises dessinées dans son manuscrit (cf. plus haut, pages 7 et 12; à la page 3, on trouve la reproduction du titre du manuscrit d'Ekeblad). Le comte E., après le comte Tessin**), fut envoyé à Paris, par son gouvernement, en 1742, et c'est cette année même que fut faite la copie qui porte ses armoiries, ainsi qu'en témoigne l'inscription intercalée dans le bas de l'encadrement du titre. Cette inscription ne donne pas seulement la date de 1742, mais aussi le nom de l'artiste qui a dessiné les ornements de cette belle

*) Sous la cote *X—3—C, N° 1.*

) On rencontre souvent, dans les périodiques de l'époque, les noms de ces deux comtes suédois, Tessin et Ekeblad. Ainsi, dans le ***Mercure historique et politique,* La Haye, sous la date de février 1747, sont mentionnées à la même page, tome CXXII, p. 181, ***le comte de Tessin*** et ***le comte Nicolas*** (sic!) ***Eckelsad, Sénateur, Conseiller de la Chancellerie & ci-devant Ministre du Roi en France***; cf. tome CXXIV, page 200. En 1748, tome CXXIV, à la page 538, on voit nos deux comtes nommés, en même temps, Chevaliers de l'Ordre Séraphique. Cf. tomes CXXVI, page 504, et CXXVII, page 412. Dans le tome CXI, page 199, on nous informe que la Comtesse de Tessin (qui était née comtesse Ulrique-Louise Sparre) a quitté Paris pour retourner à Stockholm, et dans le tome CXXVI, pages 75, 76, on raconte que la Comtesse d'Ekeblad (qui était née comtesse Eve De La Gardie) est nommée «***Académicienne***». — Dans ***Les Cinq Années littéraires,*** de Clément, ***Imprimées A BERLIN, Sous le bon plaisir des SOUSCRIPTEURS,*** 1755, on recontre, parmi ces derniers, les noms des deux Suédois à côté de ceux de plusieurs personnes qui n'ont pas laissé de marquer dans la vie de Voltaire, p. ex. M. de Maupertuis, Président de l'Académie des Sciences à Berlin; Mde. la Marquise de Pompadour, ***pour 2 Exemplaires;*** M. Tronchin, Médecin &c. — Cf. aussi p. ex. ***L'Année littéraire, Par M. Fréron,*** Année 1755, tome VI, pages 135 à 144. (L'exemplaire de Tessin, de cet ouvrage, est actuellement à la Bibl. d'Upsal.)

copie de Samson: Bertholdus*). Dans la suite, ce manuscrit, après avoir fait partie**) de la Collection des von Engeström, est fondu, en 1864, dans celles de la Bibliothèque Royale de Stockholm.



---

*) Berthault était, d'après P.-Fr. BASAN, *Dictionnaire des graveurs*, deuxième édition, 1789 (la première édition, de 1767, ignore Berthault), «un amateur résidant à Orléans, et qui a gravé, pour son amusement, plusieurs sujets à l'eau-forte»; cf. Dr. E.-K. NAGLER, *Neues allgemeines Künstler-Lexicon*, I, 1835, page 465. — Dans l'édition de Dresde des *Œuvres* de Voltaire, on trouve, au bas de la *Préface des éditeurs*, datée Paris 1er septembre 1748, les noms de H. DU MONT et J. BERTHAUD; Bengesco, de même que Beuchot, est d'avis que ces deux noms pourraient bien être des pseudonymes. — Lorsque l'habile artiste Berthault a dessiné, en 1742, avec tant de soin, le titre de sa copie de Samson (cf. page 3), comment lui est-il arrivé d'y écrire: *Opéra par Piron?* Piron était bien un des librettistes de Rameau, tout comme Voltaire, et il a écrit pour ce compositeur p. ex. L'Endriague, 1725, Les Jardins de l'Hymen, ou la Rose, 1728, L'Enrôlement d'Arlequin &c., mais il n'a certainement pas écrit notre texte de Samson. Piron était un grand diseur de bons mots, «*un feu d'artifice continuel et bien servi*» selon l'abbé Raynal et, comme dit Grimm: «*C'était, dans ce genre de combats à coups de langue, l'athlète le plus fort qui eût jamais existé nulle part*». Et Grimm ajoute: «*Piron est mort convaincu, de très bonne foi, du peu de mérite de M. de Voltaire, qu'il regardait comme un bel esprit très médiocre*». Palissot ne s'exprimera pas autrement: «*Pendant la vie de Piron, on l'opposa souvent à Voltaire, comme un rival qui le surpassait en génie, et que Piron lui-même eut la maladresse de laisser entrevoir qu'il le croyait*». Et déjà Clément, dans une lettre du 20 septembre 1748, avait dit: «*Vous voyez que Mr. Piron n'est point trop ami de Mr. de Voltaire; je le soupçonnerais même tant soit peu de s'imaginer être son rival*». Piron, en effet, se croyait «intrépidement» l'égal de Voltaire, à cette différence près que: «*Voltaire travaille en marqueterie, et moi (Piron), je jette en bronze!*» Entre «ces deux maîtres moqueurs» il exista toujours une mésintelligence sourde, et ils étaient rivaux à un tel point qu'on trouve fort souvent leurs deux noms accouplés. Ainsi, à l'époque où fut copié notre Samson, apparut, en 1744, un petit livre de trente-neuf pages *in-octavo*, ayant pour titre *Pièces recueillies de MM. de Voltaire et Piron, Accompagnées de quelques notes pour en faciliter l'intelligence. Au Parnasse, Les héritiers d'Apollon.* C'est peut-être à cette publication que se rapportent les mots d'une lettre autographe de Thiriot à Voltaire (Bibl. Nat., ms. fr. 12902, anc. 5684, Collection Cayrol 8): «*Un paperasseur qui se dit l'ami des Muses, mais qu'elles n'apelleront jamais ainsi, a ramassé en un in-8° des Poesies de ... Piron et autres. il en rapporte quelques vnes ... fort incorrectes, et en prend dans vos œuvres ... pour se remplir à tort et à travers*».

**) Sous la cote *N° E. S.*

Les deux copies sont presque identiques. Elles ont des fautes communes, comme p. ex. *encor(e)*, au dernier vers de la scène première (voy. plus haut, page 8), mais leur orthographe n'est pas la même: où le manuscrit de Tessin, p. ex., a *Apprens, Descens &c.*, le manuscrit d'Ekeblad écrit *Apprend, Descend &c.* Pour la contexture des cinq actes de Samson on a vu, par le schéma donné à la page 5, que, d'un côté, toutes les éditions s'accordent, en opposition aux deux copies manuscrites qui, de leur côté, sont conformes entre elles. Et le texte des manuscrits est assez différent du texte des imprimés; en effet, les deux manuscrits ignorent totalement le premier acte des imprimés et numérotent acte premier l'acte second des imprimés. Par contre, ils contiennent un troisième acte jusqu'à ce jour entièrement inédit. Par conséquent la numérotation ne demeure la même que pour les deux derniers actes.

* * *

Peut-être les deux copies manuscrites de Stockholm ne sont-elles pas les seules qui existent du Samson de Voltaire? On sait que Beaumarchais, qui en juin et juillet 1782 songeait à faire exécuter le Samson de Voltaire, l'avait retouché et remis en trois actes (voy. J.-M. QUÉRARD, *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique,* tome X, 1839, page 311, col. 1, et G. DESNOIRESTERRES, *Voltaire et la société française au XVIII^e siècle;* 8^e série: *Voltaire, son retour et sa mort,* 1876, page 455, note 2). D'après BENGESCO, tome I, 1882, page 18, M. de Soleinne possédait, dans sa bibliothèque, des variantes manuscrites de l'opéra de Samson, tirées d'un ancien manuscrit. Enfin, dans la bibliothèque de Voltaire, achetée par l'impératrice Catherine et actuellement conservée à la Bibliothèque Impériale de S^t Pétersbourg, se trouvent treize portefeuilles contenant des manuscrits de Voltaire, soit un nombre considérable de pièces inédites, soit des variantes à ajouter à celles qui sont déjà imprimées. Un auteur, L. LÉOUZON LEDUC, *Etudes sur la Russie et le Nord de l'Europe; Récits et souvenirs,* Paris (1853), page 349, dit expressément que ces portefeuilles renferment «une foule de poésies dans tous les genres, comme opéras, contes, madrigaux, odes, épîtres, chansons &c., dont un grand nombre sont inédites». Peut-être y a-t-il, dans ce nombre, des variantes nouvelles du Samson de Voltaire.

Faute d'impression:

Page 47, troisième ligne d'en bas: **Lucie Herpin**; lisez: ***Mlle*** **Luce Herpin.**

PON FRENO AL GRAN DOLOR CHE TI TRASPORTA

UNE STROPHE TRAVAILLÉE DE PÉTRARQUE DANS LE MS. VAT. 3196, FOL. 13 ET 12,

PAR

FR. WULFF

Il s'agit de la belle canzone *Che debb'io far,* str. VII Pétrarque est revenu à cette canzone plusieurs fois après le 1 sept. 1348, ou, en tout cas, après le début de ce mois-là: 28—30 nov. 1349, 9(?) et 26(?) mai 1350, 28 déc. 1350, 11 nov. 1356; et Malpaghini, son scribe, a dû la copier au ms. sur vélin, Vat. lat. 3195, en 1367.

Première rédaction.

Fol. 13 verso.

1. *Frena L'impeto ardente che ti s p r o n a !*[1]

Arrivé là, il efface tout, à *Frena* près, et continue: *il troppo voler che ti trasporta,* en changeant la rime. Il y a donc à lire:

1. *Frena il troppo voler che ti trasporta!*
2. *Ché per soverchia v o g l i a*
3. *Si perde il cielo, ove 'l tuo cor sospira,*
4. *Dov'è gita colei ch'a te par morta;*
5. *E di sua bella spoglia*
6. *Fra se sorride, e sol di te . . .*

Il s'arrête, efface *e sol di te* et continue de nouveau: *e solo in te respira;* puis, à la marge droite, il met son *Attende!* et écrit: *e (teco) sol techo s'adira,* effaçant le premier *teco* dès qu'il l'a écrit; en même temps, il écrit *aspira,* au-dessus de la rime *sospira* du v. 3, efface tout ce qu'il vient d'écrire en marge, et propose, si je ne me trompe, de mettre à la fin du v. 6: *e sol*(o) *di te sospira;* il a donc transporté *sospira* (prés. de l'ind.) du v. 3 au v. 6.

Au lieu de continuer et de terminer la strophe, il la reprend, en la copiant de nouveau. Mais avant de faire cela, il corrige encore une fois ce qu'il a déjà écrit. Voici ces corrections:

---

[1] Les rimes que je fais imprimer en caractères espacés sont des rimes essayées, puis abandonnées; les mots entre ( ) sont remplacés par les corrections qui suivent immédiatement. Cf. mon mémoire *Che debb'io far.* (Lund 1901), p. 16; *Trois sonnets* (1902), p. 28; *Romania* XXXI (1902), p. 384.

Au lieu de *Frena il troppo voler,* il essaie d'abord *Pon freno al gran voler* et ajoute: *Hic placet quia sonantior,* »Ce vers va mieux ainsi, car cela est plus rythmique», ce qui est vrai, ⏑ — ⏑ — ⏑ — s'approchant plus de son schéma ïambique que ne faisait — ⏑ — ⏑⏑ —. La correction est, je l'avoue, plus sonore aussi, mais cela est secondaire. Pétrarque n'en reste pas là. Il écrit encore: *Vel, Pon freno al fiero duol* et ajoute: *Hoc placet pre omnibus.* Notons que cette correction est tout aussi rythmique que *Pon freno al gran voler.* Proposant aussi de lire *Seco* pour *Fra se* au v. 6, il se met à recopier ce commencement, dès l'automne 1348(?), au même fol. 13:

1. *Pon freno al fiero duol che ti trasporta,*
2. *Ché per soverchie voglie*
3. *Si perde il cielo. Ov' è 'l tuo core aspira!*
4. *Dov'è colei che tu piangi or*[1] *per morta*
5. *E di sue belle spoglie*
6. *Fra se*[2] *sorr[ide] e sol di te sospira,*
7. *Per che mezza in te spira:*
8. *E'l nome suo da tua lingua devota*
9. *Sperava in dolce nota*
10. *Esser cantato al mondo anchor gran tempo, —*
11. *E vuo' che tutta mora sí per tempo!*

Outre les corrections dont je viens de rendre compte, il en fait deux autres *(Raffrena* au v. 1 et *gita* au v. 4), mais je les réserve pour tout à l'heure, parce que je crois qu'elles sont postérieures à la 2me rédaction et p.-ê. à la rédaction »définitive». Cette 2me rédaction, on le sait, se trouve au haut du feuillet »12 *verso*», et est précédée d'une annotation remarquable: *1349. novembris 28, inter primam et tertiam. Videtur nunc animus ad hec expedienda pronus, propter sonitia de morte Sennucii et de Aurora que his diebus dixi. Et erexerunt animum.*

Erexerunt animum! Qu'on lise la douloureuse lettre, *Mi frater, mi frater,* qu'il écrivait à son Socrate, Louis de Kempen, le 22 juin cette même année, qu'on se souvienne que ce Sennuccio del Bene qui venait de mourir était, avec Socrate, au mois

[1] Cet *or* rend ce vers 'sonantior' aussi; le mot a été ajouté après coup. Il écrit, au-dessus de la ligne, [Dov è] *viva colei ch'a te par morta.*

[2] Il propose ici encore *Seco* et même (pour éviter une *s*!): *Par che se rida* (?), mais il n'efface pas *Fra se sorride.*

de novembre 1349, le dernier survivant de ses vrais intimes, et l'on comprendra le surcroît de chagrin qui lui gonflait le cœur depuis la mort de Laure et du cardinal Colonna, jusqu'au jour où il nous dit que le sonnet *Sennuccio mio, ben che doglioso e solo* et un autre *sonitium*[1] lui rendaient un peu de courage.

Avant de commencer, le 28 nov. 1349, *in alia papiro*, c'est-à-dire sur le f. 12 *verso* précisément, une nouvelle copie de la canzone entière qui nous occupe, *Che debb'io*, il l'a parcourue, et c'est alors probablement qu'il a fait, sur le feuillet 13 *verso*, cette annotation au v. 4, après *ch'a te par morta: Sed attende sonantem*[2], *propter finem hujus instantie*, »Mais notez, pour cette 'consonance' (?), la fin de cette strophe». Ceci serait incompréhensible, si le ms. *Casanatensis* (voy. Appel, *Zur Entwickelung* p. 97, Mestica, *Le rime* p. 385, et mon mémoire *Che debb'io* p. 18) ne nous en donnait la clef. On entrevoit encore, tout au bas de la page 13 *verso*, après le couple de rimes *anchor gran tempo: sí per tempo*, cette annotation: *Sed attende hos rithmos*[3] (= rimes) *in cantilenis nostris crebro nimis*. Le ms. *Casanat.* donne la continuation, c'est-à-dire la correction que Pétrarque y avait écrite, si je ne me trompe, dès avant le 28 novembre 1349, au lieu de l'ancienne fin de la strophe:

10. *Gran tempo al mondo esser cantat*[*o a n c h o r a*].
11. *Consentirai che sua speranza mora?*

En effet, cela n'était pas beau d'avoir, dans une même strophe, au v. 4 *morta*, au v. 11 *mora* à la rime, à ne rien dire de l'inconvenient qu'il y avait à faire parler Amour de la sorte. Et on comprend que Pétrarque ait préféré de changer encore une fois cette fin. Regardons maintenant la copie qu'il fait, sur

[1] On est généralement d'accord que cet autre 'sonnet' fut *Quand'io veggio dal ciel scender l'aurora*. C'est possible; mais on s'étonne, alors, qu'il soit si froid, si artificiel. J'ai pensé un moment au sonnet *Oimé il bel viso* et je pense surtout à la canzone *Amor, se vuoi*. Il est notable que les strophes 1, 2, 4, 5 de la canz. *Amor* se trouvaient (si je ne me trompe) copiées sur le fol. 12 *recto*, d'une belle écriture, avant qu'il copiait au *verso* la 2me réd. du *Che debb'io*, avant le 28 nov. 1349. Je reviens ailleurs à cette question.

[2] On a lu *sententiam*, mais je tiens à ma lecture: il a oublié le trait supérieur de l'*o*, comme cela lui arrive p. ex. dans *meco*, str. 6, 9.

[3] Amyot est le premier, du moins en France, qui distingue nettement *rythme* et *rime*. Voy. G. Lanson, Hist. de la Litt. Franç.², p. 269.

le feuillet »12 *verso*», de la strophe qui nous occupe, samedi 28 nov. 1349, ou plutôt le 29 novembre:

Deuxième rédaction.

(1349—50)

1. *Pon freno al fiero duol che ti trasporta*
2. *Ché per soverchie voglie*
3. *Si perde il cielo ove 'l tuo cor* (sic) *[aspira]* . . . .

Le mot *aspira* ne s'y lit plus, mais il est nécessaire de le suppléer. Je crois cependant que Pétrarque, ou bien a changé d'avis sur la ponctuation, ou bien a copié et compris, par mégarde, ainsi que je viens d'écrire[1], sans se rappeler qu'au f. 13 il avait déjà adopté *ov'è'l* et mis un petit trait avant *ovel,* juste pour ne plus le lire ensemble avec le *cielo* qui précède. Quoi qu'il en soit, il s'est ravisé, et pour séparer l'impératif *Aspira* de *cor,* il a ajouté, visiblement exprès, un *e* conjonction au-dessus de la ligne; je suppose donc qu'il a voulu faire lire ce vers ainsi:

3. *Si perde il cielo, ov'è 'l tuo core! E aspira* et il continue sa copie:

4. *Dov'è viva colei ch'a te par morta!*
5. *E de sue belle spoglie*
6. *Seco sorride, e sol di te sospira.*
7. *E 'l suo nome, che spira*
8. *Per molte parti anchor, ne la tua lingua*
9. *Prega che non extingua:*
10. *Nolla scacciare anchor*[2] *del suo! Ripar[a]* . . .

Est-ce qu'il faut lire, comme je l'ai supposé un moment, *del suo ripar[o!]* (rime que dans cette supposition il aurait délaissée tout de suite)? Je ne le crois pas. Je suppose qu'il a essayé tout d'abord, avec un nouvel impératif: *Ripara!* Quoi qu'il en soit, il efface tout de suite le vers 10 tout entier et continue la ligne, avec un entrain visible (notez la queue du *h* du mot *honor!*):

[1] C'est-à-dire *ove 'l* au lieu de *ov'è 'l* déjà trouvé, et prenant de nouveau *aspira* pour un présent de l'ind. au lieu d'un impératif. Cet impératif était une excellente trouvaille, mais il a compris qu'il serait bien difficile de le faire maintenir contre les copistes.

[2] Par un lapsus de sa plume il y a d'abord *scanch* sca[cciare a]nchor. — Je préfère voir, avec Gesualdo, une 2me pers. du subjonctif dans *extingua.* Autrement, pourquoi n'aurait-il pas écrit *s'extingua?*

10. *Anzi al suo honor la voce alza e rischiara*
11. *S'ella ti fu giamai dolce né cara.*

Mais, préférant un subjonctif (cf. *extingua* au v. 9) à l'impératif, il change *a* en *i* dans *alza* et *rischiara,* au v. 10, et trouvant, avec raison, que ce vers sonnait mal, il y substitue:

10. *Ma la voce a suo nome inalzi e schiari*

et change le v. 11 en ceci:

11. *Se gli occhi suoi ti fur dolci né cari.*

En même temps qu'il corrigeait ainsi *suo honor* en *suo nome,* il corrigeait, au v. 7, *E'l suo nome* en *E sua fama.*

Si je ne me trompe, son intention, en 1349, était par conséquent de lire cette strophe ainsi:

1. *Pon freno al fiero duol che ti trasporta,*
2. *Ché per soverchie voglie*
3. *Si perde il cielo ov'è 'l tuo cor[e]! E aspira*
4. *Dov'è viva Colei ch'a te par morta!*
5. *E de sue belle spoglie*
6. *Seco sorride, e sol di te sospira.*
7. *E sua fama, che spira*
8. *In*[1] *molte parti anchor, per la tua lingua,*
9. *Prega che non extingua:*
10. *Ma la voce a suo nome inalzi e schiari,*
11. *Se gli occhi suoi ti fur dolci né cari.*

Au-dessous des trois derniers mots, et seule dans l'espace laissé entre cette strophe et l'envoi *Bel rio e fronda verde,* je lis encore cette correction alternative:

[Se gli occhi suoi] *ti fur mai dolci e cari.*

A mon avis, c'est là une excellente correction, plus rythmique et plus coulante que l'autre. Mais elle se trouve biffée, malheureusement.

Si l'on n'avait pas le ms. sur vélin, Vat. 3195, où son jeune copiste, Giovanni Malpaghini, a exécuté la mise au net de cette canzone, on voudrait proposer (en utilisant certaines corrections qui se trouvent opérées ultérieurement, soit dès 1350—51, soit en 1356 — époque où Pétrarque préparait le recueil sur

[1] Il a corrigé *per* en *in* à cause des *par-* et *pre-* des vv. 7 et 8, et à cause du *per* qu'il préférait à *ne* au v. 8.

papier représenté par le ms. *Chig.* 176 —) pour cette strophe la lecture définitive suivante:

Raffrena[1] *il fiero ardor che ti trasporta.*

Raffrena, n'est-ce pas? est plus explicite, et *ardor* a l'air d'un retour à sa première pensée: *l'impeto ardente,* qui signifie le désir qu'il avait de mourir pour suivre sa Laure. Mais *ardor* semble être effacé, et il y a, en fin de compte, en nov. 1356 — au lieu de la série *impeto ardente, troppo voler, gran voler* (1348), *fiero duol* (1349) et *fiero ardor* (1350?) -- *gran dolor.* Nous aurions donc, en fin de compte:

1. *Raffrena il gran dolor che ti trasporta!*
2. *Ché per soverchie voglie*
3. *Si perde il cielo, ov'è 'l tuo cor[e], e aspira*
4. *Dov'è gita*[2] *colei, ch'altrui par morta.*
5. *E di sue belle spoglie*
6. *Seco sorride, e sol di te sospira.*
7. *E sua fama, che spira*
8. *In molte parti anchor per la tua lingua, —*
9. *Prega che non extingua:*
10. *Ma la voce a suo nome inalzi e schiari,*
11. *Se gli occhi suoi ti fur mai dolci e cari.*

Qu'est-ce maintenant que nous trouvons dans le précieux ms. du Vatican, 3195?

Rédaction »définitive» actuelle.

(1356 et 1367).

Disons d'abord que le mot *gita,* qu'il a tant affectionné, ne se retrouve plus, ni à la str. 1 v. 4, où la rédaction défini-

[1] Cette correction, qui se trouve écrite au f. 13, c'est-à-dire dans sa première copie, me paraît excellente; *ardor* se trouve dans sa seconde copie, au f. 12.

[2] Ce *gita,* en correction de *viva,* ressemble fort, graphiquement, à un autre *gita* qui se trouve écrit sur *morta* à la str. 1 v. 4 de la 2me rédaction *Madonna est morta.* Ce dernier *gita* est daté: *1351, decembris 28, nocte concubia,* c'est-à-dire — pour nous -- au milieu de la nuit du 28 au 29 décembre 1350. Et Pètrarque y ajoute: *Sed attende ambiguitatem finem dicendo* (d'autres lisent, encore ici, *sententie* au lieu de *finem*). Selon mon opinion, la fin vise notre strophe précisément, où en 1349 déjà se lisait *morta* au v. 4 et *mora* au v. 11. A la str. 4, v. 4, *gita* était remplacé, probablement à la même occasion.

tive garde *Madonna è morta*, ni à la str. 4 v. 4, où *gita* a disparu dès 1350, probablement, ni au v. 4 de notre strophe. — A la str. 2 v. 11, l'excellente leçon *Ché quanto avei di ben, perduto ai seco* a été remplacée par un vers qui, à mon avis, lui est inférieure: *Ché quel bel ch'era in te, perduto ai seco.* S'il tenait à relever la *bellezza*, pourquoi n'a-t-il pas dit: *Ché quanto avei di bel, perduto ai seco?* Cf. à la str. 4 v. 3: *E del ben di lassù fede fra noi*, qui a remplacé (en 1350?) le malsonnant *Fede e de le bellezze sue fra noi,* et même *le grazie sue fra noi; cosa sí bella* 3, 5; *piú che mai bella* 5, 1; 4, 11 *bellezza.* — A la str. 4, 8 *mai piú* me semble être une négligence (dès que *gia mai* était trouvé) à cause des *piú* — *piú* du v. 10. — A la str. 5 v. 7 *Ma tornandomi a mente* me paraît inférieur au *Ma recandomi a mente* de la 2me rédaction, car le v. 2 de la même strophe a déjà *Tornami inanzi.*

Sous l'impression de ces altérations, on se demande si Pétrarque a vraiment surveillé Malpaghini, en 1367, s'il ne l'a pas un peu trop laissé faire. Le fait remarquable que les deux sonnets *Aspro cor* (de 1350) et *Signor mio caro* (de 1356, en réponse à un sonnet de Sennuccio?)[1], se trouvent copiés au début des poésies *in morte,* non seulement dans le recueil *Chig.* 176, mais encore dans le *Vat.* 3195, semble indiquer, en tous cas, que Pétrarque n'avait guère le temps de s'en mêler en 1367. Quant au v. 3, je crois devoir *corriger* simplement *ove 'l tuo cor aspira,* en *ov' è 'l tuo cor[e], e aspira.* Restent *Raffrena il* au v. 1, *gita* au v. 4 et *mai dolci e cari* au v. 11; ces leçons me semblent préférables, et il n'est pas exclu qu'en effet Pétrarque eût voulu les introduire, soit qu'elles fussent écrites au ms. *Vat.* 3196 avant l'édition sur vélin, *Vat.* 3195, et puis ignorées par Malpaghini, soit qu'elles n'y fussent pas avant 1368. Voici la strophe telle que Malpaghini a dû la comprendre. C'est Amour qui parle à Pétrarque:

»*Pon freno al gran dolor che ti trasporta!*
Ché per soverchie voglie
Si perde'l cielo, ov'è 'l tuo cor[e]. E aspira
Dov'è viva Colei ch'altrui par morta!
E di sue belle spoglie

[1] Voyez mon article *La prima crisi del Petrarca* dans la *Rivista d'Italia,* juillet 1904. J'y suppose que ce sonnet, *Oltre l'usato,* date de l'année 1337 plutôt que de 1345. — Cf. Quarta, *Studi,* Napoli 1902, p. 72 et 104.

Seco sorride, e sol di te sospira;
E sua fama, che spira
In molte parti anchor, per la tua lingua,
Prega che non extingua:
Anzi la voce al suo nome rischiari,
Se gli occhi suoi ti fur d o l c i né c a r i.»

J'avoue que je préfère la lecture que j'ai donnée déjà plus haut, avec les données de Pétrarque lui-même. Cela nous arrive tous les jours, d'oublier ou de ne plus bien rendre ce que nous avions une fois amélioré..

Lund, le 21 janvier 1905.



DES LOCUTIONS EMPHATIQUES

PAR

A. MALMSTEDT

On sait que, pour donner du relief à un certain membre de la proposition, le français, comme le suédois, se sert dans une proportion très étendue de tournures des types *C'est lui qui l'a fait, C'est lui que je cherche, C'est (ce fut) dans cette maison qu'il naquit* et autres semblables. Toutes les grammaires nous apprennent aussi qu'à côté de *C'est dans cette maison que* etc., *C'est de lui que je parle,* etc., il y a une autre tournure, quelquefois désignée comme «la régulière»: *C'est cette maison dans laquelle (où)* etc., *C'est lui dont* etc., et que celle-ci est moins fréquente que l'autre. Sans doute, l'usage confirme en général cette dernière assertion. Tout au plus faudrait-il signaler que les locutions emphatiques où la subordonnée est introduite par *dont* sont peut-être, dans la littérature, aussi communes que leurs équivalents; p. ex. *C'était mon ami Tiberge dont il était question (Manon Lescaut); C'est le Cardinal dont vous parlez sans doute* (De Vigny, *Cinq Mars* 233); *Il est donc permis de croire que ce n'est pas sa vie réelle dont Villon nous fait ici le tableau* (G. Paris, *Villon* 108); *Cette sympathie pour le crime passionel, c'est elle dont on peut dire* etc. (Doumic, *R. d. d. M.* 15/8 '00, p. 926); *Il me semble que c'est tout le passé de sa race dont elle porte le deuil* (A. le Braz, *Ibid* 25/5 '00, p. 443), *Ce sont des corps mais aussi des esprits et des âmes dont il parle* (Lanson, *Hist. de la littér. franç.* 1066). Il est à présumer que c'est souvent l'euphonie ou d'autres considérations stylistiques qui déterminent le choix de l'une ou de l'autre des deux constructions et que, dans certains cas, l'une est seule usitée. Dans le langage parlé, qui évite autant que possible d'autres pronoms relatifs que *qui* et *que,* ce sont, sans doute, dans les locutions emphatiques aussi, presque exclusivement ces deux formes dont on se sert.

La fusion de ces deux formes syntactiques a donné naissance à une troisième: *C'est ici où; c'est de lui dont.* Cette

tournure, que nous n'avons jamais rencontrée dans l'anc. français, mais que M. Meyer-Lübke (p. 708) a trouvée dans Rabelais, est très commune au XVII^{e} siècle, (Schmidt, p. 35; Haase, Zs. f. neufr. Spr. IV, 150). Au XVIII^{e} siècle elle est déjà rare, croyons-nous; du moins ne connaissons-nous pas d'exemples de Rousseau ni de Voltaire. Dans le français contemporain, on ne la rencontre pas très souvent; nous ne l'avons notée que trois fois: *c'était de la Mouquette dont elle parlait (Germinal* 461, où c'est l'auteur lui-même qui parle); *Ce n'est guère que le dimanche où il y a foule au Lido* (J. d'Adelswärd-Fersen, *N. Dame des mers mortes* 52); *Mais . . . je ne puis perdre de vue que c'est spécialement sur le chapitre de Saint-S. où je suis attendue par votre affectueuse curiosité* (Hervieu, *Peints par eux-mêmes* 290). Il est permis de croire que ce pléonasme choque moins et, aussi, qu'il est plus commun dans les phrases où la subordonnée précède la principale, comme dans *Dans ces Mémoires, ce dont elle parle le moins, c'est de sa vie* (Lamy, *R. d. d. M.* $^{1}/_{4}$ '02, p. 672). Mais si, ici encore, le pléonasme est regardé comme une incorrection (comp. Plattner, *Ausführl. Gramm.*, p. 369), il ne l'est guère quand la subordonnée est introduite par *où (là où);* p. ex. *Mais où cette ruse se fait mieux entendre, c'est dans un conte arabe* (A. France, *Rôtisserie de la Reine Pédauque* 288); *Mais où l'étonnement redouble, c'est quand le rapporteur . . . s'avise là-dessus de citer des exemples* (Brunetière, *R. d. d. M.* $^{1}/_{9}$ '00, p. 138); *Mais là où cette puissante faculté oratoire apparaît le mieux, c'est dans les proclamations nombreuses qu'il adresse aux soldats* (Lanson, *Hist.* 859). Si, dans le premier et le troisième de ces exemples, on supprimait *dans* après *c'est,* les phrases, seraient sans doute plus «correctes», si par «correct» on entend la même chose que «logique», mais nous craignons qu'elles ne fussent plus françaises.

Une autre construction qui, elle, n'est certes pas une locution emphatique, mais qui provient d'un mélange entre une phrase de ce genre et une autre construction, c'est celle-ci: *Il n'y a qu'à Naples qu'on chante comme elle* (A. France, *Le crime de Sylvestre Bonnard* 55). Dans cette phrase se sont croisées les deux tournures *Il n'y a que Naples où* etc. et *Ce n'est qu'à Naples que* etc.; et que l'aubergiste de M. A. France ne soit pas le seul qui se soit embrouillé en maniant ces phrases compliquées, mais que cela puisse arriver à des gens cultivés aussi, c'est ce que montre le premier au moins des passages

suivants: *Il n'y a qu'en Angleterre où les races adverses ont été longtemps juxtaposées l'une à l'autre avant d'être définitivement mêlées par l'application intégrale des lois* (Alfred Le Poitevin, cité par M. du Camp, *Souv. littér,* I, 274); *Je trouve* [l'explication du rébus] *avec Castelnaudary; il n'y a qu'avec Tulle que je ne peux pas trouver* (Meilhac et Halévy, *Théâtre* II, 329); *Il n'y a pas que contre la mort qu'on ne peut rien* (Malot, cité par Robert, p. 205).

On sait qu'à côté de *ce sont eux qui,* l'Arrêté ministériel du 31 juillet 1900 «tolère» aussi *c'est eux qui.* Que cette «tolérance» se justifie par l'usage des meilleurs auteurs contemporains, c'est ce dont on peut se convaincre par les nombreux exemples cités par M. Bastin, *Glanures* p. 22 seq., et par M. Hagelin, qui donne dans *Verdandi* 1901, p. 191 seq., et 370 seq. un résumé de ces pages. On sait aussi que, dans certains cas, le sing. est de beaucoup préféré par l'usage, savoir: 1) dans les questions; p. ex, *Est-ce vos frères qui sont là?* 2) quand il s'agit de l'heure ou d'une somme d'argent; p. ex. *C'est quatre heures qui sonnent: C'est cent francs que vous me devez;* 3) pour éviter la cacophonie de formes telles que *ç'ont été, ce furent, c'eussent été* (Ayer, Bastin). Selon Ayer (p. 413), il y a encore un cas où *c'est eux* est préférable à *ce sont eux,* c'est quand *eux* serait, dans la phrase simple correspondante, le régime direct, comme dans *c'est eux que je cherche.* Ici on se demande si *c'est* ne serait pas préférable aussi lorsque le régime à faire ressortir est un substantif, comme dans l'exemple cité par MM. Gullberg et Edström (p. 175): *c'est les soldats qu'il admire.* De nombreux exemples de ce genre sont cités par M. Bastin, mais *ce sont* n'est nullement rare dans ce cas; p. ex. *Ce sont avant tout les Jacobins que vise Rutebeuf* (Clédat, *Rutebeuf* 66); *Ce sont en effet les Dominicains que nous trouvons surtout en conflit avec le clergé enseignant de l'Université de Paris* (*Ibid.* 75)[1]; *Ce sont eux qu'on a appelés protestants* (Maître phonétique 1903, p. 140); *Les physionomies honnêtes, ce sont celles-là qu'il faut dévisager surtout* (Jules Verne); *sont-ce des fleurs que vous voulez* (Meilhac et Halévy, *Théâtre* III, 246).

Si le verbe de la subordonnée est à l'imparf. ou au passé défini, l'ancienne langue, comme le franç. moderne, met dans la

[1] M. Clédat n'approuve dans aucun cas *c'est,* immédiatement suivi d'un pluriel (Revue de Phil. franç. XIV, 261).

principale ou bien le même temps ou bien le présent; p. ex. *ce fut cil emperieres qui desconfist nostre gent* (Joinville, *Hist.* 486) *cio fud Lusos ut il intrat* (*St. Léger*, B.-H. 10,24); *C'est Adan et Eve qui furent li encommencement de nostre lignieie* (S. Bernart 3.10, cité par M. Lindberg, p. 28); *C'est por ce que je rire osey; Foy que doi li sains esperis, C'est la cause por quoi je ris* (*Vie de St. Gregoire le Grand* 1176, Romania VIII, p. 509 seq.). Contrairement à M. Lindberg, qui regarde comme «illogique» l'emploi du présent dans l'exemple que nous lui empruntons, nous trouvons ce présent aussi naturel qu'il le serait dans les phrases *C'est un fait qu'Adan et Eve furent* etc.; *César est un des plus grands hommes de l'histoire.*

Pour ce qui est de l'emploi des modes dans la subordonnée, nous jugeons plus convenable de renvoyer à plus loin le peu que nous avons à dire là-dessus.

Si nous passons maintenant à l'analyse des locutions emphatiques, le cas où la subordonnée est introduite par *qui* nous donnera déjà à penser. Dans la phrase *C'est lui qui l'a fait, lui* est-il le sujet ou le complément prédicatif de *est?* MM. Ayer (p. 419), Meyer-Lübke (p. 701) et Polentz (*Franz. Relativs.*, p. 14) regardent *lui* comme le sujet et la proposition relative comme le complément prédicatif; pour MM. Lücking (p. 179) et Schulze (H. A. Bd 98, p. 391), au contraire, c'est *lui* qui est le complément prédicatif, et M. Polentz reconnaît que cette manière de voir «répond plus strictement à la logique». Il est incontestable que la phrase citée signifie, comme le dit Ayer, *lui est celui qui l'a fait.* Mais du fait que, matériellement, la phrase a ce sens, il ne s'ensuit pas que, grammaticalement, les différents mots remplissent les mêmes fonctions dans les deux phrases. A notre avis, dans *c'est lui qui l'a fait, lui* est, au point de vue de la grammaire, le complément prédicatif. Prenons pour point de départ ce petit bout de causette: A. *Je vois quelqu'un là-bas.* B. *Qui est-ce?* A. *C'est Charles, je crois.* Personne ne niera que la question ne signifie: *Ce quelqu'un que tu vois, qui est-il,* c'est-à-dire que *qui* ne soit, grammaticalement aussi bien que matériellement, le complément prédicatif, et que, partant, *ce* ne soit le sujet. Donc, puisque, dans la réponse, *Charles* remplit la même fonction que *qui* dans la question, c'est évidemment *Charles* qui est le complément prédicatif et *ce* qui est le sujet. Or si l'on étend un peu la phrase et qu'on dise

C'est Charles qui est là, rien n'y est changé, si ce n'est que *ce* est maintenant déterminé par une proposition relative, ou bien, comme diraient d'autres, que *ce,* de «sujet logique» qu'il était, en est réduit à n'être plus que le «sujet grammatical», la proposition relative étant le sujet logique. En tout cas, *Charles* occupe toujours la position de complément prédicatif dans la phrase. Et, en effet, l'ordre des mots prouve, à lui seul, qu'il en est ainsi. Le complément prédicatif ne se place que très rarement avant le verbe et alors c'est sur ce complément que porte l'accent, comme dans les exemples cités par M. Sudre (IV. 225): *Bienheureux sont les pauvres d'esprit; Tel est mon avis; Autre est mon avis.* Mais dans une locution emphatique *ce* est atone, et l'accent porte sur le substantif ou le pronom qui suit le verbe *être.*

M. Polentz signale (*Franz. Relativs.,* p. 18) une tournure très intéressante pour prouver que c'est le mot qui suit *c'est* qui est le sujet. Ce sont les phrases telles que *C'est de se sentir si faible qui l'épouvantait,* où le fait que l'infinitif est précédé de *de* montre qu'il forme le sujet, l'infinitif-prédicat n'étant jamais précédé de *de.* L'argument est des plus ingénieux, et pourtant il ne suffit pas pour nous faire accepter un complément prédicatif *ce* en tête de la phrase. Nous sommes porté à voir dans l'adjonction de la préposition dans ces phrases une exception, due au fait que la phrase simple *De se sentir si faible l'épouvantait* est vaguement présente à la pensée, donc à une sorte de contamination[1].

On dira peut-être que la phrase citée quelques lignes plus haut: *C'est Charles qui est là,* n'est pas une locution emphatique, et on aura raison.

---

[1] Comp. ces deux passages: ***une fois là, on les réunissait sous la surveillance d'un seul maître qui était toujours moi*** (Daudet, *Petit Chose*); ***Mais prenons garde à l'autre excès qui est non plus de trop sentir pour bien rendre, mais de ne pas sentir du tout, et pourtant de vouloir peindre*** (Faguet, *Dix-neuvième Siècle* 167). Nous ne voyons pas la possibilité pour les deux ***qui*** d'être, grammaticalement, autre chose que les sujets de leurs propositions, ce qui a nécessairement pour conséquence que ***moi*** et les infinitifs ***de sentir, de vouloir peindre*** en deviennent les compléments prédicatifs. Si, malgré tout, l'on tient pourtant à regarder ces mots comme sujets, il faudra créer pour ***il*** dans le passage suivant la fonction nouvelle de «complément prédicatif grammatical»: ***L'essentiel en poésie n'est-il pas de ressentir une émotion vraie*** etc. (H. Laujol, cité par C. Mendès, ***Légende du Parnasse contemp.*** 39.)

Dans la situation où nous avons fait prononcer cette phrase, elle sert simplement à constater que celui «qui est là», c'est *Charles;* mais *Charles* n'y est opposé à aucun autre, puisqu'on n'a nulle raison de s'attendre à y trouver une autre personne, et ce n'est que quand une telle opposition s'opère mentalement, que la phrase est une locution emphatique. Mais il n'existe pas de limite absolue entre les deux significations. En tout cas, la différence est purement psychologique, et grammaticalement la construction est absolument la même.

C'est peut-etre ici le lieu de mentionner que cette même construction s'emploie encore dans une troisième signification. Elle sert quelquefois à énoncer, d'une manière très énergique, que quelqu'un a fait ou n'a pas fait, qu'il fera ou ne fera pas certaine chose; p. ex. *ce ne seroit pas moi qui se feroit prier* (Molière); *Certes, ce n'est pas notre respectable cadi qui se fera ton complice* (Laboulaye, *Abdallah* 69); *S'ils avaient pu recommencer, c'étaient eux qui n'auraient pas eu la bêtise de s'entêter à des histoires impossibles* (Zola, *L'Œuvre* 449); *Ah! Il avait bon nez, lui! ce n'était pas lui qu'on prendrait à se rencontrer avec d'anciens amis, devenus gênants et qu'il exécrait* (*Ibid.* 451).

L'anc. français se sert, dans ce cas, de la tournure: *Par foi, je ne suis mie cil, Qui vuelle losangier sa dame (Lancelot* 14).

A l'encontre de M. Schulze (H. A. 98, p. 391 seq.), nous estimons qu'ici la construction grammaticale est la même que dans les locutions emphatiques ou, en d'autres termes, que ce sont là originairement des locutions emphatiques dans lesquelles le sens emphatique s'est affaibli. Comme on le verra plus loin, la tournure *ce fut moi qui* est, en suédois aussi, quelquefois employée dans le même sens non-emphatique[1]. Il faut y comparer encore les deux négations de l'anc. français et de l'anglais *naje, not I,* qui offrent un exemple de la même évolution du sens.

[1] Mais dans les phrases telles que *Et Risler qui n'arrivait pas! Prosper!... Moi qui vous croyais à Metz* (Schulze, p. 392), tournure qui, elle aussi, existe en suédois, il est évident que le relatif a pour antécédent le substantif ou le pronom qui le précède.

Il en est de même pour les exemples suivants: *Qu'as tu mon frere? Est ce mon pere qui t'a batu?* (Schulze, p. 392); *Une chose, ô Jésus! en secret m'épouvante: C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant* (V. Hugo, *Voix Intérieures*); *Si ce n'étaient les frais que vous auriez à supporter, je vous aurais renvoyé ces pièces* (Peters, *Einführ. in d. franz. kaufmännischen Brief-*

Si donc, dans la phrase *C'est lui qui l'a fait, lui* est le complément prédicatif, reste à savoir quel est le sujet. Dans les phrases telles que *Qui fut étonné de cette charité de nouvelle espèce, ce fut le pasteur* (Laboulaye, *Nouv. Contes bleux* 27) et *Ça n'est toujours pas Bourdon qui perdra* (Rod, *Mlle Annette,* 46), il est facile de voir que la proposition relative est le sujet logique et *ce (ça)* le sujet grammatical, puisque, dans la première de ces phrases, *qui* est un «relatif sans antécédent», et que *ça* n'a jamais la valeur d'un pronom déterminatif. Sans doute, on peut analyser de la même manière la phrase *c'est lui qui l'a fait,* qui, alors, présente la même construction que *c'est moi, le plus coupable* (Zola, *L'Œuvre* 203); *Es-tu bien sûre que c'est Tulle, le chef-lieu de la Corrèze?* (Meilhac et Halévy, *Théâtre* II, 328). D'autre part, dans les phrases *c'est cela qui m'étonne, c'est lui que je cherche,* on ne saurait nier que *c',* bien qu'absolument atone, ne soit l'antécédent de *qui,* puisque (excepté dans quelques locutions) *qui* n'est un «relatif sans antécédent» que dans le sens de *celui qui,* et que *que* ne l'est jamais. Mais alors *ce* pourrait bien être, comme le veut Ayer, l'antécédent du relatif dans une phrase comme *c'est lui qui l'a fait* aussi.

Nous ne voyons pas pourquoi, comme le veut M. Schulze (*Altfr. Frages.,* p. 94, 107), il faudrait dire que, dans la phrase *Et qui est chou ki si l'empaint,* la question proprement dite finit par *chou,* et que la suite ne constitue qu'une «explication supplémentaire» («nachträgliche Erläuterung»). Il n'est pas douteux, nous semble-t-il, que dans des phrases telles que *Par ço t'ai fait cho sus venir, que tu me mustres cument me deive cuntenir* (IV *Livres des Rois* 110); *Iço face Deus à mei qu'il frad à tei, si jo ne faz à David iço que Deus li ad pramis par seirement* (*Ibid.* 129), *ço* ne soit un pronom déterminatif, c'est-à-dire un pronom qui, pour l'oreille de celui qui écoutait aussi bien que de celui qui parlait, annonçait quelque chose qui allait venir. Mais s'il en est ainsi, pourquoi le même pronom n'aurait-il pas eu la même fonction dans une

wechsel 29). Ici, comme dans *Se ma gent sovent out mesaise Ce fet honor que il maintienent* (Strohmeyer p. 21); *Bamban s'était assis par terre à cause de ses jambes qui lui faisaient mal* (Daudet, *Petit Chose*), la construction ressemble aux tournures latines et anglaises *Lacedæmoniis nulla res tanto erat damno quam disciplina Lycurgi . . . sublata; I wonder at your sisters going out so early,* etc.

question comme celle que nous venons de citer, et dans les affirmations correspondantes? Or la phrase, question ou affirmation, n'est une locution emphatique que quand l'accent porte sur le substantif ou le pronom à faire ressortir, ce qui a pour conséquence que le pronom déterminatif devient atone. Notre opinion est donc que la locution emphatique a eu pour prototype une phrase non-emphatique, correspondante aux phrases allemandes *Das müssen Reize sonder gleichen sein, Die einen Greis in solches Feuer setzt* (Schiller, *Maria Stuart* II: 3), *Sie erzählt . . . wie sie ausgerufen habe, das müsse ich sein, der unten stehe* (P. Heyse, *In der Geisterstunde*), et que, peu à peu, le sens du pronom déterminatif est allé s'affaiblissant jusqu'à ce que la phrase ait eu la valeur de *Er ist es, der es gethan hat.*

Il n'est peut-être pas tout à fait inutile d'ajouter qu'il ne faut pas croire que *ço, chou* soit toujours tonique, ni *ce* toujours atone. Ainsi, il nous paraît hors de doute que *ço* est atone dans *senz li ne peut aveir nul ben, pur li est ço que il tant vit* (*Tristran*, B.-H. 215, 16), et plus que probable qu'il l'est dans *Ço sui-jo ki ai ici ramponed et attarié l'ost de Israel* (IV *Livres* 62); *Es-tu ço qui paroles, bels fiz David* (*Ibid.* 95). Mais *iço* est, je crois, toujours tonique, p. ex. *Que est iço que est avenud a Saul le fiz Cis* (*Ibid.* 34). Par contre, puisque *ce,* bien que phonétiquement plus faible que *ço,* peut, dans d'autres cas, être aussi riche de sens, p. ex. *ce est la riens dont plus me dot, por ço me met en vos del tot* (*Partenopeus,* B.-H. 251,4), *De ce servoit charrete lores Don li pilori servent ores* (*Lancelot* 323), il se pourrait bien que dans *ce est . . . qui,* non-emphatique alors, il eût quelquefois le sens de *das.*

La tournure *c'est . . . qui* est dans l'anc. français très usitée. Aux exemples déjà cités nous ajouterons les suivants: *Ha dix! fait il, douce créature! Sont cou mi anemi qui ci me mainent et qui me cauperont le teste?* (*Auc. et Nic.*, p. 12,17); *C'est Hugelins qui vus maisele* (*Gorm. et Isemb.* B.-H. 38,12); *Li queux est ce, savoir le veul, Qui tant a folie et orguel Qu'en cest païs vient* etc. (*Lancelot* 2593); *Car mout ai mal, et si ne sai Queus maus ce est qui me justice* (*Cligés* 662); *Et dit que trestuit quite soient De lor foiz, s'il cuident et croient Que ce fust il qui les preïst* (*Ibid.* 4999). A côté de cette tournure, l'anc. français en possède une autre, sans *ce,* qui est très sou-

vent usitée dans les questions, directes et indirectes, (Schulze, *Altfr. Frages.*, p. 92), mais qui se rencontre dans les propositions affirmatives aussi; p. ex. *Qui est qui se demante si?* (*Yvain* 3571); *Si sont anquis et demandé Qui est qui ce li avoit fet* (*Cligés* 6494); *Lancelot! Trestorne toi et si esgarde Qui est qui de toi se prent garde* (*Lancelot* 3682); *s'an merveilla Que peut estre qui l'apela* (*Ibid.* 6563); *Or te tais, bele suer, tis frère est ki ço t'ad fait,* (IV *Livres* 164); *Je suis qui vuel passer au pont* (*Lancelot* 2602. Puisque les plus anciens exemples de locutions emphatiques qu'il y ait: *cio fud lonx tiemps, ob se los ting* (*St. Leger*, B.-H. 7,27) *cio fud lonx dis que non cadit* (*Ibid.*, B.-H. 14,12), *cio fut Lusos ut il entrat* (*Ibid.* B.-H. 10,24) et *Ço fut granz dols qued il en demenerent* (*St. Alexis* 21) contiennent *ço*, il nous semble bien improbable que la tournure *Ço est lui qui* soit de date plus récente que *est lui qui.* Mais il serait sans doute trop hardi de conclure, du même fait, que la dernière est issue de la première. C'est à juste titre que M. Schulze remarque (p. 93), contre Diez, Gr. III³, 321, que les questions emphatiques, celles avec *ce* aussi bien que celles sans *ce*, n'ont rien à faire avec la tournure latine *quis est qui non dicat*, où *est* signifie *existe* et où *qui* a *quis* pour antécédent, tournure qu'on trouve en français aussi; p. ex. *Ki est ki tei ressemble en Israel?* (IV *Livres* 104).

Quant à l'explication psychologique que donne M. Schulze au § 111 (p. 93), si elle se rapporte aux seules questions emphatiques sans *ce*, il nous est impossible de comprendre comment, par l'absence de *ce*, la phrase reflèterait mieux l'étonnement de celui qui parle. Si, au contraire, cette explication embrasse toutes les questions emphatiques, il faut remarquer qu'en tout cas ce n'est pas là le propre de ces locutions dont la caractéristique est tout simplement de faire ressortir un certain membre de la proposition. Nous ne voyons pas non plus pourquoi *qui est qui* serait plus propre que *qui est ço qui* à exprimer l'intérêt de celui qui parle pour celui dont, par la question, il veut s'informer (Schulze, p. 94), et nous croyons qu'en poésie, l'emploi ou l'omission de *ço* tient souvent aux exigences du mètre. Comp. les deux passages cités plus haut de *Lancelot*, v. 2593 seq. et 2602, dont le dernier contient la réponse à la question exprimée par le premier.

Il suit de ce que nous avons dit plus haut que, dans *c'est*

lui qui l'a fait, lui n'est pas l'antécédent de *qui*. Les deux phrases de Molière *Ce n'est pas moi qui se feroit prier; En ce cas c'est moi qui se nomme Sganarelle* sont donc logiquement correctes. Mais on sait que l'usage actuel exige que le relatif s'accorde avec le pronom qui le précède: *c'est moi qui l'ai fait* [1]. Les exemples que nous venons de citer des IV *Livres des Rois* font voir qu'en anc. français, non seulement la même attraction a lieu, mais une autre aussi, en vertu de laquelle le verbe *être* s'accorde avec le pronom qui, logiquement, est son complément prédicatif.

Il suit aussi de l'analyse qui précède que la subordonnée d'une locution emphatique ne doit pas être sujette, pour l'emploi des modes, aux mêmes règles que d'autres subordonnées de la même espèce, et qu'il faut dire *ce n'est pas lui qui l'a fait,* c'est-à-dire *qui l'a fait, ce n'est pas lui.* D'un autre côté, puisqu'une attraction a eu lieu, de telle sorte que le pronom qui précède le relatif en est devenu en quelque sorte l'antécédent *(c'est moi qui l'ai fait),* il semblerait presque que la logique dût exiger *ce n'est pas moi qui l'aie fait.* On sait que la langue s'est arrêtée à mi-chemin et qu'on dit *ce n'est pas moi qui l'ai fait;* p. ex. *Ce n'est pas cela que je veux* (Laboulaye, *Abdallah* 23); *ce n'est pas de cela que je me plains* (Halévy, *Un mariage d'amour* 131). Quand, par exception, on trouve le subjonctif, cela tient à l'assimilation avec un subjonctif précédent; p. ex. *elle était bien aise que ce fût lui qui l'eût sauvée* (Gullb.-Edstr., p. 199); *je ne crois pas que ce soit le plus habile qui ait remporté le prix* (Müller-Wigert II, p. 96); *Je n'avais nulle idée que ce fût lui qui m'eût joué ce vilain tour* (Plattner, p. 293). Dans *Dame, ce n'iert hui Que je me remaigne an cest point* etc. (*Yvain* 4588), le subjonctif a sans doute été amené par le mètre. Après *ce n'est que . . . qui (que),* il faut l'indicatif, puisque la phrase *Ce n'est que l'inondation qui rend l'Egypte fertile* (Plattner, p. 419) signifie *ce qui rend . . . n'est* [pas autre chose] *que* etc. Après *il n'y a que . . . qui,* par contre, la logique exige le subjonctif, puisque *Il n'y a que toi qui le saches* (Dumas,

[1] Nous n'avons jamais trouvé d'exception dans le français contemporain. M. Polenz cite (*Franz. Relativs.* 20) cette phrase de Mæterlinck: ***Serait-ce donc toi aussi Abou-Zeid, qui porterait le fardeau de mes péches au jour de la Résurrection*** et, d'aprés Ohnet, cette exclamation de Mme la Maréchale Lefebvre: ***Maintenant, c'est nous qui sont les princesses!***

Théâtre compl. VII, 203) veut dire *Il n'y a personne qui le sache, excepté toi;* mais l'indicatif est usité aussi p. ex. *Il n'y eut que les médecins et les apothicaires qui gardèrent au grand homme une longue rancune* (Brunetière, *Ét. crit.* I, 145); *Il n'y a que l'oncle Adolphe qui a été gentil* (Rod, *Mlle Annette* 54). De même on trouve les deux modes après *il n'y a pas que . . . qui (que);* p. ex. *Il n'y avait pas d'ailleurs que la personne du curé qui l'étonnât* (Droz, cité p. Robert, p. 205); *Il n'y a pas que contre la mort qu'on ne peut rien* (Malot, *Ibid).* Quand M. Schulthess ne donne que le subjonctif dans le passage suivant: *il n'y a qu'un petit nombre (que peu) de nos compatriotes qui puissent (puisse) raconter quelque chose de sa vie et de ses œuvres* (Nyckel till Kungl. Ecklesiastikdepartementets skriftliga uppsatser för mogenhetsexamen, p. 176) c'est évidemment les mots *petit* et *peu*, d'un sens négatif, qui rendent le subjonctif nécessaire. Mais nous ne nous expliquons pas pourquoi M. S. donne le subjonctif, et le subjonctif seul, dans *ce n'est qu'un petit nombre (que peu) . . . qui puissent (puisse)* etc. Ici les mot *petit* et *peu* ne devraient avoir aucune influence sur le choix du mode.

Quant au *que* qui introduit la subordonnée d'une locution emphatique, l'opinion commune est, ou du moins a été, que c'est l'accusatif du pronom relatif quand la phrase sert à faire ressortir ce qui dans la phrase simple serait le régime direct, p. ex. *c'est lui que je cherche.* Dans toutes les autres phrases, p. ex. *c'est de lui que je parle; c'est dans cette maison qu'il naquit*, etc. on regarde *que* comme adverbe relatif et la tournure comme issue, à l'instar de ses correspondantes suédoises, par attraction de la construction «régulière» *c'est lui dont je parle, c'est cette maison dans laquelle (où) il naquit.* Selon M. Tobler (V. B. II, 13, H. A. 98, p. 467), dans le dernier de ces deux cas, *que* est la conjonction, selon M. Schulze *(Altfr. Frages.*, p. 98), dans le premier cas aussi, p. ex. dans les phrases *Qui est ce c'on veult justicer; C'est une femme c'on veult justicer*[1].

M. Meyer-Lübke remarque (p. 708) qu'en beaucoup de cas ces locutions sont le résultat d'une confusion de la conjonction

[1] Cette étude était écrite déjà quand j'ai lu, ou peut-être relu, l'article de M. Schulze dans H. A. Bd. 98, p. 391 seq., où il qualifie de pron. relatif le *que* de la phrase *c'est la gloire qu'il recherche.* Je ne sais s'il veut dire que, dans ce cas spécial, *que* est en anc. franç. conjonction, et en franç. mod., pron. relatif, ou s'il faut conclure qu'il a changé d'avis sur ce point.

que avec le pronom relatif, mais sans nous dire quels sont ces cas. Il cite comme exemple de construction relative *quei est-co que faire devum* (IV *Livres* 26), mais il ne nous dit pas ce qui prouve qu'ici *que* est pron. relatif, ni dans quels autres cas il l'est, ni encore dans lesquels il est conjonction. Une modification de sens s'est opérée, selon M. M.-L., de sorte que ce *que*, même dans les cas où il était originairement conjonction, a fini par être conçu comme un relatif; ce qui le prouve, c'est la substitution d'expressions relatives, comme dans *c'estoit à vous à qui veux m'excuser* (Rabelais). Si j'ai bien compris M. M.-L., il veut dire que ce *que* est toujours un relatif en franç. moderne (excepté dans des questions telles que *qu'est-ce que vous cherchez: qui est-ce que vous cherchez*). Quoi qu'il en soit, c'est décidément là notre propre opinion, et nous signalerons un autre fait qui prouve, à lui seul, qu'en français moderne, *que* est un relatif: c'est l'inversion, si commune dans la subordonnée d'une phrase de ce genre, p. ex. *Or c'est surtout les sottises humaines qu'a peintes Flaubert* (Faguet, *Flaubert* 189). Or, l'inversion, on le sait, se rencontre extrêmement souvent dans les propositions relatives, mais ne s'emploie pas dans une proposition introduite par la conjonction *que*, à moins qu'elle ne soit amenée par quelque circonstance particulière[1]. Ainsi, quand Gautier écrit *il etait tellement enfoui entre un «Tableau de l'amour conjugal» et une «Malvina» . . . qu'à peine lui voyait-on le nez* (*Grotesques* 42), c'est évidemment *à peine* qui, ici comme dans une principale, fait placer le pronom-sujet après le verbe. Et dans le passage suivant: *Je ne crains pas que devienne jamais banale la tâche simplement humaine, la tâche qui ne s'achève pas, que de toutes parts déborde l'inconnu, celle de se faire soi-même* etc. (Séailles, *Ernest Renan* 354), c'est l'énorme ampleur du sujet avec toutes ses déterminations, pour ne pas dire la loi de gravitation elle-même, qui amène fatalement l'inversion.

[1] On ne voit pas bien si M. Sudre veut dire que *que* est relatif-régime ou conjonction dans la phrase *C'est samedi que doit arriver mon frère* (IV, 223). Quoi qu'il en soit, puisqu'il regarde *que* comme adverbe relatif dans les phrases *C'est à vous que je m'adresse; C'est de vous que je parle* (IV, 85), il n'y a pas de raison pour le regarder autrement dans la première phrase. Le fait que la principale y contient un régime simple, tandis que, dans les deux autres, ce sont des régimes prépositionnels, ne constitue absolument aucune différence entre les deux *que*. Comp. le passage déjà cité *Ce n'est guère que le dimanche où il y a foule au Lido*.

Ajoutons enfin, en poésie, les exigences de la rime et du mètre, p. ex. *Cette lettre, monsieur, qu'avec cette boîte On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous* (Molière).

Un autre argument en faveur de la conception commune, nous le trouvons dans le passage cité plus haut *Il n'y a qu'à Naples qu'on chante comme elle.* Du moins nous semble-t-il peu probable que la contamination qui a donné naissance à cette tournure eût pu s'opérer, si, dans *Ce n'est qu'à Naples que* etc., *que* était senti comme conjonction; mais nous n'insistons pas.

Enfin, on se demande si, dans le passage que nous venons de citer de M. Faguet, le fait que *peintes* est variable ne prouve pas, lui aussi, que le *que* en tête de la proposition est le pron. relatif à l'accus. fém. sing.; mais nous reviendrons plus tard sur ce point.

Dans les deux propositions interrogatives citées par M. M.-L: *qu'est-ce que vous cherchez; qui est-ce que vous cherchez*, *que* pourrait être sans doute, en français moderne, la conjonction et *est-ce que* la même formule interrogative que dans *est-ce que vous cherchez quelqu'un.* Dans ce cas le premier *que* et *qui* seraient les régimes de *cherchez* et les deux phrases présenteraient la même construction que *Que faut-il que je fasse?* Mais il est beaucoup plus probable qu'ici la construction est la même que dans *qu'est (qui est)-ce qui*, ce qui est aussi l'opinion de M. Sudre (IV,87).

Passant maintenant au vieux français, nous examinerons d'abord les tournures qui servent à mettre en vedette le terme qui, dans la phrase simple, serait le régime direct: *c'est lui que je cherche.* Selon M. Schulze, *que* est la conjontion, d'abord dans les propositions interrogatives où la question porte sur un régime direct personnel; p. ex. *Qui est ce que vous demandez; Qui est ce c'on veult justicer* (pp. 97, 98), comme aussi dans les affirmations correspondantes: *C'est une femme qu'on veult justicer.* De même, pour autant que je puis le comprendre, il regarde *que* comme une conjonction, quand le mot qui, dans la phrase simple, serait le régime direct désigne une chose, p. ex. *Qu'est ice que j'oy* (p. 110). Par contre, *que* est, selon lui, pronom relatif, si la question porte sur un pronom interrogatif attributif, p. ex. *Queus merveille est ce que je voi.* Il cite (p. 112) comme construction relative, exceptionellement employée:

Comant, fait ele, fustes vos ce cui Daguenez li coarz prist, et il semble regarder comme pron. relatif *que* dans ces deux passages: *E quei est ço . . . que faire devum por nostre mesfait; Mais ke est ce ke l'om facet en ceste vie senz taiche.*

Si, dans *Queus merveille est ce que je voi, que* est le pronom relatif, je suppose que, selon M. Schulze aussi, il a la même valeur dans *Ço fut granz dols qued il en demenerent* (*St. Alexis* 21); *ce ere une granz partie de la bone gent que li François aussent, que il avoient morz et pris* (Villehard'houin XCV). Or il m'est impossible, à moi, de voir aucune différence dans la fonction de *que* dans le passage de Villehard'houin et dans une phrase comme *ce ere une tierce de la gent . . . que il avoient morz et pris,* où, selon M. Schulze, *que* serait la conjonction. De même il m'est impossible de comprendre pourquoi dans *Queus merveille est ce que je voi, que* est pron. relatif, mais conjonction dans *Qui est ce que je voi.*

Ce qu'est *que* dans l'un de ces cas, relatif ou conjonction, il l'est, sans aucun doute, dans l'autre aussi. Et dans le choix entre les deux alternatives il n'y a pas à hésiter. L'analyse de M. Schulze, selon laquelle dans *Qui est ce c'on veult justicer, c'est une femme qu'on veult justicer,* la question et l'affirmation proprement dites finiraient par *ce* et *femme,* tandis que la proposition *conjonctive* ne ferait qu'ajouter une explication supplémentaire, nous semble des plus étranges. Et ce qui, à notre avis, rend impossible cette interprétation c'est qu'elle laisse le verbe transitif *justicer* suspendu en l'air. Or un verbe transitif (à moins qu'il ne soit employé, bien entendu, dans un sens intransitif) exige péremptoirement un régime direct. On n'ébranlera guère cette assertion en citant le passage suivant de Fierabras: *Or ferai je pour toi ne fis pour homme né* (Gessner II, p. 13), car ici la construction est peut-être un ἅπαξ λεγόμενον; en tout cas c'est le seul exemple connu à M. Gessner, et en général, lorsqu' une phrase dans laquelle le pron. relatif est le régime direct de la subordonnée, est remplacée par deux propositions juxtaposées, le régime direct s'exprime par un pron. personnel, comme dans *Ja n'avrai chose qui vos plaise, Si vos la volez, ne l'aiiez* (*Lancelot* 6624)[1].

[1] L'anglais et le suédois eux-mêmes ne prouvent rien contre notre assertion, bien que, dans ces deux langues, le pron. relatif-régime soit souvent «omis», «sous-entendu». Dans la phrase *The man I love is far away,*

Il y a sans doute une autre langue qui présente une construction analogue à la française, telle que l'interprète M. Schulze. C'est le danois; p. ex. *det er ham at (*ou *[som]) jeg søger* (Mikkelsen, p. 417). Mais l'analogie n'est qu'apparente, car ce *ham* a sans aucun doute, pour une oreille danoise, la valeur d'un accusatif; et cet accusatif est le régime psychologique de *søger*, comme, dans la correspondante suédoise *det är honom jag söker*, *honom* est le régime de *söker*. Mais en anc. français le mot correspondant est au nominatif, comme le prouvent les exemples déjà cités *Ço fut granz dols qued il en demenerent; Ce ere une granz partie . . . que il avoient morz et pris; Queus merveille est ce que je voi.*

Pour nous, nous sommes donc absolument persuadé que, dans les phrases du type *c'est lui que* etc., *que* est et a toujours été le pron. relatif, et que, ici comme dans le cas déjà traité *c'est lui qui* etc., la tournure emphatique provient d'une construction non-emphatique. Et ce qui prouve encore qu'il en est ainsi, c'est le fait qu'il est quelquefois impossible de décider si l'on a affaire à une locution emphatique ou à une tournure non-emphatique. Sont, en général du moins, des tournures non-emphatiques les phrases telles que *C'est fantosmes que vos dites* (*Auc. et Nic.* 18,25); *Ce n'est pas fable que dire vos volons, Ainsoiz est voirs autressi comme sermon* (*Amis et Amiles* 5) *Ce sont erres que je vos doing* (*Guill. d'Angl.* 3225), c'est-à-dire celles où le complément prédicatif de la principale manque de tout article. Par contre, si le complément prédicatif est un substantif à forme définie ou un pronom personnel ou démonstratif, p. ex. *c'est ton frère (lui, celui-là) que je cherche*, la phrase est une locution emphatique. Mais une phrase comme *Sans doute, ce ne furent d'abord que des banalités qu'on échangea* (Coppée, *Œuvres choisies*, éd. Edström, I,59) peut être aussi bien l'un que l'autre. Il en est de même pour la phrase citée par M. Lücking, p. 179: *C'est un saucisson aux truffes que je*

man est en même temps le sujet de *is* et le régime psychologique de *love*. Mais pour qu'un mot puisse remplir cette double fonction, il faut naturellement que le nominatif et l'accusatif ne diffèrent pas de forme. C'est pourquoi un poète anglais n'écrirait jamais *For he I love is far away*, ni un poète suédois *Ty han, jag älskar, fjärran dröjer*, *he* et *han* ne pouvant pas servir de régime. Ces deux phrases sonnent aussi vicieuses que *I love he*, *Jag älskar han.* Le Suédois aurait donc à écrire *Ty den, jag älskar*, etc., et l'Anglais écrirait peut-être *For him I love is far away* (comp. Jespersen, p. 187).

vous donne. Si celui qui parle veut tout simplement faire constater ce que c'est qu'il présente à l'autre, la phrase est non-emphatique. Mais si, pour une raison ou une autre, il oppose par la pensée *un saucisson aux truffes* ou bien à quelque autre espèce de saucisson ou bien à n'importe quoi, la phrase est une locution emphatique.

Nous verrons plus loin que l'allemand possède pour ces deux sens deux formes différentes, mais qu'il se sert quelquefois de l'une d'elles là où l'on s'attendrait plutôt à trouver l'autre.

Avant de quitter ce cas spécial: *c'est lui que je cherche,* il nous reste encore une question à examiner. Quand M. Lücking (p. 179) qualifie de complément prédicatif le substantif ou le pronom qui (en français moderne) suit le verbe *être,* cela est sans doute pour lui une chose absolument claire, puisqu'il dit dans sa langue maternelle *Er ist es, den ich suche.* Mais nous autres Suédois, qui disons *det är honom, jag söker,* et qui, par conséquent, sentons comme un accusatif un substantif aussi dans la même position, nous nous demandons si, depuis que, dans les substantifs et les pronoms, le nominatif et l'accusatif ne diffèrent plus de forme, le mot qui en anc. français était le complément prédicatif s'est maintenu comme tel, ou si, peut-être, le même déplacement a eu lieu, ou a quelquefois lieu, en français qu'en suédois et en anglais, de telle sorte que ce mot soit devenu le régime psychologique de la subordonnée. Voilà une question que l'«oreille», l'instinct («das Sprachgefühl») de l'indigène peut seul résoudre. Le fait est que deux de mes amis français, interrogés séparément par moi pour savoir à quel cas était, selon eux, *lui* dans l'exemple cité, ont répondu: «à l'accusatif, parce qu'on veut dire: *je cherche* lui». Quand Ayer dit que *c'est* est préférable à *ce sont,* «quand il précède un pronom pluriel qui est le complément [= régime direct] et non pas le sujet [= ce que nous appelons complément prédicatif] du verbe suivant», il semble que lui aussi regarde *eux* dans *c'est eux que je cherche* comme le régime direct de *cherche.* Or, si à ce passage on en compare un autre (p. 367), où il déclare nettement «qu'avec *c'est* il y a réellement un sujet logique qui suit le verbe et qui est toujours au nominatif», il devient évident qu'il veut dire que *c'est eux que* etc. est préférable à *ce sont eux que* etc., parce que, dans la proposition simple correspondante: *je cherche eux, eux* est le régime direct. Il nous paraît

que la raison donnée ne suffit pas pour expliquer le fait. Lorsque A. trouve *c'est eux que* etc., préférable à *ce sont eux que* etc., tandis que, selon lui, *c'est eux qui* etc. et *ce sont eux qui* etc. sont également bons, cela suppose, nous semble-t-il, que, dans la locution périphrastique *c'est eux que* etc., les rapports entre *eux* et *c'est* ne sont pas les mêmes pour son oreille que ceux entre *eux* et *c'est* dans *c'est eux qui* etc., et que, dans *c'est eux que* etc., vaguement et sans s'en rendre compte, il a senti *eux* comme le régime de *cherche*. Mais si nous nous sommes trompés dans notre tentative, téméraire peut-être, d'interpréter mieux qu'Ayer lui-même sa propre pensée, et que cet *eux* soit resté le complément prédicatif de *est*, alors la phrase déjà citée *Or, c'est surtout les sottises humaines qu'a peintes Flaubert* nous fournit encore une preuve que *que* est le pronom relatif, la variabilité du participe supposant un régime direct précédent.

Très communes sont en anc. français les locutions emphatiques du type *c'est (ce fut) dans cette maison qu'il naquit;* p. ex. *c'iert par li ke li cuens des Blans-Dras li faisoit tel demande* (Henri de Valenciennes, *Hist de l'Emp. Henri* 601); *Senz li ne peut aveir nul ben, pur li est co que il tant vit* (*Tristran*, B.-H. 215,16). Théoriquement il n'y a rien qui empêche que ce *que* ne soit un mot relatif, et que la phrase française, à l'instar de sa correspondante suédoise, ne soit issue, par attraction, de *c'est cette maison dans laquelle (où) il naquit*, construction que présente le plus ancien exemple de locution emphatique qui existe: *cio fud Lusos ut il intrat* (*St. Leger*, B.-H. 10,24). Une chose qui pourrait avoir contribué à produire l'attraction, c'est le fait que l'ancienne langue pouvait faire commencer la phrase par un régime prépositionnel ou un circonstanciel qui, en franç. moderne, ne se place pas en tête de la phrase; p. ex. *Nonpourquant ou juer ne ou rire ne ou solacier ne gist mie toz li maus* (*Hist. de l'Emp. Henri* 504); *Droit à Vigneri . . . tint li empereres se court à Noël* (*Ibid.* 572); *mais ore primes commence li guerre* (*Ibid.* 606); *par moi ne seres vous ja vergondes* (*Ibid.* 626), tous passages que Wailly rend par des locutions emphatiques. Il se pourrait donc que la phrase *c'est dans cette maison qu'il naquit* dût sa naissance, en quelque sorte, à une contamination de *dans cette maison il naquit* et *c'est cette maison dans laquelle (où)* etc. Il est impossible de ne pas penser ici au passage de Lafontaine *Voici de la façon que Descartes l'expose*, et aux exemples

espagnols du même genre cités par M. Tobler (V. B. I. 201). Évidemment les deux cas ne sont pas identiques, mais il faut avouer qu'il y a une certaine ressemblance entre eux, et que l'attraction qui a eu lieu dans l'un a aussi bien pu avoir lieu dans l'autre. Ajoutons que la phrase de Lafontaine aussi pourrait être le résultat de la fusion de deux tournures: *Voici de quelle façon* etc. et *Voici la façon dont* etc.

En général, ceux qui regardent les surbordonnées dont nous nous occupons comme des propositions relatives, qualifient *que* d'averbe relatif. Nous dirions plutôt conjonction relative, terme qui n'a pas encore été reçu dans la grammaire scolaire, mais qui a déjà été employé par Diez (Gr. III^4, 378) et puis par M. Tobler (V. B. I^1, 101) et M. Geijer (p. 14). Avec. M. Geijer nous sommes d'avis que le *que* relatif est une conjonction quand il n'a pas d'autre fonction que celle d'être une particule de liaison et que les rapports de temps, de lieu, etc. qu'exprime, en même temps, un adverbe relatif, sont exprimés par d'autres mots. Dans la phrase *C'est lui dont je parle*, *dont*, en même temps qu'il opère la liaison relative, est l'équivalent d'un régime prépositionnel. Dans *c'est de lui que je parle*, *que* n'a que la première de ces fonctions, l'autre étant remplie par *de lui*. De même, si dans *c'est lui que je cherche*, *lui* est senti comme le régime de *cherche*, *que* est une conjonction relative.

La seule chose qu'on pourrait objecter à l'explication donnée ci-dessus, c'est que le type *Cio fud Lusos ut il intrat* semble être, en anc. français, excessivement rare, puisque nous ne connaissons, outre cet exemple, que le passage suivant *Quer c'est ce ou ma reson tent* (*Vie de St. Grégoire le Grand*, Prol. v. 176)[1]. Mais cela pourrait tenir au fait que, dans le plus vieux français déjà, la tournure secondaire a supplanté la forme primitive.

D'autre part, quand on regarde la subordonnée comme une proposition-sujet, on dit que *est* de la principale a ou bien la signification de «arrive» «se fait», ou bien le même sens que *est* dans la formule interrogative *est-ce que*, lequel, à son tour, est le même que dans *Dieu est*, c'est-à-dire: *existe*, *est une réalité*, *est un fait*. Que la phrase *ce fut dans cette maison qu'il naquit* ait originairement pu signifier *il arriva dans cette maison qu'il naquit*, c'est facile à saisir. Mais à notre avis, aucune «atténua-

[1] *Co'st ses mestiers dont il ad a servir* (*St. Alexis* 74), par M. Giesecke (p. 45) cité comme une locution emphatique, n'en est pas une.

tion de sens», aucune «extension analogique» ne suffit à expliquer comment on peut dire — et on le disait en anc. français aussi — *c'est dans cette maison qu'il naquit*, c'est-à-dire *il arrive* pour *il arriva*.

Par contre, si nous avons affaire au même sens du verbe que dans *est-ce que*, le présent est aussi naturel que dans la phrase *c'est un fait qu'il naquit dans cette maison*. Mais, en revanche, il sera impossible d'expliquer d'une manière satisfaisante comment le circonstanciel *dans cette maison*, qui appartient à *naquit*, a été joint à *c'est*. Le verbe *être*, dans ce sens, ne comporte aucun circonstanciel. Puis, après une principale négative qui contient le même *est* que la question *est-ce que*, la proposition-sujet est au subjonctif, p. ex. *ce n'est pas qu'il soit désagreable d'être aimé par une jeune fille* (Meilhac et Halévy, *Théâtre* II, 332), tandis que, dans une locution emphatique, elle est, dans le même cas, à l'indicatif. Laissons *que* être ce qu'il était autrefois, un mot relatif, et *est* être la «copule», et tout ira pour le mieux. Si la maison en question existe encore, le présent n'exige pas d'explication; le parfait *ce fut*, dans le même cas, tient à une assimilation au parfait de la subordonnée. Si la maison n'existe plus, le présent est le même présent extemporel que dans les phrases citées plus haut: *c'est Adan et Eve qui furent* etc.; *César est un des plus grands hommes de l'histoire*.

Il est vrai que le présent se rencontre souvent là où, logiquement, il faudrait un temps du passé (Tobler, V. B. II, 13), mais le fait que *c'est* dans ce cas est passé à l'état de «locution figée» nous semble beaucoup plus facile à expliquer, si *être* est la «copule» que s'il avait le sens de «arriver».

Il y a un groupe de questions où, comme le remarque M. Meyer-Lübke (p. 644), ce *est* a de toute évidence le sens de «arriver, se faire». Ce sont les questions telles que *e cument est ce dunc que Adonias regne et reis se fait* (IV *Livres* 222); *Cument est-ce que vous ne voulez dire que vous ferez ces choses* (Joinville, *Hist.* 342). Comp. les phrases anglaises du même type *How is it that* etc., et encore cette phrase: *pourquoi diable est-ce que je n'ai pas crevé au bord d'un fossé* (Rod, *Mlle Annette* 140), qui, elle aussi, a peut-être le même sens.

Dans les autres questions emphatiques introduites par un adverbe, p. ex. *Où est-ce que je suis, ici* (Rod, *Mlle Annette* 130), il y a trois interprétations possibles:

1) la construction est la même que dans les deux phrases que nous venons de citer, commençant par *cument*, c'est-à-dire que *où* est senti comme déterminant *est*, lequel a le sens, bien qu'affaibli, de «arrive»; la subordonnée est une proposition-sujet;

2) la construction est la même que dans *Où faut il que j'aille*, c'est-à-dire que *où* est senti comme déterminant *suis; est-ce que* est la même formule interrogative que dans *est-ce que tu demeures ici;*

3) la construction est la même que dans la phrase suédoise *Hvar är det [som] du bor*, c'est-à-dire que *où*, appartenant logiquement à *suis*, est, par attraction, devenu détermination de *est; que* est une conjonction relative.

Il n'y a ici encore que l'oreille de l'indigène qui puisse nous dire lequel de ces sens a, ou lesquels peut avoir, la phrase citée. Ajoutons seulement que pour *Où est-ce qu'il naquit*, on n'a le choix qu'entre les constructions 2) et 3), et que pour *Où est-ce qu'habite son père* il n'y a pas de choix, l'inversion de la subordonnée démontrant que c'est une proposition relative.

Il nous reste encore une construction emphatique, un peu différente de celles dont nous nous sommes occupé; c'est celle dont le passage suivant offre un exemple: *Et cum il l'aud tollut lo queu, lo corps estera sobrels piez; cio fud lonx dis, que non cadit* (*St. Leger*, B.-H. 14,$_{10}$). Évidemment *cio fud* ne peut pas avoir le sens de «il arriva», «il se fit», «il dura», puisque *lonx dis* est au nominatif. En revanche, rien n'empêche que *que* ne soit un adverbe relatif et que la phrase ne signifie *ce fut un long temps pendant lequel il ne tomba pas.* La construction est alors la même que dans *cio fud Lusos ut il intrat*. Seulement on ne saurait affirmer que ce soit là la seule analyse possible. Si, pour exprimer la même pensée, la langue peut se contenter de deux propositions juxtaposées, p. ex. *cio fud lonx tiemps, ob se los ting* (*Ibid.* 7,$_{27}$), pourquoi ne pourrait-elle se contenter aussi, pour effectuer la liaison, de la conjonction *que?* M. Meyer-Lübke semble, dans un cas analogue, éprouver la même hésitation, puisque, après avoir cité (p. 605) la phrase *sono sedici anni, io era in Italia* comme exemple de proposition juxtaposée remplaçant une proposition relative, il qualifie (p. 643) de proposition-sujet la subordonnée de *sono tre giorni che no ti ho veduto*.

Dans *Nyckel till Tysk Öfningsbok*, I, p. 14, M. Hjorth remarque que dans *l'allemand* parlé on se sert quelquefois de tournures telles que *Hier was es, wo ich als Student wohnte; Während ich krank war, war er es, der mich besuchte*, mais qu'en général l'emploi des locutions emphatiques est restreint à la langue littéraire. Ajoutons que dans celle-ci on les rencontre dans les mêmes cas qu'en suédois et en français, chez Nietzsche aussi bien que chez Schiller. Il y a peut-être lieu de noter que le verbe de la subordonnée est, dans ce cas, et a presque toujours été à la troisième; p. ex. *Und zur Gewähr, dass ich's bin, die Euch sendet, Bringt ihm dies Schreiben* (Schiller, *Maria Stuart* I: 6); *Das Problem der Wahrheit trat vor uns hin — oder waren wir's die vor das Problem der Wahrheit hintraten* (Nietzsche, *Jens. v. Gut und Böse* 11)[1].

La subordonnée peut précéder la principale; *der* est alors remplacé par *wer;* p. ex. *Wer aber nicht Wort hielt, waren die Franzosen* (Hauff, *Kl. Schülerbibl.* VIII,10).

A côté des locutions emphatiques, il existe une autre construction très voisine; p. ex. *zu seinem Entsetzen sah er, dass es eine ungeheure Schlange war, was er in der Hand hielt* (Hauff, *Kl. Schülerbibl.* VI,26); *Das ist Satansarbeit, was Sie machen* (Hauptmann, *Weber*, 105). Ici ceux qui parlent se bornent à constater ce qu'on tenait à la main et ce qu'on fait, sans opposer mentalement les mots *Schlange* et *Satansarbeit* à quelque autre chose. Ces phrases ne sont donc pas des locutions emphatiques, mais une délimitation bien nette n'existe pas entre les deux significations, et on ne changerait pas beaucoup le sens en substituant *die* à *was.* De même dans *Eilig füllte er eine neue Flasche, die der ersten völlig gleich war, mit Brunnenwasser, und Brunnenwasser war's auch, was er seiner Frau einflösste* (Baumbach, *Vier Erzählungen* 7), *was* pourrait sans doute être remplacé par *das;* et dans *Und unsre Furcht ist's was sie muthig macht* (Schiller, *Maria Stuart*, I: 8), qui est décidément une locution emphatique, *die* serait plus conforme à l'usage que *was* (comp. Matthias, p. 425).

Par contre, dans *Es sind nur Worte die sie gesprochen, Aber sie haben den fröhlichen Muth In der felsichten Brust mir*

[1] M. Kock cite (p. 79) deux exceptions: ***du bist es allein, die noch mir die Jugend erneuerst*** (Goethe); ***Bin ich's, die es zertrümmm're*** (Putlitz), et même un passage où le relatif s'accorde en genre avec ***es: ich bin's das ruft*** (Goethe).

gebrochen (Schiller, *Braut v. Messina* I: 5), on se serait peut-être plutôt attendu à trouver *was*, puisque la phrase n'est pas une locution emphatique.

Si le substantif ou pronom à faire ressortir est un régime, simple ou prépositionnel, la construction allemande est strictement «règulière», c'est-à-dire, ce substantif ou pronom devient le complément prédicatif du verbe *être*, et la fonction qu'il remplissait dans la phrase simple est, dans la phrase composée, assumée par le relatif; p. ex. *Nicht du bist's, den ich hier gesucht* (*Wilh. Tell* III: 18); *Und welcher ist's, den du am meisten liebst?* (*Ibid.* III: 3); *Ist's der im Nachen, den ihr sucht* (*Ibid.* I: 1); *Es ist Ihr Herr und Kaiser, dem Sie weichen* (*Piccolom.* II: 2); *Und eine Heimat ist's aus der wir zogen* (*W. Tell* II: 2); *Es war ein ziemlich entlegener Teil der Stadt, in den ihn die Alte geführt hatte* (Hauff, *Scheik v. Alexandria*); *Er war's, durch den Maria Unterhandlung mit mir pflegte* (*M. Stuart*, IV: 6); *Es ist ein Feind, vor dem wir alle zittern* (*W. Tell*, III: 2); *Sind es die Töchter, sind's die einzigen Kinder, womit man seine Gunst bezeigt* (*Wallenst. Tod* III: 4); *Es war gerade der erste Tag des heiligen Monats Ramadan, an welchem Labakan den Raub an den Prinzen begangen hatte* (Hauff, *Sage vom falschen Prinzen*); *Trotzdem . . . war es dieser Winter und diese Ungunst der Verhältnisse, unter denen mein Zarathustra enstand* (Nietzsche, *Zarathustra* 480).

En d'autres cas, cette construction ne s'emploie pas, p. ex. pour traduire la phrase *It was not without difficulty that the troops were landed*, qu'il faut rendre par *Es geschah nicht ohne Schwierigkeit, dass die Truppen landeten* (Imm. Schmidt, p. 317); comp. *Es geschieht nur um deinetwillen dass* etc. (Matthias, p. 426). Après *da* et certains autres circonstanciels de lieu, la subordonnée est introduite par *wo;* p. ex. *Da eben ist es, wo sie dich erwarten* (*Wallenst. Tod* I: 7); *Zu Woodstock war's und in des Towers Nacht, Wo dich der gnäd'ge Vater dieses Landes Zur ernsten Pflicht durch Trübsal auferzog* (*Maria Stuart*, II: 3). La construction est donc pléonastique, le rapport de lieu étant deux fois exprimé, ce qui tient au fait que l'allemand ne possède pas, comme le français et le suédois, une conjonction relative *(que, som)*. Elle est pléonastique aussi après *da*, *damals* ou un autre circonstanciel de temps, où la liaison se fait par *als* ou *wo;* p. ex. *Es war im Herbst 1831 . . . als ich*

zu Paris den Doktor Ludwig Börne wieder sah (Heine, *Über Börne*); *Es war vor acht Monaten, als ich einen Brief aus Sevilla erhielt* (Matthias, p. 300).

Les questions correspondantes auraient la forme: *Wo ist es, wo du wohnst; Wann war es, als du ihn sahst;* mais ici la périphrase n'est pas usitée.

Il nous reste à signaler encore une construction que Imm. Schmidt ne mentionne pas, bien que, dans des phrases anglaises comme celle que nous venons de citer, il regarde *that* comme la conjonction: *Es ist in Namen, dass wir denken* (Hegel, cité p. Noreen, *Vårt Språk* V, 12); *Es war im Jahre 1815 nach Christi Geburt, dass mir der Name Börne zuerst ans Ohr klang* (Heine, *Über Börne*); *Es war namentlich im vorigen Jahrhundert, dass die Frage von dem Ursprung der Sprache lebhaft verhandelt wurde* (Steinthal, *Abriss der Sprachwissenschaft*, p. 74); *Er meinte es wäre gestern gewesen, dass er davon ging* (Frensen, *Jörn Uhl* I, 1); *War's nicht für euch, dass sich der Gletscher Grau heut schmückt mit Rosen?* (Nietzsche, *Jens. v. Gut und Böse*, p. 283); *Es ist nicht deshalb, dass ich nicht gehe* (Dostojewskij, *Raskolnikow*, übers. v. Henckel); *Mit der Korbflechterei is och ock das* (sic!) *man sei bissl Leben a so hinfristen tutt* (Hauptmann, *Weber* p. 36).

Selon M. Matthias (p. 424), cette construction est un pur gallicisme, assertion que je crois avoir vu contester quelque part. Quoi qu'il en soit, nous croyons que la tournure aurait très bien pu naître, en dehors de toute influence étrangère, par une fusion des deux constructions *damals (hier) war es als (wo)* et *es geschah nur um deinetwillen dass;*[1] et si la phrase citée des *Tisserands* de M. Hauptmann est vraiment idiomatique, il semble bien peu probable qu'un gallicisme se soit glissé jusque dans le patois du vieux tisserand Ansorge.

En anglais, où un pronom relatif, même au nominatif, peut s'omettre, ce sont précisément les locutions emphatiques qui, dans le style familier, s'en passent souvent; p. ex. *There's scarcely a boy will speak to him* (Mrs. Wood, *Orville College* 84); *I know now who it was took my pencil* (*Ibid.* 182).

---

[1] Comp. cette phrase de Berthold Auerbach: ***Es wird jetzt ungefähr acht Monate sein als ich einen Brief von Sevilla erhielt,*** où se sont croisées les deux tournures ***es ist acht Monate (her) dass*** et ***es war vor acht Monaten als*** (Matthias, p. 300).

Nous n'avons jamais réussi à trouver dans la littérature un exemple anglais du type *C'est lui que je cherche;* mais M. Jespersen cite (p. 187) ces trois passages pris dans la littérature moderne: *It's not me I'm anxious about,* (Thack.) *It's not him I want* (Id.); *It is her you should consult on such a matter* (Troll.), en remarquant que cette attraction de cas se rencontre très souvent après *it is.* Nous croirions volontiers que le nominatif est ici impossible et que, de même, dans les deux passages suivants, *what* et *how much* sont sentis comme étant le régime de la subordonnée: *What is it you want?* (Miss Harraden, *Ships that pass in the night* 61); *She fully realised how much it was that he had given up — at her request* (Walter Besant, *All Sorts and Conditions of men* 94). Dans les autres cas *(C'est de lui que je parle,* etc.), la construction est la même qu'en français: *It's of him [that] I'm speaking.* Quant à la question de savoir quand il faut ou non mettre *that,* il n'y a pas de règle fixe; comp. *It was then that Mr Sidney Herbert . . . appealed to Miss Nightingale* (Mrs. Henry Fawcett), et »*Sir*», *said I,* »*it is for yourself I am afraid*» (Stevenson). Mais plus le circonstanciel à faire ressortir a de corps, plus l'emploi de *that* se recommande en vue de la clarté; p. ex. *it was not solely from a love of letters that they were desirous* etc. (Macaulay); *she ought to have known that it was not to an ignoble life among ignoble people that he would go* (Walter Besant).

Imm. Schmidt (p. 317) voit dans ce *that* la conjonction, et donc, dans la proposition qu'il introduit, une proposition-sujet. M. E. A. Kock la qualifie (p. 37) d'adverbe ou de conjonction relative.

Nous voici donc dans le même embarras que pour le *que* français, et l'histoire de la langue ne nous en tirera pas, car *þæt* en anglo-saxon (p. ex. Beow. 1361) présente absolument la même difficulté que *that* dans la langue actuelle.

Nous avons dit plus haut que nous regardons la subordonnée comme une proposition-sujet dans les phrases du type *Trinity men find it difficult to understand how it was that he missed getting one of the three silver goblets* (Trevelyan, *Life and Letters* of *Lord Macaulay* I, 97), mais nous sommes moins sûr en face de *that* dans *Why it is that no women (except in fiction) ever attains the highest rank in litterature, it is probably impossible ever to determine* (Mrs Oliphant, *Victor. Age* I, 220);

hence it was that people learned to know of his skill (Harraden, *Ships* etc. 43). En revanche, il nous semble presque certain qu'on a affaire à des propositions relatives dans des phrases telles que *His sensibility being constant and intelligent, it will be seldom that a feeling touches him,* etc. (Ruskin, *Mod. Engl. Reader* 185); *It was very rarely that he went out* (Harraden, *Ships* etc., 236); *It is not often I see you* (*Ibid.* 36). Pour que la subordonée fût une proposition-sujet, il nous semble que la phrase devrait avoir la forme ou de *It was (a) rare (thing) that* etc. ou *It rarely happened that* etc. Enfin, ce qui achève de nous convaincre que, dans les locutions emphatiques en général, *that* a pour une oreille anglaise la valeur d'un mot relatif, c'est le fait que les auteurs des trois passages suivants ont pu le remplacer par *which* et *when: Sardanapalus. Urge me not Beyond my easy nature. Salamenes. 'Tis beyond That easy, far too easy, idle nature, Which I would urge thee* (Byron, *Sardanapalus* I: 2); *It seems to me, at this distance of time, as if it were the next day when Pegotti broached the striking and adventurous proposition I am about to mention* (Dickens, *David Copperfield*); *Is it Sunday then? I exclaimed. »Yes«, he replied. »It was Friday of last week when we made the lucky discovery of the buried chamber, to which we owe your society this morning. It was Saturday morning soon after midnight that you first awoke, and Sunday afternoon when you awoke the second time with faculties fully regained»* (Bellamy, *Looking backward* 203). Il est évident que, dans le dernier exemple, *Sunday afternoon* occupe la même position que *Saturday morning*, c'est à dire qu'il est un circonstanciel de temps, non pas le complément prédicatif. Puisque, par conséquent, *that* joue le même rôle que *when*, la proposition qu'il introduit ne peut pas être une proposition-sujet.

Dans *It was already late in the autumn . . . that the houses began to be pulled down* (W. Besant, *All Sorts* 70), il y a fusion de deux tournures: *It was already late* (adj.) . . . *when* etc., et *It was late* (adv.) . . . *that* etc.

En anglais aussi la subordonnée peut, dans certains cas, se placer devant la principale. Si le terme à faire ressortir est un circonstanciel de lieu, *that* est remplacé par *where;* p. ex. *But where the two poets come together, on a ground which they have almost to themselves, is in a certain kind of humorous poetry* etc. (Saintsbury, *Hist. of Nineteenth Cent. Liter.* 123).

En suédois, le pron. relatif-sujet est très rarement omis[1], il ne l'est jamais, du moins en prose, dans les locutions emphatiques[2]. Le pronom presque toujours employé, dans la littérature aussi, c'est *som*. Quand on trouve *hvilken*, il est le plus souvent amené par quelque circonstance spéciale, comme dans *Det är för övrigt icke blott lärarinnorna utan även skolorna som institutioner betraktade, hvilka ha skäl att glädjas över de nya förhållandena* (Anna Sandström, Verdandi 1902, p. 330), où l'auteur a évidemment voulu éviter la cacophonie de deux *som* successifs, et dans les exemples cités par M. R. G:son Berg dans *Språk och Stil* II, 95, dont les auteurs ont vraiment poussé un peu loin la licence poétique. Quand c'est un régime direct qu'on veut fair ressortir *(c'est lui que je cherche)*, ce mot reste, par attraction, à l'accusatif: *det är honom, [som] jag söker; som* est presque toujours omis. De même après *då, där, så,* et dans les questions introduites par *när, hvar, hur;* p. ex. *Det var då, jag såg honom för första gången; Hvar är det, du bor?* Mais *som* est très bien à sa place dans *Det är först då, som israeliterna göra sin stora insats i den allmänna utvecklingen* (Schück). Quant c'est à un régime prépositionnel qu'on veut donner du relief, on met le plus souvent, comme en français et en anglais, la préposition devant le substantif ou le pronom qui devrait être le complément prédicatif du verbe *être;* p. ex. *det är om honom jag talar; det var i detta hus han föddes. Som* ne se met que quand le circonstanciel est assez long, comme dans *Det var på grund af alla dessa omständigheter, som jag såg mig nödsakad* etc.

Si nous voulons faire savoir à un ami que la maison devant laquelle nous passons avec lui est celle où naquit Anna Maria Lenngren, nous disons: *Det var i det där huset [som] A. M. L. föddes.* Puisque la maison existe toujours, il y a donc, dans l'emploi de l'imparfait *var* un déplacement de

---

[1] Pourtant l'omission de *som* dans l'exemple suivant ne choque pas: ***Naturligtvis var det eliten af det teaterbesökande Paris, som i går fyllde den stora Gaîtéteatern, och den massa vackra toaletter, där syntes, kunde ge anledning till en modekrönika*** (Volmar, Sv. Dagbl. 29/3 '03); dans ***Nu mänskors röst och änglars kor lofsjunge den i höjden bor*** (Sv. ps. 63, v. 15), ***den*** peut être regardé comme pron. relatif.

[2] Mais en poésie une phrase comme ***Och det var han mitt hjärta vann*** ne nous choquerait pas.

temps, qui ne s'explique que par une assimilation avec l'imparfait *föddes*.

La construction «régulière» est beaucoup moins usitée et presque restreinte au discours soutenu; p. ex. *Det var företrädesvis denna form, hvari skaldens andakt fann sitt uttryck* (Ljunggren, *Bellm. och Fredm. ep.* 97).

En suédois aussi la subordonnée est quelquefois placée devant la principale, p. ex. *Hvarför jag så gärna skulle önska en flykt ditöfver i afton, är ock för att en gång i världen få meddela Herr Hugo och de andra vännerna ett epos, ett litet epos* (Almqvist, *Schems-el-Nihar*); *Hon var liten till växten, och när jag för första gången såg henne, var vid en flyktig presentation på gatan* (Geijerstam, *Boken om lille bror*, 27). A ces exemples empruntés à la littérature, ajoutons des tournures telles que les suivantes, très communes dans le langage familier: *Hvem jag hälst skulle vilja bli bekant med, (det) är hr X.; Hvad jag hälst skulle vilja bli, (det) är sjöman; Hvart jag hälst skulle vilja resa, det är till Rom.* Puisque, dans la phrase de M. Geijerstam, *när* ne peut pas être remplacé par *då*[1], et que *hvem* et *hvart* ne figurent jamais comme des mots relatifs (excepté dans le sens de *hvem . . . än*, *hvart . . . än*), il faut bien voir dans ces subordonnées des questions indirectes.

Quelquefois on trouve la subordonnée introduite par *att;* p. ex. *Trenne år äro snart förrunna, sedan Oscar Alins bortgång, och dock kännes det nästan som vore det ännu i går, att vi sågo hans rena drag och mötte hans blida leende* (Résumé d'un discours de M. Clas Annerstedt, Sv. Dagbl. $^{25}/_{11}$ '03); *Mig tjusa de stora vidderna, hafvet eller slätten . . . Och så är det, att Lithauen för mig är naturskönt* (Mark Stern, *Idun*). C'est là, sans doute, un des nombreux danismes qu'on trouve dans le suédois de nos jours, et dans la première de ces phrases, c'est évidemment pour éviter la répétition de *som* que l'auteur du discours ou du résumé a été amené à s'en servir.

Dans les phrases suivantes, l'emploi de *då* pour *som* est un germanisme: *Det var på morgonen af årets sista dag, då jag bröt upp för att . . . uppsöka Gallén* (Öhqvist, *Ord och bild* 1902, p. 625); *En korrespondent till Berliner Tageblatt skrifver*

[1] Comp. *När jag sista gången såg Crusenstolpe, var det på en af sorgdagarne, kort efter Karl Johans död* (Burman, *Minnen* 11), où *när* est synonyme de *då*.

från Petersburg följande: Det var i maj 1902, då inrikesministern von Plehve frågade mig, på hvilka grunder jag trodde etc. (Sv. Dagbl. $^{2}/_{8}$ '04).

Comme les Français, nous employons quelquefois une locution emphatique, sans vouloir pourtant faire ressortir un certain membre de la phrase; mais cet emploi est restreint à la langue familière, où nous nous servons, dans un récit très animé, de tournures telles que: *Men då va(r) de(t) jag, som tog gunsti(g) herrn i kragen och* etc. La principale est toujours affirmative. Dans d'autres cas, nous nous servons de la même tournure que l'anc. français: *Ne suis mie cil qui*, mais seulement à condition

1° que le verbe *être* de la principale soit au présent ou à l'imparfait;

2° que la principale soit ou bien négative ou postposée à la subordonnée; p. ex. *Men han va(r) inte den, som lät skrämma sej; Men den, som gaf svar på tal (den, som inte blef rädd) de(t) va(r) jag;*

3° que le pronom relatif soit le sujet.

Des quatre passages français cités plus haut, celui tiré d'*Abdallah* est donc le seul que nous puissions rendre à l'aide de cette circonlocution.

Le danois, comme l'anglais, peut se passer du relatif, même sujet; p. ex. *Det er vel ingen digter-historiker, her taler, men det er en filosofisk historiker* (Jul. Clausen, *Ord och bild* 1903, p. 172).

Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner que la tournure danoise correspondant à *c'est lui que je cherche* est *det er ham [som* ou *at] jeg søger*, et que ce *ham* est sans aucun doute senti comme un accusatif. Dans tous les autres cas, l'équivalent de *que* est *at*, qui est, cependant, souvent omis; p. ex. *Det var i private samtaler med ham . . . at jeg lærte at skatte hans store lærdom* (Nyrop, *Nord. Tidskr.* 1903, p. 253). Dans le premier de ces cas, où l'emploi de *at* semble le plus étrange, il s'explique sans doute par une extension analogique des autres cas. Mais dans ces autres cas aussi, il est assez curieux de voir le danois se servir régulièrement d'un mot de liaison qui est presque étranger à son plus proche parent, et qui, en allemand aussi, n'est qu'exceptionellement employé. Or, en islandais et en anc. suédois, probablement en anc. danois

aussi, *at* n'était pas seulement la conjonction servant à introduire une proposition-sujet ou -régime, mais encore un mot relatif, pronom, adverbe ou conjonction; et on peut se demander s'il n'aurait pas eu originairement ce sens dans les locutions emphatiques aussi. Une autre explication de ce *at* est possible encore. En isl. et encore en norvég. moderne (probablement donc en danois aussi, moderne et ancien), le verbe *être* figure quelquefois dans le sens de «arriver», «geschehen», là où, dans le suédois actuel du moins, il faut un autre verbe; p. ex. *þat var um haustit . . . at sa kvitr kom yfir* (*Egils Saga* 103); *þat var á einu sumri, at hafskip kom af Islandi er attu islenzkir menn* (*Heimskringla*, ed. Unger, p. 116); *þat var á einu hausti, at Hakon jarl for till Upplanda* (*Ibid.* 117). Dans la traduction de *Heimskringla* par Gustav Storm, ces passages sont toujours rendus par la même tournure *Det var en nat at* etc., et *Arne* de Björnstjerne Björnson en offre un exemple: *Således var det en kvæld, at Arne sad i stuen, hvor Eli lå, og sang viser med höj röst.* On voit par le contexte qu'ici *automne*, *été*, *soir* ne sont pas opposés à d'autres saisons et à d'autres parties du jour. Ces phrases ne sont donc pas des locutions emphatiques, et il faut les rendre par *Il arriva cet automne que le bruit gagna l'Islande*, etc. Mais il semble bien naturel de présumer qu'on n'avait qu'à accentuer *um haustit* etc., pour que la phrase prît la signification de *Ce fut en automne que* etc.

Nous avons encore à mentionner trois constructions périphrastiques très communes, qui doivent, peut-être, elles aussi, être appelées des locutions emphatiques:

1) *C'est à quoi songent les esprits méditatifs* (A. France, *Thaïs* 81); *C'est pourquoi je t'ai laissé parler, jeune Salomon* (Laboulaye, *Abdallah* 70); *C'est par où se ressemblent les œuvres des plus jeunes de nos poètes* (Doumic, *R. d. d. M.* 15/7 '02, p. 453). M. Polentz (*Franz. Relativs.* 7) qualifie ces subordonnées de propositions relatives sans antécédent, et il se peut qu'il ait raison. La seule chose qui complique un peu la question, ce sont les tournures anglaises du même genre: *That's what he said; That's why I did it; That's how I take it. How*, pour autant que je sache, ne peut être qu'un adverbe interrogatif. Il est vrai que l'*Encyclopädisches Wörterbuch* de Muret-Sanders

lui assigne aussi la signification d'un adverbe «exclamatif et relatif (suivi d'un adj. ou d'un adv.)»; mais les propositions exclamatives: *How glad I was*, et les subordonnées qu'on pourrait appeler des propositions exclamatives indirectes: *Fancy how glad I was*, ne sont pourtant en réalité que des questions, directes ou indirectes. Quant à *why*, s'il est jamais un adv. relatif, c'est dans la phrase *the reason why I did it, was* etc. Or je ne suis pas du tout sûr que, dans la phrase suédoise *skälet. hvarför jag gjorde det*, etc., *hvarför* soit un adv. relatif. Il peut, pour mon oreille, être aussi bien un adv. interrogatif, *skälet hvarför* étant la même chose que *la réponse à la question de savoir pourquoi*. Quoi qu'il en soit, puisque dans *That's how I take it*, la subordonnée est une proposition interrogative, comment savoir de façon certaine que, dans toutes les autres phrases, on a affaire à des propositions relatives?

2) *Et s'il va la messe ouir, ce n'est pas pour des derniers avoir* (Clédat, *Rutebeuf* 91); *S'ils faisaient dire la messe par une demi-douzaine d'abbés dans les bureaux de l'Encyclopédie, ce n'était que contraints et forcés* (Reinach, *Diderot*, 77); *Si les philosophes s'insurgeaient, c'était en effet, eux aussi, contre un fanatisme stupide* (*Ibid.* 77);

3) *C'est à peine (c'est tout juste) si, C'est tout au plus si.* Combien peu ces phrases sont senties comme des propositions composées, on le voit par le fait qu'on met sans hésitation le futur et le conditionel dans la subordonnée; p. ex. *Dix minutes, c'est à peine s'il sera parti* (Scribe et Legouvé, *Bataille de Dames*); *Demain, c'est à peine si nous pourrons parler* (Ohnet, *Dames de Croix Mort* 132); *c'est tout au plus si j'écrirai ces trois ou quatre* [romans] (Flaubert, *Corresp.* III, 383); *C'est à peine si nous pourrions donner une demi-page à chacun d'eux* (Clédat, cité par Polentz, *Relat. Satzverschmelz.* 25); d'autres exemples sont cités par M. Tobler, V. B. III, 55.

Appendice.

Mon article sur les «propositions relatives doubles», publié dans le second volume de ces «Studier» a fait l'objet d'un compte rendu de M. Clédat dans la *Revue de Phil. franç.*, XIV, p. 156, et de M. Emil Polentz dans son excellente étude *Die relative Satz-*

verschmelzung im Französischen[1]. Ni l'un ni l'autre de ces auteurs n'approuvent l'explication proposée par moi p. 32. Selon M. Clédat, dans une phrase du type *Un homme que je crois que tu aimeras*, le second *que*, qui est en réalité la conjonction, a été pris pour l'accus. sing. masc. du pron. relatif, et c'est par analogie avec les «propositions relatives doubles» de cette espèce que, plus tard, on est parvenu à dire *Cet homme que je croyais qui était mon ami.* J'ai moi-même donné cette explication (p. 42), bien qu'alternativement avec l'autre, pour les «propositions relatives doubles» allemandes. Il eût été singulier que, les mêmes conditions existant en français qu'en allemand, je n'eusse pas vu que les phrases françaises sont susceptibles de la même explication. Aussi, pourra-t-on, si l'on veut bien comparer les pp. 43 et 19, entrevoir au moins que telle est bien mon opinion. Il est vrai que, pour les phrases allemandes aussi d'ailleurs, j'ai relégué cette explication au second plan. C'est que je la trouvais, si l'on peut dire, un peu mécanique. Elle aussi suppose que le premier *que* a été annexé comme régime par le verbe devant lequel il est placé. Or ce fait me semblait, et me semble toujours, suffisant pour expliquer la genèse de la tournure *que—qui*, sans qu'il soit nécessaire d'admettre une confusion de la conjonction *que* et du pron. relatif. Mais d'un autre côté, la chose aurait très bien pu se passer ainsi, et je ne crois pas que M. Polentz ait réussi à prouver que cette explication soit insoutenable. Il n'y a pas le moindre doute qu'il ne faille écrire *Was du nicht willst, dass dir, geschicht, das thu' auch keinem andern nicht.* Mais puisque c'est néanmoins un fait incontestable que ce *dass* a souvent été pris pour le pronom relatif, il est impossible de prouver que la même confusion n'ait pu se produire en français aussi. Je répète que ce qui a pu contribuer à amener cette confusion, c'est le fait que ces phrases sont les seules où le régime précède, et souvent d'assez loin, la conjonction qui introduit la proposition.

M. Polentz est d'avis (p. 27) que mon explication, selon laquelle la construction *que—qui* contient, ou plutôt a originairement contenu, une anacoluthe, serait peut-être acceptable pour la langue parlée, mais qu'elle ne l'est guère pour la langue littéraire. Or, d'abord, je ne crois pas que, pour une langue comme l'ancien français, dont la grammaire n'était pas fixée, il ait existé une différence bien tranchée entre la langue parlée et la langue littéraire. En tout cas, la littérature offre assez de constructions aussi «incorrectes», «illogiques», «inorganiques», que le sont, selon mon explication, les «propositions relatives doubles.» Pour prendre un exemple, la phrase *Mar fust il onques venus* est, au point de vue

[1] Si je mentionne aussi l'article que M. Maurice Grammont a consacré à mon travail dans la *Revue des langues romanes* XLVI, p. 603, c'est uniquement pour le signaler à l'attention de ceux qui voudraient apprendre comment il ne faut pas écrire une critique. M. G. assure que la question n'est pas bien difficile, mais il n'a garde de nous dire quelle en est la vraie solution.

de la grammaire, du véritable «galimatias double», et pourtant elle est devenue une construction usuelle. Puis, je ne regarde pas la supposition d'une anacoluthe comme essentielle à mon explication, laquelle, au fond, n'est pas autre que celle proposée avant moi par M. Neumann. Cette supposition n'est qu'une tentative d'expliquer plus en détail la genèse de la tournure. Si cette tentative a échoué, ce qui reste pourtant encore à prouver, l'explication elle-même ne s'en trouve pas ébranlée. On se contente de dire que la phrase que nous venons de citer résulte d'une contamination des deux tournures *Mar est il venus* et *Ne fust il onques venus* (Gaspary, Zs. VII, 573), et personne ne demande qu'on explique aussi *pourquoi* pareil mélange a eu lieu, ou *comment* il a pu avoir lieu. De même on doit se contenter de savoir qu'après que le relatif placé en tête de la première subordonnée a été annexé comme régime par elle, la tournure *que—qui* — aussi bien que la tournure *que—qu'il* — est un des expédients qui se sont présentés à l'esprit pour remédier à la perte. Selon cette explication, la tournure en question a d'abord été inorganique, mais, comme nous l'avons dit (p. 36), cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus tard devenue organique, comme un rameau greffé sur un arbre n'en est pas d'abord une partie organique, mais le devient peu à peu, et qu'une fois formée, elle n'ait été sentie comme une proposition relative prédicative.

Sans doute la tournure *l'homme que je vis qui entra* est formée sur le modèle de *je le vis qui entra*. Il est vrai aussi qu'en anc. français la dernière de ces constructions n'était pas absolument restreinte aux verbes de perception (y inclus *voici* et *voilà*), et qu'elle se rencontre quelquefois avec d'autres verbes; p. ex. *Ses sires qui l'avoit fait à sa semblance li reprocha la grant aise qu'il avoit eüe et or l'avoit perdue par son meffait; Ne crien mes homme qui me puisse empirier* (Strohmeyer, p. 21). Mais le fait que M. S. ne connaît que ces deux exemples semble indiquer suffisamment qu'ici cette construction n'a jamais été en vogue. Or quand, malgré la répugnance qu'on avait pour *je le savais (croyais. voulais,* etc.*) qui* (dont nous n'avons jamais vu d'exemple), on disait couramment *l'homme que je savais (croyais, voulais,* etc.*) qui*, cela prouve de la manière la plus décisive, nous semble-t-il, qu'ici il y a eu un autre facteur plus fort qui a vaincu cette répugnance, et qui, partant, a provoqué la naissance des tournures *l'homme que je savais (croyais, voulais,* etc.*) qui*. Ce facteur, c'est le besoin d'un nouveau sujet pour remplacer celui qu'on avait perdu.

Il y a encore une chose qui nous paraît devoir être signalée. Il est presque impossible de se figurer une situation où quelqu'un ait pu formuler une question telle que *Qui vois-tu qui vient? Qu'entends-tu qui sonne?* Une question de cette espèce n'a donc guère pu être le prototype des questions très communes *Que croyez-vous qui soit arrivé?* Or si l'on répond que ces questions peuvent avoir été formées sur le modèle des «propositions relatives doubles», il faut naturellement reconnaître que cela est toujours possible.

Il faut reconnaître aussi que la présence de la tournure *l'homme que je vis (entendis) qui*, calquée, celle-là, sur *je le vis qui*, a bien pu contribuer à la genèse ou du moins à la vogue des autres «propositions relatives doubles» *cet homme que je savais (croyais*, etc.*) qui*. Or comme *je le vis (entendis) qui* ne s'employait que pour exprimer une action ou un état passager, et jamais un état permanent, il est évident que *l'homme que je vis (entendis) qui* a, d'abord du moins, été restreint au même cas. Si donc il se rencontre des exemples tels que *la forteresse qu'il voyait qui était inexpugnable; cet homme que j'entendis qui était un étranger*, il faut bien supposer une influence en sens inverse qui a fait élargir leur domaine aux «propositions relatives doubles» avec *voir* et *entendre*, sur le modèle des autres propostitions de la même espèce.

Si nous n'avons, peut-être, pas rendu justice au rôle qu'a pu jouer la tournure *je le vis (entendis) qui* dans la formation de ces phrases, c'est sans doute parce que nous avons cru, comme nous le croyons toujours, que cette dernière construction aurait très bien pu naître quand bien même l'autre n'aurait pas existé.

Je ne sais pas si la tournure *je le vis qui entra* a jamais existé en allemand, et le peu de temps dont je dispose ne me permet pas de faire des recherches. Mais, en flagrante contradiction avec ce qu'on va lire tout de suite, je me sens tenté d'emprunter l'argument de M. Clédat et de dire que la phrase *Ich sah ihn der ins Haus hineintrat* «ne sonne pas» allemand. En effet, elle sonne, pour mon oreille, si peu allemand que ma supposition qu'elle n'a pu exister, comme tournure usuelle, même du temps de Luther, touche à la certitude[1]. S'il faut donc expliquer la genèse des «propositions relatives doubles» allemandes comme je l'ai fait, je ne vois pas pourquoi leurs correspondantes françaises ne seraient pas susceptibles de la même explication, ou des mêmes explications[2]. Il y a encore dans le travail de M. Polentz, quelques détails qui réclament notre attention:

P. 20. L'auteur approuve pour un certain groupe de phrases, l'explication de M. Koschwitz, mais c'est en réalité plutôt la modification de cette explication proposée par moi (p. 15) qu'il accepte.

P. 33. Je n'ai pas donné comme mon opinion que la tournure *que—que* précède chronologiquement la tournure *que—qu'il*,

[1] Parmi les gallicismes qui se rencontrent en allemand, M. Matthias cite (p. 423) ***Ich sah den Prinzen, welcher zu ihren Füssen kniete,*** où, à mon avis, on ne saurait se méprendre sur la nature prédicative de la subordonnée (comp. Polentz, ***Französ. Relativs.*** 46).

[2] Il est vrai que je ne connais, pour l'allemand, que des propos. rel. doubles avec ***das.*** Mais les deux questions ***Welchen wollt ihr, den ich euch losgebe*** et ***Welcher dünkt dich der unter diesen dreien der nächste sei gewesen dem, der unter die Räuber gefallen war*** y sont absolument conformes. Et quand bien même, dans la dernière, on pourrait qualifier la subordonnée de propos. rel. prédicative, la première exclut absolument pareille analyse.

la page 22 ne faisant qu'exposer l'opinion de M. Schaefer sur l'évolution psychologique de *qui—que* à *que—qui*.

P. 35. Je n'ai pas nié (p. 31) que l'amuïssement de *l*, de *il* n'ait pu se montrer avant le XVII^e siècle. Seulement j'ai cru, sur l'autorité des deux auteurs cités, que ce n'était qu'à dater de cette époque que cet amuïssement était tellement passé dans l'usage général qu'il aurait pu amener une transition de *que—qu'il* à *que—qui*. Encore ai-je exprimé cette supposition sous la forme d'une question. Il n'est pas juste non plus de dire que, pour cette raison aussi, je rejette la théorie de M. Schaefer, puisque, selon cet auteur, le remplacement de *qu'il* par *qui* dans ce cas ne doit pas être attribué à des causes phonétiques.

P. 40. Quant à la question de savoir laquelle des deux tournures *dont—que* et l'accus. avec l'infinitif est dans le français actuel la plus usitée, je me bornerai à dire que c'est à cause de l'extrême fréquence des phrases telles que celles citées pp. 39 et 40, c'est-à-dire de celles où l'infinitif est *être*, que j'ai cru pouvoir dire que c'est la dernière qu'on rencontre le plus souvent.

M. Clédat, comme M. Neumann, est d'avis que, dans les exemples du type *qui—que*, cités par M. Tobler, *qui* n'est qu'une autre graphie pour *cui*. Selon M. Clédat, la phrase *Celui qui l'on dit que repondit au roi* «ne sonne pas français». Qu'une tournure «ne sonne pas français» prouve, tout au plus, qu'elle n'existe pas dans le français actuel; mais c'est un très faible argument pour prouver qu'elle n'a pas existé autrefois. Parmi les nombreuses tournures qui existaient en anc. français, mais qui ont depuis disparu, il y en a beaucoup sans doute dont on pourrait dire qu'elles «ne sonnent pas français». Quant à la tournure en question, il est impossible de la trouver si éminemment étrange, quand on se rappelle qu'en anglais *This man who I thought was my friend* est pourtant la seule construction reconnue comme correcte, et qu'en latin, à côté de *Vir quem nescio ubi habitet*, il existe aussi *Vir qui ubi habitet nescio*. Aux exemples cités par M. Tobler où le relatif en tête de la première subordonnée est resté au nominatif, M. Polentz (p. 7) ajoute le suivant: *Sa belle Cassandre, qui je sçay bien qu'elle a esté belle, mais il l'a déguisée d'un faux nom;* comp. encore *Prendrai pur ço mun pain . . . et durrai as vassals qui je ne sai ki sunt* (IV *Livres* 97).

Ouvrages cités en abrégé.

Ayer, Grammaire comparée de la langue française, 3^e éd., Genève, Bâle et Lyon 1882.

Bastin, Glanures grammaticales, Namur 1893.

B.-H. = La Langue et la Littérature françaises, depuis le IXème siècle jusqu'au XIVème siècle, textes et glossaire par Karl Bartsch, précédés d'une Grammaire de l'anc. franç. par Adolf Horning.

Geijer, Historisk öfverblick af latinets *Qui* och *Qualis* fortsatta som relativpronomina i de romanska språken. Uppsala 1897.

Gessner, Zur Lehre vom französischen Pronomen, Berlin 1873—1874.

Giesecke, Die Demonstrativa im Altfranzösischen, Diss. Rostock, Sondershausen 1880.

Gullberg-Edström, Fransk skolgrammatik, Stockholm 1895.

H. A. = Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen, begründet von Ludwig Herrig.

Haase, Syntaxe française du XVII• siècle, trad. p. M. Obert, Paris 1898.

Jespersen, Progress in Language, London 1894.

Kock, E. A., Die deutschen Relativpronomen, Lunds Universitets årsskrift, Bd 37: 1, 2, Lund 1901.

» The English relative pronouns. A critical essay. Lund 1897.

Lindberg, Les Locutions verbales figées dans la langue française, Thèse, Uppsala 1898.

Lücking, Französische Grammatik, Berlin 1883.

Matthias, Sprachleben und Sprachschäden, Leipzig 1892.

Meyer-Lübke, Grammaire des Langues Romanes, Traduction française p. Auguste Doutrepont et Georges Doutrepont. Tome troisième, Paris 1900.

Mikkelsen, Dansk Sproglære med sproghistoriske Tillæg, Köbenhavn 1894.

Müller-Wigert, Fransk språklära II, Stockholm 1903.

Plattner, Ausführl. Grammatik d. französ. Sprache. I. Theil, Karlsruhe 1899.

Polentz, Französische Relativsätze als predikative Bestimmungen, Berlin 1903.

» Die relative Satzverschmelzung im Französischen, Berlin 1904.

Robert, Questions de Grammaire et de Langue françaises, élucidées, Amsterdam [sans date].

Schmidt, H., Das Pronomen bei Molière. Diss., Kiel 1885,

Schmidt, Immanuel, Grammatik der engl. Sprache, Berlin 1889.

Schulze, Der altfranzös. direkte Fragesatz, Leipzig 1888.

Strohmeyer, Über verschiedene Functionen des altfranzös. Relativsatzes, Diss., Berlin 1892.

Sudre = Arsène Darmesteter, Cours de Grammaire historique de la Langue française. Quatrième partie, Syntaxe, publiée par les soins de M. Léopold Sudre, Paris 1902.

Tobler, Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik I—III, Leipzig 1886—1899.

Zs. = Zeitschrift für romanische Philologie, herausg. von Gust. Gröber.

SYDVÄSTENGELSKT OCH VÄST-SACHSISKT r

AF

J. O. G. KJEDERQVIST



Det är en iakttagelse af engelskt uttal, hvilken ibland göres af personer, som varit i England, äfven icke-lingvister, att vissa engelsmän uttala ord sådana som *pretty*, *great*, *matron* med ett egendomligt ljud, som inte är lätt att härma. Ofta är det just ordet *pretty*, som väckt deras uppmärksamhet och de försöka återge det genom att säga *prutti*, *purrti* eller dylikt, men äro icke riktigt nöjda med sin imitation.

Att detta ljud, i första stafvelsen af *pretty*, förefaller främlingen besynnerligt, är icke att undra öfver, då det skiljer sig ganska mycket från de vanliga föreställningarna om mänskliga språkljud, åtminstone på kontinenten. Utöfver engelskt språkområde (Amerika inbegripet) torde det förekomma blott i de dravidiska språken (Elworthy, The Dialect of West Somerset) och möjligen i jutska dialekter (Jespersen, Fonetik § 199). Och att det erbjudit svårigheter äfven för fonetikerna af facket, bör icke heller förvåna, när man besinnar, att åt detta och liknande ljud ingen plats inrymts i de hittills uppställda fonetiska tabellerna.

Det ifrågavarande ljudet — det är nämligen *ett*, enhetligt ljud och icke *ru* eller *urr* eller något dylikt, det som höres mellan *p* och *t* i *pretty*, mellan *g* och *t* i *great* — får sin egendomliga klang af det i samma stafvelse stående *r*-et.

De sydengelska, särskildt vissa sydvästengelska dialekter, ha ett karakteristiskt uttal af *r*, som utgör det mest påfallande draget i dessa dialekters ljudsystem. Och säkerligen har det varit någon West Country man, som i de nämnda fallen ådragit sig främlingarnas uppmärksamhet. Hvarför just dessa ord uppmärksammas mest, torde bero därpå, att uttalet i dem tyckes för den oinvigde komma i konflikt med stafningen mera än i de många andra ord, som ha samma ljud i sydvästengelskan, men stafva det med vokal + *r* såsom *word*, *turf*, *bird*.

Det egendomliga med det sydvästengelska *r*-ljudet är nu,

att det knappast är något *r*-ljud längre, och att det troligen redan för länge sedan förlorat det mesta af sin konsonantiska karaktär.

Det område, inom hvilket sydvästengelskt *r* och dess inflytelser på närgränsande ljud blifvit noggrannast observerade, är den del af Ellis' Southern Division, som han betecknar som Western Mid Southern, och af denna då dess mest typiska form i Wiltshire, Alfreds och hans västsachsars gamla stamhåll.

Ellis iakttagelser af *r* och dess förbindelser i de tre faser af Wiltshire, som han upptager, och i West Somerset återfinnas på olika ställen i On Early English Pronunciation V och i Elworthy, The Dialect of West Somerset, English Dialect Society Vol. XVII s. 27, och jag har i The Dialect of Pewsey (Wiltshire) i Transactions of the Philological Society 1903 redogjort för förhållandena i denna dialect.

En sammanställning af Ellis uttalanden torde ha sitt intresse. Jag uppdelar dem för tydlighetens skull, där så kan ske, i dem som angå *r*, och dem som angå vokal + *r*, och jag utesluter i regel de inströdda reflexionerna öfver hur ljuden lämpligen böra tecknas, emedan de här sakna intresse och skymma bort självfva ljudbeskrifningen.

I On Early English Pronunciation V s. 23 heter det: 'Det ena gamla karaktärsdraget, som mer eller mindre ståndaktigt genomgår den moderna södra dialektafdelningen, är omvändt, 'reverted', (R), eller tillbakadraget (r,), stamfadern till tungspetshöjnings- eller odrilladt (r_0) eller vokaliskt (r), som ännu är genomgående i bildadt talspråk . . . Men jag tror, att det omvända (R) är den verkliga gamla formen. Den egendomliga ihåligheten och sträfheten hos detta ljud, hvilket lätt igenkännes, när man en gång hört det, beror på den ålighet, som uppstår genom att vända tungspetsen uppåt och bakåt, så att den pekar ned mot svalget, och sätta den undre (i stället för den öfre) ytan af tungspetsen mot hårda gommen' . . .

S. 53 yttrar Ellis meddelare J. G. Goodchild om Chippenham *r* i *hornet:* 'Detta (R_0) är ett *r* med tungspetsen vänd uppåt mot högsta delen af gommen, så att tungan företer en mot struphufvudet teskedlikt böjd form, och detta *r* har aldrig förekommit drilladt, där jag iakttagit det'.

S. 830 f. säger Ellis: 'Bokstafven R förorsakar det mesta besväret. I hela den södra afdelningen är R mer eller mindre omvändt, d. v. s. tungspetsen pekar mot svalget och dess undre

del är vänd mot hårda gommen. Den hålighet som därigenom uppstår i tungryggen åstadkommer en mycket egendomlig klang, som gör, att man omedelbart känner igen (R), när man en gång hört och förstått det. Ljudet göres svagare genom att låta blott den yttre kanten af tungspetsen i stället för dess undersida närma sig midten af hårda gommen, så att det blir en skedformig hålighet bakom. Detta är J. G. Goodchilds tillbakadragna *r*... Det verkliga (R) kan urskiljas genom hela södra delen af England från Cornwall till Kent och är påfallande i Wiltshire, Somerset, Dorset och Devon. Detta (R) är troligen konsonantens ursprungliga västsachsiska form'.

Om vokal + r heter det s. 23: '(R) tyckes blanda sig på ett besynnerligt sätt med föregående vokal, ändrar dess kvalitet och gör den svår att igenkänna nästan lika mycket som nasalisering. Den långa, sträfva, odrillade tonande form, som här skrifves (ɜR) för tydlighets skull, är troligen ingenting annat än den förlängda tonande konsonanten själf ('R_o')'.

S. 42. 'Ett annat mycket viktigt kännetecken hos detta (R) är dess sammansmältning (amalgamation) med en föregående vokal. Det tycks verkligen bli en ny serie af vokaler ($ɜ_R$ a_R A_R), etc., och till och med ($ü_R$ ee_R uu_R). Beträffande de förra, så var det en stor svårighet för mig, hur jag skulle beteckna sådana ord som *her*, *burn*, och en tid trodde jag, att de hade blott vokaliskt ('R_o), alltså (h'R_o b'R_on), men jag har på senare tider kommit till den slutsats, att där var en föregående vokal, som efterföljdes af en sammansmältning af vokalen med $ɜ+ɜ_R$ (R). Men hvad den vokalen i själfva verket var, fann jag så svårt att afgöra, att jag slutligen antog olika hypoteser, allteftersom jag hörde olika talare. Jag har begagnat (ɜr, ər, ɐr) och Goodchild skrifver (ɐR, ɐɐR). Men nyligen har jag gått tillbaka till (ɜR) när betonadt, och (ɐR) när obetonadt, om med rätta eller icke, kan jag icke riktig utreda. Med denna förklaring torde emellertid denna beteckning vara tillräcklig, och det måste öfverlämnas åt goda fonetici att genom grundlig undersökning under en lång tid och af många talare afgöra angående den bästa framställningen af det verkliga ljudet'.

S. 53 i anmärkningarna till dialektprofven från Chippenham säger Goodchild om *hornet* (aaR_oNəT): '(aa) är icke alldeles rent (aa), där är något af (a^1) i det, det är säkert modifieradt framför (R_o) af en uppåtvänd tunga'.

I Elworthys The Dialect of West Somerset s. 27 säger Ellis om (R) och vokal + (R): 'Tungspetsen pekar något längre tillbaka mot svalget än vid (t), så att undre delen af spetsen är närmare gommen, och en hålighet bildas mellan midten (eller främre delen) och spetsen. Detta åstadkommer en egendomlig dofhet hos den föregående vokalen, hvilken till och med stundom (occasionally) kan uttalas på samma gång som detta (R) och sålunda bilda en serie 'spets'vokaler, och dessa i sin tur äro kanske grundvalen till någon af de egendomliga vokaler, som här betecknas [ì, èo,ùo] och som snarare tillskrifvas en vidgning af nedre delen af svalget, (i_2, $ə_2$, u_2), än en krökning af tungryggen. Det ljud, som skrifves [aar], för [aa‚r], är också möjligen ett försök att uttala [aa] med tungspetsen i [‚r] = (R)-läget. Sådana vokaler kunde helt enkelt skrifvas ['aa] etc. Vid [„r][1] är tungspetsen styf, men vid [‚r] är den böjlig och kan därför dallra mer eller mindre kraftigt. I dialekten tyckes detta frambringa ett slags skorrande, som är ännu mera markeradt i Wiltshire. Detta kallas 'det omvända r' . . .

Etsko Kruisinga, A Grammar of the Dialect of West Somerset, Bonner Dissertation 1904, stöder sig på Elworthy och Ellis och erbjuder inga egna iakttagelser i denna fråga.

Jag har så fullständigt som möjligt anfört det, som förut sagts i dialektbeskrifningar om sydengelskt *r* och dess förbindelser, för att underlätta jämförelser med Pewsey dialekten. Om jag så hänvisar till Sweets Handbook of Phonetics § 170, Sievers Phonetik [5] §§ 298, 495, Jespersens Fonetik § 199, J. H. Staples, semi vowels and border sounds, Transactions 1895—96 ss. 199 f., 205, så torde jag äfven ha nämnt de viktigaste ställen, där detta r-ljuds egenskaper omtalas från den mera teoretiska ljudbildningslärans synpunkter.

Pewseydialektens *r*-ljud (The Dialect of Pewsey §§ 15, 31, 206—208), som jag undersökt i Pewsey och närliggande byar (Oar, Huish, Woodborough, Rushall, Upavon) bildas då det uttalas ensamt vanligen så: tungspetsen är uppåtböjd och pekar mot tandvallslisten eller något bakom. Artikulationen är öppen, ty afståndet mellan tungspetsens främre kant och tandvallen är så stort, att luftströmmen går fritt fram genom passet. Äfven vid hviskning är luftens friktion mot organen nästan ohörbar och

---

[1] Det ljud som brukas af amerikaner i uttalet af *America*.

i hvarje fall icke större än vid vokalerna *ä* och *å*. Alltså är detta *r* icke längre någon konsonant. Det är icke heller någon halfvokal eller något 'border sound', utan en vokal. Men, och det bör kraftigt framhållas, detta vokalljud skiljer sig både genom sin egendomliga klangfärg och sin intensitet från riksspråks-engelskans *ə* i ställningar där det kan jämföras därmed (Sweet, History of English sounds § 905). Af andra negativa bestämningar är värdt att nämna, att *r* icke heller försvinner i vissa ställningar såsom i de östengelska dialekterna och i det bildade talspråket (Ellis V s. 189, Sweet, History of English sounds § 902).

Ljudets vokala natur framträder, icke blott när det uttalas ensamt för sig, utan äfven ofta i sådana förbindelser, där det bildade språket bevarar det såsom konsonant. Framför vokal i t. ex. *glory* kan *r* samman med föregående och efterföljande vokal mycket väl bilda triftong (*åœi*). Och i konsonantförbindelser såsom *fr*, *gr*, *pr*, *kr* visar sig dess vokala natur i dess öfvergång till *œ*-vokal[1] framför kort eller förkortad vokal i ofta eller alltid obetonade ord och stafvelser såsom i *fœm* from, *gœ*[1]*t* great, *pœti* pretty *seekœd* sacred.

I förbindelserna *dr* och *tr* ligga de bägge ljuden så nära hvarandra. Glidljudet från *d* och *t* kan stundom föranleda till antagandet af ett konsonantiskt *r*, men äfven här finner man vid noggrannare analys, att det ljud, som betecknas med *r*, väsentligen innehåller ett *œ* på grund af sin öppna artikulation.

Märkliga äro nu de förbindelser, som *r*-ljudet ingår med närgränsande ljud, de gifva dialekten en alldeles särskildt egendomlig prägel.

Då jag först började syssla med Wiltshiremålet, var jag icke beredd att finna några svårigheter med r-ljuden. Intresset knöt sig snarare till de i Wiltshire uppträdande stympningarna af långa vokaler.

Det blef dock snart klart för mig, att jag måste göra *r*-ljudens inflytelser till föremål för undersökning, därför att jag

[1] Då tecknet *r* (eller ˛r, R) lätt inverkar störande på uppfattningen af det ljud, som det här är fråga om, har jag brutit med de förut använda beteckningssätten i alla fall, utom där *r* står kvar framför vokal. I brist på bättre har jag då tagit *œ* af det rent yttre skälet, att detta upp- och nedvända *œ* förde tanken på ett skrifvet *r* med ett upp- och nedvändt *e* inflätadt före och ett *o* inflätadt efter sig, och därför på sätt och vis kunde symbolisera ett *r* som blifvit vokaliskt och var af ett annat slag än det vanliga *ə*.

eljest icke kunde få någon reda i dialektens vokalsystem. De blefvo undersökta på genuina dialekttalare af alla åldrar inom det förut nämnda området.

Det var öfver 300 ord med vokal + r som jag samlat och som jag hade mycket arbete med att klassificera. En gång stannade jag vid att antaga nio vokaler och lika många diftonger, en annan gång vid sex af hvartdera slaget. Svårigheten löstes slutligen genom att abstrahera från mera tillfälliga skiftningar och antaga tre för enhvar lätt utskiljbara vokaler och sex diftonger.

Efter lång vokal bildar *r* med denna en diftong. Och vi få därigenom diftongerna *œæ*, *äæ*, *eæ*, *iæ*, *åæ* och *uæ*: *fœæ* fair, *wäæ* wear, *keæ* care, *jiæ* here, *måæ* more, *žuæ* sure. Den andra komponenten af dessa diftonger är till sin kvalitet icke lika i alla, utan är beroende af den första komponenten, så att *æ* är högre efter slutna och lägre efter öppna vokaler.

Tvänne triftonger finnas nämligen *aoæ* och *œoæ* (ibland *œowæ*): *vaoæ* four *šœoæ* shower.

Egendomligast är *r*-ljudets förhållande efter korta vokaler.

Wiltshiredialekten i sin Pewsy fas visade sig äga tre tydligt skiljbara vokalljud, som företrädesvis uppkommit af kort vokal + *r*, sådant som ofvan beskrifvits. De läto sig icke utan vidare inpassas i Sweets eller Sievers vokaltabeller. De bestämdes nämligen icke blott af tungans höjd och större eller mindre tillbakadragning, utan samtidigt af tungspetsens uppåtböjda ställning.

Tungans spets är uppåtböjd, och dess yttre rand pekar mot tandvallslisten eller något ställe omedelbart bakom den. Den bakre icke uppåt böjda delen af tungan ligger jämförelsevis lågt. De tre vokalerna skiljas från hvarandra genom olika grader i den uppåtböjda tungspetsens och tungans höjd och tillbakadragning.

Af dessa vokaler är *æ* den höga. Den förekommer hufvudsakligen i obetonade ord och stafvelser: *mižæ* measure, *neetæ* nature, *pækjuæ* procure.

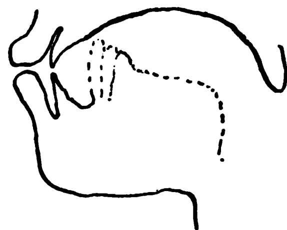
æ^1 är den mellersta vokalen, lägre och mer tillbakadragen än *æ*, med tungspetsen pekande mot ett ställe något bakom tandvallslisten: *hæ*^{1}*t* hurt, *skwæ*^{1} square.

æ^2 är den låga vokalen, tungroten är nedpressad, spetsen, som är bred och tvär når upp i jämnhöjd med ofvantändernas

nedre ytor och berör den andra eller tredje från hörntanden: *æ*^{2}*m* arm, *kæ*^{2}*n* corn, *sæ*^{2}*t* sort, *sæ*^{2} serve.

Jag har varit i tillfälle att i år (1904), två år efter det jag studerade dialektens ljudsystem, medan jag gjorde samlingar till dialektens formlära och syntax, företaga en ny ompröfning af mina iakttagelser af *æ*-vokalerna, och denna har icke föranledt någon väsentlig ändring i deras då funna bestämningar. De exkursioner, jag denna gången gjort till andra platser i Wilts och till Somerset och Dorset för att undersöka de här beskrifna ljuden, hafva varit ägnade att med afseende på dem bestyrka Ellis' utsago, att Wiltshiredialekten är den typiska formen för 'Mid Southern' distriktet (V s. 44).

Skematiskt framställd på ett mediansnitt af talorganen skulle tungspetsens ställning vid de tre *æ*-vokalerna kunna betecknas ungefär som vidstående bild utvisar:



Det bör ihågkommas, att dessa *æ*-ljud äro mycket olika de *ə* och *ɒ* vokaler, som förekomma i Ellis West Eastern district (Ellis V s. 189) och i riksspråksengelska (Sweet HES. § 962 f.).

De få icke anses såsom *i*, *u*, *œ* eller någon annan vokal + ett r-ljud (såsom Ellis en gång antog) eller *æ*-ljud, och icke heller såsom något slags diftonger, utan äro att betrakta såsom enkla och enhetliga vokalljud, af hvilka *æ* är kort, *æ*^{1} och *æ*^{2} långa.

Ellis har en gång varit nära att inse det verkliga förhållandet, att här en ny serie egendomliga vokaler uppstått, men han har saknat materiel till att bestämma deras karaktär och afstått från att följa det funna spåret. Det berodde utan tvifvel därpå, att han för sina undersökningar i detta fall var hänvisad till mellanhänder. Ellis såväl som Elworthy begagna därför den vilseledande beteckningen med vokal + R eller *r* i sin ljudskrift.

Vi skola nu närmare skärskåda arten af den ljudförändring, genom hvilken kort vokal + r före konsonant eller paus gifvit *æ*-vokaler. När förändringen inträdde, var *r* redan vokaliskt således *æ*, ty ett konsonantiskt *r* skulle gifvetvis varit så afgränsadt mot föregående vokal, att ingen sammansmältning varit tänkbar. Förändringen har sitt motstycke uti öfvergången af *au* till *o* och *ai* till *e*. Den korta vokalen + *æ* var också en

diftong, snarare stigande än fallande, men väl dock i allmänhet så, att de båda komponenterna höllo jämnvikt. Af denna diftong blef ett enkelt långt vokalljud. Och detta uppkom genom ett ömsesidigt närmande mellan de båda elementen. Den artikulation, i hvilken de möttes, bestämdes i fråga om tunghöjden och tillbakadragningen öfvervägande af den korta vokalen och i fråga om tungspetsens böjning af *æ*.

Det är således en reciprok kontraktion (Sievers Phonetik [5] § 764), som vi här har att göra med [1].

Utom i den omtalade kontraktionen märka vi de verkningar, som ett *æ* utöfvar på närstående ljud, i flera fall, hvilka alla äro en följd af den energi, hvarmed ett *æ* lägger beslag på tungan och för den ur de riktlinier, hvilka den följer vid frambringandet af alla de öfriga ljuden i dialekten, *l* icke undantaget.

Vi ha redan nämnt orden *pæ*[1]*ti* och *meetæn*. Här är det *r* + följande kort vokal, som blifvit ett *æ*-ljud. Andra exempel äro *gæ*[1]*t* great (efter förkortning af *ee* i obetonad ställning) *seekæt* secret.

I svagt betonad satsställning förlora de förut nämnda *æ*-diftongerna i vissa ord sin första beståndsdel. Det sker blott, för att *æ* skall kunna medhinnas på deras bekostnad under den där knappt tillmätta tiden (om det tillåtes att så uttrycka det alldeles oafsiktliga förloppet därvid). Då blir *niæ* near *næ* t. ex. i *vænæ* very nearly, *jåæ* your blir *jæ*, *wäæ* were, *wæ*[1] eller *wæ*.

Det är äfven *r*, som verkat att framljudande *thr* öfvergått till *dr* i rena dialektord t. ex. *drɔtl* throttle. *drå* through. Genom en delvis företagen anticipation af *r*-läget har tungspetsen dragits från *th*- till *d*-läget som är närmare *r*-läget. (The Dialect of Pewsey § 195. 2).

Framför *l* har *r* en egendomlig inverkan på detta: 'pearl' och 'girl' blifva *pæ*[1]*lo* och *gæ*[1]*lo*, det senare äfven *gɔ̀lo* (a. a. § 181).

Det händer stundom, att obetonade stafvelser med tillhörande konsonanter absorberas af ett *æ*-ljud: *æ*[1]*s* or else,

---

[1] Det är förmodligen en liknande företeelse, som Sweet (H. E. S. 164) beskrifver i ett enstaka ord, efter Goodchilds meddelande, i Kent dialekten. Men i så fall synes det mig vara mindre tydligt att beskrifva det så som han gör, då det heter, att ω (Sweet = open *r*) bortfaller efter modifiering af föregående vokal. Ty *æ* bortfaller icke mer än den föregående vokalen gör det, utan är lika väl som denna bevarad i kontraktionens resultat.

tæ²bliš tolerablish, *zœænun* this afternon, *dæɑl* (= it were all) it was all.

De iakttagelser, som gjorts angående den moderna dialektens *æ*-diftonger och *æ*-vokaler, äro ägnade att belysa den historiska utvecklingen af hithörande ljud och äfven att skärpa uppfattningen af vissa fornengelska och medelengelska ljudlagar hvad sydengelskan angår. Utvecklingen i smått afbildar ju ofta utvecklingen i stort.

På dialektens nuvarande ståndpunkt finna vi olika stadier i *æ*-förbindelsernas utveckling.

a) medelengelsk lång vokal + *r* > *æ*-diftong > *æ*-vokal.

b) medelengelsk kort vokal + *r* > *æ*-vokal (*æ*² *æ*¹ *æ*).

c) r + kort och icke betonad vokal > *æ*-vokal.

Den moderna dialekten ger oss också upplysning om ett utvecklingssammanhang mellan dessa former.

Viktigast att fasthålla är, att *æ*-diftong under vissa omständigheter, isynnerhet i icke starkt framhäfda ord och orddelar, kan öfvergå till *æ*-vokal, såsom när *niæ*, near, blef *næ*, *fåæ*, for, *fæ*² *fæ*, det vi med en bekant term kunna uttrycka så, att en *r*-bruten vokal öfvergår till en *æ*-vokal.

Beträffande fallet c) så bör det särskildt betonas, att detta *æ*¹ (*gæ*¹*t* great) icke är vokal + *r* såsom det skrifves såväl i populärt transkriberade dialektrim och dialektberättelser som i fonetiska arbeten (Ellis V, ordnummer 366, Elworthy s. 74), utan en enhetlig *æ*-vokal. Som vi se så förtjänar denna förändring egentligen icke namn af metatesis (jfr *wasp* och *waps*) hvarken med hänsyn till förändringens förlopp eller resultat, utan den består i en vokalisation af *r*, som då blir *æ*, absorberar den följande korta vokalen och självt blir stafvelsebärande.

Hvilken är anledningen till, att man kallat denna förändring metatesis (transposition, replacement)? Det är, att den akustiska effekten af denna förändring (*greet* > *gret* > *gæ*¹*t*) är alldeles densamma, som den, som i många ord tecknas med vokal + *r* i den vanliga skriften (*shirt*, *hurt*). Eller snarare, att man öfverfört på sydengelskan, utan vidare, ett förhållande, som gäller om andra dialekter.

Betrakta vi nu förhållandena i den gamla västsachsiskan, så är man beträffande det västsachsiska *r*-ljudets bildning ense om, att det var cerebralt (Sievers Ags. Gram.³ § 178) d. v. s. uttalades med starkt tillbakaböjd tungspets. Sweet säger också

(History of Engl. Sounds § 507), att det sannolikt bildades såsom i nyengelskan med tungans framdel konkav.

Beträffande det västsachsiska *r*-ljudets verkningar på omgifvande ljud, så bestodo dessa som bekant hufvudsakligen i brytning och metatesis.

I västsachsiskan brötos framför *r* + konsonant germanskt *a* västgermanskt *ë* och *i* till *ea*, *eo*, *io* t. ex. *earm* (gotiskt *arms*), *heorte* (got. *hairto*). *io* har i regel undergått omljud.

Uttalet af dessa brytningsvokaler kan med stor sannolikhet sättas till *ăæ*^{2} *ĕæ*$^{1\frac{1}{2}}$. *æ*^{2} har tydligt *a*-färg och *æ*$^{1\frac{1}{2}}$ *o*-färg. Därför ha de i västsachsiskan tecknats med *a* och *o* i *ear* och *eor*. Eller riktigare uttryckt: västsachsiskt *ar* och *or* äro här tecken för *a*- och *o*-färgade *æ*-vokaler.

Detta antagande bevisas indirekt däraf, att, om ljudföljden i brytningen vore att anse som *ea* resp. *eo* + ett verkligt konsonantiskt *r*-ljud, så vore brytningens uppkomst omöjlig att förklara, eftersom ett konsonantiskt *r* icke föranleder någon vokal efter *a*, *e*, *i*.

Det bevisas direkt af de moderna dialekterna, ty likartade *r*-ljud måste ha likartade verkningar. Jag kan därför icke taga fel, när jag sätter *ear* och *eor* till *ăæ*^{2} och *ĕæ*$^{1\frac{1}{2}}$.

I den moderna dialekten ha vi visserligen ingen brytning af korta vokaler, sådan som den nu nämnda västsachsiska, af det enkla skälet, att det icke finns några sådana framför *r* + konsonant, eftersom alla dylika förbindelser ha stadiet b) (se ofvan) d. v. s. blifvit *æ*-vokaler. Men vi ha en brytning af medelengelsk lång vokal + *r* i de förut nämnda *æ*-diftongerna, i hvilka, såsom jag framhållit (The Dialect af Pewsey s. 15), *æ* till sin kvalitet äfven bestämmas af föregående vokal. Och äfven dessa diftonger kunna deltaga i utvecklingsstadiet b), om första vokalen förkortas, hvilket sker, när de komma i icke betonad satsställning: *fåæ*, for, kan i sådana ställningar gå öfver *fåæ* > *fæ*^{2} till *fæ*, *đäæ*, there, har nästan öfvergifvit detta stadium för *đæ*^{1} och *đæ*. Det finns således i våra dagar en i sina olika stadier fullt skönjbar förändring, som vi kunna formulera i lagen: lång vokal + *æ* öfvergår öfver kort vokal + *æ* till *æ*-vokal (*æ*^{2}, *æ*^{1}, ofta slutande med stadiet *æ*) i svagt betonade ord. Vi äro på grund af analogi berättigade att i denna ljudlag se en återspegling af de historiska förändringarna i stort, som till följd af ogynnsamma ortografiska förhållanden undandragit sig vår upp-

märksamhet. Den till följd af accentförhållandena i den nuvarande dialekten påvisbara växlingen i t. ex. *īæ* > *ĭæ* > *æ*^{1} > *æ*, *āæ* > *ăæ* > *æ*^{2} > *æ* omfattar då i sina mellersta stadier liknande förändringar, som hufvudmassan af ord med s. k. bruten vokal före r + konsonant eller paus, eller kortare och riktigare uttryckt, med kort vokal + *æ*-vokal, från västsachsisk till modern sydvästengelsk tid har undergått.

Den moderna dialekten har också metatesis, eller åtminstone något som kallats så, men som ofvan visats vara icke en omkastning af ljud utan en absorbering af det ena ljudet, hvilken ljudförändring på grund af en lätt förklarlig blott ortografisk omställning oriktigt fått namn af metatesis.

Hur förhöll det sig med den i västsachsiskan uppträdande metatesis (Sievers Ags. Gram^3. § 179)? Det är icke otänkbart, att den i den gamla västsachsiskan var af samma slag som i den moderna, alltså en *æ*-vokal, och ingen metatesis. Härför talar följande omständigheter:

Det västsachsiska och det moderna sydvästengelska *r* äro likartade ljud. De ha också likartade verkningar i brytningen. Här följer *r* på vokal. Jag sluter nu däraf, att verkningarna äfven kunna vara likartade, när *r* ursprungligen stod före vokal.

r var i västsachsiskan tillräckligt vokaliskt för att kunna bli syllabiskt. Det visar brytningen, ty diftongens andra del är intet annat än en *æ*-vokal efter olika vokalfärg tecknad *ar* eller *or*.

Antagandet motsäges icke af den omständigheten, att ljudförbindelsen i västsachsiskan tecknas med vokal + *r*, ty det fanns då lika litet som nu något annat sätt att teckna ljudet *æ* i vanlig skrift.

Och rätt sannolikt blir det på den grund, att de ord, som sägas ha metatesis, i regel sakna brytning (Sievers Ags. Gram.^{3} § 79 anm. 2). Hade dessa ord verkligen haft ljudföljden vokal + *r*, så kunde brytningen icke uteblifvit, eftersom den i det fallet icke upphört att inträda ända till den dag i dag är.

Antaga vi därför, att de af Sievers § 79 anm. 2 uppräknade orden utan brytning redan i västsachsiskan hade en enhetlig *æ*-vokal, så hafva vi också därmed en antaglig förklaring, hvarför här icke någon brytning kunde inträda. De ifrågavarande orden voro, att döma af deras betydelse, hvardagsord och såsom sådana särskildt utsatta för den förändring, som

hastigt uttal och ofta förekommande svag betoning kunde medföra.

De antaganden, jag nu senast sökt göra troliga beträffande *r* och dess verkningar i den gamla västsachsiskan, äro således i korthet, att det redan där har funnits *æ*-diftonger och *æ*-vokaler. Jag har nöjt mig för närvarande med att söka konstatera dem vid de bekanta företeelserna brytning och metatesis. I förra delen af mitt föredrag redogjordes för motsvarande förhållanden i den moderna sydvästengelskan.

Begynnelse- och slutpunkterna skulle då vara klara:

1) Västsach. *ǣæ*^{2}, *ĕæ*$^{1\frac{1}{2}}$, *iæ*^{1} af *ear, eor, ior (ier)* > sydvästeng. *æ*^{2}, *æ*^{1} på så sätt, att *ǣæ*^{2} och en del *ĕæ*$^{1\frac{1}{2}}$ sammanfallit i *æ*^{2} och *iæ*^{1} och en del *ĕæ*$^{1\frac{1}{2}}$ sammanfallit i *æ*^{1}. Till *æ*^{2} ha äfven gått *oæ (or)*, och till *æ*^{1} äfven *uæ* (The Dialect of Pewsey §§ 56, 57). Det senare tillträdande romanska elementet har förhållit sig på samma sätt (a. a. §§ 103, 106, 109, 112, 115).

2) Västsachs. germ. *r* + vokal > västsachs. *æ*-vokal > sydvästeng. *æ* i svagt betonade ord och stafvelser.

Om nu dessa antaganden äro riktiga, hurudan har då den mellanliggande utvecklingen varit? Bekräftar den dem?

Detta är en fråga, som det ligger utanför ämnets nuvarande formulering att besvara, ehuru den naturligtvis måste lösas i nära sammanhang med den föregående framställningen. Den kräfver dock sitt särskilda kapitel till följd af den första-handundersökning af fornengelska och medelengelska källskrifter, som måste företagas, för att se till om de för denna fråga i allmänhet mycket ogynnsamma ortografiska förhållandena gifva någon ledning till kronologiska bestämmelser. Om medelengelskt *r* och medelengelska *r*-förbindelser är förut så godt som intet undersökt, till hvilket anknytning kan göras.

Jag får därför nöja mig med att till sist blott göra ett par flyktiga antydningar:

Beträffande öfvergången af de brutna vokalerna till *æ*-vokaler är att märka, att den västsachs. beteckningen *ear, eor* ännu fanns kvar i medelengelskan. I stället för den inträdde *ar er*, som ju onekligen voro bättre till att återgifva ett enhetligt ljud, än tre tecken. I sydengelska texter användas dessa *ar* och *er* om hvarandra för *ear, eor*. — En sak synes därvid obegriplig: hvarför icke *or* fick ersätta *eor* liksom *ar, ear*. Förklaringen är nog den, att det redan fanns ett *or*, äfven det tro-

ligen representerande en *æ*-vokal, men ännu kvalitativt olik den, som skrefs *er*, ehuru de senare delvis sammanföllo. — *ar* kan stå äfven för *or* i en sydeng. text (Kath.). En allmän osäkerhet i beteckningen är rådande, och denna osäkerhet vittnar om en ovisshet i föreställningarna om ljudens och tecknens motsvarighet. Detta förhållande pekar ju hän mot möjligheten af att en närmare undersökning här skall kunna påvisa de svårbetecknade *æ*-vokalernas första uppträdande.

Beträffande öfvergången västsachs. *r* + kort vokal > *æ*, så ligga de medelengelska förhållandena nog mera åtkomliga. Från en af de få medelengelska Wiltshire texter, som finnas, legenderna om St. Editha och St. Ethelreda ha vi att anteckna följande rim: *truste: burste*, *tryst: fyrst*, *crosse: horse*, *renne: ȝerne*, hvilka af W. Heuser, zur Sprache u. Autorschaft der mittelengl. Legenden St. E. und St. E., Gött. Diss. betecknas som o r e n a r i m. Dessa rim bli fullt klara, om de läsas med *æ*-vokaler.

Kasta vi en återblick på den historiska utvecklingen af *r* i sydvästengelskan, särskildt Wilts, så kunna vi, populärt taladt, säga, att det äfven har en krigshistoria att uppvisa. Det har legat i en nästan ständig fejd med grannljuden.

På ett område har det försvarat sig, om det också af striden mattats så, att det blifvit en vokal. Det är i slutljud efter de långa vokalerna, där det nu står såsom andra komponent i de omtalade diftongerna.

Ännu något mera af sin ursprungliga karaktär kan det sägas ha bevarat framför vokaler, (när det icke här blifvit *æ*, såsom i *gæ¹t*), ty där kan det till någon sin del vara konsonantiskt.

I enstaka fall har det våldsamt slagit under sig flera angränsande ljud? *tæ²bliš* tolerably, *dæal* it were all, *zææenun* this afternoon. Och det har t. o. m. inträngt där det icke hörde hemma: *kæ²ki* khakhi. Detta kan vara ett mycket ungt lån (jfr Ellis V, s. 42 mellersta stycket nedtill). På ett annat område åter har *r*, fastän på det hela taget segrare i striden, på grund af motståndarens högre begåfning i klang sammansmält med honom till en enhet. Det var vid sammandrabbandet med de föregående (stundom också de efterföljande) korta vokalerna hvarvid genom reciprok kontraktion de tre vokalerna *æ* *æ¹* *æ²* uppkommit.

Men det finnes också direkta förluster att anteckna: 1) i obetonade stafvelser, när konsonant följde på r: *ritšət* Richard, *ətilri* artilleri *ətii?* art thee? *kɔ̀bəd* cupboard. 2) i betonade stafvelser föregånget af kort vokal och efterföljdt af hväsljud: *wɔ̀s* worse, *hɔs* horse, *wɔ̀þ* worth, stundom också efter lång: *päsən* parson, *sææsən* sarsen (The Dialect of Pewsey § 208).

NÅGRA ANTECKNINGAR

OM

NÅGRA FALL AF ATTRAKTION

I

NÅGRA SVENSKA ARBETEN

AF

RUBEN G:SON BERG



1. I *Språk och stil* I: 47 ff., *Arkiv f. nord. fil.* XVII: 95 ff. och *Pedag. tidskrift* 1901 har jag lämnat några exempel på attraktioner, de flesta från nysvenska arbeten. Jag kunde på nämnda ställen ej yttra mig om, hur pass allmänna dylika företeelser voro eller bestämma i hvilka kategorier de borde hopföras. Fortsatta iakttagelser ha riktat min samling med ytterligare ett antal fall, och jag vill här söka ge en öfversikt öfver samtliga arter jag funnit. I det jag på förhand betonar, att denna lilla uppsats med sina mestadels ur tryckt nyare litteratur hämtade citater inte söker lösa några problemer, utan endast afser att sammanställa några besläktade språkliga fakta efter deras inbördes frändskap, frånsäger jag mig uttryckligen alla anspråk på att åstadkomma högre vetenskap. Kanske är det inte vetenskap alls. En anmärkning af sådan innebörd skall jag ta med lugn; men om någon erinrar om hvad JEAN PAUL berättar i Quintus Fixlein: »er arbeitete an einer Sammlung der Druckfehler in deutschen Schriften; er verglich die Errata unter einander, zeigte, welche am meisten verkämen, bemärkte, dass daraus wichtige Resultate zu ziehen wären . . .», då känner jag mig oroad. — Så länge vår kunskap om svenskt litteraturspråk företer så stora luckor som den ännu gör, kunna äfven rent deskriptiva uppsatser möjligen vara af någon liten nytta. Som material- eller exempelsamling lider min uppsats vidare af det felet, att den inte är »fullständig»; den representerar endast en liten del af de attraktioner, som förekommit i modern svenska; sannolikt är till och med, att jag endast har med en liten del af de attraktioner, som finnas i samtliga här nedan citerade arbeten. Jag tror inte, att krafvet på kompletthet i uppsatser af dylik art är berättigadt; i alla händelser har jag i uppsatsens titel sökt ange begränsningen af dess uppgift.

Vidare vill jag framhålla, att dylika attraktioner redan för längesedan ha anmärkts af svenskar. Tidigast, så vidt jag har mig bekant, har detta skett af ATTERBOM i Svensk Litteratur Tidning för år 1823, där skaldinnan Euphrosynes dikter anmälas. De exempel, som där anföras, äro: »Medan I spriden eld och död ibland den glädjedruckna fienden, och *twingar* honom dela sina troupper» (Euphrosyne, Vublina, s. 55) och »Mitt hulda sköte såren snart *skola* läka» (därsam. 56).

För några exempel har jag att tacka mina vänner OLOF ÖSTERGREN och MARIUS KRISTENSEN.

2. Min exempelsamling omfattar nästan uteslutande sådana fall, där kongruens mellan subjekt och predikat, substantiv och attribut o. s. v. blifvit upphäfd. Jag har ingalunda varit blind för, att det finnes attraktioner äfven af helt annan art, men jag har hållit mig till det som tycks mig vara af gifven betydelse för och ha tillämpning på litteraturspråket. Det skulle ju vara af positivistiskt intresse, att ha en svensk motsvarighet till MERINGER & MAYERS »Versprechen und Verlesen» med utvidgning till »Verschreiben» men för öflig språklära blefve väl ett slikt verk af mindre vikt. Det är väl en hög sällsynthet att i tryck hitta något sånt som »ja skulle villa ha huse *möjligast konstnärligast*»; jag vet blott det enstaka: »det *mest målmedvetnaste*» (O. Levertin i Sv. Dagbl $^{28}/_{11}$ 1904), har därför lämnat denna typ åsido, ehuru den inte är alltför ovanlig i tal. Jag ser vidare bort från sådana till attraktionerna hörande felskrifningar, som torde bli alldeles utan verkan på respektive ordkategorier. Detta ehuru man verkligen kan påträffa i tryck något så hemskt som följande:

blott tvenne *öga*[1] säga,
Att hennes skapelser sin sanning äga.
(H. Sätherberg, Dikter II: 6.)

Lika följdlösa äro sådana attr. som dessa: »Visserligen kan ingen *annan* (annat) än gilla författarens afsigt» (Hammarsköld, Svensk Vitt. II: 74), »Men det passerade *böra göra* det till en angelägenhet» (Dagens Nyheter), »hvilkendera skall *jaga* (jag) *taga*» (korrektur)[2]. Attraktion antager jag äfven i detta ex.: »Men i Skördarna förekommer det didaktiska blott *tillfälligtvist* och episodiskt» (Tegnér i Sv. Akad. H. IX: 68; ändrat

[1] kursiveringarna i alla ex. äro af mig.

[2] korrektur på Nord. Familjebok[2] som jag genomsett och rättat.

i Nationalupplagan 1876 II: 30 och Jubelfestupplagan III: 165), ehuru man äfven skulle kunna tänka sig, att adverbet här blifvit böjdt. Adverben på -vis finnas nämligen adjektivböjda redan vid denna tid; likväl har jag endast funnit bestämda och pluralformer ex.: »detta *gradvisa* uppstigande till höjden» (Hammarsköld, Kritik öfver Schiller, 16), »Religionsbegreppens *gradvisa* Greciserande» (Sv. Litt. Tidn. 1815, sp. 48; flera ex. s. a. 180, 330, 524, 773, 774); senare t. ex. hos Palmblad, Solförmörkelsen (1851) sid. 8; i attributställning finnas vidare *kvartalsvis, stegvis, växelvis* att tillägga till de hos Rydqvist Sv. Spr. Lag. II: 466 och Linder, Regl. o. Råd, 110 nämnda exemplen. — Ett ex., där det felaktiga icke uppmärksammats ens af flera språkligt skolade iakttagare, för hvilka jag visat det, är: »det blir blott *en* (ett) person- och intet systemskifte» (Socialdemokraten 12/11 1004).

3. En företeelse, som kanske — i likhet med den ofvan omtalta adjektiviseringen af -vis-adverben — har framtiden för sig, är den attraktionsvis inträdande ändringen af inte l. icke till ingen framför adjektiv. Jag har ur tal antecknat: »tänk att *inga många* herrar ha gått dit», »tror du att *inga några* vill dä», och i tryck funnit det visserligen underliga: »och *inga myckna* människor» (Strindberg, Saml. rom. o. ber. III: 194). Inte alltför sällan finner man vidare, då adverb och adjektiv stå bredvid hvarann, att antingen adverbet böjes adjektiviskt efter adjektivet, eller detta böjes neutralt efter adverbet. Ett påfallande exempel härpå är: »Een mykit *nyttight* örta book» (A. Månsson [1628] enligt Noreen-Meyer, 102; ändradt af dessa utgifvare), »en högst *tvetydigt* maxim» (Phosphoros 1810, sid. 107), »i *vidsträcktaste* möjliga mån» (N. Beckman, Språkpsykologi o. s. v. 119), »en *synnerlig* beskedlig martyrdom» (Idun 1899, n:r 2), »den *utomordentliga* viktiga plats» (Aftonbladet, 4/10 1904); jfr Meringer & Mayer, s. 65: »Ein kolossaler kühner Gedanke».

4. Talrikare uppträder i tryck en grupp, där genitivens -s finnes dubbleradt utan anledning; det är gifvetvis »tryckfel», men förekommer äfven som talfel. Ex. »efter som för *Kongens* och hans anhang äro 100 medel til krigh» (Sv. riksråd. prot. X: 113), »*Axels* Sparres pojke» (s. a. X: 356), »Kärleken upptog vid grafven Hans minne, Himlen Hans anda och *Ärans* Hans namn» (J. G. Oxenstierna, Arbeten I: 342), »6 galerer, en

skottpråm och tvenne skärbåtar, *hvilkas* allas besättning icke utgjorde mer 900 man» (Franzén i Sv. Akad. H. XV: 39). I något enda fall är kanske en afsikt att böja tänkbar.

5. Af de ändringar i numerus, hvilka åstadkommas genom attraktioner höra många till de språkfel, som man *a priori* knappt skulle kunna tro möjliga. En af dessa kategorier är den mycket vanliga, som har ett ypperligt typexempel i följande mening: »Hvilka *skola* man straffa?», som jag citerar ur svensk-amerikanska tidningen Hemlandet för $^{4}/_{3}$ 1903. D. v. s. predikatet rättar sig till numerus icke efter subjektet utan efter det s. k. ackusativ- eller direkta objektet. I den anförda satsen är naturligtvis frestelsen stark att låta det börjande frågeordet så att säga ta ledningen af satsen: det betecknar ju de personer, för hvilka den skrifvande intresserar sig och strängt taget de enda som omnämnas; vederbörande hade kanske ursprungligen för afsikt att skrifva: »hvilka skola straffas? — Jag är nämligen inte böjd för att anse värbpluralen framkallad af »man», som understundom styr plural. Dessa pluraler äro nämligen merendels af annan art; det är predikativord och inte finita värber, som synes af följande exempel: »Så *utrustade* nalkades man stilla» (Skämtsamma skrifter af Kotzebue, öfv. 1796, sid. 121), »Der kan man ligga *raska* och *pigga*» (Sehlstedt, Saml. dikt. II: 167) »Man satte sig till bords så *glada* och *nöjda*» (Strindberg, Sv. Öden [2]I: 183), »blir man *kära* i hvarandra» (Belfrage, Lilla syster, 42), — jag ger ett knappt urval ur mängden af likartade. MIKKELSEN anför i sin språklära (sid. 313) och FALK-TORP i »Dansknorskens syntax» (sid. 14) exempel ur grannspråken, af hvilka endast ett har pluralt värb, de öfriga plurala adjektiver.

Af samma formning som typexemplet ur Hemlandet äro: »Sådana ord *förstodo* ju ingen» (Heidenstam, Hans Alienus III: 117), »genast ljöd det från Maria, hvars ögon ingenting *undgingo*» (G. Janson, Gamla gastar, 146), »Eller då vid barns lekar ramsor sådana som »alami, salami, sinkami so etc.» så småningom lägga sig till med en melodi, som *låta* dem lättare fastna i minnet» (Noreen, Spridda studier II: 25), »De misstankar, som hans förflutna *väcka*» (Marguerітte, Med brusten klinga, öfv. I: 135), »det högsta af allt, som *sammanbinda* himlarnes och jordens andar» (Almquist, Tre fruar II: 184), »Fram till de trenne, som än slumret *tvinga*» (Dahlgren, Saml. arb. I: 211; jfr Fredlund, Dahlgren, sid. 149, där ännu en attraktion från samme förf. anmärks);

»Hwad andra åtgärder *beträffa*» (Sv. Litt. Tidn. 1822, sp. 673) och »Att sådana grunder gälla ganska mycket hwad de större djuren *widkomma*, är ingen twifvel» (Sv. Litt. Tidn. 1823, sp. 710), Samma är förhållandet om det attraherande ordet står i annan sats och dess pronomen är »underförstådt»: »de rättigheter, min tjenst mig *tillägga*» (P. A. Wallmark 1811 enl. Frunck, Bref 201). Påverkan af s. k. indirekt l. dativobjekt föreligger också: »När wij hoos then Herren woro, Myckit gott oss *vederforos*» (Josephi Historia 29), »ingen är det framför de andra älskade barnet, utan alla *ske* rättvisa» (Hammarsköld, Kritik öfver Schiller, 74), där ske faktiskt blir = få, samt det likartade: »Organiserandet af praktisk verksamhet *äro* dem främmande» (Rein, Snellman II: 474). I talspråk, där pluralformer af värb torde bli allt vanligare, har jag hört: »sådant som *avhålla* dom ifrån» och »dem *brista* mycket».

Särskildt stark är frestelsen till attraktion i satser med samordnade värber, af hvilka det senare har pluralt objekt alldeles efter sig. Ex.: »Paul granskade dem med den största noggrannhet och *funno* dem riktiga» (Ridderstad, Stockholmsmysterier, III: 183), »en krets, som var trognare än han mot upplysningsidéerna och som framför allt icke *läto* händelserna i Frankrike orsaka allt för stor nervositet» (Warburg i Ill. sv. litt. II: 276; rättadt bland tryckfel), »arbetslampan, hvilken lyste på halfskrifna pappersark och *läto* bokraderna skymta ur dunklet» (Geijerstam, Själarnas kamp, 8), den attraherande pluralen är äfven i detta fall ofta s. k. indirekt objekt: »Ett nytt bolag, hvilket i feb. indrog Nya Pressen och *gåfvo* prenumeranterna Fosterlandet i stället» (Skarstedt, Våra pennfäktare, 132), »Trots konungens motvilja, trots sina ståndsbröders rop, afskaffade han en mängd privilegier, frigjorde jorden, *gåfvo* städerna egen styrelse» (Rydberg, Varia II: 349 i Saml. Skr.).

Naturligtvis slappas känslan af kongruens, då afståndet mellan kongruerande ord är stort, och attraktion inträder oftare i sådana fall. Detta gäller om alla kategorier och anmärks här en gång för alla. Till denna grupp höra sådana ex. som: »den skoningslöshet, hvarmed det råa och vidriga framhålles, *göra* Hogarths gravyrer motbjudande» (C. Laurin, Konsthistoria 393) och »En liten salong, där ett piano står, *bereda* postfröknarna tillfälle att förströ sig» (Sv. Dagbl. $^{26}/_{9}$ 1904). Ett alldeles ovanligt slående exempel på attraktion, hvilket står nära denna grupp,

fanns tryckt med fetstil i Aftonbladets krigstelegram den $^{3}/_{5}$ 1904: »Japanska infanteriet ryckte fram i språng och gick öfver Ihofloden, hvarvid vattnet *gingo* soldaterna till bröstet.»

6. En ställning, där man ofta finner plural i stället för singular, är satser af typen: *åtta sidor voro det vanliga.* En af mångfaldiga exempel bestyrkt erfarenhet är nämligen, att dylika satser ofta ge anledning till tvekan om hvad som är subjekt och hvad som är predikativ. — Af delvis samma slag äro satser med 'det' som formellt subjekt, ex.: det *ären* I, som skolen blifva hans vältalare» (Agardh i Sv. Akad. H. XV: 330); jfr Språk och stil II: 93 och Schlyter, Ordbok, sid. 816.

7. Att finita verbet styres i plural äfven af ett i satsen befintligt prepositionsadverbial, som står i närheten eller ådrar sig uppmärksamhet och fångar intresset, är likaledes ganska vanligt. Kunde man i kategorien »hvilka skola man straffa?» någon gång tänka sig, att objektpluralen så att säga behärskat satsen, synes det mindre lätt att anta ett sådant välde i fråga om adverbialet. Fakta äro emellertid ofrånkomliga och äfven, som sagdt, talrika. Äldst är ex.: »togo the bort alt thz j skippen *waro*» (H. T. 296). Vidare: »På dessa sjukhus *upptagas*, efter skedd anmälan hos guvernörerna, om rum gifves, hvar och en sjukling» (Geijer, Bref utg. af Schück 99), »Hvar *finnas* i åtskilliga af Leopolds moraliska Rimmerier något ställe, som öfverträffar» (Hammarsköld, Sv. Vitt. I: 350), »tror sig se en skymt af Norrland, när en ödemo med pors och odon på ett par minuter *lista* sig förbi kupéfönstret» (Strindberg, Tryckt o. otr. IV: 146), »nästan hvarje koncept till utgående depescher och noter, äfven de obetydligaste, *bära* justeringsmärket» (Hans Forssell i Sv. Akad. H. från 1886, III: 72), »Och kring den huldas rosenparker *susa*, Från evighetens haf, en sabbatsvind» (Dahlgren, Samlade arb. II: 232), »falsk konvention, som under vissa omständigheter godtyckligt *kunna* brytas» (Palmblad, Solförmörkelsen 20), »Från dessa år *finnas* i Kongl. Bibl. blott ett odateradt nummer» (Lundstedt, Sveriges period. lit. I: 5), »Af vännerna *bidrogo* för öfrigt Lönnrot kanske flitigast» (Söderhjelm, Runeberg I: 260), »där man alltid utom gårdens egna *höllo* ett par nummerhästar» (Malling, Damerna på Markby, 93), »Ett intensivt, brandgult färgämne, som hos tatarerna såväl som hos perserna *spela* en mycket viktig rol» (Sven Hedin, Genom Persien, 43), »Vid dessa *hafva* i förteckningen icke namnet på sam-

lingen upptagits» (Per Sondén, Meddel. fr. Riksarkiv. häft. XVI: 21)[1], »Bland svenska skaldeverk *ha* Frithiofs saga bidragit» (Noreen, Spridda studier II: 113), »Under de senaste månaderna *ha* förekommit systematisk agitation från klosterbrödernas sida» (Aftonbladet $^{16}/_{7}$ 1901), »att den improvisatoriska fart, hvarmed de nästan undantagslöst voro nedskrifna, i de allra flesta fall *voro* dem till fördel» (Dag. Nyh. dec. 1903), »Af Rockminster, hvaraf första partiet genast utsåldes, har ny sändning inkommit och *kunna* af dessa mattor på beställning hvilken storlek som helst erhållas» (annons i D. N. $^{3}/_{10}$ 1904). Känslan af att ha att göra med två orter(s befolkning) har kanske medverkat i exemplet: »I Louisville och Cloverport *förnummos* en sådan stöt» (Texas Posten $^{12}/_{2}$ 1903). Med detta exempel jämställer jag följande: »I Orleans och Montpellier *hafva* nog mer än en svensk studerat (Annerstedt, Ups. univ. hist. I: 15); ehuru jag anser mig böra framhålla, att det ju är en möjlighet att författaren till detta citat resonnerat som så: subjekt är: mer än en svensk» = minst två, alltså plural, och rättat numerus härefter[2]; och »På båda ställena *märkas* t. ex samma benägenhet att omkasta ordföljden» (V. Söderberg, Historieskrifvaren A. Messenius, 77).

8. I satser, som äro något vidlyftigare än de föregående exempelmeningarna, varseblir man också förirringar i kongruensen. Särskildt ofta står värbet i plural, om subjektet har bestämningar, som äro plurala. Dessa bestämningar äro vanligen prepositionsattribut, i några fall appositioner och attributsatser. Ur exemplens mångfald plockar jag ut följande, som synas mig tämligen representativa: »Skyndsamheten så väl vid öfversättningen som korrekturets läsande *hafva* vållat några skiljaktigheter i orthografien» (Buonapartes fälttåg, öfv. 1798, inledningen), »så betingas uttryckeligen, at nämde rättighet å ömse sidor *skola* på den fot indrifvas» (s. a. 195), »i vår tid finner man, at färdighet i båda språken *kunna* förenas» (Vitt. akad. handl. [1808] VIII: 428), »Målningen af karakterer, af stora, sublima karakterer *utgöra* under hela denna perioden hans förnämsta ögonmärke»

[1] Här kan ju *namnet* vara tryckfel för *namnen;* jag ber mina benägna läsare i allmänhet utsöndra de fall, där en tryckfelshypotes synes enklare att anta än attraktion. Det finnes några, som tyckas mig tvifvelaktiga, men i allmänhet har jag ej tagit med sådana.

[2] Franskan sätter ju af detta skäl plural efter *plus d'un.*

(Hammarsköld, Krit. öfver Schiller, 19), »då naturen af dessa ord, som Hr Adlerbeth i företalet till sin Æneis så väl utredt, helt och hållet *motsäga* ett sådant bruk» (Hammarsköld i Lyceum II: 53), »Framställningssättet i Törnrosböckerna *gå* ständigt ut på» (Almquist i Törn. Bok II: 392), »ett föremål, fullt af stilla majestät, som på tusentals menniskosinnen, slägten efter slägten, *göra* djupa, outplånliga intryck» (Almquist, Smaragdbruden 58), »Tonen i sjelfva notiserna *bestyrka* det sednare» (Polyfem V, n:r 25), »En i äldre tider ännu bristande kännedom af Naturen och dess fenomener *voro* till en del ursprunget för sådane fantasiens bilder» (Läsning i hvarjehanda, häft 2, sid. 18), »Artilleriet, bestående af 32 kanoner och 50 ammunitionskärror, *drogos* af manskap» (Beskow i Sv. Akad. H. XLII: 87), »Men obefogenheten af lagstiftarens anmärkningar *falla* ännu mer i ögonen» (Beskow i Sv. Akad. H. XLVIII: 253), »den hvita underklassen i dessa världsdelar, hvilka redan på egen hand börjat bekriga de gule medtäflarne, *fingo*» (V. Rydberg, Varia II: 419), »minnet af de döde *böra* vara oss heligt» (Ridderstad, Stockholmsmysterier II: 153; här har attraktionen, kanske med hjälp af 'vara', gripit värbet, medan däremot adjektivet styrs af subjektet i rätt numerus och sexus), »Jordströ, såsom dyjord, torf, sand m. m., *äro* ganska verksamma medel» (Arrhenius, Handbok i sv. jordbruket[4], I: 174), där pluralen kanske snarare beror på predikativet, »Tidens politiska lif med dess patriarkaliskt enkla, och, om vi så få säga, dramatiska former *gåfvo* rikligt tillfälle» (O. Alin i Ill. sv. hist. III: 473), »hvarjämte förtäring af kaffe, fina viner och likörer *förbjödos*» (Ljunggren, Sv. Vitt. Hist. II: 119), »En blick på »Phosphoros» och åtskilliga filosofiska uppsatser i Svensk Litteraturtidning *visa*» (Ljunggren, Smärre skrifter, I: 122), »Blott en blick på hans dukar ifrån dessa år *göra* det tydligt» (Hahr, Nederländsk konst, 59), »Icke en rad i Isis från äldre tiders mystici, Paracelsus, Van Helmont, Cardan, Robert Fludd, Philaletes, Gaffarel och andra *hafva* hämtats från originalarbeten» (K. af Geijerstam, Den afslöjade Isis, 46), »så till vida, som misstanken mot Olcott för förgiftningsplaner de fakto *voro* synnerligen *spridda* inom samfundet» (s. a. sid. 167), »Ljudet af människornas steg mot gatläggningen liknade pickandet af tusen ur och *kommo* mig att rysa till» (Hj. Söderberg, Historietter, 70), »Den första delen af arbetet utkom åren 1869—1870, men den

andra, som utgöres af två monografier öfver »Sveriges handel och städernas förhållanden» samt »Mynt, mått och vigt i Sverige», *sågo* ej dagen förrän 1875» (C. Bildt i Sv. Akad. H. från 1886 XVI: 334), »Uppbördsmän, till hvilka inbetalning af å uppbördsstämma oguldna utskylder *erläggas*» (Stockholms Adresskalender för 1904, sid. 579, fraskontamination), »att detta anslag till de fattiga små *skola* af dagens kyrkostämma beviljas» (Sv. Dagbl. $^{20}/_{5}$ 1904), »Målet mot de öfriga *uppskötos* af olika anledningar» (Socialdemokraten $^{22}/_{10}$ 1904), »Hans stora beläsenhet i vitterheten och politiska historien *ingåfvo* Björnståhl en stor vördnad» (Biogr. Lex.[2] II: 335), »en förening af wattsot och lungsot, hwilka likwäl aldrig hunno någon hög grad, *angrepo* hans . . . kroppsbyggnad» (Bih. till Sv. Litt. Tidn. 1822, s. 47), »dä ä bara inre delen av läpparna som mera svagt *beröra* varandra» (talspråk, Nyfilolog. sällskap. sammanträde $^{22}/_{10}$ 1904). I ett par exempel står den attraherande pluralen efter det attraherade värbet: »Tyvärr *äro* i universitetsmatrikeln icke härkomsten för de där inskrifna nordborna alltid så tydligt utsatt» (Annerstedt, Ups. univ. hist. I: 13), »Inredningen af de Kgl. rummen *hafva* väl undergådt åtskillige förändringar» (Elers, Stockholm I: 341).

9. Med dessa exempel få icke förblandas sådana fall, där subjektet verkligen för tanken är en plural, ehuru det formellt är en singular, som är förbunden med ett prepositionsattribut, innehållande de öfriga subjekterna. Jag menar sådana ex. som de redan förut af mig anförda: »jag själf jämte maskinist *befunno oss* i den andra gondolen» (Varia 1901), »När ändtligen Vanloo med mor och syster *drogo* sig tillbaka» (V. Rydberg, Fribytaren på Östersjön [1896], sid. 521), »landtmarskalken med flere riddarhusledamöter *drefvo* derpå, att» (Forssell i Sv. Akad. H. LVIII: 409), m. fl. fall, där pluralen är lika naturlig som vanlig. Förhållandet är likartadt i dansk-norskan, se Falk-Torp a. a. sid. 15; ett nutida exempel är »Kun Kongen, med den opmærksomt stirrende og lyttende Patrek ved Siden, var taus*e*, mørk*e* og ensomm*e* Tilhørere» (B. Schnitler, Haakon Adelsteinsfostre, sid. 232); jfr äfven plural i franskan vid 'avec' (Widholm, Fr. språklära[2], 156), i italienskan vid 'con' (Hagberg, Ital. språkl.[2], 158).

10. I samband med ofvanstående grupp är det kanske lämpligt att behandla satser med hvad man kunde kalla: till

numerus obestämdt subjekt. I flera fall har man nämligen att göra med subjekter af ganska ovanligt slag, bestående af substantiv i prepositionalis (jfr i viss mån Sütterlin, Die deutsche Sprache, sid. 319), indefinita pronomina i singularis, som ekvivalera pluraler, adverber o. s. v. Jag vet inte hur dylika satser analyseras i allmänhet och har inte sett dem diskuterade i den grammatiska litteraturen, hvarför jag är tveksam om deras bedömande. Om man än vill likställa: »*öfver hälften af dem* . . . *blefvo* offentligen *afrättade*» (O. Alin i Ill. verldshist. IV: 323) med sådana satser som: »hälften af dem dogo», så blir svårigheten att företa samma likställning större i ex.: »*öfver hälften* af landets adel *angåfvo* sig» (O. Alin i Ill. verldshist. IV: 324), där kollektivet är singulart. Plural står äfven efter adverbet *mestadels* som subjekt; »mästadels aff hans mannom *bliffwo slaghne*» (M. B. 2: 277; H. S. H. 20: 67 enl. Söderwall), »Så swarades att mästedelz aff studiosis nobilibus *hafua* stått examina» (Ups. konsistor. 1638 enl. Annerstedt, Ups. univ. hist., Bihang I: 338). På samma sätt går det med »litet hvar», ex.: »Litet hvar af hyresgästerna i det stora huset stötte sig efter hand på hans vårdslösa sätt eller hans frispråkighet och *togo* behörigt afstånd från honom» (Gustaf Janson, Gamla gastar, 76). »Pommern, der den ena fasta platsen efter den andra . . . med de kejserligas magasiner innan kort tid *föllo* i hans händer» (Geijer, Sv. fo. hist. III: 202) representerar en ytterst vanlig typ; pluralen synes mig vanligare än singularen efter de olika förbindelserna »en och annan», »en efter annan» o. s. v. Som följande ex. visa, finner man båda delarna: »Det hade alltid varit sed, att en och annan af de rikare bondkvinnorna, då de kommo till kyrkan om söndagarna, *gingo* upp till henne» (Selma Lagerlöf, Jerusalem I: 299) och »En och annan af gummorna *gick* förbi» (s. a. I: 317). I vissa fall skulle man kunna räkna ut en fin betydelseskillnad, om man har stark tilltro till författarens medvetenhet, men det är nog inte mycket att bygga på. Som ren attraktion får man däremot betrakta pluralen i efterföljande satser: »på ett skepp, som hyser 150 personer ombord, *kunna* väl intet annat, än några löjeliga uppträden blandas med de sorgeliga» (Wallenberg, Min son på galejan, utg. af Levertin, sid. 71), »denna tid, då sällan annat än Romaner *sätta* våra Bokprässar i rörelse» (Choræus, Bref o. s. v., utg. af Lagus, sid. 29), »der *befunno* sig ingenting annat än tior» (Almquist, Hvad är penningen? 55). Tämligen nära dessa ex. stå föl-

jande: »Ingen utom kungen, de högre ämbetsmännen och de utländska sändebuden *voro befriade* från röfveriet» (Schück, Shaksper, 617; jfr ett hos Paul, Prinzipien[3] sid. 284 anfördt ex. från Shakespeare på samma företeelse: heaven and not we have safely fought to-day) och »Bland ättens nu lefvande svenska medlemmar *märkas* utom hufvudmannen hans broder Adolf» (Sv. Dagbl. $^{9}/_{6}$ 1901), hvilka också kunde föras till de i 7 upptagna. Mer än sällan torde det inträffa, att subjektet i en sats är så underligt som i denna, där det talas om ett arbete, hvaraf två delar redan kommit ut: ». . . 1661, under hvilket år den tredje till och med den tionde boken eller grenen *utkommo*» (Schück, Sv. Litt. I: 297). Jag förmodar, att man får anse plural såsom en både i viss mån berättigad och älskad form i dylika satser, af hvilka jag här endast anfört typexempel, men som jag iakttagit ofta. — Möjligen bidrar till det förhållandevis mycket stora antalet pluraler, att vederbörande författare i allmänhet gärna tillgripa denna numerus i skrift, väl vetande att den där odlas långt mer än i tal.

11. Oriktiga ur den grammatiska logikens synpunkt äro måhända sådana satser som »ingen af Brødrene er raske», hvilka man enligt Mikkelsen (a. a. sid. 313) får höra i tal. De äro oerhördt gängse, jag tror till och med regel i svenskt talspråk, men undvikas i någon mån i skrift ehuru utan större framgång eftersom de äro mycket vanliga äfven där. Härnedan låter jag först sådana exempel följa, som ha till subjekt ett negativt pronomen, bestämdt af prepositionsattributet, och som således till betydelsen äro likvärdiga med negativa satser, där prepositionsattributet är subjekt. — »Ingen bland dem alla *fingo* sofva» (Ildegert af Kotzebue, öfv. [1794], 32), »Att nästan ingen af de nya Psalmerna *kunna* sjungas i kyrkan» (Polyfem III: 39), »ehuru ingen af dessa *ega* den litterära eminens» (Hammarsköld, Sv. Vitt. I: 69), »af hvilka ingendera blifvit *tryckta*» (s. a. I: 357), »ingen af de, genom vår Historia, annars förevigade store personerna, *inlägga* någon slags heder» (s. a. II: 22), »Ingen af mina medtäflare *ha* ännu speciminerat» (Geijer, Bref utg. af Schück, 121), »men intet af dessa *äro tryckta*» (Ling i Sv. Akad. H. XVI: 23), »ingen af de ifrågavarande bockarna *finnas* hos en så grundlärd språkforskare» (Palmblad, Solförmörk. 49), »Ingen enda af de redliga, småländska, verkliga röfrarne *se* ut» (Almquist, Tre fruar III: 76), »Ingendera af dessa öfversättningar

äro upptagna (Ljunggren, Sv. Vitt. H. V: 585), »ingen af de nu alternatift påtänkta lokalerna *kunna* erbjuda» (skrifvelse af I. E. Hedenblad till Upps. studentkårs direktion 1900), »Ingen af de andar som den 13 okt. materialiserade sig *voro* väsentligt högre» (Sv. Dagbl. $^{15}/_{10}$ 1901), »ingenting af de pengarne *krypa* in i skattkammaren» (Varia 1902, sid. 614), »då ingendera af parterna syntes vara *hågade* öfverlämna målet» (D. N. $^{18}/_{3}$ 1902), »Ingen riktning af mänskliga ideella eller materiella intressen *voro* heller af honom *förbisedda*» (Hemlandet $^{4}/_{3}$ 1903). — Med flit har jag här inskränkt exemplens antal, emedan företeelsen är så allmän, att den torde hittas i hvarje bok eller tidning och ovillkorligt måste anses för det ena alternativet samt därför borde likställas med singularen i grammatisk framställning af kongruensen i dylika satser.

12. Nästan men inte fullt lika vanlig är pluralen, då subjektet är en, någon o. s. v.; naturligtvis är den mindre vanlig därför att pronominet här alltid har något mer vikt och betydelse. Ex.: »när Cuhrfursten faller ifrån och någon (!) af barnen *succedera*» (Sv. riksråd. prot. X: 199), »ehuru man icke kan säga att någondera af oss *äro* för *gamla*» (Almquist, Smaragdbruden 342), »Ett af de största mysterier *afslöja* sig» (Almquist, Imperialoktaven III: 35), »Det lär nämligen icke med fog kunna sägas, att någondera af dessa båda rikt utrustade skalder *gåfvo* literaturen» (Ahnfelt, Verldslit. hist. II: 622), »verklighetselement, i hvilkas gradvisa genomträngande och behärskande af vetenskapen en af förutsättningarne *äro* att söka» (N. Stjernberg, Till frågan om de s. k. ekonomiska kategorierna, sid. 166); »De skulle med stor motvilja hafva sett någon af sina döttrar *förenade* med Felix» (A. Craven, Fleurange[2], öfv. [1874] I: 58). Samhörigheten af dessa ex. med sådana som anförts i afd. 7 visas särskildt af sådana fall, där subjektet är ett indefinit neutrum: »Det ligger i sakens natur, att i en kort artikel oändligt mycket af arbetets bästa egenskaper *gå förlorade*» (Göt. Handelstidning, $^{24}/_{8}$ 1904), »Det mesta af de rika samlingar, som B. hemfört från sina resor, *hafva* kommit riksmuseum till godo» (korrektur) eller ett sådant kollektiv, som inte gärna kan misstänkas för att ha plural på egen hand: »Kongl. Bibliotekets samling af Bellmans egna handskrifter *äro samtliga* af mindre intresse» (R. Steffen i Samlaren 1895, sid. 152). Rörande kollektiverna

hänvisar jag för öfrigt till min uppsats om dem i Pedag. tidskr. 1901 och där anförda exempel.

13. Liksom singulart subjekt med prepositionsattribut i plur. ofta hade pluralt verb, så händer det inte sällan att ett af plural genitiv bestämdt singulart subjekt styr plural. I hebreiskan är detta regel enligt STEINTHAL, »Assimilation und Attraction» (Zeitschr. f. Völkerps. u. Sprachw., I: 140). Påfallande är, att flertalet exempel har ett abstrakt substantiv som subjekt, d. v. s. ett sådant som i sin därstädes occasionella betydelse ej vanligen pluralböjes. Bland de exempel, som förunderligt nog inte märkts, befinner sig äfven en af Vitterhets Historie och Antiqvitets Akademien gillad inskrift, hvilken i dess Handlingar IX: 493 lyder som följer:

Landshöfd. Salomon Löfvenskölds nit
främjade verkställigheten
och Medborgares frikostighet
gåfvo bestånd åt Inrättningen.

Vidare: »I alla Regeringar, säger Stanislaus Leczinsky, *äro* Menniskornas öde att Tro sig fria, och vara slafvar» (Thorild, Saml. Skr. I: 81), »Tjugu seklers ålder *dölja* ej för hans öga de Gamlas fel» (Kellgren, Saml. Skr. III: 178), »Klädernas längd *bewisa* allenast» (Gjörwells Hist. Bibl. 1785, sid. 673), »Tvifvelsutan *lära* dock tidernas art hafva medfört» (Sv. Akad. H. III: 74), »tie års tjenstlös uppvaktning i Kansliet *befria* Grefve Höpken ifrån en sådan förevitelse» (s. a. III: 31), »Så *hafva* seklers tid förflutit» (Leopold, Saml. Skr. II: 16), »Två hjertans sällhet mig *förnöja*» (Stagnelius, Saml. skr. II: 60), »I snöbetäckta Thules regioner, Der ock åt mig, om gudasvarens sång En falsk förhoppning i mitt bröst ej *nära*» (s. a. I: 139), »Så *hunno* smälta vintrars sammanlopp Till is i djupet Ymes kropp att dana» (s. a. I: 143)[1], »Troligen *ha* Svearnas ankomst till Skandinavien äfven föranledt» (Geijer, Sv. fo. hist. I: 33), »Endast korpars svarta tropp I din vissna verld *husera*» (Dahlgren, Saml. arb. I: 281), »Mina kinders blekhet *skola* dricka tårar till mjöd» (Almquist, Imperialoktaven II: 347), »Visserligen *hafva*, på ett eller annat ställe, originalupplagornas text erhållit» (Lysander i Strödda skrifter af Almquist, 392), »Och äfven här *hafva* hän-

[1] BÖTTIGER anmärker bland Stagnelius språkfel (Sv. Akad. H. XLVII: 198)
Då fjärilars och vindars skara
I dans kring hennes sköte *fara*.

delsernas fullbordan varit mäktigare än diplomatien och *skola* fortfarande blifva det» (V. Rydberg, Varia II: 295), »Förnamnens historia *äro* också en historia» (s. a. II: 509), »så *gåfvo* honom enskildas hyllning så mycket större anledning till glädje» (W. Söderhielm, Runeberg I: 194), »isynnerhet i vers, hvilkas framställande *fresta* hjernan i högsta grad» (Strindberg, Likt och olikt, I: 58), »Pelarnes skog *bära* upp de luftiga hvalfven» (Strindberg, Fagervik och Skamsund, 311; jfr PAULSON i Språk och stil, III: 9: »ett groft slarffel»), »Allt längre och oftare återkomkommande *blefvo* rådsherrarnes vistelse på sina gods» (Magnus Höjer i Ill. sv. hist. IV: 427), »För framsynta människor var det tydligt, att de lifegnas frigörelse under de hårda lösenvillkor, som pålagts dem, *voro* ruinerande» (Krapotkin, En anarkists minnen, öfv. af Hellen Lindgren, 162) »Arbetenas innehåll *antydas* i största korthet» (Knut Barr, Olof Broman 49), »fördjupar han sig i småsinnade dogmatiska frågor, hvilkas lösning väl för theologien *kunna* äga något intresse» (Schück i Ill. sv. litt. I: 259), »hwad *hafwa* wäl dessas styfwa lamhet för en likhet» Sv. Litt. Tidn. 1816, sp. 135), »tvänne män, hvilkas snille *göra* dem väl berättigade» (Noreen, Spridda studier I: 35) »fiskefartygens ljussignaler, hvilkas betydelse ju lätt kunde ha blifvit *utsatta* för missförstånd» (Stockholmstidn. n:r 4526 $^{1}/_{2}$), »Båda dessa fartygs fart *uppgå* icke till mer än omkring 14 knop» (Aftonbl. $^{18}/_{10}$ 1904), »under den kristna tiden *hafva* de olika kyrkornas presterskap icke förmått» (Nord. familjebok, II: 1312)[1], »Å den mandschuriska krigsskådeplatsen *äro* de båda härarnas ställning följande» (Aftonbl. $^{1}/_{11}$ 1904); jag tillfogar här ett danskt exempel, det enda som är mig bekant: »Naturligviis *ere* alles Opmærksomhed *spændte* paa det store Krigstog» (Chr. Molbech i bref af $^{18}/_{9}$ 1812)[2].

Däremot föreligger väl inte attraktion i sådana ex. som: »Men *vilda* af stridslust och ifver, brusade regementenas jakt vidare» (G. Janson, Abrahams offer, 23), där adjektivet står appositionellt till genitiven; det är en ordställning, som kanske måste tillgripas, om man vill undgå det tunga och tråkiga i:

---

[1] prästerskap hör emellertid till de kollektiver, som både i äldre tider, då inga språkläror funnos, som kunde påstå motsatsen, och sedan tagit plur., t. ex.: »Presterskapet *bevillia* uthskrifningen» (Sv. riksr. prot. X: 304).

[2] Jfr likartadt ex. från eng. bibelöfv. »there are eleven days' journey from Horeb unto Kadishbarnea», anfördt af Paul, a. a. sid. 286.

»Men de af stridslust och ifver vilda regementenas jakt brusade vidare».

14. I samtliga de kategorier, som ofvan beskrifvits, har singular värbform attraherats till plural. Äger inte också motsatsen rum? Här vågar jag inte komma med påståenden, utan förmodar endast. Som bekant har i vårt talspråk singular form af värberna den ojämförligt mesta användningen och har inträdt i pluralens rum — merendels. I tryck bibehålles likväl pluralformen i regel, och dit förirrade singularer betraktas som förbiseenden och fel. Naturligtvis finns det frestelser därtill på grund af talspråkets ställning till frågan. Men det är ändå ett märkbart litet antal singularer på galen plats, som vi upptäcka i vår normalprosa. De äro till och med så få, att jag misstänker man, måste hitta på en helt annan förklaringsgrund än talspråksvanan[1]. För min del tror jag att vi ha att söka en väsentlig grund i attraktion. I viss mån analogt är ju att efter Brates regel i hans språklära (sid. 170) vid genom konjunktion (annan än *och* och *samt*) eller adverb samordnade subjekter rättar sig predikatet efter det närmaste. När man läser: »I Vermlands bergslag *skall* blott en yngling och två flickor ha öfverlefvat» (Geijer, Sv. fo. hist. I: 210), så springer det ju i ögonen, att närheten af det singulara subjektet framkallat den singulara värbformen. Detta är vanligt äfven vid 'och' och 'samt'. Som jag tror, motsvaras de anförda attraktionskategorierna i plural af likartade i singular vid sådana fall som: »Å denna plats *var* förut gamla Salu-bodar» (Elers, Stockholm III: 16), »i Lund *drefs* studierna på skol-vis» (Ljunggren, Sv. Vitt. Hist. IV: 163), »inspektera rummen, hvilka i sitt nya skick *föreföll* honom så främmande» (G. Janson, Gamla gastar 145), »Deremot voro mytherna för folket icke en symbolik af mer eller mindre klart uppfattade idéer, utan *blef* också deras religion» (Phosphoros 1811, sid. 255).

Här tarfvas emellertid statistik och en långt vidlyftigare undersökning än min amatörtid tillåter mig för att kunna afgöra frågan. Jag har endast kunnat skärskåda ett litet antal sidor och valde till föremål för min undersökning Adolf Noreens »Spridda studier», tillsammans 374 små oktavsidor. Alla af mig där iakttagna fall af numerusförväxling hos verben voro 18. Af dessa visade bara 3 plur. i stället för sing. De öfriga 15 med sing. för plur. — där för-

[1] Jfr ROBERT VON KRÆMER »Några vägar» o. s. v. i Stockh. Dagbl. 1901.

fattaren i motsvarande fall annars alltid nyttjat plur. — synas mig ge ett godt stöd för mitt antagande af attraktion som orsak. Otvifvelaktig är den i följande två exempel: »Kusk är ett bland de mycket få ord i vårt språk, som ytterst *stammar* från ungerskan» (a. a. I: 9)[1] och »Sedan dessa [sår] och icke längre håret *är* en hufvudsak för fältskären» (a. a. I: 11) — hvilket är alldeles likartadt med: »Bruden, icke sjelfva äktenskapet, var Myrtion *likgiltigt*» (Phosphoros 1810, sid. 222; rättadt bland tryckfel) och »Hårväxten, äfven som skägget, är *fylligt* och *vågigt*, icke *tunt*» (Läsning i hvarjehanda, 23). Sannolik synes mig attraktion vidare i: »i ty att Karlstads domkapitels handlingar från 1600-talet *kallar* socknen för Quomodo» (a. a. I: 50), »Sedan en cigarrsort . . . råkat i misstanke för att ej vara tillräckligt fin, *upphjälpes* dess aktier medelst epitetet finfin» (a. a. I: 65), »Väsentligen af detta slag *är* den kinesiska skriften och den fornegyptiska hieroglyfskriften» (a. a. I: 84), »Dessa inskränkningar i uttalsgrundsatsens tillämpande *kräfves* af hänsyn till, att» (a. a. I: 97), »Behöfves ytterligare begränsning af ett egennamns betydelse, så *användes* dels främmande bokstafstyper» (a. a. I: 101), »I fråga om täthet *förefinnes* nu icke hos de hinnor, som utgöra röstbanden, så stora differenser» (a. a. II: 21), »söner och döttrar, som i sitt för- eller tillnamn *bar* släktens gamla kära namn vidare» (a. a. II: 41), »Hit *hör* det tyska Gisela och de fornnordiska Gisle och Gismund» (a. a. II: 49), »Men liksom i människolifvet så *är* inom språklifvet dödsfall sådana som de hittills behandlade . . . i det stora hela sällsynta» (a. a. 129), »Därför *har*, först inom det lärda skrået, sedan hos andra, sådana ord som dagtal och döme ersatts» (a. a. II: 130), »när vår storhetstids oupphörliga krig dels tvingade massor af svenska krigare och statsmän att i åratal vistas i Tyskland och tala tyska mera än svenska, dels *gaf* åt Sveriges rike en hop» (a. a. II: 158). Är 'dem' icke tryckfel för 'den', torde attraktion äfven ha orsakat: »dem, som *hyser* den stilla förhoppningen» (a. a. I: 7). Återstår ett exempel, till hvilket jag inte kan finna något attraherande ord: »Bland våra 133 vanligaste fruntimmersnamn *är* blott 18 svenska» (a. a. II: 15).

Som jag redan sagt, är min undersökning här så föga omfattande, att jag bara framställer min gissning till vidare öfvervägan.

---

[1] Jfr ett alldeles likartadt från Goethe: »eine der penibelster Aufgaben, die meiner Thätigkeit auferlegt werden *konnte*», anf. af H. Paul a. a. sid. 285.

15. Af helt annan art äro de singularer, som jag anfört i min afhandling »Om den poetiska friheten» § 151 och af hvilka några kanske böra påpekas här. Sådana exempel som

Achilles och hans Skald *är* lika *lagerkrönt*
J. G. Oxenstierna, Saml. arb. I: 202.

så länge detta bröst och denna hand är *varm*
Ling, Eylif, 72.

En örn och en ulf bredvid guldporten *låg*
Ling, Asarna, 673.

Och åter *grönklädd står* äng och park
Dahlgren, Saml. arb. II: 27.

vid hemmets vägg
stod blommande skön
syrén och hägg
V. Rydberg, Dikter I: 15,

äro väl knappast att anse som attraktioner annat än i något enstaka fall (ehuru t. ex. adjektiven rättat sig efter närmaste hufvudord) och lika sällan att döma ut som språkfel. Oftast torde anledningen vara en sträfvan efter sammanföring till enhet (jfr sådana ex. som: »Ser jag molnen ila öfver lundens *topp*», Franzén) eller också metriska hänsyn. Denna sammandragning åstadkommer ibland mycket våldsamma elipser, såsom i detta redan (a. a. sid. 239) citerade fall:

I *en stad och slott*
förbytas nu de lätta vandringstälten.
Stagnelius, Saml. skr. I: 129.

I Cederschiöld-Olanders »Vinkar och råd» s. 55 anföres ett likartadt ex. ur en barnkria som »brist på motsvarighet»[1]. § 130 i min nyssnämnda afhandling innehåller, under en tyvärr illa och ofullständigt gifven regel, några elipser af samma slag, såsom

Min heder eller lif uppå mitt val berodde
Adlerbeth, Poet. arb. I: 352.

Jag har därvid icke, såsom jag bort, anmärkt, att dylika fall äro vanliga äfven i prosa, ehuru begagnandet i prosa och

[1] Som en sådan skulle jag vilja anse t. ex.: »Stallaren, åt hvilken vården och befälet öfver Svenska krigsmakten i senare tider blef *anförtrodd*» och »När fanan eller märket i framstammen blef *nedtagit*» (Vitt. akad. handl. IV: 227 och 255).

vers naturligtvis företer stora olikheter, hvarjämte hvarje exempel behöft analyseras, då de samtliga företräda skilda typer. Prosaexemplen på denna företeelse, som jag här inte kan ägna någon behandling, äro tydligen så många och så alldagliga, att poesien endast begagnat sig af en redan tillvarande utväg, ej skapat någon. Ex.: »efter som *ingen Förste eller stondh*» (Sv. riksr. prot. X: 59), »får jag be om *ert namn och adress*» (Hufvudstadsbladet 1904, n:r 250). Om attraktion kan man endast tala i sådana fall som: »du, som med *ditt blixt och dunder*» (Mörk, Thecla III: 47). »På alla områden sköt(!) dess inflytande och dess undantagsställning fram och blef(!) för de andra samhällsklasserna *kännbart*, stundom tryckande» (Annerstedt, Ups. univ. hist. I: 325). — Dylika elipser äga rum äfven vid rena adjektiv (ej bara pronomen och artiklar): »af hwilket vi beröme os i *alt elände och bedröfwelse*» (Mörk, Thecla II: 173), »att reparationen derå, i så måtto blifvit verkstäld, att *sidorne* och *botten* blifvit med Klinckert *murad*» (Elers, Stockholm, III: 10), »der sångens fullkomlighet är af så *mycken vigt och inflytande*» (Hæffner i Eleganttidningen n:r 4). Då denna elips är så vanlig, bör den nog inte förbjudas som språkfel; att göra det är väl för öfrigt olönandes: den låter nog inte utrota sig. I italienskan rättar sig ett adj. som hör till två subst. efter det närmaste och blott vid olika numerus upprepas adj. (enl. Hagberg, a. a. sid. 126); i tyskan har detta förekommit (enl. Sütterlin, a. a. sid. 263); i danskan finnes det ännu (enl. Jessen, Dansk gram. sid. 147).

16. I det fornsvenska exemplet

> the hade honom alle *kære*
> Paris och Vienna, rad. 144.

möter en särskildt i tal synerligen rik grupp. Hänvisande till de redan af mig anförda parallellställena, tillägger jag här ytterligare: »Då tillade Mag. Prytz, att det är så ett commune nomen, som unga karlar pläga nämna den de *kära* hålla» (J. F. Munktell, Westerås stifts herdaminne, III: 349), »Nå, jungfru Emma och hunden Massa gjorde mig *glada*» (K. A. Tavaststjerna i W. Söderhjelms biografi öfver honom, sid. 290) samt det inte fullt likartade: »efter några steg fingo vi oss *anvisade* vår lägerplats» (Tolstoy, Från Kaukasus, öfv., 37) och »Jag hafver alla dem, som Dygden älska, *kär*» (Lalin, Arachne [1750], sid. 10),

»han har gjort oss *bekant* med våre egne lärde Författare» (Vitt. hist. o. ant. akad. handl. VII: 391) samt det om Klingers »Mutter und Kind» sagda: »Barnet har ätit henne *dött*».' I talspråk är typen: »di trodde att han va lite *tokiga*», »tycker ni att ja ä *oartiga?*» den vanligaste af alla attraktionskategorier, som jag iakttagit.

17. Det egendomliga fallet, att ett biord med subjektet till hufvudord attraheras till objektet, förekommer också. Ex. »Thet wore wäl mange andre Lekmen som wille han skulle wara them *fölafftige*» (Bref af ärkebiskop Jacob 25/2 1509 enl. Annerstedt, Ups. univ. hist., Bihang I: 8) och »Jag skulle emellertid vara er *förbundna*» (France, Drottning Gåsfot, öfv., 64).

18. Vid sidan af dessa exempel stå sådana, där adjektivets form bestämts af ett bredvid stående substantiv i prepositionalis. »Dess wrede förtärde ej allenast et ömkeligt stoft, *hwilken* i sin undergång ofta finner sin befrielse» (Mörk, Thecla I: 18), »alt hwad eljest därpå bort wara utaf trä, war af renaste silfwer arbetat, och med åtskilliga uphögda bilder af gull *öfwerdragna*» (därsam. I: 171), »Hans brott woro ihogkomne på jorden och dömde af människor; men tilgifne i högden, och där genom Mästarens blod *utplånadt*» (därsam. II: 156), »deras tanka, som tro at Finska Nationen . . . vid de Svenskes ankomst ännu var *stadt* i Husfäderstillståndet» (Porthan i Vitt. hist. o. ant. akad. IV: 10 [1795]), »någon slags annan hednisk vidskeppelse, som i Forntiden blifvit å slika orter, sannolikt mera enskildt, än offendteligen *föröfvade*» (därsam. VII: 272), »Den skald . . . hedrar visserligen mera detta samhälle af hvilket han nu blir Ledamot, än han af det blir *hedradt*» (Sv. Akad. H. I: 16), »har Bror sedt att Brors skrift om Öfverflöds förordningar blifvit med mycket beröm *recenseradt*» (Choræus, Bref o. s. v., sid. 131), »Märkligt är också, att Talmännens vägran, af proposition i dessa fall antingen blifvit *lemnade* utan klander eller lösligen blifvit *naggade* af tidningarna» (Chr. Stenhammar, Bilder III: 264), »*Underpanten* på min förening med Agnes är af ödet *återtaget*» (Rydberg, Fribytaren[4] 243),

Och i blicken låg ännu den pina,
som i människornas lif är *lagdt*
Fröding, Nya dikter 155,

»att det lilla fattiga *folk*, som bebor dessa aflägsna landsändar, genom dem blifvit *förda* till Kristi lära» (Aftonbladet 10/2

1902), »Men dels war detta alltsammans otillräckligt efter Götzes värderingspris, dels blef en stor del deraf på wägen eller till och med i sjelfwa Pasewalk *borttaget* af hans egna officerare» (Fryxell, Berättelser [3], VI: 250), »Det [memorialet] innehåller grunddragen till en fullständig försvars- och finansplan för Sverige och är *full* af lärorika yttranden» (Geijer, Sv. fo. hist. III: 302), »Detta sista förbehåll . . . var *riktad* emot den bevågenhet» (därsam. I: 206), »Det [bolaget] fick icke blott styrelse *gemensamt* med det dansk-norsk-engelska bolaget» (Aftonbladet $^{21}/_{10}$ 1902), »då tillträde t. o. m. till hvarje vaktmästare- och klockaresyssla var för den finska talande *stängd*» (Rein, Snellman, I: 717), »några punkter ur ett otryckt bref från primus opponens Kölmark till onämnd person, *hvilken* tillhör den kände litteraturhistorikerns rika samling» (Levertin, Från Gustaf III:s dagar, sid. 132), »dess lidelse är lika *oskiljaktigt* från ett upphöjdt sinne» (Levertin, Diktare och Drömmare, 48), »ängens brokiga glans och frodiga grönska *badadt* af klart solsken» (s. a. 118), »Kanske skall samvetets röst, som yttrar sig i sjelfföraktets frätande känsla, *förenadt* med behofvet af frihet» (Atterbom i Phosphoros 1810, sid. 50), »Ehuru *såradt* af djurets horn och klöfvar kunde mrs T. begifva sig hem» (Vestkusten, $^{1}/_{10}$ 1903), »Miöl aff them, kokat vthi watn och *lagde* på frosne fota blädror» (Arfwid Månson enl. Noreen-Meyer, 103; rättadt af utg.), »Ehuru tillvaron af dylika är i hvarje språk mer eller mindre *oundvikligt*» (Noreen, Spridda studier, II; 68), »en uppsats, som enligt författarens vilja cirkulerade i afskrifter och blifvit genom Gyllenborgska partiet Kardinalen *meddeladt*» (Geijer i Sv. Akad. H. XVIII: 98), »Hans berömda verk — — — skall genom ingen senare beskrifning blifva *öfwerflödig*» (Sv. Litt. Tidn. 1822, sp. 504), »*Afstängd* för yttervärlden och *tillgänglig* endast för dem, som icke vilja eller icke kunna rubba en sten i den gamla maktbyggnaden, ligger på en slätt mellan nakna kullar det gamla Lhassa» (Spångberg, Förstakammargärningar, s. 1).

I närheten stående neutralt adjektiv eller adverb attraherar ibland på samma sätt: »emedan en draperad scen om henne i grottan mer än något annat var *ämnadt* att öfverraska herr Hugo» (Almquist, Hinden 274), »en förbehållsamhet, som syntes mig vara för oskiljaktigt *förbundet* med hela ditt väsen» (K. Hedberg, Lifvets salt, sid. 18), »den instinkt, som redan hos det lilla barnet kan vara lidelsefullt *djupt*.» (Ellen Key, Barnets

århundrade II: 33), »*Handledningen* af en blifvande tronföljares slutliga uppfostran bör så långt möjligt gå *fritt* från främmande inblandning» (Aftonbladet ²¹/₁₀ 1902).

19. Naturligtvis äro pronominerna inte motståndskraftigare mot attraktioner än adjektiven. ». . . stod eftervärlden, den af alla så respekterade och värderade, redo att pietetsfullt ta hand om Sparfverts lefnad, sådant *det* burit frukt» (Hallström, Gustaf Sparfverts roman, 91) visar hur ett af idel -t-slutande former omgifvet pronomen ryckts med, för så vida inte författaren skulle tänkt på 'lif' i stället för 'lefnad', om man nu får räkna med sådana möjligheter. Står ett pronomen i denna ställning: »en rik wexlande rythm i förening med en lycklig verskonst, är icke *ett* af detta Odes minsta skönheter» (Sv. Litt. Tidn. 1814, sp. 71), »Utan tvifvel är också detta programtal *ett* af förbundets märkligaste handlingar» (Ljunggren, Sv. Vitt. Hist. IV: 40), »Det är *en* af den nyare forskningens vackraste resultat» (Annerstedt, Ups. univ. hist. I: 2), »fägringen i *ett* från antikt tempel till kristen basilica omändrad tempelhall» (Levertin, Diktare och Drömmare, 228), »om den icke vore *en* af de ytterst få . . . fristående skulpturverk» (Sven Hedin, Genom Persien, 291), »*en* af den senromanska arkitekturens yppersta verk» (Nord. Familjebok[2] II: 813), »denna genealogi är tydligen *en* af hofpoetens egna hugskott» (Schück, Sv. Litt. I: 65; rättadt), så är attraktion från den närmaste genitiven en mycket vanlig sak.

20. Är uppmärksamheten slappad, råka relativerna också ofta ut för att ryckas med af närstående ord och göra en konst i korrelatet: »di bejärde att han skulle underrätta dem i tid, så att tidningarna kunde arrangera sig, *vilka* [vilket] han låvade» (sagdt i publicistklubben 1903), »badh ather wnga swennen kärlika, at for sik läsa andra färdh the sötasta lätzcena. *Hwilkin* han oc ginstan giorde» (Su. 262; Söderwall har i Ant. tidskr. f. Sv. föreslagit ändring till 'hwilkit'. Jfr äfven Söderwall i Hufvudepokerna sid. 33, där han antager attraktion för sådana fall som: *mæd ens sins eþe* Upl. L. Kk. 7: 8, 14: 10, M. 24: 2 o. s. v.); »är fwlt aff alzskona godo, *hwilko* [-it] owirgar all människiosinne» (Spec. Virg. 585: 13; jfr Geete i inl. sid. XXIII); »att lära känna det uteslutande afseende på egna fördelar, *hvilka* (hvilket) hos Philip qwäfde alla individuella böjelser» (Sv. Litt. Tidn. 1814, sp. 782), »det dramatiska uppträdet slöt med att hela sällskapet i gemen af hr Castrén fick emottaga en kort påmin-

nelse om strafflagens bestämningar (obs.!) i fråga om hemfridsbrott, *hvilket* det stillatigande afhörde» (Aftonbladet, $^3/_3$ 1902), »Då tiden, för *hvilket* statsunderstödet blifvit beviljadt» (Hufvudstadsbladet $^4/_6$ 1904), »Madras understödde Bengalen årligen med utomordentliga Subsidier, *hwilket* ofta på et år, såsom 1782, *stego* till 5,000,000 Gyllen» (Gjörwells Hist. Bibl. 1787, sid. 242), »Det finnes nemligen knapt någon enda af de Almqvistska produkterna, äfven de skenbart oskyldigaste och frommaste, i *hvilka* ej en röd tråd går igenom den öfriga snodden» (Palmblad, Solförmörkelsen, 7), »den ton, med *hvilket* det var skrifvet, var mig ganska *oväntadt*» (Bref af hertig Karl i Schinkel-Bergman, Bih. II: 1), »Naturligtvis är den fara, som blodproppar härigenom kunna medföra, olika allt efter lifsviktigheten hos det organ, inom *hvilka* de bildats» (korrektur).

Af alldeles samma slag, fast med annat pronomen, är satsen: »Gyllenborgska partiet inskränkte sig ej till klander af Ministeren: *den* [det] skonade ej heller Konungens person» (Geijer i Sv. Akad. H. XVIII: 93; rättadt som tryckfel).

21. Af adjektivattraktioner i fråga om sexus är den vanligaste typen den som kan sinnebildas i exemplet: *svansen* af djuret är *långt*. I sin allmänna form visar denna typ, hur mäktig närheten af ett annat ord är, och den ytterliga vanligheten af dessa exempel ådagalägger i sin mån hur ouppmärksam man är för ändelserna. Jag inskränker mig till följande exempelsamling. »Tillvaron af ett eget slags bibliotek i Assyrien och Babylonien tyckes vara *ådagalagdt*» (korrektur), »Så är i Råd till Eglé blandningen af idylliska och sensuella element *egendomligt*» (Gunnar Castrén, Franzén s. 24), »att se utredningen af detta grannlaga mål *förtrodt* åt en sådan man» (Triumviratet [en af Grewesmöhlenska stridens småskrifter] 1815, sid. 5), »Men derigenom ha wi ju blott uppkomsten af ett enda objekt *förklaradt* (Sv. Litt. Tidn. 1813, sp. 374), »Lynnet af bådas Skaldesång var *elegisk* » (Hammarsköld, Stagnelius, 8), »Så lärer hwar och en . . . finna wärdet af öfwersättarens åtgärd i betydlig mån *förringad*» (Sv. Litt. Tidn. 1813, sp. 487), »ljudet af hennes röst förekom dem i sjelfwa sömnen *behaglig*» (Mörk, Thecla II: 84), »Kärleken till Fäderneslandet är *grundadt* i det begrepp» (Sv. Akad. H. III: 9), »Arten af Bellmans snille var *sådant*» (Hammarsköld, Sv. Vitt. II: 36), »Äfven Atterbom fann valet af denna dialog *olämplig*» (Ljunggren, Sv. Vitt. Hist. IV: 143),

»omsorgen om lagarnas förvarande var *öfverlemnadt* åt Lagmännen» (Geijer, Sv. fo. hi. I: 196), »Ett drag af oböjlig hårdhet ligger *utbredd* öfver de flesta» (Schück, Sv. Litt. I: 340), »Behandlingen af ämnet är *ledigt* och *behagligt*» (Warburg, Lenngren 154), »Tillträdet till denna klass står *öppen* för de bäst begåfvade» (Rydberg, Vapensmeden 152), »Dikten antar härigenom sjelf ett utseende af inskränkning, af armod, ja af köld, som måste vara *vidrig* för hvarje poetiskt sinne» (Tegnér i Sv. Akad. H. IX: 76), »Inhämtandet af kunskapen om, när ä-ljudet skall betecknas med e, är lika *mödosam* som motsvarande färdighet» (Noreen, Spridda studier I: 120), »recensenten förklarade, att något mera »af sammanträngning» kunde hafva varit *behöflig*» (Wirsén i Sv. Akad. H. från 1886 II: 559), »till och med hela planläggningen för det moderna systemet i uppfostringsväsendet är så absolut *öfverlägset* det gamla» (G. Renholm, Sedt och hördt, 213), »Angreppet mot den enskilde ser något *tvetydig* ut» (Palmblad, Solförmörk. 40), »så länge ännu en skymt af det bortilande fartyget var *synligt*» (Rein, Snellman II: 427), »så är dermed hos mig ingen känsla af åtlöje *förenadt*» (Almquist, Sv. Fattigd. 44), »så blifver äfven resultatet af våra operationer antingen *olyckliga* eller *indecisa*» (Bref af hertig Karl $^{31}/_{7}$ 1790 i Schinkel-Bergman, Bih. I: 87),» om . . . deras Communication med detta fruktbärande land blefve *afskuret*» (Hist. Bibl. 1786, s. 227).

22. Ett fall, då denna konstruktion torde vara regel för all oreflekterad språkalstring, är i uttrycket 'del af något', som styr neutrum. Då äfven här exemplen äro otaliga ur litteraturen nöjer jag mig med några valda: »Efter några månader är störste delen af Wattnet *uttorkadt*» (Hist. bibl. 1784, s. 93), »Våghus-tomten vid Skeppsbron, der sedermera nedersta delen af Bancohuset, blifvit *byggdt*» (Elers, Stockholm, III: 21), »en del af det fiendtliga Infanteriet blef *kastadt* öfverända» (Sv. Akad. H. III: 229), »större delen af huset stod *obegagnadt*» (Canongates Chrön., öfv. I: 87), »var en stor del af Norge *försedt* med nya vägar» (Nord. Familjebok, I: 283), »sökte visa att största delen af Sverige ännu vid Kristi födelse var *obeboeligt*» (Montelius i Ill. Sver. hist. I: 10), »utan blef i stället en del af det Ridderstolpeska huset vid Skeppsbron *anvisadt* åt riksarkivet» (Odhner (?) i Meddel. fr. Sv. Riksarkivet III; 459), »Hela nordvestra delen af hafvet är deremot *uppgrum-*

ladt af slam» (Sv. Hedin, Genom Persien 427), »första delen af hans anförande gick *förloradt* för henne» (A. Branting, Staden (följetongsupplagan) 365), »en större eller en mera inskränkt del af språkförrådet kan vara *förloradt*» (E. Tegnér d. y., Språkets makt, sid. 162), »Största delen af Ungern, som i halftannat århundrade lydt under omedelbart osmanskt välde, var *återeröfradt*» (Hjärne, Karl XII, sid. 39). Icke fullt så vanligt är kanske: »Hälften af Svea land är icke *odladt*» (Thorild I: 164), »blef södra hälften af det land, som bebos af bulgarer, icke *kalladt* Syd-bulgarien» (E. Tegnér d. y., Språkets makt, 109), »war hälften af hans Folk *smittat* af veneriske Sjukdomar» (Hist. bibl. 1786, s. 34), »Resten af bladet *bortrifvet*» (Schück i Kellgrens bref till Clewberg, XXXIII), »göra det öfriga af flottan *klar*» (Toll i bref 1784, Schinkel-Bergman, Bih. I: 24).

23. Adjektivet påverkas vidare ibland af det ord det styr, då detta står emellan hufvudordet och biordet såsom i: »ett förbund af stater, som hoppades kunna vara med förenade krafter Frankrikes oroväckande makt *vuxen*» (Wallis, Ill. verldshist. IV; 51; rättadt), »Ryktet förstorade, sin vana *trogen*, gubben Séchards efterlämnade förmögenhet» (Balzac, Krossade illusioner, öfv. af E. Staaff, IV: 255).

24. Ännu en hufvudtyp återstår, nämligen attraktioner af formen: *djurets svans* är *långt*. De äro inte så vanliga, men förekomma likväl understundom, särskildt i tal. Ex.: »och blef grundens läggande *företagen* i junii månad» (Elers, Stockholm III: 34), »Rättvisans skipande var nu i en betydlig mån *anförtrodd* i dess vård» (N. von Rosenstein, Saml. Skr. I: 126), »Litteraturens stigande, långt ifrån att vara *oförenlig* med en bevarad nationalitet», (Agardh i Sv. Akad. H. XV: 324), »det japanska artilleriets hållning var *höjdt* öfver allt beröm» (Stock. Dagbl. $^{20}/_{10}$ 1904), »Postulatet var å alla sidor godkändt, och problemets lösning så till vida *förenkladt*, som . . .» (korrektur), »ett smittämne, hvars natur icke är närmare *bestämdt*» (korrektur), »Hvaremot denna(!) konstens senare ursprung här i landet synes mera *trolig*» (Vitt. akad. handl. IV: 315).

Nästan alla exempel här kunna emellertid förklaras på annat sätt, hvarför jag inte anser typen starkt bevisad ännu.

25. Förut behandlad är kategorien *kunnat haft* m. fl.; se ÖSTERGREN i Språk och stil I: 103 ff., ej citerad af HELLQUIST, Studier i 1600-talets svenska, sid. 98 bland där anförd littera-

tur. En påverkan i motsatt riktning har framkallat »ett för ungt uttryck för att någonsin *kunnat hafva alliterera*» (Noreen, Spridda studier I: 60), hvilket äfven läses på de två ställen, där uppsatsen i fråga förut varit tryckt, enligt benäget meddelande af förf. — Egendomligt är: »skulle man kunnat hugga honom i marmor och *uppkallat* (uppkalla) bilden» (Lagerlöf, Gösta Berlings saga[5], 3).

26. Den uppställning som jag begagnat för exemplens ordnande har varit en yttre. Det återstår att tala något om orsakerna till attraktionens framträdande i de olika fallen.

Meringer & Mayer begagna för de båda hufvudtyperna af felsägningar termerna *Antecipation* och *Postposition* eller *Vorklang* och *Nachklang*. De äro användbara äfven för en del af de här omtalta attraktionerna. Antecipation föreligger, då man skrifver: »Af engelsmännen *föllo* en sergeant och sårades 6 man» (Aftonbl. 30/11 1900), »här har du askarna, *ett* till hvarje rum» (talspråk), »Öde och *sterilt*, utan ett frö . . . synes honom hans själ» (Levertin, Diktare och Drömmare, 206)[1]. Postposition åter ha vi i exemplen: »ett obotligt organisationsfel i *ett* af de finaste delarna af hans kropps inre byggnad» (Hammarsköld, E. J. Stagnelius, 6), »under ett viktigt skede af *vårt* politiska utveckling» (talspråk) samt de skämtsamma »Betraktom *stopenom* på hyllomen inom skåpdörrenom» (Bellman), »ätom, drickom och varom *gladom*, ty i morgon skolom vi dö» (Strindberg, Sv. Öden o. Äfv.[2] II: 50) och »Gud *bärom* oss armom smålanningom så vist» (J. G. Oxenstierna, Dagbok 42). Postposition föreligger äfven i: »di som burit sej *försumliga* (-ligt) åt» (talspråk).

I åtskilliga fall har man att göra med på sätt och vis mera invecklade förhållanden. Likformighet i ändelser kan sålunda genomföras i flera ord, som inte stå i beroende af de verkligen böjda, som med rätta bära detta släp. Ett slående exempel är: »De voro, som ofvan *nämnda*, tillkomna endast i afsikt att roa» (Warburg, Ill. sv. litt. II: 126; rättadt som tryckfel); ett annat: »den Controll på Boktryckare och Auctorer, som man dömt *tillräckeligt* mot de vigtigaste Statsbrott» (Thorild, Saml. Skr. I: 126); andra äro nämnda i det föregående; såsom

[1] En *vorklang*, som satt subjektet i objektskasus föreligger i: »Det lugn, som et godt samvete medförer, den förtröstan och ståndaktighet, som naturliga och uppenbarade sanningar bibringa oss, *dem* utmärkte hans väsende, dem ägde han» (Vitt. akad. handl. VI: 478).

t. ex. sådana, där hela satsen är så att säga pluralbehärskad och ett enstaka singulart ord har svårt att hålla sin ändelse uppe gent emot mängden, eller: »De misstankar som hans förflutna *väcka*», där a't i 'förflutna' kanske påverkat a't i 'väcka'. Ibland äro exemplen synnerligen dunkla. »Efter ett par dagars arbete uppväxte här ett läger, hvars like knapt förut varit *sedt*» Weibull i Ill. sv. hist. IV: 248) kan ju inlemmas bland dessa ändelsepåverkade ord, eftersom 'sedt' ju föregås af tre -t-former, men när jag läste ut satsen med det rättade: sedd, föreföll mig detta stötande för örat. Jag undrar därför, om inte 'like' är ett sådant ord som kan ha sina bestämningar i det- eller den-genus, allt efter som det ord, som det syftar på, är den eller det. Jag tror jag skulle säga: ett djur vars like inte är *skådat*, men: en man, vars like inte är *skådad*. Vi ha verkligen åtskilliga dylika ord i den oreflekterade framställningen. »En (hel) del» — se ex. ofvan! — »en hel hop» m. fl. styra den-geuus, det-genus eller plural allt efter betydelsen. Exempel finnas i mängd, här får det vara nog med ett par; »Här är visserligen en hel hop redan *undanarbetadt*» (Palmblad, Solförmörk. 96), »en del af dessa *stodo obebodda*» (Styffe, Skandinavien under unionstiden[2], sid. 351; han är likväl så noga med att skrifva: »en del af landet är upplyft*ad*», a. a. sid. 350).

Efter att ha anfört åtskilliga exempel på felaktiga kongruenser säger Hermann Paul (a. a. sid. 286): An den gegebenen Beispielen lässt sich also erkennen, in welcher Weise die Kongruenz sich über das ihr ursprünglich zukommende Gebiet ausgebreitet hat. De exempel han anfört hänföra sig alla, så vidt jag kunnat finna, till det af honom så formulerade fallet: till två satsdelar, som ej kongruera, sällas en tredje, som man plägat kongruera än med den ena, än med den andra; vid tvekan om, hvilkendera rätteligen för tillfället bör bestämma den nya satsdelens form, griper man fel.

I allmänhet är det väl en kontamination af fraser, som föreligger. »Äfven Atterbom fann valet af dialog olämplig» tänker jag mig uppkommet af ett par sådana satser: ». . . fann den valda dialogen olämplig» och: ». . . fann valet af dialog olämpligt»; »Maria, hvars ögon ingenting undgingo» på samma sätt uppkommet ur: »Maria, hvars ögon ingenting undgick» och: »Maria, hvars ögon sågo allting»; »falsk konvention, som under vissa omständigheter kunna brytas» ur: »falsk konvention,

som under vissa omständigheter kan brytas» och: ». . . som vissa omständigheter kunna bryta», »Behandlingen af ämnet är ledigt», ur »Behandlingen af ämnet är ledig» och »ämnet är ledigt behandladt», o. s. v. På detta sätt synas de flesta exemplen uppfattliga. Det är ju synnerligen ofta, som man ägnar så ringa uppmärksamhet åt själfva den stereotyp, med hvilken man uttrycker sig, att man lätt kan konstruera fortsättningen af meningen efter en dess ekvivalent, utan att märka språnget. Ett alldeles särskildt fall är, att författaren använder ett helt annat ord än han från början tänkt sig, hvilket torde förklara exempelvis: »Benzelius fick i rikt mått erfara *denna* statsskickets och händelsernas *välde* (makt?) öfver den enskilde» (Hans Forssell i Sv. Akad. H. LVIII: 388). Ett annat särfall är, att man så öfvervägande ofta har en fras t. ex. i pluralis, att den får behålla pluraländelse äfven då den borde vara singular, t. ex.: »5,289 arresteringar företogos under förlidet år. Det är 1 *flera arresteringar*[1] än under år 1902» (Svenska Folkets Tidning $^{10}/_{2}$ 1904) eller det vid räkning vanliga: »noll *hela* å sju» eller »en *hela* å fem».

Därtill kommer det stora antal fall, då en verkligen befintlig ändelse dragit till sig och stöpt om ett och annat ords ändelse, ehuru orden inte stå i grammatisk kongruens, såsom »Een mykit nyttight örta book».

I sin helhet synes mig mängden af attraktioner i svenskan visa, att äfven de ännu kvarvarande ändelserna äro tämligen på retur för vår språkkänsla. Vill man grafiskt åskådliggöra möjligheterna för ändelserna att påverka den ena den andra, får man lika många och hvarandra korsande linjer som på Meringers och Mayers taflor. Hufvudsaken härvid synes mig vara, att man uppvisar mångfalden och frekvensen af iakttagna afvikelser, Teoretiskt vinnes därigenom en utgångspunkt för betraktelser af kasussystemets upplösning, hvilken inte torde vara att förakta och som sannolikt äfven skall visa sig vara af nytta för bedömmande af enstaka företeelser inom äldre språkskeden. Praktiskt vinnes en ökad insikt i hur det i själfva verket förhåller sig med »språkfel», hvilken kan och bör komma skolbänkarnas befolkning till godo i första rummet, men vidare oss alla, som syssla med och söka bestämma s. k. språkriktighet. Att det

[1] hvilket synes mig alldeles likartadt med det i franskan anmärkta: vers *es* une heure.

med hänsyn till denna kan vara storartadt likgiltigt, om man har singular eller plural, den- eller det-kön, det hoppas jag att ofvan citerade utmärkta, passabla eller dåliga stilisters exempel skola intyga. Därmed bortfaller äfven skälet för att i öfningsskrifning väsentligen drifva ändelsekorrekthetssynpunkten eller att i små språkläror fylla många sidor med bagateller härom. Från dylikt för vår språkalstring tämligen betydelselöst pysslande befriad, kan man så öfvergå till det väsentligare, stilistiken. Jag tillåter mig här, att som slutord citera ett af författaren till den utomordentligt välkomna, i sin åskådning och med sina uppslag banbrytande lilla skriften *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft,* KARL VOSZLER, utsagdt programord: »immer ist und bleibt die Stilistik das α und ω der Philologie.»

Ruben G:son Berg.



ÖFVERSIKT

ÖFVER

TYSKA SPRÅKLÄROR

UTGIFNA

I SVERIGE MELLAN ÅREN 1669 OCH 1874

MED SÄRSKILD HÄNSYN TILL DERAS FRAMSTÄLLNING
AF LJUDLÄRAN

AF

OTTO ROHNSTRÖM



Det tyska språket har hos oss gamla anor, särskildt såsom handels- och affärsspråk: såsom sådant hade det stor utbredning och stort inflytande i vårt land redan under medeltiden. Efter Sveriges deltagande i Trettioåriga kriget blefvo våra förbindelser med Tyskland än lifligare. Det är därför naturligt, att det tyska språket hos oss tidigt gjordes till föremål för ordnadt studium: från den sista tredjedelen af 1600-talet hafva vi den första tyska grammatiken. Sedermera uppväxer så småningom en högst aktningsvärd lärobokslitteratur i detta språk: räknar man också blott med de arbeten, som innehålla grammatik i egentlig mening, finner man likväl, att deras antal till våra dagar uppgår till allra minst ett sjuttio-tal.

En förteckning öfver och en kort karakteristik af de i vårt land utgifna tyska språklärorna kan i någon mån belysa de tyska språkstudiernas historia hos oss. Som emellertid en någorlunda fullständig redogörelse för en sådan mängd arbeten skulle öfverskrida omfånget för denna uppsats, har jag begränsat densamma, dels genom att låta den omfatta endast de verk, som utgifvits mellan åren 1669 och 1874 — det sista verk jag berör är CALWAGENS tyska språklära, såsom bekant en ännu använd lärobok —, dels genom att vid redogörelsen för de olika språklärorna företrädesvis betona de respektive författarnes olika sätt att behandla *ljudläran:* man möter därvid ofta uttryck, som, äfven i all sin knapphet och otymplighet, ej sällan erbjuda intresse ur mer än en synpunkt. Jag har i denna uppsats hufvudsakligen sysselsatt mig med grammatiska arbeten, som nu förnämligast äga historiskt intresse: det blir möjligen ämne för en följande uppsats att behandla de verk, som för oss nu äga aktuelt intresse. Att jag stannat vid år 1874, är naturligtvis alldeles godtyckligt från min sida: med detta år har jag hunnit fram till raden af ännu använda språkläror, och de af mig berörda arbetena omfatta en tidsrymd af omkring tvenne sekel.

Materialet till denna uppsats har jag hämtat från de respektive verk, som varit mig tillgängliga på Kungl. Biblioteket i Stockholm och på Pedagogiska Biblioteket därsammastädes: jag kan naturligtvis på intet sätt ansvara för min förtecknings fullständighet. För de äldre arbeten, som här beröras, har äfven det af L. HAMMARSKÖLD år 1817 utgifna verket, *Förtekning på De i Sverige, från äldre, till närvarande Tider, utkomna Schole- och Undervisnings-Böcker*, varit mig till någon ledning.

I. *Gezelii Grammatica germanica.*

Titelblad saknas. På omslaget står antecknadt: »Utgifven af J. GEZELIUS, Åbo 1669.» (Arbetet är antagligen identiskt med ett verk, hvars titel HAMMARSKÖLD citerar efter en bokauktionsförteckning, som emellertid uppger verkets tryckår till år 1663. Se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* sid. 26) Det är en helt liten volym i 8:o, 32 sidor. Verket har till öfverskrift: »I. N. I. Grammaticæ Germanicæ Synopsis.» Det afslutas med orden: »Plura & prolixiora ex prolixioribus Grammaticis addiscantur.»

Arbetet sönderfaller i fyra afdelningar: I. *De Ortographia; II. De Prosodia; III. De Etymologia; IV. De Syntaxi.* Det är ytterst knapphändigt: *De Etymologia* omfattar omkring 29 sidor, de andra tre afdelningarne blott ungefär 1 sida hvar.

Under sådana förhållanden är naturligtvis ljudläran ytterst summarisk. I all sin korthet afspeglar den emellertid vissa drag af intresse. Så t. ex. uppgifves, att diftongen *eu* »legitur ut *ei*». På grund af arbetets stora knapphändighet är det svårt att säga, hvad förf. menar, så mycket mer som, antagligen genom tryckfel, han, blott på detta ställe, skrifver *eü* för *eu*. Om han menar, att *eu* skall läsas såsom *ei*, har han troligen varit influerad af dialektalt uttal. *ei* (ai) för *eu* (oi) är, som bekant, ett dialektalt uttal, omfattande delar af det mellantyska och det sydtyska språkområdet. Det sammanhänger med den dialektala delabialisering, som lämnat så många spår i tyska skalders rim, såsom t. ex. Höhle: Seele; füllen: stillen; Liebe: trübe; Freund: Feind (Se GOETHE, KÖRNER m. fl.)

Diftongerna *au*, *eu*, *ei* tecknas i utljud med *aw*, *ew*, *ey*, en äldre, nu öfvergifven ortografisk regel, hvaraf spår återfinnas, t. ex. i skrifningen Ew. Majestät för Eure Majestät.

Vidare möter man bland exemplen sådana former som Schaff f. Schaf, Gütter f. Güter, du solt, er sol, af hvilka åtminstone de två första, Schaff, Gütter, *kunna* beteckna uttalet.

Om *tonvikten* anmärkes, att *2-stafviga* ord ha accenten på 1:sta stafvelsen — utom de, som börja med *ge-*, *be-*, *ver-*, *zer-*, och de som äro lånade från latinet och grekiskan. *3-stafviga* ord ha accenten på *antepenultima*, utom *præterita*, »quæ accentum habent in syllaba quæ augmentum sequitur». *3-stafviga* ord, lånade från lat. och grek. ha accenten på *ultima*. Sammansatta ord betona första sammansättnings-delen, utom de med *be-*, *ge-*, *ver-*, *zer-*, sammansatta.

Formläran behandlar först artikeln. Därpå följer en hufvudafdelning, *Nomen*, med följande underafdelningar: *Motio*, d. v. s. adjektivens och substantivens femininbildning; *comparatio; genus; numerus; figura* (»figurae nominum sunt duæ: *simplex* ut geduldig, *composita* ut ungeduldig»); *declinatio* (deklinationerna äro 4: Till *dekl. I* hänföras *alla* maskulina ord. Deklinationstyper: der Engel, der Gesang, der Meister. Till *dekl. II* feminina subst.: die Hand, die Gabe, die Stunde. Till *dekl. III* neutrala subst.: das Schaff, das Land, das Wasser. Till *dekl. IV* hänföras adjektiven efter de tre genera: s. der, die, das Gute, pl. die Guten); *de speciebus nominum* (»nominum alia sunt *primitiva* — Gott, Himmel — alia *derivativa* — göttlich, himlisch»). Läran om *verbet* sönderfaller i följande afdelningar: a) *Genus* (»genera verborum sunt tria, Activum, passivum, neutrum»). b) *Tempus* (ingen skillnad göres på starka och svaga verb, de anföras om hvarandra. Futurum bildas med *ich werde* eller *ich wil*. c) *Modus*. d) *Figura* (»simplex schreiben, composita abschreiben»). e) *Persona*. f) *Numerus*. g) *Conjugatio* (Conjugationes alii constituunt tres, sed sufficit una per tria Genera: — Paradigma Activi generis, paradigma passivi generis, paradigma neutri generis. *Modi* äro 4: indikativ, imperativ, *optativ* och *konjunktiv*. Såsom exempel anföres: *Optativ:* pres. och impf. Wolte Gott ich lehrete; perf. och plusq. Wolte Gott ich hätte gelehret; fut. Wolte Gott ich solte eller *würde* lehren. *Conjunctiv:* pres. so ich lehre, o. s. v., impf. so ich lehrete; perf, so ich habe gehlehret; plusq. so ich hätte gelehret; fut. so ich *werde* gelehret haben).

h) *De impersonalibus* (såsom exempel angifves: man saget es regnet; impf. man sagte es regnete; perf. man hat gesaget es hat geregnet o. s. v. Verbet sagen åtföljer hela tiden troget det opersonliga verbet).

i) De Participio.

Syntaxen är ytterst summariskt behandlad. *De syntaxi nominum* och *de syntaxi verbi* sysselsätta sig något med genitiven, styrd af adjektiv och verb, t. ex. er ist der schwedischen Sprache mächtig o. d.; sich des Trinckens enthalten, eines Dinges bedürftig sein, seiner Gütter beraubet werden m. m. Vidare talas om verb, som styra genit. eller ackus.: er hat *des* genossen, eller: er hat *das* genossen o. s. v. Vidare opersonliga verbs konstruktion med gen. el. dat. Slutligen några ord om partiklarnes syntaktiska bruk.

II. *Ingemarssons Geenstig.*

Titel: *Compendiosa nuper adinventa Semita transmittens in plenam Convenientiæ disconvenientiæ generum in linguis Svecica & germanica cognitionem. Dhet är: En rätt och nyligen uppfunnen Geenstig, Wijsandes huru man behändigst kan genera i Tyskan fatta, jämväl alla nödiga Reglar som en svensk hafwer at achta, den Tyskan lära wil. Såsom ock det förnämbsta en Tysk i Swenska språkets lärande nödigt hafver. Upsökt, upsatt och uthgifwen aff* SWEN TILIANDER INGEMARSSON. *Wästeråhs* år 1672. 142 sidor. 12:o.

Arbetet inledes med en *Dedicatio Authoris*, där förf. resonerar åtskilligt i språkfrågor, framhåller nyttan och nödvändigheten af att studera det tyska språket och förklarar afsikten med ifrågavarande arbete. Vi anföra några punkter därur: »Allt här til hafwer oss våra första föräldrars Förvetenhet och Babels tonbyggares Högferd, Osellhet nog uppåladat. Deras begärlighetz Lust påförde hela vår kropp ofullkommelighet, swaghet och stora Feel. Deras Ährogirighetz Beröm-siuka hafwer så bundet wår tunga, at man offta i et samtahl intet mehr förstår, än sit egit måhl, hvilket om han ey kunde, mer för et fää än en Meniska i dhet fall räcknas måtte. Tänkom nu efftir, huru dyr desse sidstas Dårhet heela Werlden worden är. Största delen aff wår bäste tijdh måste wij använda på språklärande och när wij våra förstånds tänder så länge på denna hårda skaal uttröttat hafwe, kunna de näpligt en liten deel af den rätta förståndz kerna söndertugga. Ak, ett lycksaligst seculum, då allenast et Språåk war! Då kunde man i wiissdom snarare fullkommen warda, än nu i några nödigste Språåk.» Förf. ordar mycket om nödvändigheten af att ej blott lära tala språk, enkannerligen tyska språket, utan ock att tala *korrekt*. Särskildt framhåller han vikten af att i tyskan väl känna ordens genus. Förf. vänder

sig äfven till den *tyskfödde* läsaren, som önskar genom detta arbete lära sig svenska: »Günstiger Deutschgesinnter und schwedischer Sprache geflissener lieber Leser!» Han meddelar vidare i förväg några synpunkter och upplysningar samt framhåller jämförelsepunkter mellan tyskan och svenskan.

Efter dessa dedikationer kommer ett företal: »Företaal til dhen Gunstige Språkälskande Läsaren, hvilken jag Nåd och Välsignelse aff Gudi innerligen tillönskar. Try ting äro enom svensk född och up-född, som thet Tyska Språket wil lära at tala, nödigha:

I. En rätt Pronunciation. II. Copia Vocabulorum. Thet är Rijkt Orde-Förråd. III. Præcepta grammatica».

Ljudläran är ganska knapp. Förf. framhåller svårigheterna för svenskarne att lära prononcera tyskan, hvars olikhet med svenskan han skarpt betonar. »Derföre hafwer man der til af nöden en skickelig, begge språken förstående muntlig Undervisare. Dock», fortsätter förf., »så mycket sig låter skriffteligen underrättas, wil jag ey förhålla».

ch uttalas »ingalunda som *k* utan närmare som *i consonans*, ss. i Schul — schola säges nästan så: *Shjul*, doch så lagande att *i* intet har vocalis pronunciation. Men», tillägger förf. helt pessimistiskt, »fåfengt utan muntlig Underwissning arbetes på *ch* fruchter jag».

ch i början af ord angifves uttalas ss. *k; ü* ss. *y; v* före vokal ss. *f; w* efter *a* och e ss. *u*, — Fraw, Baw, frewen, trew.

b, d, g »i ändan på orden» ss. *p, t, k*. Denna sista regel antyder förtrogenhet med det lefvande språket och en viss observationsförmåga. Detta gäller äfven hvad förf. säger om *tonvikten*. Han framhåller nämligen, att »den första stafvelsen (d. v. s. den som bär hufvudaccenten) *måste med en starck anstööt utföras*» Det något obestämda uttrycket syftar antagligen på det förhållandet, att det expiratoriska trycket (intensiteten, tryckstyrkan) är långt starkare i tyskan än i svenskan, hvars två-stafviga accent (eller s. k. grava accent ss. t. ex. i ordet »ande») ej heller i allmänhet återfinnes i tyskan. Uttrycket kan möjligen ock, om det får antagas gälla ord, där den accentuerade stafvelsen börjar med *vokal*, syfta på den i tyskan vid hvarje initial vokal, äfven i sammansatta ord, oundgängliga glottis-stöten (Kehlkopfverschlusslaut). Äfven det viktiga kapitlet om *satsaccenten* är något antydt, då förf. t. ex. framhåller,

att infinitivmärket *zu* och bestämda artikeln *der, die, das* »bör korrtligst sägas», hvarvid hufvudaccenten bör ligga på följande ord. Äfven andra anmärkningar om uttalet bekräfta författarens ofvan antydda iakttagelseförmåga.

Hvad *formläran* beträffar, äro *genusreglerna* mycket fullständiga. Särskildt en lång lista på *Disconvenientia,* d. v. s. ord, som i tyskan ha ett annat genus än det motsvarande ordet i svenskan. Utförligt behandlade äro äfven *Variantia,* d. v. s. ord, som ha mer än ett genus i tyskan. De grammatiska begreppen äro ofta högst kuriösa. Samma indelning af subst. och adjekt. deklinationer som i GEZELII lärobok. Liksom denna afspeglar INGEMARSSONS arbete naturligtvis ett äldre skede af tyskan, som i många punkter, såväl i rättskrifning som ordformer och syntaktiska vändningar, afviker från modern tyska.

Syntaxen är ytterst torftig. Blott några af dess allra viktigaste element äro medtagna.

III. *Kettelers Compendium.*

Titel: *Compendium Grammaticale Germanicæ linguæ, ex optimis Authoribus, in formam hanc accomodatam, collectum et auctum in usum Studiosorum qui discupiunt addiscere lingvam germanicam, conscriptum a* EPH. ARENT DE KETTELER, Upsala 1676, 4:o. Af denna grammatik finnes i Upsala bibliotek ett exemplar, som dock är inkomplett (se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* sid. 27).

IV. *Barenii Grammatica.*

Titel: *Nova Grammatica linguæ germanicæ præceptis brevissimis comprehensa. Oder: Neue deutsche Sprachlehre, grundkürtzlichst begriffen durch Georgium Barenium.*

1:sta uppl. blott med initialerna G. B., Stockholm 1678, 48 sidor, 8:o. *2:dra uppl.,* »Edition Auctior & correctior», Stockholm 1691, 111 sidor, 8:o.

Genusläran är utförlig. Deklinationerna äro 3, konjugationerna 2, »prima et secunda», samt dessutom oregelbunda verb. Syntaxen är ytterst mager. *Ljudläran* är likaledes ytterst summariskt behandlad, omfattande knappt 1 sida. Däremot förekommer ett vidlyftigt bihang, ett slags ordbildningslära, »Von der Buchstaben Eigenschaft und Veränderung», med en mängd »språkvetenskapliga» utredningar och funderingar om de

olika ordens och bokstäfvernas släktskap o. d. Äfven förekommer där en lång lista på homonymer.

V. *Grammatica Germanico-Sveca.* Wisingsburghæ 1679. 8:o. (Se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* s. 28).

VI. *Jenisch's Enfaldiga Inledning.*

Titel: *Kurtze und Einfältige Vorbereitung zur Erkäntniss Deutscher Sprache. In deutsch und schwedisch auffgesetzet und mit einem Anhang von zweyhundert auserlesensten Sprichwörtern ans Licht gegeben von* CHRISTIAN JENISCH. Stockholm 1698, 8:o, 72 sidor.

Efter diverse dedikationer och företal samt dessa inledningsord:

»Gott, zu deiner Ehre wende
Unsern Anfang, Mittel, Ende!»

vidtager den grammatiska framställning på *två* språk, på vänstra sidan tysk, på högra svensk text. Arbetet omfattar dels *ljud-* och *skriflära* — »Första Capitel eller Hufvuddehl om rätta Skrifwesättet», dels *formlära* — »Andra Capitel om ordens betydelse».

Ljudläran utmärker sig för ett ytterst primitivt framställningssätt med egendomliga definitioner. Så talas t. ex. om »bokstäfver, som förwächslas och äro både *vocales,* när de kallas *i* och *u,* och *consonantes,* när de skrifvas *j* och *v*».

»*s,* hwilket vid Begynnelsen och mitt uti ordet drages långt — *ſ,* men wed slutet af ordet stäckat — s». »wissa bokstäfwer nyttias synnerlig i pronunciationen och uthtalande såsom

at drifwa andan — *h;*

at stöta med tungan — *r* och *s;*

at stöta wid ändan och gifwa ett sagta ljud efter med Tändernas ihoophållande — *m* och *n*».

Formläran är märklig så till vida, som den kan sägas innehålla in nuce åtskilliga välbekanta definitioner på de olika ordklasserna. Så t. ex. börjar framställningen af formläran sålunda: »Alla tyska ord lijka som uthi andra Tungomåhl nämna antingen, hvad som är eller säga hvad som sker eller knippa Tahlet tillsamman efter Saksens Omständigheter, såsom wässa Skiljeord». — *Substantivum* definieras: »det nampn, som visar hvad wäsende det består af sig sielf». *Adjektivum,* »ett till-

sättiande och beskrifvande ord». *Pronomen*, »det nampn som wijser hvilket ibland andra här egentliga förstås skall».

Arbetet slutar med en samling tyska ordspråk samt den fromma önskan:

»Wie den Anfang, so das Ende
Gott zu deiner Ehre wende! Soli Deo Gloria!»

VII. *Fichtelii Wegweiser.*

Titel: *Weg Weiser zur teutschen Sprache, in welchem viele nützliche und högst nöthige Regeln und sonderlige Observationes in Schwedischer Sprache verfasset enhalten sind, nebst angehengten Sueticismis etc. Dazu kömmt ein nutzliches und auss 1604 Wörten angehängtes Vocabularium, verfasset von* JOACH. JOH. FICHTELIO. Stockholm 1717, 168 sidor. 8:o. (Se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* sid. 28).

VIII. AND. HELDMANNI *Paradigmata Part. Orat. Lingvæ Germanicæ.* Holmiæ 1718. 8:o. (Se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* sid. 28).

IX. *Heldmanns tyska språklära.*

Titel: *Grammatica Germanica Swethizans, eller den bäste genwägen till Tyska språket, för en svänsk, wist af* ANDREAS HELDMANN. Stockholm och Upsala, 1726. 107 sidor, 8:o.

Denna lärobok utgick i ej mindre än 8 upplagor, den sista utgifven i Vesterås 1774. Om denna bok fäller C. STRIDSBERG i företalet till sin tyska grammatik (jfr nedan) följande omdöme: »Heldmann utgaf sin grammatica för 60 år tillbaka. Heldmann, en man ur förra Seculum, har ända hitintills bibehållit sig. Detta bör befria honom för allt förklenande, ja, om jag fant 1,000 dåligheter i hans arbeten, hade jag dock knappt hjärta att nämna en. Men det hjälper ej, hans Språklära måste ändteligen utträngas. Det språk han talade och lärde, var i sin barndom, nu är det vid sina manliga år».

I ett »företal till den gunstige Läsaren» redogör HELDMANN för sina åsikter om språkundervisningen. Någon *ljudlära* meddelar han ej, »*ty svenskan öfverensstämmer i anseende till sielfva uttalet och läsandet med tyskan* — — — — där någon liten skillnad förefaller, kan den fast lättare och säkrare munteligen än skrifteligen föreställas». Enligt förf. åsikt bör en

grammatik vara mycket kortfattad, i hufvudsak bestå af paradigm, så att man »*sina disciplars minne, utom de nödiga paradigmata, icke med många reglors öfverläsande plågar och öfverhopar,* utan åligger det fast mer en Språkmästare, att han sielf hvad som helst i språket förekommer, till grunden förstår och vid sin förehafvande undervisning, uti läsande, skrifvande och talande sina Disciplars förseende med skiäl och reglor förnuftigt rättar, ja, och sielf vid hvart och ett infallande tillfälle, det samma så länge påminner, till dess han förmärkt, att de sådant väl fattat och ej vidare däremot fela.»

Såsom grundsats uppställer han att undvika abstrakta grammatiska regler, men att bevisa företeelserna i tyska språket genom jämförelse med modersmålet och andra språk. Arbetet omfattar hufvudsakligen formlära: I. Om nomina och pronomina; II. Om particulis. Men många syntaktiska och fraseologiska anmärkningar, mer eller mindre korrekt affattade, äro öfverallt inströdda. Så förekomma t. ex. många iakttagelser rörande hjälpverbens bruk, skillnaden på thun och machen, samt, jämförelsevis utförligt, »Om prepositionernas bruk». I ett bihang finnes dessutom en framställning om ordföljden, »Om Ordine orationis».

X. *Gieses Tyska Språkmästare.*

Titel: *Then tyske Språkmästaren, hwilken på det tydeligaste lärer, huru en hwar med ringa mödo Swenska och Tyska Språken af sig sielfwom grundeligen och snarligen kan lära. Allom dem som äga lust och åtrå att uppöfwa sig i thesse tu inbördes försystrade Tungomålen till besynnerlig nytto, i wederhörig ordning föreställd, författad och genom trycket allmängjord af* ALBERT GIESE. Stockholm 1730. 512 + 271 sidor.

Arbetet, skrifvet på både svenska och tyska, är mycket utförligt, omfattar grammatik, läsebok, konversationsöfningar, ordlistor m. m. Det består af följande delar:

I. *Om bokstäfverna* (ljud- och skriflära), sid. 4—24. *Capitel 2, Om Bokstäfwernas uttalande,* och *Capitel 3, Om accenten eller Ordens i stafvelsernas utspråhk,* innehålla åtskilliga iakttagelser af intresse angående *ljudläran,* om än uttrycken lida af en viss otymplighet och inexakthet. Så heter det t. ex. om uttalet af *b:* »warder såväl vid början, som slutet af ett ord något mjukare talat än såsom *p*». Om *g* säges: »är i täm-

melig skyldskap med *k*, enkannerligen framför *a*, *o*, *u*, *l*, *n*, *r*, men låter dock något lenare: Glocke som Klocke, Gluckhenne som Kluckhenne.» Det förefaller nästan, som skulle förf. här taga till orda för uttal af stämlöst *b*, *d*, *g*, som är så karakteristiskt för södra och mellersta Tyskland, där dessa ljud ersätta såväl de tonande explosivorna *b*, *d*, *g* som äfven, i många ställningar, de tonlösa explosivorna *p*, *t*, *k* (Jmfr W. VIETOR, *Elemente*, §§ 106, anm. 3; 110, anm. 2; 114, anm. 1).

Om uttalet af *g* säger förf. vidare:

»Efter *n* låter thet något matt: singen, Zunge. Framför *-keit* höres thet litet eller alsintet: Streitigkeit såsom Streitikeit, Standhaftigkeit såsom Standhaftikeit.»

»*Pf* tillsamman äga ett skarpt liud, som faller för en pur swensk tunga tunglyns at vtnämna.»

II. *Om hufvudstycken af svenska och tyska språken* (= formlära, sid. 24—327).

III. *Om syntaxi* (sid. 328—456).

IV. *Om svenska och tyska språkens öfverensstämmelse* (sid. 1—144, ny paginering). Detta kapitel omfattar ordförteckningar af flera slag, bl. a. en alfabetisk förteckning på: »the Fläste Tyska Orden, som antingen för theres Ortographie eller för theres Prononciation eller ock för theres betydelse skull wäl måste åtskiljas — — —», samt ett »Vocabularium poeticum — eller En lätt methoda, huru man på särdeles maner snart så när tusende vocabler lära kan».

V. 1) *Uttog (Auszug) af allmänna och i tal förekommande samtal.* (Dessa samtal öfver hvarjehanda i dagliga lifvet förekommande ämnen äro f. ö. i många afseenden ganska karakteristiska för tiden, ej blott i afseende på språket, utan ock genom sitt innehåll).

2) *Einige kurze Historien* (på tyska och svenska).

3) *En kort undervisning hvad i ett Bref iakttagas bör* (med en hel mängd exempel på hur bref *böra* och *icke böra* skrifvas).

Framhållas må, att tyskan i arbetet i allmänhet är öfverlägsen svenskan, enär den svenska texten öfverflödar af germanismer.

XI. *Zum Feldes Inledning.*

Titel: *Inledning till Tyska Språket, then studerande Ungdomen vid Kongl. Academien i Åbo til tjenst och nytta af de*

bäste Philologis och Grammaticis, med flit i möjeligaste korthe' sammandragen och författad af NICOLAO ZUM FELDE, Åbo, 1734, 93 sid. 8:o.

Såsom inledning förutskickas följande »språkvetenskapliga» anmärkning: »N. B. Det tyska språket är ingen dialekt hos något visst Folkslag eller Nation; uthan af alla dialecter genom de lärdes flijt til den nu för tiden warande zirligheten uparbetat, och öfver hela Tyskland i de lärdas skrifter och i förnäm: Tal brukeligt. Men kan dock ej aldeles och i alla stycken analogice talas eller skrifvas, emedan man därutinnan bruket eller usum i mycket lemna måste».

I företalet betonar förf. att här är fråga om blott en *Inledning* til Tyska Språket, »på det man ej må tänka att det är en fullkommen grammatica».

Ljudläran, sid. 1—8, behandlar accentreglerna ganska utförligt, men är f. ö. knapphändig, omfattande ungefär blott 1 sida. Vi lära där bl. a.:

»*b* warder i ändan på ordet hårt uttalt såsom *p*; *c* såsom *k* eller *z*, hvilket ex usu läras måste, *ch* såsom ett hårt *g* per sibilum; *sch* uttalas med en hård andans utträngande; *ie diphtongus*, när den står i en stafwelse, uttalas som *i*.»

Formläran omfattar sid. 8—55. *Syntaxen*, sid. 55—70, är jämförelsevis fullständig och visar försök till systematisering.

XII. *Heldmanns Testamente.*

Titel: M. AND. HELDMANNS *testamente til den Swenska Ungdomen, som är dess sista Arbete på den Tyska Språkkonsten, hwarom han utförligen handlat, samt inrättat och lämpat densamma enkannerligen til tjenst för en swensk. Jemte Dess bifogade Tankar om den Högtyska Ortographien, som ock et Företal angående Grammatikens rätta Bruk vid ett Språks lärande.* Stockholm 1749. 212 sidor. 8:o.

Sina erfarenheter och sin uppfattning om språkundervisningens metodik har förf. framlagt i det på tyska skrifna företalet: *Vorrede von Gebrauch und Anwendung der Grammatik bey Erlernung der Sprachen.*

Den tyska Språkkonsten sönderfaller i följande afdelningar:

I. *Om Nomen och Articulis.*

II. *Om verbet.*

III. *Om Particulis och Ordine Orationis.* Detta kapitel

har ett bihang: *Om Figuris Etymologicis* = »sådana tillfälligheter (accidentia) uti Partibus Orationis, som förorsaka någon Exception ifrån de vanliga Regler om Tale- eller skrifsättet.»

IV. *Om Syntaxis.* I detta kapitel betonar författaren uttryckligen, att han ej uppehåller sig vid sådant, som från latinets och svenskans syntax är bekant, utan vill förnämligast »framställa de Regler, som inbegripa Idiotismer eller hvad Tyska Språket hafwer egit och besynnerligit i henseende på bemälte tvänne språk».

Arbetets andra del har titeln: »*Unvergreiffliche Gedanken von der Hochteutschen Ortographie*», en samling afhandlingar på tyska om diverse frågor inom ortografi, ljudlära och ordbildning i tyskan, äfven rörande tyskans dialekter. Författaren hade utan tvifvel en för sin tid högst beaktansvärd lärdom och språklig erfarenhet, men hvad särskildt *ljudläran* beträffar, kan han ej sägas öfverträffa sina föregångare i fråga om observationsförmåga af det främmande språkets uttal och af dess språkljuds öfverensstämmelse eller olikhet med svenskans. Vi ha redan påpekat, i hans år 1726 utgifna tyska språklära, hans egendomliga påstående, »att svenskan öfverensstämmer i anseende till själfva uttalet och läsandet med tyskan». Äfven hans ifrågavarande arbete erbjuder, trots dess relativa utförlighet, inga noggrannare iakttagelser om uttalet. Däremot framhåller han utan vidare, att uttalet af *a* och *u* är lika i svenskan och tyskan. Att ej skillnaden mellan det svenska högspråkets velära och tyskans »neutrala» eller »rena», i bland t. o. m. ej så litet palatala, a-ljud, uppfattats, är mindre förvånande: det dröjer nämligen *mycket* länge, innan denna olikhet mellan tyskt och svenskt *a* påpekas i våra läroböcker. Men den utpräglade skillnaden mellan uttalet af svenskt och tyskt *u* borde ej ha undgått en vetenskapsman af HELDMANNS lärdom. Egendomligt nog dröjer det äfven ganska länge, innan uttalet af tyskt *u* särskildt framhålles. RUDBERG, *Tyska språkets uttal*, 1807, och EIMELE, *Tysk Språklära*, 1842, äro de första att påpeka skillnaden. Äfven beträffande uttalet af det tyska *o* är författarens utsago otillfredsställande: »*O* heisst und gilt so viel wie das schwedische *o;* demnach lies in Ochse, ofte, Opfer *o* wie in *oxe*, *ofta*, *offer*.»

XIII. *Undervisning i Tyska språket* af J. H. DENELL, Lund, 1781. Omnämnes med följande ord af C. STRIDSBERG

(se nedan!): »Herr Joan. Hin. Denell, Magr. Philos. och Docens vid Academien i Lund, utgaf derstädes år 1781 Undervisning i tyska språket. Jag vill gerna slippa at dömma därom; bör det icke heller. Han såsom Academicus behöfde ej nedlåta sig til de små grammatikaliska omständigheterna.»

XIV. *Lärobok för Begynnare i Tyska språket* af CARL STRIDSBERG. Stockholm 1783, 104 sid. 8:o.

Denna lärobok var på sin tid mycket begagnad och utkom i ej mindre än 8 upplagor. Sista upplagan är af år 1813.

Uti *Företalet*, där förf. berör några äldre grammatikor (se ofvan!), uttalar han åtskilliga tankar om det tyska språket, dess studium och ställning hos oss. »Tyska språket säges vara lätt för en svensk: jag tror så med. Det är snart lärdt att begagna sig af en gammal vattenagtig Postilla och at tala några rådbråkade Glosor; men att skrifva och tala väl och förstå språkets art och inre värde, är äfven så svårt för oss som för någon annan. Intet utländskt språk förolämpas så mycket i vårt land som tyskan. Knappt är det någon narr, som ej vet badinera med några ord Tyska, hvilka han ofta med flit talar försmädligt. Detta är illa: ungdomen hörer det och får en fördom emot et språk, som i rikhet förenad med manlighet och styrka, öfverträffar det skönaste och täflar med det starkaste Språk i Europa, och som äger ett större förråd på nyttiga och nöjsamma böcker för barn, än alla samtida språk, jag törs nästan säga, sammantagna.» — — — — — — — — — — — — — —
»Man säger, att Tyskan är hårdt. Sant är det, Tyskan intager ej et vekligt och vällustigt öra. Men sant är äfven det, at Tyskan är mindre hårdt än man föregifver.» — — — »Tyskan är ganska rikt. Hvart enda Præsens Infinitivi kan brukas såsom et Nomen Substantivum: hvilken ny tillgång af ord! — — — Men detta Språks yppersta rikedom består i dess otaliga vändningar och Inversioner: en ädel frihet, som man varit nog ond, eller ock okunnig, at kalla ovilkorlighet och brist på stadga.»

En egenhet med ifrågavarande arbete är att äfven den *tyska* texten är tryckt med latinska stilar, något som emellertid är att skrifva uteslutande på förläggarens räkning, enligt hvad som upplyses i företalet.

STRIDSBERGS lärobok innehåller dels grammatik, dels läsebok. Grammatiken omfattar 76 sidor. Den består af Orto-

graphia, Etymologia och Syntaxis. *Ljudläran* behandlas blott i största korthet, sid. 1 och 2. I fråga om sättet att precisera de olika bokstäfvernas ljudvärden, meddelar förf. en och annan anmärkning af intresse. Så t. ex. säger han om *b*, *d*, *g*, att de »låta gemenligen något hårdare i änden af stafvelserna än i början». Därmed vill förf. antagligen framhäfva skillnaden mellan initiala tonande och finala tonlösa explosivor.

»*ch* ingalunda såsom *k* utan mera i gommen. Detta», tillägger förf., »är i Tyskan den svåraste bokstaf att uttala.»

»*s* måste uttalas ganska lindrigt». Uttrycket är märkligt såsom varande förmodligen den första antydan om tonande *s* i tyskan.

Formläran är tämligen bristfällig: föråldrade och dialektala former upptagas ofta, ehuru arbetet utkommit så sent som på 1780-talet, då klassiciteten i Tyskland redan frambragt många af sina mästerverk.

Syntaxen (sid. 58—76) är tämligen utförlig, ordnad efter de olika ordklasserna.

XV. *Übungen für die kleinsten Kinder. Öfningar för de smärste barnen.* Göteborg 1784. 16 sid. 8:o. (Se HAMMARSKÖLD, *op. cit.* sid. 31.)

XVI. *Lärobok för begynnare i Tyska Språket.* Sammandragen ur ADELUNGS *Deutsche Sprachlehre für Schulen.* Utgifven af G. A. SILVERSTOLPE. Stockholm 1805.

Detta arbete har i någon mån karakteren af en »grammaire raisonnée»: den sysselsätter sig ganska mycket med grammatiska definitioner o. d. Utom en inledning, där åtskilliga synpunkter klargöras, består verket af två delar.

I. Den egentliga språkläran, omfattar tre underafdelningar: a) *Etymologien eller Ordens bildning;* b) *Om ordens arter och böjning*, där först en indelning af ordklasserna göres, med deras respektive definitioner, sedan de olika ordklasserna behandlas hvar för sig. *Deklinationerna* upptagas här till ett antal af 8. *Verbens* indelning i reguliera och irreguliera (hvarvid den senare gruppen omfattar både oregelbundna och starka verb) är densamma, som ofta påträffas senare, t. ex. i första upplagan af LYTHS tyska språklära (se nedan!).

c) *Om syntaxis eller Ordens sammanfogning*, behandlar till stor del allmän syntax och är ej som vanligt i tyska språkläror

uppställd efter ordklasserna. Syntaxen består här af följande kapitel: 1) Om enkla ords sammanställning; 2) Om den ordning hvari orden i ett tal följa på hvarandra; 3) Om flera ords förening till en sats; 4) Om flera satsers förening till en period.

II. Ortographien eller läran om ett riktigt skrifsätt innehåller intet af vikt beträffande *ljudläran*.

XVII. *Försök till första undervisningen i Tyska språket* af J. D. FLINTENBERG. Första delen. Stockholm 1805. Ett slags tysk abc-bok för den första undervisningen i språket.

XVIII. *Tyska Språkets uttal* af J. RUDBERG. Göteborg 1807. 16 sidor. 2:dra uppl. 1810.

Detta är det första arbete på svenska, som uteslutande behandlar tyska språkets uttal. Ett för sin tid betydande verk, har det åtskilliga iakttagelser af intresse:

e ljuder »i wissa ord som *eä i ett ljud:* Pferd, Erde — pfeärt, eärde». Förf. syftar här tydligen på det vokaliska, snarast *a*-haltiga ljud, som insmyger sig framför *r* och ofta uttränger detta ljud i många delar af Tyskland, bland annat i rikshufvudstaden. Han tycks vilja rekommendera svenskar att inlära det. Enligt W. VIETOR (*German Pronunciation*, sid. 50) kan detta uttal dock icke räknas till »korrekt» uttal af tyska och det är likaledes förbjudet i »die Bühnensprache» (se TH. SIEBS, *Deutsche Bühnenaussprache*, sid. 55).

e ljuder »framför *n* wid slutet af ord ganska korrt, så att det knappt höres: haben, loben — *habn*, *lobn*», Om också den af förf. angifna regeln ej utan vidare kan sägas vara gällande, är hans uttalande i alla händelser i hög grad märkligt. Han har tydligen lagt märke till det förhållandet, att *e* i ändelser, såsom *el*, *em*, *en*, *er* i regel *icke* uttalas med vare sig *öppet* eller *slutet e-ljud* i tyskan. Visserligen påträffas *öppet* eller t. o. m. *slutet e* i Sydtyskland och i Schlesien, i stark kontrast mot ett uttal närmande sig till *a* eller öppet *å* i norra delar af Tyskland. Men det vårdade uttalet af dessa ändelser är *antingen*, såsom Rudberg angifver, *sonantiskt l*, *m*, *n*, *r* eller ock, ännu hellre, uttalet *el*, *em*, *en*, *er*, med en vokal, som närmast är det engelska »vocal murmur» eller den vokal man i svenskan hör i andra stafvelsen af ordet *gosse*. Det senare af dessa uttal är att föredraga i »Bühnensprache» (se VIETOR, *op. cit.* sid. 30; SIEBS *op. cit.* sid. 42, 57). Detta är emellertid något, som

sällan eller aldrig påpekats i tyska språkläror, äfven af långt senare datum.

Om uttalet af *kort i*, af *o*, af *kort* och *långt u* finnas likaledes träffande anmärkningar: bl. a. må framhållas, att tyskt *u icke* likställes med det svenska *u*. Det dröjer emellertid än några decennier, innan detta kommer våra skolböcker till godo. (Jmfr nedan EIMELES tyska språklära, utgifven år 1842). Däremot likställer Rudberg utan vidare *ü* med svenskt *y*.

Vid *konsonanterna* beröras synpunkter, som, icke heller de, så snart komma till sin rätt i tyska grammatikor. Så t. ex. antydes, att *intervokalt h* är stumt: »mellan *tvänne ee* höres det knappt, t. ex. sehen, gehen.»

Uttalet af *ch* i olika ställningar beröres också. Det framhålles först i hvilka fall det uttalas som *k*, jämte vederbörliga undantag. Vidare säges om uttalet af *ch*, då det betecknar antingen palatal eller velär spirant: »ch har ett egit ljud, med åtskilliga förändringar. *allt efter de olika vokaler som gå före.* Detta ljud kan icke jämföras med något i svenskan.» Den så viktiga skillnaden mellan *ich*- och *ach*-Laut är sålunda här antydd, äfvenså orsaken, hvarpå det olika utalet af *ch* beror.

XIX. *Lärobok i Tyska språket för kongl. krigsacademien.* Utgifven af S. G. SOMMELIUS. Stockholm 1808. 4:de och sista uppl. af år 1833.

Består af *grammatik*, 80 sidor, och Chrestomathie, 416 sidor. Någon *ljudlära* finnes här icke. Skälet härtill anger förf. med följande ord: »Då ett språks rätta uttal icke möjligen kan läras utan muntelig undervisning, och det Tyska, hvad uttalet angår, har nog mycken likhet med vårt modersmål, att tydeligen kunna förstås, äfven när det på samma sätt uttalas, så har man trott sig kunna förbigå alla Regler, rörande Orthographie och Orthoëpie, *hvilka icke sällan förbigås af de flesta Läsare.*»

Vid substantivens deklination afviker förf. från ADELUNG-SILFVERSTOLPE m. fl. Han meddelar visserligen med finare stil tryckt systemet med 8 deklinationer, men framställer själf för korthetens och enkelhetens skull ett system med 3 deklinationer, detta likaledes efter tyska grammatici. Till *dekl. I* föras mask. och neutra med plur. ändelserna -e, -er, -en; till *dekl. II* svaga mask. Glaube o. d. ord samt substantiverade infinitiver på -en, till *dekl. III* fem., svaga och starka.

XX. *Einleitung zur Erlernung der Deutschen Sprache für Schweden.* Herausgegeben von F. E. HAASE, vormaligem Sprachlehrer am Strahlsunder Gymnasium, Lund 1808. 144 sidor 8:o.

Skrifvet af en tysk, med hufvudsakligen praktisk språkbildning till mål och med grammatiken ganska afvikande från de på svenska utkomna tyska språklärorna, omfattar detta arbete utom grammatik äfven läseöfningar, anekdoter, berättelser m. m.

XXI. *Tysk Språklära*, utgifven af CARL HEINRICH. Lund 1809. 176 sidor.

Ett ganska grundligt och delvis utförligt arbete. *Ljudläran* är emellertid knapp och ofullständig. *Formläran* upptar deklinationernas antal till 6 och behandlar särdeles utförligt egennamns böjning. Äfven må nämnas en jämförelsevis fullständig behandling af prepositionernas bruk.

XXII. *Praktisk lärobok i tyska språket med stilöfningar* af CARL HEINRICH, Stockholm 1815. *2:dra* »med flera stilöfningar och en tysk Chrestomathie tillökta» upplagan är af år 1816. Den sista, 5:te, upplagan utkom i Örebro år 1832. Liksom föregående arbete har det till sin upphofsman den framstående läroboksförfattaren Carl Heinrich, bekant äfven genom sina mycket använda lexikaliska arbeten.

XXIII. J. F. BAGGE, *Tysk språklära och läsebok.* Örebro 1820.

XXIV. *Tysk språklära för scholor och gymnasier*, af C. A. CARLSSON. Linköping 1829. 143 sidor.

Arbetet kan ungefär likställas med kortare, förut angifna språkläror. Att märka är en öfverskådlig tabell öfver substantivens deklinationssystem — med 6 deklinationer, samt en förteckning på de neutrala verb, som böjas med haben och dem, som böjas med sein. Åt *ljudläran* ägnar förf. 11 sidor, men är ej vidare lyckad vid angifvandet af de olika ljudvärdena. Vissa iakttagelser af intresse finnas dock: så t. ex. karakteriseras *långt ü* — »*y* med blandning af *i*, *kort ü* — mellan *y* och *ö*.» Uttalandet är af vikt såsom varande första gången man angifvit, låt vara otydligt och äfven delvis inkorrekt, den faktiska olikheten med tyskt *ü* och svensk *y*. Trots den i södra

och mellersta Tyskland så vanliga delabialiseringen, som åt *ü* förlänar uttalet *i*, liksom *ö* där blir *e* o. s. v., måste läpprundadt *ü* fastslås för tyskan liksom för franskan. Märkligt är, att den faktiska skillnad, som sålunda förefinnes mellan å ena sidan tyskt (och franskt), å andra sidan svenskt *y*-ljud, endast framstår tydlig för förf., när det gäller det *korta ü*. Endast i detta fall tyckes han någorlunda tillfredsställande angifva det tyska uttalet: hvad han säger om uttalet af *långt ü* är felaktigt, för så vidt det gäller högspråkets uttal. Hans åsikt, att tyskans *långa ü* närmar sig *i*, delas emellertid äfven af EIMELE (se nedan!), hvars i många stycken noggranna och förträffliga uttalslära felar på denna punkt. Egendomligt nog finner man i flere senare utgifna språkläror (LYTH, HJORT-BRODÉN och LIDFORSS, se nedan!) samma begränsning vid angifvandet af ljudvärdet af *tyskt ü:* alla tre märka blott skillnad på tyskt och svenskt *y*-ljud, när vokalen är kort.

XXV. *Tysk språklära för Nya Elementarskolans 3:dje klass.* Stockholm 1831.

Ett i uppställning alldeles enastående arbete. Är ett slags pedagogisk handbok, anordnad i frågor och svar, där samtidigt med den tyska formlärans inlärande äfven de allmänna grammatiska begreppen så småningom utvecklas. Den grammatiska terminologien afviker helt och hållet från den vanliga — här föreligger en tydlig tendens att anknyta den tyska grammatikundervisning till undervisningen i modersmålet. Latinska termer äro i allmänhet ersatta af svenska, mer eller mindre lyckade omskrifningar.

XXVI. *Lärokurs i tyska språket för rättläsningen, tydningen och skrifningen*, af C. F. VIERECK. Gefle 1832. 470 sidor.

Verket inledes med ett slags allmän grammatik: »Inledning till Uppfattningen af taldelarne och talbyggnaden.» *Lärokursen i tyska språket* omfattar: 1) Uppsatser för innanläsningen; 2) Uppsatser för den första tydningen, jämte Etymologiska tabeller till minnesläsning (med detta senare uttryck menar förf. formläran); 3) Uppsatser för den första skrifningen (= ortografi, syntax); 4) Ytterligare uppsatser för tydningen (= läsebok) 5) Ytterligare uppsatser för skrifningen (= skriföfningar).

Hvad beträffar *ljudläran*, berör förf. uti företalet helt förbigående och i största korthet några regler om uttalet af *ch* såsom *k* framför *s*, och såsom *sch* i ord, lånade från franskan.

I »uppsatser för innanläsningen» meddelas de olika tyska språkljuden med rikhaltiga exempel för läsöfningar.

Vid *diftongerna äu* och *eu* angifves uttalet »nästan som *oj*», en riktigare uppgift än det man vanligen påträffar hos andra grammatici, både förr och senare, hos hvilka ljudvärdet i dessa diftonger sättes = öj. Detta *senare* uttal, med dess många varianter, påträffas visserligen inom flera delar af Tyskland, särskildt i nordöstra delen af landet, men är att anse ss. dialektalt. Diftongerna *äu* och *eu* böra uttalas ss. *oi̯* (eller *oe̯*, *oö̯*). (Se VIETOR, *Elemente*, § 44; VIETOR, *German Pronunciation*, sid. 34; SIEBS, *op. cit.* sid. 54).

ei angifves uttalas »nästan som *aj*», detta i motsats till många senare språkläror, hvilka, alldeles obefogadt, göra skillnad på uttalet af *ai* och *ei* (Jmfr nedan!).

Däremot förekommer bl. a. den felaktiga uppgiften, »att *h* mellan tvenne vokaler är ljudande».

XXVII. *Lärobok uti Svenska och Tyska språkens grammatik till nybegynnares tjänst*, utgifven af C. L. BOSTRÖM. Stockholm 1834. 100 sidor.

Såsom framgår af titeln, är arbetet en framställning af den svenska och tyska språkläran för att hos eleverna inprägla den allmänna grammatikens hufvudsatser.

XXVIII. *Tysk Språklära jemte förberedande Explications- och skriföfningar* af J. E. LYTH. Stockholm 1834. 146 + 68 s. 8:o.

Af alla hittills i vårt land utkomna tyska språkläror har denna utgått i de flesta upplagorna och varit mest använd. Jämte tillhörande skrif- och extemporalieöfningar, läsebok, ordbok m. m. har den upplefvat ej mindre än 16 upplagor, däraf den sista år 1884. I fråga om fullständighet och redig uppställning afsticker den fördelaktigt från förut utgifna arbeten och kan sägas ha gjort epok i språklärornas historia inom vår lärobokslitteratur. Den utveckling och förbättring de olika upplagorna undergått är högst betydande, något som f. ö. ej är så underligt, i betraktande af att ett halft sekel förflutit mellan dess första upplaga och dess sista.

I ett företal till första upplagan anger förf. i hvilken ordning undervisningen i tyska språket efter hans lärobok bör fortgå. Först genomgås *uttalsläran* — denna är försedd med läsöfningar. Så genomgås *Etymologien* (formläran) med mot-

svarande progressivt ordnade explikationsöfningar. Därefter användes såsom underlag för lektyren en större läsebok eller någon lättare författare. Samtidigt studeras *syntaxen* med motsvarande skriföfningar.

Arbetet omfattar:

1) *Ljudlära* med läseöfningar. Såsom helt naturligt är i ett verk, hvars många upplagor utkommit under loppet af så lång tid, har ljudläran likaväl som andra delar af grammatiken undergått stora förändringar och modifikationer, så att stora olikheter förefinnas mellan de första och de sista upplagorna.

Redan *1:sta upplagan* ägnar ljudläran ganska stor uppmärksamhet. Vi framhålla bl. a. följande: *a* angifves utan vidare låta i tyskan som i svenskan. Om *e* (långt), säger förf., att det ibland närmar sig *ä*. Detta syftar måhända på det bekanta sakförhållandet att, särskildt i mellersta och södra Tyskland, en mängd med *e* stafvade ord ofta uttalas med *ä*-ljud, ett uttal, som visserligen ofta har ett visst berättigande såsom afspeglande den historiskt-fonetiska utvecklingen, men som likväl anses mindre att rekommendera än uttalet med *e-ljud* (jmfr SIEBS, *op. cit.*, sid. 37 o. f.; VIETOR, *Elemente*, § 52; VIETOR, *Germ. Pron.* sid. 14, 15). En iakttagelse, som ej är utan vikt, är anmärkningen om uttalet af *kort i*, »närmare till ljudet *e* i svenska ordet *hett*». Här är tydligen författarens mening att framhäfva den bestämda skillnad, som i tyskan, i olikhet med svenskan, råder mellan *långt i*, som är »narrow» och *kort i*, som är »wide».

Likaledes vid uttalet af *långt o* i tyskan gör förf. den iakttagelsen, att dess *å-ljud* är mer slutet än svenskans, en observation, som är fonetiskt riktig, men som vid undervisningen i skolorna är föga uppmärksammad. Detta bör emellertid noga beaktas så väl vid uttalet af detta ljud i tyskan som i franskan, hvars å-ljud frambringas med än mer energisk tung- och läppartikulation och är mer rundadt än det tyska.

Däremot angifves utan vidare, att *långt u* är = svenskans *ū*, ett fel, som är af gammalt datum i tyska språkläror, men af RUDBERG i hans uttalslära redan beifradt (se ofvan!).

»*Kort u* ljuder något på *å.*»

Uttalet af *långt ü* angifves likaledes felaktigt vara = svenskans *y;* vid *kort ü* har förf. däremot aning om det rätta ljudvärdet, då han säger: »*kort ü* ljuder något på *ö*». Såsom ofvan är antydt, återfinnes samma uppgift om uttalet af *kort ü* uti

C. M. CARLSSONS år 1829 utgifna tyska språklära. (Jmfr härom vidare nedan!)

Om diftongernas uttal må anföras följande:

ai, ay såsom *aj*, »närmar sig likväl något åt *ej*».

äu, eu »nästan som *öj*». (Jmfr ofvan!)

ei, ey sägas uttalas såsom *ej*, således noga skildt från *aj*. En bestämd tendens att skilja de båda diftongerna *ai* och *ei* tyckes genomgå de flesta svensk-tyska språkläror. Ett sådant uttal tillhör dock endast dialekterna: i vårdadt språk, såväl i dagligt tal som på scenen, bör såsom ljudvärde för både *ei* och *ai* sättas *ai̯* eller *ae̯*, hvarvid diftongens första komponent är ett »neutralt» eller i någon mån palatalt *a* (W. VICTOR, *Elemente des Phonetik*, § 48). I sistnämnda fall äger LYTHS ofvan angifna uppgift om uttalet af diftongen *ai* något berättigande.

Om uttalet af *konsonanterna* må införas följande:

Skillnad mellan *b, d, g* i början och i slutet af ord eller stafvelse framhålles.

Den viktiga skillnaden mellan *ach*- och *ich*-Laut, som är antydd för första gången hos RUDBERG (se ofvan!) framhålles äfven här, ehuru ej i de tydligaste ordalag: »*ch* uttalas med ett ljud, som bildas i strupen, men djupare *framför (!) a, o, u, (ai, au)* än *framför(!) ä, e, i, ü,, y (äu, eu, ei, ey)*». Om man utbyter ordet *framför* mot *efter*, blir regeln någorlunda korrekt formulerad.

h i början af stafvelse säges uttalas som i svenskan: regeln är så till vida inkorrekt, som det icke angifves, att intervokalt *h* är stumt. Detta har dock af föregående författare (RUDBERG) antydts.

Skillnaden mellan tonande och tonlöst *s* beröres.

sch likställes utan vidare med det svenska *sj*, en uppgift. som är alldeles felaktig, men torde förekomma i de flesta tyska språkläror.

sp och *st*. Det däri förekommande *sch*-ljudet framhålles.

Jämföra vi med den *1:a* upplagan den sista, den *16:de*, finna vi många af de ofvan antydda felen rättade. Dessutom har mycket nytt tillkommit. Särskildt den svåra frågan om vokalernas *kvantitet* är här behandlad ganska uttömmande.

Åtskilligt felaktigt kvarstår dock ännu: Skillnaden mellan *ai* och *ei* framhålles fortfarande.

ü likställes fortfarande med svenskt *y*.

äu, eu »nästan som *öj*».

Skillnaden mellan *ach-* och *ich*-Laut söker förf. tydliggöra genom jämförelser med andra språk. Så sammanställer han *ach*-Laut med det spanska *j*, det holländska *ch*. Detta kan nu möjligen försvaras i en populär handbok. Värre är, att han sammanställer *ich*-Laut i sådana ord, som ich, Blech, Eiche, euch, Bücher, echte Tücher, o. d. med uttalet af *ch* i franskan. Om något ljud i tyskan skall jämföras med det franska *ch* är det uttalet af *sch*, ty dessa båda ljud erbjuda stora likheter med hvarandra: båda ljuden uttalas med dorsal-alveolär tungartikulation (det *tyska* *š* äfven med dorsal-postdental, det *franska* *š* äfven apikalt-dentalt). Vid bildningen af det tyska medverka läpparna, vid det franska intet eller föga (VIETOR, *Elemente*, §§ 84, 86).

Formläran. Substantiven indelar LYTH i 6 deklinationer (1 = starka subst. m. plur. ändelse *-e;* 2 = starka subst. m. plur. ändelse *-er;* 3 = starka subst. utan plur. ändelse; 4 = svaga subst.; 5 = subst. af typen Name; 6 = subst. af blandad deklination). Verben indelas i *reguliera* (= svaga) och *irreguliera*, till hvilkas *1:sta klass* förf. hänför de oregelbundet svaga (præterito-præsentia, samt brennen m. fl.) och hvilkas *2:dra klass* omfattar alla starka verb.

Efter *formläran* följa explikationsöfningar från tyska till svenska, ordnade efter grammatikens olika delar samt försedda med ordlista. Så följer *Syntaxen*, hvilken liksom formläran är indelad efter de olika ordklasserna. Därpå följa skriföfningar, dels ordnade efter syntaxens olika delar, dels blandade öfningar. Slutligen följer en mindre läsebok och en ordbok.

I den 16:de upplagan är grammatiken långt utförligare och fullständigare och har i mycket moderniserats t. ex. i fråga om substantivernas deklinationer och verbens konjugationer, men uppställningen och anordningen är dock i stora drag den samma, med sina progressivt, efter grammatikens olika delar, ordnade explikations- och skriföfningar m. m. Öfverhufvud kunna LYTHS läroböcker i tyska språket uppställas såsom typer för äldre, på strängt logiskt grammatikstudium fotade, språkundervisningsmetoder.

XXIX. *Tysk Språklära jämte Läsebok och Ordbok*, utgifne af F. G. ENGELBREKT. Stockholm 1835. Grammatiken omfattar 48 sidor och åtföljes af en längre läsebok samt ordbok.

I företalet anger förf. sin afsikt med arbetet: »Anledningen till detta arbete har varit Författarens önskan att för ett modereradt pris, uti en enda bok, förena hvad en lärjunge till en början behöfver känna utaf det Tyska språket. — — — — På grund af andras omdöme och egen erfarenhet har Författaren sökt att göra språkläran så tydlig och enkel som möjligt, på det att dess lärande ej måtte uttrötta dem, som egentligen blott *läsa språket för att kunna förstå de arbeten, hvilka äro författade på Tyska*». Den här angifna ståndpunkten följes konsekvent i den knappt affattade grammatiken, som omfattar uttalslära, formlära samt en ytterst summarisk syntax. *Uttalsläran* är mycket knapphändig och vida underlägsen samma kapitel i den ett år tidigare utkomna första upplagan af LYTH.

XXX. *Lärobok i tyska språket, innehållande Språklära, Skrif- och läseöfningar samt Ordbok*, utgifven af C. N. ÖHRLANDER, Stockholm 1836. Har utgått i flere upplagor: 1839, 1840 m. fl.

Grammatiken omfattar 71 sidor och åtföljes af en mängd skriföfningar, ordnade efter språkläran. Den följande Chrestomathien består dels af en elementarbok, uppställd efter språklärans olika delar, dels af läsebok med utförlig ordbok. I framställningen af substantivernas deklinationer öfverensstämmer förf. med LYTH.

Åt *ljudläran* ägnas äfven några sidor. Denna är emellertid underlägsen den i LYTHS språklära framställda, innehåller färre riktiga iakttagelser och flere fel, så t. ex. göres där ingen skillnad på *ich-* och *ach*-Laut.

För det *frikativa* (velärt eller palatalt) uttalet af *g* i vissa ställningar varnar förf.: han medger emellertid, att man ofta får höra detta uttal i mellersta Tyskland, i synnerhet i Preussen. Uttalandet är märkligt, ty här påpekas för första gången i en svensk-tysk språklära ljudföreteelser, som påträffas i stora delar af norra och mellersta Tyskland. Frågan, hvilket uttal af *g* en utländing bör inlära är mycket svårlöst, då så stor skiljaktighet råder i olika delar af Tyskland och då icke heller »die Bühnensprache» härutinnan är enhetligt. Dock torde uttalet af *g* såsom *tonande explosiva* afgjordt vara att föredraga *i början af stafvelse*, såväl *initialt* som *inuti ordet*. Det utljudande *g* bör uttalas såsom tonlös frikativa i ändelsen *-ig*. I andra fall har

man att välja mellan tonlös explosiva eller tonlös frikativa. (Jfr SIEBS, *op. cit.* sid. 70—74).

XXXI. *Tysk Grammatik till bruk för högre lärdomsskolor och undervisningsanstalter* af C. JULIN-FABRICIUS. Stockholm 1837. 252 sidor.

Är ett i många hänseenden framstående verk, i grundlighet och utförlighet öfverlägset samtliga förut utgifna språkläror. I Företalet framhåller förf. åtskilliga viktiga synpunkter: »Utarbetandet af en tysk grammatik med ständigt afseende på tyska språkets *nuvarande grammatiska vetenskap* — — — har jag så mycket mindre kunnat anse för ett öfverflödigt eller ändamålslöst arbete, som de hitintills här i landet utkomna tyska grammatiker icke synas hafva hållit jämna steg med den nyare tidens forskningar i denna gren af tyska litteraturen. — — — I närvarande Grammatik — — — har jag velat försöka att åstadkomma ett arbete, hvilket åt hvar och en, som bland oss studerar Tyska språket, kunde gifva en klar åskådning dels af språkets fundamenter, dels af de nyaste och fattligaste systemer, efter hvilka dessa fundamenter blifvit ordnade och där man sökt att uppföra språkets byggnad efter lagar, hvilka, såsom resultater af de förträffligaste tyska grammatisters djupare och grundligare forskningar, hämtats från språkets egendomliga anda och väsende, äfvensom dess historiska utveckling, och icke, såsom länge varit händelsen, till en del grundats på empirism och ofta godtyckligt uppställda grundsatser.»

Som af det ofvan citerade framgår, uttalar förf. såsom sin afsikt att bygga sin språklära på vetenskaplig grund, sådan som hans egen tids forskning lagt. Förf., själf tysk till börden, stöder sig dels på rik praktisk erfarenhet och egna iakttagelser inom sitt modersmål, dels ock på en mängd samtida språkforskare, af hvilka han bl. a. anför: BAUER, BECKER, BERNHARDT, DIESTERWEG, GRIMM, GÖTZINGER, HERLING, LORBERG.

Såsom *inledning* meddelar arbetet en vetenskaplig framställning om de olika språken och deras släktskap, om det tyska språkets historia samt något om dess dialekter.

Följer så *ljudläran*, som JULIN-FABRICIUS behandlar vida kortare och mindre tillfredsställande än öfriga delar af det lärda arbetet. Äfven ljudläran har samma vetenskapliga läggning

som verket i öfrigt, men erbjuder få iakttagelser af intresse. Den är förutom *deskriptiv* äfven ett slags *historisk* ljudlära.

Samma iakttagelse om ljudvärdet af det *korta i*, som finnes antydd hos LYTH, spåras ock här: »*i* uttalas som *e* uti svenska ordet *eld*, t. ex. ich will.»

Den vetenskapliga karaktären i arbetet framgår bl. a. af hans sätt att indela konsonanterna, i *liquidae* och *mutae*, de *senare* i *läpp-*, *gom-* och *tungbokstäfver*. Denna indelning är gjord med hänsyn till de ljudbildande organerna. Äfven en annan indelningsgrund, *bildningssättet*, anför förf., då han framhåller, att konsonanterna ock kunna indelas i: »*blåsande*, *flytande*, *aspirerande*, *veka* och *hårda*».

I *formläran* påträffa vi för första gången indelning af substantivens deklinationer i *svaga* och *starka;* verben indelas, likaledes för första gången, i *svaga*, *starka* (de senare i tre klasser, hvar och en med olika typer) samt *oregelmässiga* (af hvilka senare finnas dels *svaga*, dels *starka*, dels äfven blandade [præterito-præsentia]).

XXXII. *Tysk språklära* af H. K. TULLBERG, Lund 1838.

Tullberg var adjunkt i österländska språk vid universitetet i Lund. Ifrågavarande arbete är ett försök att till grund för deklinations- och konjugationssystemen i tyskan lägga ett visst system, omfattadt af den dåvarande historiska språkforskningen. Följden har emellertid blifvit, att det hela är mycket otydligt och svårfattligt och författarens försök har icke heller vunnit någon tillslutning. För att nämna blott ett exempel på författarens terminologi må anföras, att han indelar *verben* i *öppna hufvudarter* och *slutna hufvudarter*. Den *förra* i sin ordning i *tre* klasser, den *senare* i *sex*. I *företalet* polemiserar förf. mot JULIN-FABRICIUS' termer *svaga* och *starka*, på tal om deklination och konjugation.

Framställningen af *ljudläran* lider af samma fel som hans grammatik i öfrigt: den lärda framställningen af ljudens uppkomst, deras motsvarighet i äldre språkperioder o. d. grumlar framställningens klarhet och hindrar de praktiska iakttagelsernas nödiga skärpa.

XXXIII. *Lärobok i tyska grammatiken. Till Ungdomens tjenst vid Elementarläroverken*, utgifven af S. J. FILÉN. Jönköping 1839. 72 sidor 8:o.

Ett knapphändigt och obetydligt arbete. Består af formlära och syntax. »Substantiven hafva två böjningssätt, nämligen *det nya, svagare* och *det äldre, starkare (!).*»

XXXIV. *Tyska språkets oregelbundna verber*, grammatiskt fragment af G. J. REINIUS. Kalmar 1841. 35 sidor.

XXXV. *Tysk språklära med allmänna grammatikaliska förklaringar samt Inledning innehållande en kort öfversigt af Tyska Språkets och Litteraturens historia* af F. EIMELE. Örebro 1842. 353 sidor.

Detta synnerligen grundliga och utförliga arbete har en *Inledning*, omfattande *dels* »Öfversikt af Tyska språkets och Litteraturens historia», *dels* några allmänna anmärkningar om »språk, språkvetenskap, språklära».

Ljudläran, som omfattar 21 sidor, har behandlats med stor omsorg och uppmärksamhet. *Första afdelningen* af ljudläran omfattar språkljudens uppkomst, namn och indelning, ett slags *allmän fonetik*, som naturligtvis ej motsvarar nutidens anspråk, men för sin tid är mycket märklig. Intresse för oss har förnämligast ljudlärans *andra afdelning*, språkljudens uttal. Denna behandlar *dels* de enskilda ljudens, *dels* stafvelsernas, ordens och satsernas uttal, m. a. o. *ordaccent* och *satsaccent*. Framställningen innehåller många iakttagelser af värde, hvarigenom den höjer sig öfver de flesta föregående arbeten om tyska språkets ljudlära. Visserligen äro många uppgifter om vokalernas uttal föga tillfredsställande, då förf. bl. a. affärdar de svåra och viktiga frågorna om uttalet af *e*- och *ä*-ljud i tyskan med yttrandet: »*ä* såsom i svenskan, men i vissa ord närmar sig dock *långt ä* ljudet af *e*, t. ex. Bär, nähren, Majestät». Äfven vid beskrifningen af uttalet af *ö* och *ü* är förf. ej vidare lycklig: »*ö* ljuder, då det är *långt*, något djupare än i svenskan och mindre olikt *e*, t. ex. Höhle, röthlich» (måhända har förf. påverkats af sådana tyskars uttal, hos hvilka genom dialektal delabialisering *ö* uttalas såsom *e*); »*ü* ljuder som svenskt *y*, stöter dock i allmänhet något på *i*», ett angifvande af ljudvärdet på *ü* som naturligtvis är alldeles felaktigt, så framt det ej möjligen kan skrifvas på samma slags dialektala inflytande, som visat sig vid betecknandet af *ö*-ljudet.

Men å andra sidan må framhållas, att här för första gången tydligt påpekas skillnaden mellan det svenska och det tyska *u;*

här betonas vidare förstummandet af *intervokalt h*, uttalet af *b*, *g*, *d* såsom *p*, *t*, *k* i slutet af ord eller stafvelse, skillnaden mellan uttalen af *sch* och *ch*, olikheten mellan uttalen af *sp*, *st* i början och inuti ord. Stor vikt är lagd vid framställningen om kvantiteten, om ordaccenten m. m. Och för första gången i en svensk-tysk grammatik talas här om *satstonen*. I sin särskildt utgifna ljudlära, *Lära om tyska språkets uttal jemte en kort öfversikt af språkets hufvuddialekter*, gifver EIMELE en i detaljer ännu utförligare framställning.

Formläran behandlar och diskuterar de allmänna grammatiska termerna o. d. Den består af följande delar: 1) *Ordbegreppsläran* — de olika ordklassernas definitioner, klassificering, genusregler, listor på verb, prepositioner m. m.; 2) *Ordbildningsläran*, som är bredt och utförligt anlagd; 3) *Ordböjningsläran*, om deklination och konjugation m. m. Särskildt verben äro mycket utförligt behandlade.

Satsläran är dels *allmän*, dels *speciel* syntax.

XXXVI. *Tysk språklära jemte stilöfningar samt läsebok och ordbok* af O. LEFFLER. Stockholm 1842.

Själfva grammatiken omfattar ett hundratal sidor, därpå följa ett antal skriföfningar samt slutligen en läsebok med tillhörande ordbok. Arbetet är därjämte äfven ett slags elementarbok, ty hvarje liten underafdelning af den grammatiska framställningen är åtföljd dels af ett tyskt öfversättningsstycke med tillhörande glosor, dels ett stycke för öfversättning från svenska till tyska. Hvarje sådant stycke består af lösryckta meningar, utgörande exempel på den eller de regler, som nyss framställts, *Ljudläran* är knapp och bristfällig: förf. har tydligen ej tillgodogjort sig föregående förtjänstfulla arbeten.

XXXVII. *Anvisning till tyska substantivernas deklinationer och genera*. 8:o. (Språklärar FRISKS förlag, 1856).

XXXVIII. *Lärobok i tyska språket efter prof. H. G. Ollendorffs nya metod*, utarbetad af J. U. GRÖNLUND. Stockholm 1857.

Liksom andra arbeten af samma förf. gjorde detta ganska stor lycka. Det utkom i 6 upplagor, den 6:te år 1876.

Hela lärostoffet är här fördeladt på ett antal af 150 lektioner, innehållande grammatik, elementar- och läsebok, samtalsöfningar,

skriföfningar, allt efter den välbekanta Ollendorffska metoden, som på sin tid åtnjöt stort anseende, när det gällde att praktiskt inlära ett språk. Bristen på enhetlighet och system i de kunskaper, som sålunda meddelas, samt det till leda enformiga omtuggandet af lärostoffet, hvarvid några vissa ord och fraser sättas i alla möjliga såväl tänkbara som, i all synnerhet, otänkbara kombinationer, allt detta har för länge sedan utdömt metoden, som dock på sin tid utan tvifvel fyllt ett praktiskt behof. Någon sammanhängande framställning af *ljudläran* äger arbetet naturligtvis ej. Dock gifver det en och annan praktisk vink, så t. ex. att tyskt *u* uttalas ungefär som franskt *ou*. Visserligen uttalas det franska *ou* med trängre läpprundning än det *långa tyska u* (det *korta tyska u* uttalas något öppnare än det *långa* — det *långa u* är »narrow, det *korta u* är »wide» —), men vid det *praktiska* inlärandet af tyskan och franskan torde denna skillnad för oss svenskar ej vara af någon större betydelse.

XXXIX. PEDER HJORTS *Den tydske Sproglære* har varit ett i sitt hemland mycket användt arbete. Första upplagan utkom 1828, den 7:de 1858. Det öfversattes till svenska af I. J. BRODÉN. Dess 1:sta upplaga är af 1853, dess 2:dra af 1857, dess 3:dje af 1865 med titel: *Tysk grammatik efter* P. HJORT. Bearbetad för den svenska undervisningen af I. J. BRODÉN.

Denna *tredje* upplaga är betydligt omarbetad. Den är dessutom försedd med »en följd af öfningar, beräknade för detta språks methodiska behandling på undervisningens första stadium». I och med det att tyskan vid de allmänna läroverken började läsas i första klassen och sålunda blef »grundläggande språk», hade man behof af en dylik till grammatiken lämpad elementarbok. Den egentliga grammatiken, som omfattar 111 sidor, är klar och kortfattad. Här möta vi uttrycken *stark*, *svag* och *blandad* om substantivens deklination.

Ljudläran är ej utan förtjänster. Visserligen likställes *långt ü* fortfarande med svenskt *långt y*. Men däremot framhåller förf., att »*kort ü* uttalas med en dragning åt *ö*, t. ex. Mütter, Hülfe». Då nu *tyskt ü* har den rundade läppställningen gemensam med *ö*, är anmärkningen ganska träffande och otvifvelaktigt uttryck för en riktig iakttagelse. Hvarför förf. låter anmärkningen endast gälla *kort ü*, och icke likaledes *långt ü*, som

bildas på samma sätt, endast något mer slutet, — det *långa ü* är »narrow», det *korta ü* är »wide» — är icke godt att säga. Påfallande är, att icke denne förf. är ensam om att göra denna skillnad på ljudvärdet af *långt* och *kort ü*. Såsom ofvan är framställdt, framhålles denna felaktigt angifna skillnad i uttalet af *långt* och *kort ü* redan hos CARLSSON (1829) och LYTH (1834), och båda dessa författare visa sig, såsom HJORT-BRODÉN, äga uppfattning af den labiala karaktären af *kort ü*, men sakna densamma, när det gäller *långt ü*. Andra författare likställa utan vidare såväl *långt* som *kort ü* med svenskt *y*, några gå t. o. m. ända därhän, att de påstå det tyska *ü* har »dragning åt *i*». (Jfr ofvan).

Diftongerna *ai* och *ei* sammanställas här till ett gemensamt uttal — detta är första gången man bestämdt uppgifver försöket att i uttalet skilja dessa diftonger. Såsom vi redan ofvan haft tillfälle påpeka, är också någon sådan skillnad obefogad: *ei* och *ai* uttalas båda såsom *ai*, hvarvid diftongens första komponent är kort »neutralt» eller »rent» *a*. De flesta föregående arbeten skilja dock på uttalet mellan *ei* och *ai*. Den ende, som före HJORT-BRODÉN sammanfört uttalet af de båda diftongerna är VIERECK, år 1832 (se ofvan!).

Redigt och korrekt framställes skillnaden mellan *ach-* och *ich*-Laut; vidare säger förf., att *sk*, *sp*, *st* uttalas med *sch*-ljud. Påståendet att *sk* i detta fall likställes med *sp* och *st* är ett drag, som genomgår flere af de följande språklärorna. Detta är emellertid felaktigt eller anger på sin höjd dialektalt uttal: *sk* förekommer endast i ord af främmande ursprung, inkomna i språket, sedan den ljudlag, enligt hvilken ursprungligt *sk* > *sch*, längesedan upphört verka. Därför är *sk* i sådana ord som Sklave, Skandal, Skelett, Skizze, Skribent, Skat, Reskript, subskribiren, skeptisch m. fl. att uttala med vanligt s-ljud. (VIETOR, Elemente § 84, anm. 3.; SIEBS, *op. cit.* sid. 60).

PEDER HJORTS grammatik blef äfven bearbetad af J. ROTHLIEB, tyska församlingens pastor i Stockholm. Denna upplaga är af år 1853, efter det danska originalets 5:te upplaga. Samma år, 1853, hade denna danska upplaga bearbetats af A. V. EKMAN. Denne förf. hade äfven skrifvit en kritik öfver ROTHLIEBS bearbetning.

XL. C. J. MEIJERBERG, *Lärobok i tyska språket*. I. Formlära, Göteborg 1857.

XLI. *Tysk grammatik för Elementarundervisningen* af V. E. LIDFORS. Örebro 1860.

Denna grammatik stöder sig på vetenskapliga och pedagogiska verk af GRIMM, BECKER, HEYSE, HOFFMANN, m. fl. Den är fullständig och redigt uppställd. I syntaxen ser man här för första gången exemplen uppställda i *två kolumner*, tyska texten på den ena, den svenska öfversättningen på den andra. Trots sina förtjänster tyckes den emellertid ej ha åtnjutit någon större popularitet. Den har blott upplefvat 2 upplagor, den andra år 1868.

En kortfattad och tydlig framställning af *ljudläran* meddelas, hvarvid förf. för öfrigt hänvisar till EIMELES ofvan citerade arbete *Läran om tyska språkets uttal*. Bland iakttagelser af intresse må framhållas: *kort i* uttalas med ett biljud af *e* (»ungefär som Stockholmaren uttalar *e* i *eld*, eller som *e* vanligen ljuder i första stafvelsen af *ekorre*); *långt ü* likställes fortfarande med svenskt *y;* »*kort ü* har någon dragning åt *ö* (samma ljud, som i några trakter höres vid uttalet af ordet *mössa*, hvilket nästan ljuder som *myssa*)». Jämför hvad som ofvan blifvit sagdt om CARLSSONS, LYTHS och HJORT-BRODÉNS uttalanden i denna riktning!

s (ʃ) uttalas lent, nästan som franskt *z;* i slutet af ett ord eller stafvelse tecknas *s*. Som synes, en föga tillfredsställande regel, af hvilken man skulle kunna draga den slutsatsen att *s* i tyskan alltid vore tonande.

På tal om *accenten* framhålles skillnaden mellan *ordaccent* och *satsaccent.*

XLII. P. J. C. DUBB, *Handbok i tyska språket och litteraturen.* Lund 1861.

XLIII. *Tyska språkets uttal och ljudskifte*, af W. W. DIETERICH. Stockholm 1861.

Detta är ett slags historisk *ljudlära*, af hufvudsakligen vetenskaplig karaktär, vittnande om författarens stora grundlighet och vidtomfattande beläsenhet i dåtidens lingvistiska litteratur. Däremot innehåller det just inga noggrannare iakttagelser rörande det talade språkets uttal; tvärtom finner man där många fel och oegentligheter. Så t. ex. likställes fortfarande *tyskt a* utan vidare med *svenskt a*, *ü* med svenskt *y; ei* angif-

ves hafva uttalet *ej* till skillnad från *aj;* samtidigt citerar dock förf. i en not GÖTZINGER: »*ei, ai*, ursprünglich zwei Diphtonge — — — *sind jetzt im Hochdeutschen zusammengefallen.*»

ach- och *ich*-Laut äro ej åtskilda; däremot framställas regler för tonande och tonlöst *s*.

XLIV. *Grundzüge der deutschen Sprachlehre mit besonderer Berücksichtigung der schwedischen Sprache für Schulen und zum Privatunterricht* von H. W. STAHL. Stockholm 1860.

Afsikten med detta arbete antydes i företalet:

»Beim Erlernen der neueren Sprachen macht sich immer mehr die Ansicht geltend, dass es nicht genüge, wenn man ein Buch in einer fremden Sprache lesen und verstehen könne, sondern dass man auch einige Geläufigkeit *im Sprechen* haben müsse. Sprechen lernt man aber nur durch Sprechen, und da in den meisten Schulen die Zeit nicht erlaubt, besondere Stunden zu Sprechübungen zu bestimmen, so muss man sich der für den Sprachunterricht festgesetzten dazu bedienen. So lange aber der Schüler seine Grammatik in schwedischer Sprache einlernt, wird er sehr schwer dahin zu bringen sein, seine Antworten in der fremden Sprache zu geben, wenn auch der Lehrer seine Fragen in dieser an ihn richtet.» Förf. kan sålunda sägas vara en föregångsman för nutidens representanter för den åsikten, att vid undervisningen af främmande språk all undervisning, äfven den grammatiska, skall ske på det respektive språket.

Ljudläran behandlas helt kort. Bl. a. varnar förf. för alltför bredt uttal af *ä*, hellre närmare *e*.

ach- och *ich*-Laut skiljas och karakteriseras:

ch — — — wird auf zweifacher Art ausgesprochen: 1) Am Anfange einer Silbe und nach den Vokalen *e, i, ä, ö* etc. wie ein Hauch auf der Zunge; 2) Am Ende einer Silbe nach den Vokalen *a, o, u, au* wie ein Hauch im Kehlkopfe.»

XLV. H. W. STAHL, *Tyska språkets formlära.* Stockholm 1865.

XLVI. *Svensk och tysk språklära för elementarläroverkets tre nedersta klasser* af G. BORGSTRÖM. 1:a uppl, 1866, 2:dra uppl. 1868. 3:dje uppl., Stockholm 1872 med titeln: *Tysk*

språklära, innehållande formlära, med de första grunderna af den svenska grammatiken, Läse- och Skriföfningar samt Läsebok.

Dessa ganska mycket använda arbeten utgöra ett slags elementar- och läseböcker, progressivt ordnade. Det språkliga innehållet, inklusive det grammatiska lärostoffet, är fördeladt på en mängd »lektioner». En kort och bristfällig *ljudlära* finnes i 3:dje uppl.; de båda första sakna sådan.

XLVII. *Tysk språklära för Elementar-läroverken* af F. FLACH. Stockholm 1867.

Denna förtjänstfulla och mycket använda skolbok utmärker sig för redig uppställning och koncis form. Den har upplefvat 5 upplagor, den sista år 1878. *Ljudläran* behandlas i största korthet, hvarvid förf. hänvisar till den muntliga undervisningen. Om hans framställning är f. ö. föga att säga. Han berör bl. a. skillnaden mellan *ach-* och *ich-*Laut, han talar om uttalet af *ch* såsom *k* i vissa ord och ställningar, om tonande *s* m. m.

XLVIII. JULIN-FABRICIUS, *Nytt och fullständigt deklinationssystem för tyska språket.* Stockholm 1867.

XLIX. *Tysk språklära för elementarundervisningen* af E. G. CALWAGEN. Stockholm 1874.

Med detta arbete ha vi hunnit fram till raden af tyska språkläror, som fortfarande användas i svenska skolor. Länge har CALWAGENS grammatik varit den mest använda. Den har utkommit i många upplagor, den sista, den 14:de, utkom år 1903. Om vi undantaga LYTHS språklära, har ingen tysk grammatik i Sverige utgått i flera upplagor. Hvilka synpunkter, som varit bestämmande för förf., angifves i företalet: — — — »Hvad förf. under bokens utarbetande ständigt sökt behålla i minnet är, att grammatiken i elementarundervisningen måste vara det *underordnade*, det lefvande språket (läsning och skrifning) deremot *hufvudsak* — — — Förf. har derför bemödat sig att, så vidt det varit möjligt, inskränka den del af det grammatiska materialet, som egentligen är afsedt till lexläsning. — — —» Såsom källor för arbetet anföras språkvetenskapliga verk af HEYSE, WETZEL, SANDERS m. fl. samt de i Sverige utgifna

tyska språklärorna af LIDFORSS, FLACH och P. HJORT-ROTHLIEB.

Ljudläran, som förf. i många upplagor behållit i en i allt väsentligt oförändrad form, har i de senaste upplagorna underkastats vissa modifikationer. Den är (jag talar i det följande närmast om den sista upplagan) öfverskådlig och redigt uppställd. Mot densamma kan anmärkas, att den på många punkter är alltför knapphändig och att, äfven fast det gäller en skolbok, åtskilliga ljudnyanser kunnat bättre framhållas. Så t. ex. talas fortfarande intet om uttalet af *a* och *ü;* ej heller om uttalet af *ö*, t. ex. framför *r*, i hvilket fall det i flera delar af Sverige, däri inbegripet hufvudstaden, syndas med alltför bredt uttal. (Däremot framhålles i de senaste upplagorna, att »*e* och *ä* hafva i allmänh., särskildt då de äro långa, ett mer slutet uttal än i svenskan. Jmfr werden, der, världen, där.»)

»*o* uttalas som *å*, t. ex. Tōn, Gŏtt.» Det tyska *långa o* är dock, som bekant, betydligt mer slutet än svenskt *långt å*.

äu, *eu* uttalas som *åj* (i dagligt tal ofta *öj*)». Uttalet *åj* borde angifvas såsom det mönstergiltiga äfven i dagligt tal.

Förf. omnämner icke förstummandet af intervokalt *h*, berör ej heller uttalet af *e* i obetonad stafvelse.

Det tyska *sch* sammanställes utan vidare med det svenska *sk* i skön, ett fel, som denna språklära delar med de flesta hos oss utgifna.

»*g* såsom *slutljud* (äfven framför en aflednings- eller böjningsändelse) uttalas såsom *ch*, t. ex. Berg (jmfr bergen), beweglich, behaglich, Königs, sagst, Magd.» Att därjämte förekommer det lika berättigade uttalet af *g* såsom *k*, ett uttal, som t. o. m. i vissa afseenden, t, ex. i högre stil, torde vara att föredraga, omnämnes ej.

»*g* såsom midljud (inljud) uttalas vanl. (utom i högtidligt föredrag) såsom *j*, t. ex. Siege, Tage (nämligen efter len vokal med gomljud, efter hård med strupljud)». Här underlåter förf. att omnämna det äfven i dagligt tal lika berättigade uttalet af *g* såsom tonande explosiva.

»*ng* såsom slutljud uttalas vanligen som n^g (nasalljud), t. ex. jung, Gesang. (I Nordtyskland såsom n^gk)». Jmfr VIETOR, *Elemente*, § 118, anm. 2.: »In einem grossen Teil von Norddeutschland lautet auslautendes *ng* wie *ŋk* (lang = laŋk),. *Als*

allgemein norddeutsch darf man jedoch dieses auslautende *-ŋk* nicht bezeichnen» o. s. v.

Som af det ofvanstående framgår, lämnar *ljudläran* äfven i den senaste upplagan åtskilligt öfrigt att önska med hänsyn till det noggranna preciserandct af de olika ljudvärdena.



ÜBER SONANTISCHE NASALE

IN DER DEUTSCHEN UMGANGSSPRACHE

VON

ELIAS GRIP



Die Anregung zur folgenden Untersuchung habe ich während eines kürzeren Ferienaufenthaltes in Mittenwald an der Isar erhalten, wo ich Gelegenheit gehabt habe, die oberbayrische Mundart etwas kennen zu lernen. Als ich dann zu den Universitätsstudien in Leipzig und später in Heidelberg zurückkehrte, übertrug ich die Metode der Dialektuntersuchung auf meine fonetischen Studien der hochdeutschen Umgangssprache. Mit grösster Liebenswürdigkeit sind mir dabei eine Anzahl Studenten aus verschiedenen Gegenden (Berlin, Bremen, Leipzig, Dresden, Vogtland, Nordhausen in Preussen, Duisburg in der Rheinprovinz, Frankfurt a. M., Heidelberg, Karlsruhe, Eppingen in Baden, Würzburg, München u. a. m.) als Untersuchungsobjekte behilflich gewesen. Dafür bin ich ihnen allen zu Dank verpflichtet. Nach im voraus aufgestellten Fragebogen prüfte ich so genau als möglich ihre Aussprache besonders auf einige Punkte hin, die mich in erster Linie interessierten. Viel Material habe ich aus der zwanglosen täglichen Unterhaltung mit deutschen Mitpensionären und Freunden gewonnen. Hier will ich zunächst nur die Entwicklung der sonantischen Nasale ins Auge fassen.

Die Endung -en.

Die Fonetiker[1] lehren, dass die Endung **-en** [*ən*] oder [*n̥*] ausgesprochen werden soll. Auf der Bühne wo es auf Fernwirkung ankommt, wird die Aussprache [*ən*] schlechthin gefordert[2], wenn auch recht vielfach gegen diese Regel »gesündigt« wird. In der zwanglosen Umgangssprache, aber auch bei Vorlesungen, Vorträgen, Predigten und beim Schuluntenricht fällt

[1] Viëtor, Aussprache des Schriftdeutschen s. 6.

[2] Siebs, Deutsche Bühnenaussprache s. 42.

der Murmelvokal der Endung weg. Das [*n*] wird sonantisch und oft von dem vorhergehenden Konsonanten assimilatorisch verwandelt. Wir gehen zur Untersuchung der einzelnen Fälle über.

1) Nach **b** treten folgende Veränderungen der Endung **-en** ein:

A) der Vokal fällt, *n* > *m*, das vorhergehende *b* bleibt unverändet: *glaub*[*m̥*][1] Glauben, *hab*[*m̥*] haben *leb*[*m̥*] Leben, *knab*[*m̥*] Knaben, *ſreib*[*m̥*] schreiben, *am selb*[*m̥*] *tagə* am selben Tage, [das letzte Beispiel zeigt vor *m* bilabiales *b* auch in Gegenden wo *b* vor Vokal zu [*β*] d. h. bilabialem *w* wird, wie in *dersel*[*βə*] derselbe; zu bemerken ist auch, dass das folgende *t* den Übergang von *n* > *m* nicht verhindert], *aufgab*[*m̥*] Aufgaben, *hərforheb*[*m̥*] hervorheben. So in Berlin, Nordhausen, Duisburg, München. In Karlsruhe ist das *b* etwas reduziert; ich zeichne daher z. B. *aufg*[*abm̥*] Aufgaben, *hərforgəho*[*bm̥*] hervorgehoben. Vor der Aussprache mit *m* in diesem Fall warnt VIËTOR (Aussprache des Schriftdeutschen, Seite 16). Prof. SIEVERS bezeichnete mir diese Aussprache als die normale und hält es für geboten, dass man im Ausland beim Schulunterricht die Aussprache mit sonantischem [*m̥*], also *hab*[*m̥*] u. s. w. lehre.

B) der Vokal fällt fort, *n*>*m* und das vorhergehende *b* fällt durch Assimilierung mit dem neuentstandenen Labial *m* ganz weg:

a) in betonter Stellung nach langem einfachem Vokal. Hier erhält das *m* in den südl. Gegenden einen besonderen Lautwert; ich nenne es »Einsatz-*m*«. Ähnlich wie vor dem *m* in schwed. *köp*[ˇ*m*]*an*, wo die Explosion velo-faukal ist, ercheint als karakteristisch für dies Fonem nach Angabe meines Freundes Dr. BUERGEL, der den Laut in der isländ. Volksprache und im Oberbayrischen studierte, der Einsatz, und, nach unsrer gemeinsamen Beobachtung, der vorausgehende stimmlose Vokal, weshalb [*ɔ*ˇ*m̥*] als lautschriftl. Bezeichung annähernd genügen wird. Vergl. Buergels bayr. Lautschriftproben, Anm. dieser S. So *le*[*ɔ*ˇ*m̥*] leben, *si*[*ɔ*ˇ*m̥*] sieben, *ſtre*[*ɔ*ˇ*m̥*] streben. In nicht haupttoniger Silbe tritt gewöhnliches [*m̥*] ein, z. B. *aufga*[*m̥*] Aufgaben, *fundgru*[*m̥*] Fundgruben, *hərforgəho*[*m̥*] hervorgehoben.

b) ebenso nach Diftongen wie in *rei*[*m̥*] reiben, *ſei*[*m̥*] Scheiben, *trei*[*m̥*] treiben, so ausser im Süden auch u. a. O. Berlin.

[1] Lautschrift setze ich in klammern; soweit eine solche erforderlich, verwende ich das schwed. Mundartenalfabet J. A. LUNDELLS, vergl. hiezu ZfdPh. 1905: H. K. H. BUERGEL »Die zeitschrift für schwed. dialektforschung u. folkloristik«.

c) nach der (schriftdeutschen) Verbindung *rb*, z. B. *ſter*[m̥] sterben, *gəſtor*[m̥] gestorben, *ərworm̥* erworben, *fərder*[m̥] verderben; häufig so in Berlin, Nordhausen, Leipzig.

d) in der schriftdeutschen Verbindung *b* + *en* + Kons., z. B. *glau*[m̥]*s* Glaubens, *glau*[m̥]*skraft* Glaubenskraft *ẹ*[m̥]*falls* ebenfalls, Berlin, Nordhausen, Leipzig. Mit erhaltnem *b* habe ich *glaub*[m̥]*s-kraft* Glaubenskraft, *ẹb*[m̥]*so* ebenso, *lịb*[m̥]*swyrdig* liebenswürdig, *strẹb*[m̥]*s* in Duisburg und Berlin aufgezeichnet. Bemerkenswert ist, dass [m̥] vor dem dental [s] bleibt; doch nicht überall. Aus Heidelberg habe ich *ſreib*[m̥] aber des *ſreib*[n̥ž]. In diesem Zusammenhang mag das Wort »Abend« erwähnt werden, das allerorts abgeschliffen worden ist: [a̱mn̥t] Abend, [a̱mns] Abends heisst es in Berlin, Nordhausen, Duisburg, Heidelberg; in Würzburg und München [a̱ɔ̌m_nđ, a̱ɔ̌mđž].

2) Nach **p** wird **-en** zu [m̥] und **p** bleibt z. B. *klapp*[m̥] Klappen, *kripp*[m̥] Krippen, *lump*[m̥] Lumpen, *pupp*[m̥] Puppen, *trupp*[m̥] Truppen, so Berlin, Leipzig, München, Würzburg u. a.

3) Nach **m** wird das *ə* der Endung **-en** häufig synkopiert. Bühnenaussprache ist zwar [*ən*], aber in der Umgangssprache wird es meistens so verändert, dass **-en** > [m̥] und dieses [m̥] schmilzt mit dem *m* der vorhergehenden Stammsilbẹ zusammen

a) nach langem Vokal und Diftong in der Stammsilbe wird das *m* im nördlichen und mittleren Deutschland halblang z. B. *nẹ*[m̥] nehmen, *einẹ*[m̥] einnehmen, *fornẹ*[m̥] vornehmen, *bø̣*[m̥] Böhmen, *lei*[m̥] leimen, *rei*[m̥] reimen, *pflau*[m̥] Pflaumen so Berlin, Leipzig, Nordhausen;

b) nach kurzem Vokal wird [m̥] in denselben Gegenden meistens auch halblang z. B. *ko*[m̥] kommen, *gəko*[m̥] gekommen, *fərko*[m̥]*heit* Verkommenheit. In diesem Fall hört man aber auch bisweilen kurzes *m*, *ko*[m̥] kommen u. s. w.

c) nach dem Konsonanten *r* bleibt das [m̥] kurz, z. B. *ar*[m̥] armen, *ſir*[m̥] schirmen, *wær*[m̥] wärmen so Berlin, Nordhausen, Duisburg u. a.

Im Südosten von Deutschland scheint das **-en** nach *m* sich besser zu halten als im Norden. Karlsruhe hat [*ən*] in Beispielen wie *keimən, leimən, ſirmən, nẹmən, anẹ̱mən* annehmen, nur nach kurzem Vokal [m̥] *ko*[m̥] kommen, *ſ6i*[m̥] schwimmen. Würzburg hat *-ən* in *reimən, leimən, wærmən, ſirmən*, [n̥] in *nẹ̱m*[n̥] nehmen, *bø̱m*[n̥] Böhmen; in nebentoniger Silbe tritt sonantisches und zwar halblanges [m̥] ein z. B. *fornẹ̱*[m̥] vornehmen, *einẹ̱*[m̥] einnehmen.

In München habe ich *ko*[m̥] kommen, *ſwi*[m̥] schwimmen gefunden, aber nach *rm* [ən] z. B. *arm*[ən], *warm*[ən] so auch in Frankfurt a. O. Vor *s* erhält sich das *n* der Endung z. B. *nam*[n̥ž] Namens.

4) nach **n** ist die Entwicklung der Endung **-en** dieselbe wie im vorigen Fall; das *ə* fällt, *n* wird sonantisch und schmilzt mit dem *n* der Stammsilbe zu halblangem [n̥] zusammen

a) nach langem Vokal und Diftong z. B. *beto*[n̥] betonen, *dæ*[n̥] Dänen, *ərſei*[n̥] erscheinen, *wei*[n̥] weinen, so Berlin, Nordhausen, Würzburg München, Frankfurt a. M. In diesem Fall bin ich etwas unschlüssig gewesen, ob ich [n̥] oder [nn̥] zeichnen sollte. Hie und da ist es mir nämlich vorgekommen als ob das *n* durch eine expiratorische Druckgrenze in zwei Teile getrennt wäre.

b) nach kurzem Vokal scheint das *n* beinahe vollständige Länge zu bekommen z. B. *kön* können, *rin* rinnen, *sin* Sinnen. Erhaltenes [ən] haben Karlsruhe und Duisburg z. B. *fan*[ən] Fahnen, *syn*[ən] Sühnen, *sinn*[ən] Sinnen.

c) nach Kons. **rn** ist [n̥] kurz: *fer*[n̥] fernen, *ster*[n̥] Sternen in Berlin, Nordhausen u. a.

5) Nach **f** wird *ə* der Endung **-en** meistens synkopiert, das **n** wird sonantisch teils rein dental, teils mit Übergang zu [ɱ] oder [*m*].

a) rein dentales *n* z. B. *dyrf*[n̥] dürfen, *kauf*[n̥] kaufen, *lauf*[n̥] laufen, *sauf*[n̥] saufen, *strof*[n̥] Strofen in Bremen, Nordhausen, Duisburg und in Vogtland in Sachsen, nur mit dem Unterschied, dass dort der erste Teil des [n̥] hörbar stimmlos ist, also *dyrf*[ʼn̥] u. a.

b) *n* > ɱ̥ z. B. *haf*[ɱ̥] Hafen, *of*[ɱ̥] Ofen, *greif*[ɱ̥] greifen, *ſtreif*[ɱ̥] streifen, *hof*[ɱ̥] hoffen, *gaf*[ɱ̥] gaffen, *du*[ɱfɱ̥] dumpfen in Leipzig, Dresden, Berlin, Karlsruhe, Würzburg und Frankfurt. In Würzburg und Frankfurt habe ich das [ɱ̥] mit dem letzten Teil des Lautes stimmlos gehört.

c) In München wird das [n̥] verschieden behandelt je nach langem oder kurzem Vokal in der Stammsilbe: nach langem Vokal wird es zu [ɱ̥], wie im vorigen Falle, nach kurzem Vokal wird es zu *m* z. B. *haf*[ɱ̥] Hafen, *ruf*[ɱ̥] rufen, aber *of*[m̥] offen, *hof*[m̥] hoffen, *ſaf*[m̥] schaffen. Folgt ein dentaler Kons. der Endung **-en**, bewahrt dieser Dental das *n* vor Beeinflussung durch *f* z. B. des *lauf*[n̥]*ž* laufens, vgl. *auf*[n̥d̥]*halt* Aufenthalt.

Das Exempel »dumpfen« gibt mir Veranlassung zu einem kurzen Exkurs über das Schicksal der Verbindung *pf* in verschiedenen Gegenden. Bei dieser Verbindung zeigt sich an vielen Orten eine Neigung, das *p* zu reduzieren. In Duisburg fehlt *p* im Anlaut, z. B. *fa̱d* Pfad, *ferd* Pferd, *fund* Pfund und in der Verbindung *mpf*, (das *m* bleibt bilabial) z. B. *dumf* dumpf, *kamf* Kampf, *stumf* stumpf. Hier hat *p* wol zuerst seine Explosion aufgegeben und ist dann ganz geschwunden. Einen derartigen Verlust der Explosion zeigt *p* in der Verbindung *pt* z. B. *haupt, lebte* wo *p* und *t* in der zwanglosen Umgangssprache nur eine gemeinsame Explosion haben; der Verschluss wird dabei gleichzeitig mit der Zunge und mit den Lippen gebildet.

Im fränkischen Bayern schmelzen *p* und *f* im Anlaut zu einem einzigen Laute zusammen. *p* giebt seine Explosion auf und *f* wird bilabial. Das Resultat wird eine bilabiale stimmlose Spirans. Hiefür verwenden wir das Zeichen φ, also *φa̱d, φlaume* etc. In der Verbindung *mpf* fällt das *p; m* wird mit der inneren Seite der Lippen gebildet, sowol *m* wie *f* werden schwach artikuliert.

In Berlin, Leipzig, Dresden, Karlsruhe wird *mpf* zu [*ɱf*] z. B. *du*[*ɱf*] dumpf, *stu*[*ɱf*]*n* stumpfen. In Frankfurt a. M. gilt die Regel, dass da, wo auf *mpf* der sonantische Nasal folgt, das *m* durch eine Art von Dissimilation bleibt und der sonantische Nasal labiodental wird z. B. *du*[*ɱf*] aber *dumf*[*ɱ̥*], *stu*[*ɱf*] aber *stumf*[*ɱ̥*].

6) Nach **w** kenne ich die Endung **-en** nur im Wort »Löwen«, welches in Berlin und Leipzig die Form [*løvən*] hat mit erhaltenem *ə*. Duisburg hat *løw*[*n̥*], Karlsruhe und Frankfurt a. M. *løw*[*ɱ̥*]. In Würzburg und München heisst es [*løə̣m*] mit einem aus dem sonantischen Nasal herausgelösten Schwavokal, also [*løə̣m*] < [*løm*] oder [*løɔᵛm̥*] < *lø6m̥*, vgl. [*lim̥*] < *lieben* (siehe 1 B a).

7) Nach **t** und **d** tritt Synkope des Endungsvokals beinahe überall ein, wo ich meine Untersuchungen gemacht habe z. B. *ba̱t*[ᵛn̥] baten, *bet*[ᵛn̥] Betten, *hat*[ᵛn̥] hatten *kost*[ᵛn̥] kosten, *fy̱ərtᵛ*[*n̥*] führten, *bo̱d*[*n̥*], *ju̱d*[*n̥*] Juden[1], *la̱d*[*n̥*] laden, *hænd*[*n̥*] Händen, *synd*[*n̥*] Sünden, *ʃuld*[*n̥*] Schulden, *werd*[*n̥*] werden[2]. Nur in Duisburg habe ich in der zwanglosen Umgangssprache nach **t** und **d** erhaltenes [*ən*] neben [*n̥*] gehört z. B. *hatt*[*ən*], *werd*[*ən*], *ferʃwend*[*ən*].

[1] In Vogtland [*xi̯u̱dn̥*] oder [*yu̱dn̥*].

[2] In Würzburg wird *d* in der Verbindung [*rdn̥*] reduziert z. B. [*6ĕrḍn̥*] oder schwindet häufig beim schnellem Sprechen: [*6*[illegible]] werden.

8) Nach **l** habe ich regelmässig [n̥] gefunden z. B. *al*[n̥] allen, *fal*[n̥] fallen, *wǣəl*[n̥] wählen, *ʃtẹəl*[n̥] stehlen, *myəl*[n̥] Mühlen, *tseiəl*[n̥] Zeilen. Nach Diftong in der Stammsilbe, wo der Gleitlaut sich in einigen Gegenden zu silbenbildendem *ə* entwickelt (siehe GRIP, in »Nord. Studier till Noreen« s. 147), verliert das auslautende *n* seinen silbenbildenden Karakter z. B. *soẹ*[*əln*] Säulen, *hoẹ*[*əln*] heulen, *mau*[*əln*] maulen, Heidelberg, Duisburg. Folgt nach [*ln̥*] ein [*dn̥*] wird meistens das erste *n* konsonantisch z. B. *fal*[*ndn̥*] fallenden, *hyl*[*ndn*] hüllenden, *wal*[*ndn̥*], Frankfurt a. M., Nordhausen u. a. Selten sind beide *n* sonantisch *fal*[n̥dn̥]. Wenn einfacher Konsonant folgt, bleibt das *n* überall sonantisch z. B. *al*[n̥]*fals* allenfalls, *dəs einh*[*o̥əln̥*]*s* des Einholens, *m*[*yəln̥*]*rat* Mühlenrad.

9) Nach **r** wird *n* (ausser in Duisburg) allgemein sonantisch z. B. *war*[n̥] waren, *ẹər*[n̥] ehren, *høər*[n̥] hören, *fyər*[n̥] führen, *her*[n̥] Herren, *orientır*[n̥]*t* orientierend. In Duisburg dagegen *fyr*[*ən*] führen, *uər*[*ən*] Uhren, *gəboər*[*ən*] geboren.

10) Nach [*s*] und [*z*], stimmlosem u. stimmh. **s** und [*ʃ*] habe ich durchgehend [n̥] gefunden, z. B. *lẹz*[n̥] lesen, *haz*[n̥] Hasen, *beis*[n̥] beissen, *las*[n̥] lassen, *mas*[n̥] massen, *pflants*[n̥] Pflanzen, *ərhaʃ*[n̥] erhaschen, *fiʃ*[n̥] fischen, *herʃ*[n̥]*t* herrschend, *politiʃ*[n̥] politischen, *wynʃ*[n̥] wünschen.

11) Nach **g** ist die Entwicklung des **-en** verschieden je nach dem verschiedenen Lautwert des Zeichens **g**:

a) nach dem Verschlusslaut [*g*] wird **-en** in den meisten Gegenden zu *ŋ̥* z. B. *gəflogŋ̥* geflogen, *gətragŋ̥* getragen, *sagŋ̥* sagen, *gẹgŋ̥* gegen, *flıgŋ̥* fliegen, *ʃteigŋ̥* steigen, [*tsygŋ̥*] zügen, *bergŋ̥* so Bremen, Karlsruhe, München u. a. Dentales [n̥] nach dem Verschlusslaut *g* habe ich nur in Duisburg gefunden, wo es *frag*[n̥], *folg*[n̥], *morg*[n̥] u. s. w. heisst. Folgt aber auf den sonantischen Nasal ein dentaler Konsonant, so verhindert dieser überall den Übergang zu *ŋ̥* z. B. *ʃlagŋ̥* schlagen, aber des *ʃlagn̥s* schlagens, vgl. *jugn̥t* Jugend, *hərforagn̥t* hervorragend, so auch durch Sandhi im Satz *wẹg*[n̥]*der mengə* aber *der m. wẹgŋ̥*. Nur in Würzburg habe ich auch in diesem Falle [ŋ̥] gefunden z. B. *gənygŋ̥d* genügend, *hərforagŋ̥d* hervorragend. In Würzburg tritt in der Verbindung **rg** starke Reduktion des *r* ein[1] z. B.

[1] In München ist in dieser Verbindung [*ʀ̌g*] auch eine gewisse aber nicht so starke Reduktion des [*ʀ*] wahrzunehmen.

be[ʀ]*ǧ* und ˇ [ʀ*ʒ*] aber *fərboʀǧŋ*. In »morgen«, das als Begrüssungsformel starker Abschleifung ausgesetzt ist, schwindet das *r* ganz, also *mog*[ŋ] und daneben auch *mo*[ŋ] und, mit aus dem [ŋ] entwickeltem [ə]: *mo*[əŋ]. Schwund des *g* als Mittelkonsonant in der Gruppe [*rgŋ*] findet man in Frankfurt a. M., z. B. *sor*[ŋ] Sorgen, *mor*[ŋ] Morgen, *fərbor*[ŋ] verborgen, so gewöhnlich in München.

Über einen Gleitlaut zwischen *r*, *l* und folgendem *k*- und *ʒ*- (ich-) laut, der sich in einigen Gegenden zu einem deutlich hörbaren Svarabhaktivokal entwickelt, sei mir hier eine kleine Abschweifung vom Tema erlaubt. Nordhausen hat Gleitlaut *i* zwischen *r* und [*ʒ*] z. B. *bur*[ʻ*ʒ*] Burg, *ber*[ʻ*ʒ*] Berg, *tswer*[ʻ*ʒ*] Zwerg, *dur*[ʻ*ʒ*] durch, *ler*[ʻ*ʒə*] Lerche, dagegen zwischen *r* und *k* keinen Gleitlaut also *mark, ſtark*.

Duisburg hat im letzten Falle (*mark, ſtark*) zwischen [*r*] und [*k*] keinen Gleitlaut; dagegen *i*-glide zwischen [*r*] und [*ʒ*], wenn *ə* auf den ich-laut folgt und deutlichen Svarabhaktivokal *i* zwischen [*r*] und [*ʒ*] *ohne darauffolgenden Vokal*, z. B. *dur*[ʻ*ʒ*] durch, *ber*[ʻ*ʒ*] Berg, *fur*[ʻ*ʒ*]*t* Furcht, *sar*[ʻ*ʒ*] Sarg. Zwischen *l* und *ʒ* tritt *i*-glide auf, z. B. *ſtrol*[ʻ*ʒ*] Strolch, *dol*[ʻ*ʒə*] Dolche.

Eppingen in Baden hat deutlichen Gleitlaut zwischen [*r*] und [*k*], [*r*] und [*ʒ*], z. B. *wer*[ʻ*k*] Werk, *ſtar*[ʻ*k*] stark, *dur*[ʻ*ʒ*] durch, *fur*[ʻ*ʒ*]*t*. In der Mundart der Umgegend von Eppingen ist der Gleitlaut in beiden Fällen zu silbenbildendem Vokal entwickelt, z. B. *star*[*ɩk*] stark, *bur*[*ɩʒ*] Burg, *dur*[*ɩʒ*] durch.

b) nach den stimmhaften Spiranten [*y*] und [*ɣ*] gehen [*ən*] und [ŋ] völlig durcheinander:

Nordhausen hat [*boɣən*] Bogen, *fra*[*ɣən*] fragen, *za*[*ɣən*] sagen, *flı*[*yən*] fliegen, *anre*[*yən*] anregen, [*lıyən*] liegen; nach *au* in der Stammsilbe [*ən*] neben [ŋ], z. B. *auɣ*[*en*] oder *auɣ*[ŋ] Augen, *sauɣ*[*ən*] oder *sauɣ*[ŋ] saugen; nach *rg*, das zu [*ry*] wird, tritt [*n̥*] ein, z. B. *ber*[*yn̥*] Bergen, *bur*[*yn̥*] Burgen, *sor*[*yn̥*] Sorgen, *fərbor*[*yn̥*] verborgen.

Frankfurt a. M. hat [ŋ] z. B. *fraɣ*[ŋ] fragen, *žaɣ*[ŋ] sagen, *flıʒ*[ŋ] fliegen, *lıʒ*[ŋ] liegen. Die Spiranten *ɣ* und *ʒ* sind in der Frankfurteraussprache etwas reduziert und in wenig betonter Silbe verschwinden sie gänzlich z. B. *flo*[*ɣŋ*] flogen aber [*6eʒǧəfloŋ*] weggeflogen; so auch in satzunbetonter Stellung *flı*[ŋ] fliegen, *m*[*øŋ*] mögen, *ei*[ŋ] eigen. Dieselbe Erscheinung habe ich in Weimar, Dr. Buergel im bayr. Franken als vorherrschend beobachtet.

In Berlin bleibt [ən] nach *y* z. B. *lẹ*[*y*]*ən* legen, *tsei*[*y*]*ən* zeigen, *rẹ*[*y*]*ən* Regen.

c) Nach den stimmlosen Spiranten *ȷ* (ich-laut) und *x* (ach-laut) finden wir in den meisten Gegenden [n̥] so *fra̱*[*xn̥*] fragen, *sa̱*[*xn̥*] sagen, *fol*[*ȷn̥*] folgen, *lı̱*[*ȷn̥*] liegen, *sı̱*[*ȷn̥*] siegen, *hoẹti*[*ȷn̥*] heutigen vgl. auch *gẹ*[*ȷn̥d̥*] Gegend *ei*[*ȷn̥liȷ*] eigentlich *ei*[*ȷn̥ʃafd̥*] Eigenschaft in Dresden, Leipzig, Heidelberg. Aus Auerbach im Vogtland habe ich die eigentümliche Endung [əŋ̥] z. B. *fl*[*ọxəŋ̥*] flogen, *b*[*ọxəŋ̥*] Bogen, wo das ursprüngliche *ə* der Endung vielleicht erst gefallen und aus einem *ŋ̥* wieder ausgelöst worden ist.

12) Eine Fortsetzung zu dem vorhergehenden Moment bildet eigentlich der Fall, wo **-en** nach einem ich- oder ach-laut des Schriftdeutschen folgt. Je nach den Gegenden wechseln in diesem Fall [ən], [n̥] und [ŋ̥].

a) das gewöhnlichste ist [n̥] z. B. *ma*[*xn̥*] machen, *la*[*xn̥*] lachen, *gəkro*[*xn̥*] gekrochen, *ku̱*[*xn̥*] Kuchen, *bre*[*ȷn̥*] brechen, *grī*[*ȷn̥*] Griechen, *man*[*ȷn̥*] manchen *mœd*[*ȷn̥*] und [*mœȷn̥*] Mädchen, *mœ̱r*[*ȷn̥*] Märchen, so Berlin, Nordhausen Frankfurt a. M., Duisburg, Heidelberg u. a.

b) In Leipzig, ähnlich München habe ich verschiedene Entwicklung gefunden je nach ich- und ach-laut. Nach *ȷ* tritt *n̥* auf (daneben in Leipzig bisweilen [ən]) z. B. *rei*[*ȷn̥*] reichen *lei*[*ȷn̥*] Leichen, *wi*[*ȷn̥*] wichen; nach [*x*] dagegen [ŋ̥] z. B. *ku̱*[*xŋ̥*] Kuchen, *ma*[*xŋ̥*] machen, *brau*[*xŋ̥*] brauchen. In etwas nachlässigerer fränkischer Aussprache verschwindet nach Diftong der Spirant, also *brau*[ŋ̥] brauchen.

Hiermit ist zu vergleichen, dass in den bayrischen und noch mehr in den bayr.-fränkischen Dialekten (Mitteilung Dr. Buergels) die Endung **-chen** nach Vokal regelmässig [ŋ̥] giebt z. B. *rau*[ŋ̥] rauchen, *rei*[ŋ̥] reichen. Im »Altbayrischen« (Dialekte von Ober- und Nieder-Bayern) haben sich in diesem [ŋ̥] z. T. auch alte [*x*] erhalten wie [*ləẹŋ̥*] < ahd. *līhan,* got. *leihvan.,* gr. λείπω, altir. *léicim;* [*žeŋ̥*] < got. *saihvan,* gr. ἕπομαι, ieur. *seq. Dort z. B. auch 2. sing. präs: [*lẹ̱xžd̥*, *žıxžd̥*].

13) Nach **k** wechseln [ŋ̥] ~ [n̥] ~ [ən].

a) *ŋ̥* ist das allgemeinste und dringt immer mehr von der Umgangssprache in den höheren Stil ein. Von der Kanzel habe ich es vielfach gehört und auch auf der Bühne, u. a. im königlichen Hofteater in Dresden, obwol in den Regeln für

die deutsche Bühnenaussprache die Schauspieler aufgefordert werden, die Endung *-ən* rein auszusprechen. Beispiele *bak*[ŋ̩] backen, *deŋk*[ŋ̩] denken, *lok*[ŋ̩] Locken, *flik*[ŋ̩] flicken, *ryk*[ŋ̩] Rücken, *wolk*[ŋ̩] Wolken. So in Berlin, Leipzig, Dresden, Bremen, Frankfurt a. M. Zu bemerken ist, dass das [ŋ̩] in Compositis auch vor nicht gutturalem Konsonanten der Artikulationsstelle nach erhalten bleibt, z. B. *bemerk*[ŋ̩]*swert* bemerkenswert, *wolk*[ŋ̩]*frei* wolkenfrei, *ʃlak*[ŋ̩]*frei* schlackenfrei, vgl. auch z. B. *entsyk*[ŋ̩]*t* entzückend.

Die Teile des Gebietes wo stimmloses *ǧ* für *g* und *k* eintritt, zeigen dieselbe Entwicklung, z. B. *bă*[*ǧŋ̩*] backen, [*ǧŋăǧŋ̩*] knacken, *bal*[*ǧŋ̩*] Balken, *star*[*ǧŋ̩*] starken, *bir*[*ǧŋ̩*] Birken, so Würzburg München, Heidelberg.

b) In einigen Gegenden, so in Nordhausen in Preussen wechseln [ŋ̩] ~ [n̥] so, dass [ŋ̩] steht, wenn dem *k* ein kurzer Vokal vorangeht, z. B. *knak*[ŋ̩] knacken, *lok*[ŋ̩] Locken, *ʃluk*[ŋ̩] schlucken, dagegen *n̥*, wenn ein langer Vokal oder ein Konsonant dem *k* vorangeht z. B. [*hakn̥*] Haken, *anti*[*kn̥*] antiken, *balk*[n̥] Balken, *molk*[n̥] molken, *wirk*[n̥] wirken.

c) In Duisburg bleibt [*ən*] in Wörtern von dem Typus *knakən, lokən, rykən,* geht aber in [n̥] über nach Konsonantenverbindung z. B. *birk*[n̥] Birken, *wirk*[n̥] wirken, *falk*[n̥] Falken, *deŋk*[n̥] denken, *gədaŋk*[n̥] Gedanken. In Frankfurt a. M. und überall weiter südlich ist das [ŋ̩] nach *k* stimmlos z. B. *deŋk*[ŋ̩] denken, *triŋk*[ŋ̩] trinken.

14) Nach [ŋ] wechseln [*ən*] mit [ŋ̩], doch so, dass [*ən*] überwiegt z. B. *briŋ*[*ən*] bringen, *hərforbriŋ*[*ən*] hervorbringen, *siŋən* singen, *waŋən* Wangen. In Berlin, Würzburg, München kommen beide Formen ohne bestimmte Regel neben einander vor. Nordhausen hat [*ən*] nach haupttoniger, [ŋ̩] nach nebentoniger Silbe (in Zusammensetzungen), z. B. *hæŋ*[*ən*] hängen, aber *aufhæ*[*ŋŋ̩*], *driŋ*[*ən*] dringen, aber *hərfordri*[*ŋŋ̩*]. Doch bilden die Substantiva auf **-ung** ihren Plural mit [*ən*], nicht [ŋ̩] z. B. *beweguŋ*[*ən*] Bewegungen, *ʃtø-ruŋ*[*ən*] Störungen.

Leipzig, Dresden, Frankfurt a. M. haben durchgehend ŋ̩ z. B. *si*[*ŋŋ̩*] singen, *gəsu*[*ŋŋ̩*], *wa*[*ŋŋ̩*] Wangen. Hier bin ich unschlüssig gewesen ob am richtigsten [*ŋŋ̩*] oder ŋ̩ (halblang) z. B. [*siŋŋ̩*] oder [*siŋ̩*] zu zeichnen wäre.

Duisburg hat durchgehend [*ən*]: *hæŋ*[*ən*], *aufhæŋ*[*ən*], *gəsuŋ*[*ən*] und so fort.



GASTON PARIS

NÅGRA MINNESBLAD

AF

P. A. GEIJER

Under de tre år som förflutit efter utgifvandet af andra bandet »Studier i modern språkvetenskap», har nämnda vetenskap, men alldeles särskildt den gren däraf, som omfattar den romanska filologien, genom Gaston Paris' oväntadt tidiga bortgång den 5 mars 1903, gjort en så kännbar förlust, att under den första lifliga saknaden det föreföll, som hade den vetenskapliga studiegången lidit ett afbräck, som knappast kunde godtgöras. Inom sin vetenskap intog Gaston Paris en så ledande och central ställning, och han ägde därför en så alldeles särskild begåfning, att romanisterna efter hans bortgång känna sig som ett regemente, som plötsligt mistat sin ledande och och sammanhållande chef, hvars plats ingen äger nödiga kvalifikationer att intaga med samma självskrifvenhet och samma obestridda auktoritet, som han gjorde det. Genom sin ädla personlighet, sin rika intellektuella begåfning och sin fullkomligt sällsynta arbetskraft, vann han tidigt obestridt erkännande att vara »primus inter pares» och ända till sin död gjorde han sig ständigt allt mera värd ett sådant erkännande. Med kärleksfull och beundrande tillgifvenhet omfattades han också af alla romanister; därom vittna alla de uttryck af personlig sorg och objektivt erkännande, som i många olika länder framkallades af hans plötsliga och oväntade bortgång. Icke minst ha vi svenska romanister full anledning att tacksamt erinra oss den goda och väckande inflytelse, som Gaston Paris, ej blott genom sina skrifter utan äfven genom sin personlighet, utöfvade på alla dem, som med honom kommo i personlig eller skriftlig be-

röring. Att i några minnesblad återkalla bilden af den ädle mannen, som i det vetenskapliga allvaret alltid förstod att inlägga en skiftning af uppmuntrande godhet, och att för oss själfva söka reda hufvudlinjerna af hans lefnads rika gärning, är således endast en skyldig gärd af erkännande åt allt hvad han skänkt oss; men hans lefnad och gärning äro så nära förbundna med den romanska filologiens hela utveckling under de fyra senaste decennierna, att de leda fram till ett stycke språkvetenskaplig historia.

Lefnadsteckning. Genom sin börd tillhörde Gaston Paris den litterära aristokratien i Frankrikes hufvudstad. Hans fader, Paulin Paris, fick tidigt anställning vid manuskriptafdelningen inom det då kungliga biblioteket i Paris, och han fick under utöfvandet af denna befattning rikligt tillfälle att direkt genom handskrifterna taga kännedom om sitt fosterlands medeltida diktalster, för hvilka han börjat att fatta intresse under inflytelse från den romantiska litteraturrörelsen, som under hans ungdomsår gjorde sitt inträde i Frankrike. Han ägde stor förmåga att rycka andra med sig till intresse för det, som lifligt intresserade honom själf, och det var han, som först i Frankrike öppnade den bildade världens ögon för den skatt af poesi, som nu låg till allra största delen bortglömd i gamla handskrifter, men som för äldre generationer af det franska folket utgjort en rikt flödande källa till estetisk njutning. Som lärd forskare riktade Paulin Paris och befäste kännedomen om Frankrikes äldre litteratur dels genom värdefulla litterära uppsatser och texteditioner, dels genom noggranna redogörelser för innehållet af en serie särskildt intressanta handskrifter; som populär författare sökte han hos den stora allmänheten väcka och utbilda smaken för den franska medeltidens dikter och hjältesagor genom att i modernt språk och behaglig form åter draga fram dem i ljuset. I hans lärda verksamhet och hans författarskap

ingick alltså en för ett ungt och vetgirigt sinne tilltalande blandning af källforskning och populärt skriftställeri. Sonen Gaston har också mer än en gång pietetsfullt och vackert framhållit den goda inflytelse, som han rönt från sin fader ej blott genom dennes ädla, sanningsälskande personlighet utan äfven genom hans lifliga och medryckande intresse för det af honom valda arbetsfältet, hvilket liksom af en värmande sol belystes af hans varma kärlek till fosterlandet och dess nationellt ursprungliga, tidigt rika kultur. I sin egenskap af bibliotekstjänsteman innehade fadern i likhet med sina ämbetsbröder en boställsvåning i Arcade Colbert, helt nära biblioteket, och det var alltså i en lärd och boksynt omgifning som den unge Gaston växte upp. Längre fram, år 1853, nämndes fadern till förste innehafvare af en vid Collège de France nyinrättad professur i franska språket och litteraturen under medeltiden, hvarigenom hans verkningskrets vidgades och han själf fick en mera framskjuten plats inom den vetenskapliga världen i Paris. Han hade dock redan 1837 blifvit invald i Académie des Inscriptions och i sådan egenskap utsetts till medarbetare i den af Benedictinerna grundade, storslaget planlagda och då sedan tre decennier fortsatta Histoire littéraire de la France, till hvilken han också under en lång följd af år lämnade värdefulla bidrag. Biblioteksman, akademiker och professor, som han samtidigt var, kom han i nära beröring med flertalet representanter för Frankrikes högre kultur, och vid tidig ålder vande sig hans son att fritt och otvunget röra sig inom denna krets af fint bildade män. Högt uppburen af sina åhörare och af sin lärda vänkrets afled Paulin Paris år 1881, och ehuru då en åttioårig gammal man bibehöll han intill det sista sitt varma intresse och en för så hög ålder mindre än vanligt reducerad arbetsförmåga.

Familjen Paris var bördig från Champagne, där den i den lilla staden Avenay ägde en gård, i hvilken flera medlemmar af denna släkt sett dagen, och som den alltid bibehöll i sin ägo och ofta besökte för att vidmakthålla sambandet med foster-

bygden. Sommaren 1839, under familjens ferievistelse i det gamla hemmet, föddes där den 9 augusti ende sonen, Gaston, som härigenom vann berättigande att äfven han betraktas som infödd Champenois. Vid nio års ålder sattes han i skola, Collège Rollin, hvarifrån han 1856 utgick som »bachelier». Bland hans närmaste kamrater i skolan befann sig Amédée Durande, som sedan blef sekreterare åt Camille Doucet och afled redan 1871. Med denne förtrogne ungdomsvän underhöll han en liflig korrespondens, hvaraf man ännu har i behåll de af Paris skrifna brefven, som efter vännens död återlämnades. Med tillhjälp af dessa bref och en del andra dokument har hans intime vän, professorn i Florenz, Pio Rajna, i sin mästerligt skrifna nekrolog lämnat en liflig skildring af Paris' ungdomsår. Man vet sålunda, att han var en käck och för sina lärare stundom kanske något besvärlig skolgosse, för hvilken det blef ett lekverk att i klassen intaga en framstående plats, tack vare den litterära inflytelsen från ett fint bildadt hem, en liflig och skarp fattning samt en underbart stark minneskraft. Han hade också mycken tid öfrig för andra sysselsättningar än läxläsning, och som hans smak för poesi tidigt vaknade, begagnade han sina lediga stunder bland annat till att lära sig utantill ett antal särskildt omtyckta dikter, t. ex. Rolla af Musset, som var och förblef hans favoritskald. Han började också snart att själf öfva sig i diktkonst, och af denna anledning fick han af sina lärare det hedrande uppdraget att i franska vers hälsa ärkebiskopen, Monseigneur Sibour, då denne i maj 1855 i skolan aflade officiellt besök. Under de första ynglingaåren skref han några satiriska dikter, afsedda för en rabulistisk ungdomsklubb, Amicitia, men man har äfven från denna tid bland hans efterlämnade papper funnit en djupt stämningsfull dikt, som han skref i Bonn, nov. 1856, då han för första gången befann sig isolerad i en främmande omgifning. Han kallade den Lamma Sabachtani, och hans vemod utmynnar där i den för hela hans själsriktning synnerligen karaktäriserande föresatsen att till rättesnöre för sin

lefnads gärning taga sträfvandet efter sanning och kunskap, »libido sciendi». Vid mognare år lär han någon gång för en trängre, mycket intim krets ha uppläst en för situationen afpassad tillfällighetsdikt, men han lät aldrig komma till offentlighet, hvad han författat i bunden form.

Efter en väl afslutad skolgång kom han genast ut i vidare förhållanden, ty strax därefter fick han som ett slags belöning medfölja sina föräldrar på en resa till Moskva, som de företogo för att besöka tvänne där bosatta och med franska släktingar gifta döttrar. Af hans bref finner man, huru lifligt den unge sjuttonåringen uppfattade allt hvad han såg och erfor under resan. Men vistelsen i Ryssland använde han icke uteslutande att tillfredsställa en ungdomlig nyfikenhet; han begagnade äfven tillfället att göra en första bekantskap med det ryska språket, i tanke att en sådan kunskap längre fram kunde blifva honom till nytta. I detta sammanhang må äfven erinras därom, att han tidigt lade sig vinn om att förvärfva en vidtomfattande språkkunskap, som han också snart fick tillfälle att utnyttja i och för sina vidsträckta studier i komparativ litteraturhistoria. Så t. ex. ägde han en för hans litteraturstudier fullt tillräcklig bekantskap med de skandinaviska språken i deras äldre och yngre skeden. Hans snabba fattning och starka minne gjorde det också till en lätt sak att i mån af behof tillägna sig ett främmande språk.

Oktober samma år anträddes hemfärden, och det blef då beslutadt, att han skulle tillbringa ett läsår vid något tyskt universitet, och därtill utsågs Bonn. Faderns afsikt med detta val har uppfattats olika. Några ha förmodat, att han föranleddes härtill af önskan, att hans son skulle af Diez initieras i den bästa metoden för studiet af romansk filologi. Möjligt är att ett sådant intresse inverkat på valet, men det tyckes dock sannolikare, att fadern, som kände med sig brist på god filologisk rutin, ville sätta sonen i tillfälle att redan från början af den akademiska studiebanan göra säker bekantskap med

språk och arbetsmetoder i Tyskland, där filologien, allmänt erkändt, då bedrefs med bästa framgången. Härtill kommer att, från Paris räknadt, Bonn låg bäst till af de tyska universiteten. För sitt val hade fadern äfven funnit stöd hos sin gamle vän och studiefrände, Ferdinand Wolf, kejserlig bibliotekarie i Wien, hvilken särskildt idkat studier i Spaniens äldre litteratur, men äfven lämnat värdefulla bidrag till den franska. — Men den djupast liggande, ehuru kanske aldrig öppet erkända anledningen till detta beslut torde dock ha varit faderns missnöje med universitetsundervisningen i Frankrike. Ett sådant missnöje var också fullt berättigadt vid denna tidpunkt, första skedet af det andra kejsardömet. Särskildt stod det illa till med undervisningen inom den humanistiska fakulteten. Flere af dess bästa lärare hade af politiska skäl blifvit landsförvista, t. ex. Edgar Quinet, eller försatta i inaktivitet, t. ex. Jules Simon, och återstoden utgjordes till icke ringa del af elementarlärare, åt hvilka man vid universitetet ville bereda en reträttplats. Alla saknade verkliga lärjungar, ty den studerande ungdom, som ville söka sin utkomst på lärarebanan, hade intet intresse af att följa akademiska föreläsningar. Professorernas egentliga uppgift var att förrätta examina, »le baccalauréat» och »la licence», med lärjungar, som de förut aldrig sett, hvartill kom skyldigheten att hålla föreläsningar, men detta för en tillfällig publik, som ofta växlade från den ena gången till den andra. Under dessa nedslående förhållanden var det ganska naturligt, att fadern ville i utlandet bereda sin rikt begåfvade son tillfälle att i tid få åtnjuta en sådan verklig universitetsundervisning, som fäderneslandet då ej kunde erbjuda. Denne hans son blef det sedan förbehållet att verksamt deltaga i den omdaning af det humanistiska universitetsstudiet i Frankrike, hvarigenom detta studium rycktes upp ur sitt djupa förfall och höjdes till den allmänt erkända goda nivå, som det nu intager såväl med afseende på lärarekrafterna och deras rekryterande, som äfven därigenom att fakulteten numera äger en stam af

lärjungar, som draga verkligt gagn af den efter deras behof afpassade undervisningen. Äfven under denna tid ägde dock Frankrike flere framstående filosofer, filologer och historiska forskare, men dessa rörde sig inom de lärda akademiernas högre sfär, och deras verksamhet stod i intet eller ringa samband med undervisningen inom fakulteten.

I början af november, 1856, fortsatte föräldrarne hemfärden, sedan sonen blifvit väl installerad i Bonn, hvartill hörde att fadern föreställde honom för den fullt vetenskapliga romanska filologiens grundläggare, Fredrik Diez. För första gången ensam och utan direkt känning med vare sig familjekretsen eller gamla kamrater kände han under de närmaste dagarna sitt sinne fylldt af denna öfvergifvet ödsliga stämning, under hvars inflytelse ett ungt sinne manar fram sådana, vanligen slumrande känslor af obestämd längtan, som ligga på botten af dess väsen, men sällan bringas till medveten form. Hos Gaston Paris fick denna längtan ett vackert uttryck i den redan nämnda dikten, Lamma Sabachtani, hvilken han kände som en subjektiv bikt af sådan art, som man tycker profaneras genom att meddelas andra. Men den sympatiske, pigge och treflige ynglingen med det behagliga utseendet och det vackra franska uttalet blef snart mycket eftersökt, så att han ej länge behöfde känna sig ensam. De akademiska föreläsningarna spelade en obetydlig roll i hans studier, hvilket bland annat förklaras däraf, att han till en början ej var tillräckligt kunnig i tyska för att verkligen profitera af dem. Han följde endast en offentlig kurs, hvilken gafs af professor Jahn i filologi, samt Diez' privata, ganska elementära kurs i italienska. Häraf följer dock icke, att han illa använde sin tid, ty han studerade franska, italienska och tyska författare, han förkofrade sig i att tala tyska och fortsatte något sitt studium af ryskan. Diez var hans rådgifvare och faderlige vän i brydsamma lägen, och han har flera gånger pietetsfullt erinrat om hans milda vänlighet och om de lärorika samtal de hade, då han fick följa med på

dennes aftonpromenader. På det hela taget torde han dock varit väl ung för att af vistelsen i Bonn draga annan fördel än den att lära sig tyska, men äfven i detta hänseende distraherades han, ty i staden, till och med i det hus, där han bodde, funnos flere fransmän, och hans tyska bekanta begagnade gärna tillfället att med honom få öfva sig i att tala franska; mot slutet af läsåret fick han äfven besök af sin moder och sin tredje syster, hvilka stannade kvar i Bonn fulla tre månader, hvarefter de tillsammans återvände till Frankrike. — Under detta studieår lärde han känna och vann till vän för lifvet en några år äldre student från Zürich, sedermera Berlinerprofessorn i romansk filologi, Adolf Tobler, som i högre grad än han själf bör betraktas som Diez' personlige lärjunge. — På sin silfverbröllopsdag, den 24 nov. 1893, mottog Tobler från sin ungdomsvän som minnesgåfva »Lai de la Rose à la dame leal», särskildt för tillfället tryckt i endast få exemplar.

Under sommarferierna, 1857, beslöts, att han skulle tillbringa ännu ett studieår vid något tyskt universitet, och denna gång föll valet på Göttingen. För hans filologiska utbildning fick detta beslut en god och afgörande betydelse. Han var nu tillräckligt hemmastadd med det tyska språket för att draga full nytta af den akademiska undervisningen, och han hade äfven mognat och utvecklats, så att han kunde rätt uppskatta den tyska filologiens goda, vetenskapliga metod, hvilken i Göttingen representerades af, bland andra, ingen mindre än Ernst Curtius, som bemötte honom med stor vänlighet. Äfven hade han nu försonat sig med de tyska studenternas lefnadsvanor, af hvilka han förut känt sig chockerad, och han lät inskrifva sig i förbundet Hercynia. Numera en fullfjädrad student, som njöt lifvet, använde han dock tiden väl, arbetade raskt och förkofrade sig inom flera af filologiens områden. Klassisk filologi, forntyska och äfven engelska upptogo nu största arbetstiden. Fornfranskan lämnade han åsido, ehuru Theodor Müller just detta år på sina föreläsningar med full kompetens

textkritiskt behandlade La Chanson de Roland, detta Frankrikes nationalepos, som snart nog skulle blifva och sedan för all framtid utgöra ett af hans med särskild kärlek omfattade studieföremål.

Han hade ännu ej fyllt nitton år, då han sommaren 1858 afslutade sin utländska studievistelse, från hvilken han medförde många goda intryck och starka impulser, som sedan verkade bestämmande på hans filologiska metod och på hans uppfattning af den högre undervisningens väsen och ändamålsenliga anordning. Tiden var nu inne, då han efter denna mera allmänna förberedelse borde koncentrera sina studier på någon särskild del af filologiens vidsträckta område. Valet låg nära till hands, ty på den, som uppfostrats i hans faders hem, borde af all filologi ett vetenskapligt studium af fosterlandets språk och litteratur nödvändigt utöfva en särskildt stark dragningskraft. Han valde också denna uppgift, och det gällde nu att finna den väg, som i Frankrike bäst ledde fram till det önskade målet. På La Sorbonne var ej att tänka, ty där meddelades då ingen afsevärd undervisning af önskad art. Däremot lämnades en i flera hänseenden god ledning vid Ecole des Chartes, hvars uppgift är att utbilda tjänstemän för arkiven och biblioteken. Efter en kort förberedelse till inträdespröfningen antogs han som elev i denna skola, där han nu började ett ordnadt studium af den franska medeltiden, dess historia och samhällsordning, och i någon mån äfven dess språk och litteratur; till ledande lärare hade han så kompetenta personer som J. Quicherat och F. Guessard. I årsringen närmast före hans egen återfann han nu sin förtrogne barndomsvän, Amédée Durande, bland hvilkens klasskamrater befann sig Paul Meyer. Emellan Paris och denne senare uppstod snart ett lifligt vänskapsförhållande, som var säkert grundadt i gemensamma studieintressen och i modig verksamhetslust. För den romanska filologiens närmaste framtid i Frankrike var det mycket lyckligt, att dessa båda märkesmän inom sin vetenskap redan vid tidig ålder blefvo

förtrogna vänner. Allt ifrån början stödde och uppmuntrade de hvarandra, och man kan med visshet påstå, att deras lifsgärning på det gemensamma arbetsfältet å ingendera sidan någonsin vunnit den betydenhet, som den faktiskt nådde, om deras sträfvan divergerat, eller om de lämnat rum för hvad man kallar yrkesafund. Deras ömsesidiga vänskapliga tillit endast stärktes under arbetet med de många vetenskapliga företag, som de gemensamt satte i gång, och i hvilkas ledning de på ett ovanligt lyckligt sätt kompletterade hvarandra. Under mer än fyrtio år sträfvade de gemensamt och framgångsrikt för att i Frankrike väcka och främja verklig vetenskaplighet i studiet af landets eget språk och dess litteratur i äldre skeden. Huru lifligt och varmt Paul Meyer var fäst vid sin arbetskamrat, däråt har han skänkt ett till hjärtat trängande uttryck i de afafskedsord, som han vid vännens bår uttalade i sin egenskap af direktör för den skola, där de som lärjungar först stiftade bekantskap; vid sin död var Gaston Paris medlem af denna skolas Conseil de perfectionnement.

Medan han ännu som elev tillhörde Ecole des Chartes, blef Gaston Paris medarbetare i den af Ad. Ebert år 1859 grundade »Jahrbuch für romanische und englische Literatur», till hvilken han för åren 1858—1861 lämnade käckt och lifligt skrifna årsberättelser öfver den franska vitterhetens senaste, mest beaktansvärda alster. Man läser dem ännu med nöje, och de visa att hos deras unga författare fanns godt ämne till en klarsynt och talangfull modern litteraturkritiker. Hans oreserverade värdesättning af Victor Hugos skaldskap, hvartill dennes år 1858 utkomna »Légende des Siècles» gaf anledning, må anföras för att styrka detta antagande.

Vid Ecole des Chartes är kursen treårig och afslutas med en muntlig examen samt försvarande af en skriftlig afhandling öfver ett med vederbörande lärare öfverenskommet ämne. Januari 1862 utgick Gaston Paris den andre i ordningen och promoverades till archiviste paléographe, sedan han vunnit

mycket erkännande för sin afhandling och dess försvar. Uppmuntrad häraf befordrade han den, något reviderad, genast till trycket med titel »Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française» och försåg den med dedikation till Diez »d'un de ses disciples». Det ämne, som han valt, var sålunda historiskt lingvistiskt, och i behandlingen däraf hade han med framgång tillämpat den vetenskapliga metod, hvilken han lärt känna och uppskatta under studievistelsen i Tyskland. I ett kort företal framhåller han sitt bemödande att i den franska filologien införa samma metod och samma vetenskapliga allvar som man följer och iakttager inom den klassiska. »De äro fortfarande mycket fåtaliga», säger han, »som intressera sig för den franska filologien, och äfven de flesta bland dem, som sysselsätta sig med vårt fornspråk, göra det endast för att tillfredsställa en ytlig vetgirighet. Jag skulle känna mig lycklig om jag kunde bidraga till insikt däri, att den är en vetenskap, jämbördig med den klassiska och österländska filologien, och att äfven den kräfver fasta utgångspunkter, träget arbete och följdriktig behandling. Då jag sökt att iakttaga dessa grundsatser, har jag visat deras nödvändighet såväl genom mina misstag som genom de resultat, jag kan ha vunnit, ty dessa misstag kunna endast härröra från metodiska felgrepp, från otillräckliga förstudier eller från bristande konsekvens». Det var alltså god metod och ospard möda, som han med sitt första vetenskapliga arbete ville vindicera åt den franska filologien, och under hela sin följande verksamhet svek han aldrig denna utgångspunkt.

Arbetet väckte uppseende och recenserades i flere tidskrifter; bland andra af Diez i Eberts Jahrb. 1864 och af J. Quicherat i Revue de l'Instruction publique. Diez vitsordar hans grammatikaliska beläsenhet, hans självständighet och goda iakttagelseförmåga. Han tillägger, att arbetet gör heder åt den nya skolan, och att hvar och en, som vill vetenskapligt studera fransk grammatik, har mycket att lära däraf, vare sig han

är lärjunge eller mästare. Quicherat anvisar åt Gaston Paris en plats bland dem, som främja sunda teorier; om också hans arbete blott är ett första försök, är det dock ett metodiskt och gediget sådant. Detta förstlingsarbete lofvar godt för framtiden. Men, tillägger han, för Gaston Paris är vetenskapligt intresse icke den enda sporren; han bär ett namn som ålägger förbindelser.

Vid 22 års ålder hade Gaston Paris sålunda dokumenterat sig som en förhoppningsfull ung vetenskapsman, af hvilken man kunde vänta, att han skulle blifva en banbrytare, som ledde den franska filologien in i den rätta fåran och sedan förde den framåt med kraft och allvar. Innan han uteslutande ägnade sig åt uppgifter af denna art, idkade han under en kortare tid juridiska studier, aflade »la licence en droit» och försvarade i samband härmed tvenne rättshistoriska afhandlingar, den ena på latin »De tutela», den andra på franska »De la tutelle», båda tryckta år 1862. Med detta lärdomsprof afsåg han att öka sin kompetens som »archiviste paléographe».

För sin befordran på den akademiska banan behöfde han förvärfva den filosofiska graden. Härför kräfves i Frankrike dels en examen, la licence, som fortfarande är ganska elementär och vid denna tidpunkt var det i ännu högre grad, dels tvenne doktorsafhandlingar, af hvilka, ända till helt nyligen, den ena skulle vara författad på latin, den andra på franska. På den sistnämnda ställas höga fordringar, och Gaston Paris förberedde länge, grundligt och med stor omsikt sin franska gradualafhandling, hvars ämne och titel var »Histoire poétique de Charlemagne». I komparativ litteraturhistoria hade han redan förut producerat tvenne i Revue Germanique 1861 och 1862 införda uppsatser, »Huon de Bordeaux» och »La Chanson de Roland et les Niebelungen», hvilka kunna sägas utgöra liksom en förberedelse till den nu valda vidsträckta uppgiften, att från dess ursprung följa den poetiska traditionen om Karl den Store i alla dess yttringar inom såväl den franska litteraturen som den ut-

ländska. För ett sådant arbete hade han god hjälp af sin omfattande språkkännedom, af fadrens välförsedda bibliotek och den därifrån tidigt hämtade bekantskapen med de förnämsta bland de till denna cykel hörande hjältesagorna.

Under sysslandet med denna filologiska uppgift grep honom allt lifligare en bitter förnimmelse af den romanska filologiens ofördelaktiga läge i Frankrike, jämfördt med det i Tyskland, och han uttalar denna stämning ganska oförbehållsamt i en artikel »La philologie romane en Allemagne», införd 1864 i Bibl. de l'Ecole des Chartes. Särskildt känner han sin nationalstolthet kränkt däraf, att man öfverlämnar åt främlingar, att åt den franska kulturens äldsta litterära minnen ägna en sådan hedrande omvårdnad, som närmast tillkommer fransmännen själfva. För att i Frankrike råda bot för en sådan okunnighetens likgiltighet framställer han några förslag till studiereformer, om hvilka han själf alldeles misströstar, att man vid dem fäster något afseende. Samma stämning och samma kraf på allvar och metod återfinner man nu i inledningen till detta arbete, genom hvilket han tydligen visat att han själf icke skytt någon möda eller undandragit sig ett långt drifvet detaljstudium för att fullt motsvara egna kraf på metodisk och samvetsgrann forskning. I sitt första större arbete har han visat fransmännen vägen för en riktigt förd, historisk undersökning af en uppgift från deras eget språk; han lämnade nu ett liknande, men vida mera storslaget föredöme för en följdriktigt genomförd studie inom den komparativa litteraturhistoriens område. Hans latinska thes, »De pseudo-Turpino», behandlade en speciell del af Karl den Store-traditionerna.

Tredjedag Jul år 1865 försvarade han offentligt sina gradualafhandlingar, och han gjorde det fullkomligt briljant. Den ungdomliga käckhet, med hvilken han gjorde sig så att säga till apostel för en högre uppfattning af den fornfranska filologien med afseende på metodisk och noggrann forskning, framkallade visserligen ironiska påminnelser från en och annan äldre auk-

toritet, men man var dock i allmänhet enig därom, att den unge mannen utfört ett styft arbete, som borde erkännas och belönas. Följande året fick han af Académie des Inscriptions sig tillerkändt det stora Gobert-priset, hvars belopp är 10,000 francs och det största, hvaröfver denna akademi har att förfoga.

Han hade nu med framgång aflagt alla i Frankrike föreskrifna lärdomsprof för kompetens till akademisk befordran. Han ansågs vara en framtidsman inom sitt fack, och om också en och annan mera konservativt anlagd akademiker med en smula misstro betraktade den orolige reformatorn, så var han dock en populär och i allmänhet mycket omtyckt ung man. Själf begagnade han sin numera ganska bemärkta plats inom den vetenskapliga Pariser-världen för att verksamt fullfölja sitt reformarbete. I detta syfte grundar han nu 1866 tillsammans med Paul Meyer och tvenne andra Revue Critique, hvarmed afsågs att i Frankrike åt de humanistiska vetenskaperna skaffa ett organ för samvetsgranna och fullt objektiva recensioner af arbeten inom den nyare litteraturen och att därigenom bilda en centralpunkt, från hvilken man kunde sprida håg för grundligt och metodiskt studium.

Som lärare hade han pröfvat sin förmåga redan 1860 genom att för ett auditorium af unga flickor ge en kurs i den franska litteraturens äldre historia. Det låg nu mycket nära, att han skulle på den akademiska lärarebanan söka sin utkomst, och han kunde anses som självskrifven arfvinge till faderns lärostol i Collège de France. Senast 1867 började han fungera som vikarie, då fadern någon termin var hindrad att själf sköta sin tjänst. Utan att taga afsked erhöll denne 1870 perpetuell tjänstledighet, då sonen erhöll fast vikariat. Paulin Paris pensionerades 1872, och sonen Gaston blef då genast utnämnd till ordinarie professor i fornfranska språket och litteraturen. Den med denna professur förenade undervisningsskyldigheten var dock ej af den betydelse och omfattning, att den kunde tillfredsställa hans nu nästan sjudande lust att verka och gagna.

Den om den högre undervisningen i Frankrike synnerligen förtjänte ministern Victor Duruy fäste sig vid den unge reformifrige vetenskapsmannen och gaf honom år 1867 i uppdrag att leda en seminariekurs i fransk historisk grammatik för studerande, som önskade att initieras i den moderna filologiens metoder. Ur denna och liknande kurser framgick snart fullt organiserad Ecole pratique des Hautes-Etudes, som stiftades 1869 och sedan verksamt bidragit att stärka och höja det vetenskapliga intresset hos Frankrikes studerande ungdom. Denna skapelse, i hvilken Gaston Paris helt visst alltifrån början haft verksam del, omfattade han sedan med ett aldrig svikande intresse. Den romanska filologien bildade där en särskild afdelning, som anförtroddes åt hans ledning. Åt denna uppgift ägnade han sina bästa krafter, och hans afdelning blef den operationsbas, från hvilken han med framgång kunde verka för sitt allt klarare fattade syfte att göra Frankrikes hufvudstad till centralpunkten för romansk filologi. I ädel täflan med de utländska universitetens romanska seminarier, har han där oaflåtligen gjort sitt allra bästa för att bringa sina lärjungar att klart fatta en vetenskaplig uppgifts fulla innebörd, att utreda hvilka förarbeten den kräfver, hvilken metod man bör välja för att säkrast hinna målet, och slutligen att under arbetet ej sky tröttande detaljundersökningar, då sådana behöfvas för att vinna fasta resultat.

Till studieföremål inom sin afdelning valde han genast en både svår och vacker uppgift, nämligen den att noga genomforska alla kända handskrifter, som återgåfvo den fornfranska S. Alexiuslegenden i dess äldre och yngre versioner.

Denna uppgift lämnade rik anledning att söka och tillämpa en god filologisk metod, dels för att konstatera de särskilda handskrifternas genealogi och inbördes värde, dels för att i möjligaste mån återställa den ifrågavarande versionen till dess ursprungliga lydelse, såväl med afseende på fonetik och formlära som äfven syntax och ordförråd. Härvid togs ledning af den klassiska filologiens metoder, men det gällde nu franska

forntexter, och en kritisk undersökning af dem ställer sig annorlunda än för de antika, hvarför man måste noga pröfva i hvad mån förfaringssättet behöfde modifieras. Resultatet af alla dessa undersökningar och förarbeten blef en dryg volym, hvari kärnan utgjordes af legendens olika versioner i kritisk edition, men största intresset erbjöd den mycket vidlyftiga inledningen. Metod och procedur motiveras där noggrannt, och de språkhistoriska resultaten meddelas i en mycket detaljerad framställning. Hans syfte med detta arbete var sålunda icke blott att i möjligast bästa skick återställa en fornfransk text af högt värde, utan han ville äfven, och detta betonas i företalet, bringa till stånd en god vetenskaplig tradition för utgifvandet af fornfranska texter, som hittills i Frankrike icke varit föremål för lika samvetsgrann hänsyn som de klassiska.

Hela planläggningen och lejonparten af själfva arbetet, äfven detaljerna, tog Gaston Paris på sin andel, och han skördade därför hedern och erkännandet; 1872, då arbetet utkom i tryck, uppbar han för andra gången det stora Gobert-priset. Välförtjänt var också denna utmärkelse, ty han hade nu lämnat ett lysande prof på sällsynt skarpsinne och ihärdig arbetskraft.

Med sina båda förut nämnda arbeten hade han i Frankrike visat vägen för romansk filologi, rätt bedrifven, på den rena lingvistikens och litteraturforskningens område; med detta tredje visade han i handling, hvilket resultat en textutgifvare kan ernå, om han följer en god metod och ej sparar sin möda. Man kan säga, att hvad Diez hade kallat den nya skolan nu på de viktigaste punkterna hade fått sitt program genomfördt i praktisk tillämpning.

Men Gaston Paris ansåg, att ännu återstod mycket, innan han vunnit sitt stora önskemål att få Paris till centrum för den franskt nationella vetenskapen, romansk filologi. I sådant syfte grundade han, 1872, tillsammans med Paul Meyer tidskriften Romania, och de bragte det ganska snart därhän, att den af romanisterna erkändes som deras förnämsta organ. Det är också

fullkomligt beundransvärdt, hvilken möda och omsikt de båda redaktörerna nedlade på denna tidskrift. Gaston Paris vinnlade sig särskildt att på alla punkter hålla den fullt au courant med vetenskapens framsteg, och han underkastade sig därför det mycket kräfvande arbetet att inom detta fack noga följa med den litterärara produktionen i alla dess alster. Af tidskrifter, broschyrer, afhandlingar och större arbeten tog han genast kännedom och meddelade Romanias läsare sin mening i korta notiser eller längre recensioner, allt efter ämnets värde och beskaffenhet. Genom att uppmärksamt läsa Romania var man således nästan säker att af den nyaste litteraturen ingenting af intresse skulle undgå ens uppmärksamhet.

Men det behöfdes ännu en åtgärd för att få arbetet inom fornfransk filologi fullständigt organiseradt. Textutgifningen saknade ett centrum, och för att vinna en sådan bragte de båda vännerna till stånd Société des anciens textes français. Detta sällskap grundades år 1875, och dess publikationer ha sedan oafbrutet fortgått.

Det följande året blef Gaston Paris invald till ledamot af Academie des Inscriptions och fick omedelbart i uppdrag att deltaga i redaktionen af Histoire littéraire de la France, hvarjämte han nu fick friare tillgång till ännu ett vetenskapligt organ, Journal des Savants.

Vid denna tidpunkt hade han sålunda sin vetenskapliga verksamhetssfär fullt färdig och afrundad. För sin undervisning disponerade han Collège de France och Ecole des Hautes-Etudes, hans tidskriftsorgan voro Revue Critique, Romania och Journal des Savants, för större uppsatser hade han att tillgå Hist. litt. de la France och för textutgifning det nyss grundade fornskriftsällskapet.

Hans arbetsfält lämnade sålunda numera intet öfrigt att önska med afseende på variation och omfattning. Man kunde befara, att hans intresse och krafter icke skulle fullt räcka till för alla dessa arbetsuppgifter. Detta blef dock ingalunda fallet,

ty i dem alla tog han en mycket verksam del, såväl ledningen som arbetet. Från Revue Critique drog han sig dock småningom alltmera tillbaka, i den mån han fann detta företag betryggadt utan hans personliga insats. Hans intressen omfatade äfven andra frågor, som stodo i något samband med hvad han främst valt till sin lifsuppgift, nämligen att främja filologiska studier i Frankrike, särskildt de romanska.

Klarsynt, erfaren och liflig som han var, tog man snart hans stora duglighet i anspråk, genom att lämna honom många hedrande, men ganska ansvarsfulla och betungande uppdrag. Af Waddington insattes han 1876 i den kommitté, som fått i uppdrag att utarbeta förslag till universitetens omorganisation. Sedan 1881 var han ledamot af Conseil de perfectionnement de l'Ecole des Chartes och af Comité des travaux historiques. Mot slutet af sin lefnad fick han än flera uppdrag af liknande art, och i dem alla intog han oftast en ledande ställning.

Medan han sålunda sköt skarp fart framåt i sin offentliga verksamhet, var hans enskilda lefnad icke utmärkt af några särskildt minnesvärda tilldragelser. Hans bästa vederkvickelse var resor, och han företog nästan årligen sådana till olika delar af Europa. För dessa rekreationsresor blef Italien icke sällan målet, och redan tidigt hade han fått tillfälle att besöka detta land under synerligen gynnsamma förhållanden. Den högt uppburne läkaren och statsmannen, Alessandro Bixio, infödd italienare, men naturaliserad fransman, var mycket lierad med familjen Paris. Våren 1863 bjöd denne honom med sig på en resa till Italien. Det var sålunda rätt kort efter det stora frihetskriget, i hvilket Alessandros broder, Nino Bixio, tog så verksam del och med stor framgång och utmärkelse i egenskap af Garibaldis närmaste kamrat ledde den äfventyrliga expedition, som slutade med eröfring af hela konungadömet Båda Sicilierna. Man kan lätt föreställa sig hvilket lifligt intryck den unge mannen skulle få af det ännu segerglada Italien, där han fördes omkring af hjältar och statsmän.

Hans mor dog 1865, och vid denna tidpunkt tyckes han ha etablerat sig i en ungkarlsbostad, dock i fadrens närhet. Då fransktyska kriget bröt ut stannade han kvar i Paris under belägringen. På militärtjänst kunde han ej tänka, ty han hade tidigt mistat synen på det högra ögat, och äfven på det vänstra var synkraften så försvagad, att han utan monokel var nästan alldeles hjälplös. Detta oaktadt voro hans mörka ögon strålande och vackra.

Det var under belägringen, som han den 8 dec. 1870 i Collège de France höll sin minnesvärda inledningsföreläsning om Rolandssången och den franska nationen. Den röjer klart, att under denna de svåra pröfningarnes tid hans själ började mogna till högstämd uppfattning af begreppen nationalitet och fosterlandskärlek. Med den vida människokärleken som drifkraft och sanningen som ledstjärna fördes han sedermera vidare framåt till en ädel och djupsinnig, men af vemod färgad lösning af lifvets dunkla gåta.

I sin mera trefliga än eleganta ungkarlsvåning började han tidigt ha mottagningar om Söndagarna på eftermiddagen, och han samlade då kring sig en utvald krets af de rikast begåfvade representanterna för det högre intellektuella lifvet i Paris i dess olika yttringar. Han höll »salon», och han fortsatte därmed till sin död.

Han var sålunda en af alla omtyckt och mycket presentabel personlighet, hvarför han lätt kom i åtanka, då någon af de lärda institutioner, som han tillhörde, skulle utse representant vid högtidligheter, till hvilka de blifvit inbjudna. Han fick därigenom anledning att uppodla sina medfödda anlag för vältalighet. Enkelt och flärdfritt, men kraftigt anslående framförde han, hvad han ville ha sagdt, och han ägde stor förmåga att hos sina åhörare framkalla sin egen stämning och att hos dem väcka tankar och känslor.

September 1877 firades i Upsala universitetets stora jubelfest, och till den samlades delegerade från många olika länder.

De lärda institutionerna i Paris representerades af så bemärkta personer som Gaston Boissier, A. Geffroy, F. Lichtenberger och, den yngste bland dem, Gaston Paris, som genom lynne och ålder stod ungdomen närmast. Han förstod vårt språk rätt bra och kunde äfven något meddela sig på svenska. Liflig och intresserad var han med öfverallt, och öfverallt var han välkommen och treflig. En afton var stor samling på Upplands nationssal; dit kommo äfven de nästan oskiljaktiga vännerna Gaston Boissier och Gaston Paris, hvilka båda där togo till orda. Gaston Paris fick därtill särskild anledning genom den allokution, som doktor H. Örnmark på god och ledig franska riktade till honom. Det var då han höll detta delvis improviserade, delvis noga öfvertänkta tal, som framsades så vackert och med sådan den varma känslans kraft, att äfven de, som blott förnummo ljuden, erforo en förnimmelse att de nu hörde en talare af sällsynt begåfning. Grundtemat var det i forna tider starka studiesambandet mellan vårt land och universitetet i Paris, där då äfven, liksom nu hos oss, de studerande voro fördelade på nationer. Han såg en stor fördel i en sådan organisation, som det vore lyckligt att under någon form kunna återinföra i Frankrike. Mot slutet af talet steg hans inspiration, och då han tystnat, blef han föremål för en verklig ovation. Detta tal blef aldrig återgifvet, ens i referat, hvilket är en stor förlust, ty det hade helt visst väl förtjänt att skyddas mot glömskan, så mycket mera som frågan om den högre undervisningen och universitetens organisation vid denna tidpunkt lifligt sysselsatte hans tankar. Den s. k. statskuppen af den 16 maj samma år hade bragt Waddington att träda tillbaka ur ministären, och med honom föll all förhoppning om något resultat af de reformförslag, som blifvit framställda af den kommitté, Waddington tillsatt, och af hvilken Paris varit ledamot.

Hos dem, som under de dagarne fingo njuta af hans sällskap, efterlämnade detta ett sällsynt angenämt minne, ty han

var glad och sällskaplig, och det låg snille i hans konversation, vare sig skämt eller allvar.

Sitt Upsalabesök bibehöll han sedan i god hågkomst, och han var alltid mycket vänlig och förekommande mot de svenska studerande, som kommo till Paris för att där under hans ledning vidare förkofra sig i romansk filologi. Från våra univertet räknade han också talrika lärjungar, men han gjorde det äfven från andra länder, ty hans rykte var stort och som studieledare var han outtröttligt verksam. Visserligen undföll honom stundom uttryck af ledsnad däröfver, att af hvad han i rikt mått ägde att bjuda på profiterade utlänningar till större antal än hans egna landsmän. Från en annan synpunkt skänkte det honom nog stor tillfredsställelse att se sig uppburen och eftersökt af utlänningar; från beröringen med honom medförde de hem en aktningsfull beundran för den franske vetenskapsmannen och kärlek och intresse för den nation, för hvars bäst karakteriserande egenskaper han var en sällsynt god representant.

Hans mannaålder skred fram under träget intellektuellt arbete och därmed följande vidgad verksamhet och rikare mognad och erfarenhet på den humanistiska bildningens alla viktigare områden. Hans ande tog en allt högre flykt och sträckte sin spaning äfven bortom filologien till sådana fält för vårt kunskapsbegär, för hvilka ett ädelt och sanningssökande sinne aldrig på längden kan hålla sig främmande. Åt alla yttringar af högre intellektuellt själslif, forntidens eller det moderna, ägnade han ett vettgirigt intresse, och han vann en vidsträckt, lefvande erfarenhet och lärdom som gåfvo honom auktoritet, äfven då han tog till orda i andra ämnen än rent filologiska. Men han svek dock aldrig sin speciella arbetsuppgift, utan fortsatte med oaflåtlig ihärdighet och minutiöst noggrannt sitt forskningsvärf i lingvistik och litteraturhistoria.

I ett tal, som han i egenskap af ordförande höll år 1879 i Société des anciens textes, erinrar han godmodigt om den fruktan för »cet inconnu . . . . indissoluble qui arrête plus

d'un citoyen de bonne volonté.» Men han lät dock till slut alla farhågor fara, och i juli 1885 trädde han i äktenskap med Marie Talbot, änka efter Philippe Delaroche-Vernet, son till målaren Paul Delaroche i hans gifte med Horace Vernet's enda dotter. Hon ägde en betydande förmögenhet, och i sin bostad, rue du Bac, »entre cour et jardin», utöfvade nu familjen Paris en storartad gästfrihet. Deras torsdagsmottagningar samlade en talrik vänkrets ur den vittra och konstnärliga världen i Paris; äfven främlingar voro där välkomna gäster. Fru Paris var allmänt beundrad såsom angenäm och intagande värdinna, och för hennes man var det tydligen en stor tillfredsställelse att se sig omgifven af en krets, som i fin kultur var en af de främsta i Europa. Öfver hela hans person låg ett skimmer af vänlighet och harmoni, han räckte till för alla, och värdfolkets förekommande väsen gaf den allmänna stämningen. Man gick därifrån med minnet fylldt af en utsökt angenäm afton, tillbragt i en omgifning, där snille, lärdom, kvickhet och fin takt voro de lifvande elementen. Gaston Paris salon, såväl den större, mera vidöppna, som den mindre och intimare, utgjorde en mycket god insats i hufvudstadens sociala lif; därom erinrar Fr. Masson i sitt inträdestal i Franska Akademien och han tillägger: »Lorsque la mort vient fermer ce salon, la société française en ce qu'elle a de plus élevé par l'intelligence, le talent et la conscience, perdit un de ses derniers refuges».

Redan i dec. 1889 bortrycktes fru Paris plötsligt af döden, och han stod nu åter ensam, hvilket efter denna korta, men oblandade lycka kändes gripande dystert och ödsligt. Hans styfbarn ärfde sin moder, och han återvände nu till ett ensligt ungkarlshem och en anspråkslösare ekonomisk ställning. Lindrande tröst hade han visserligen i sin hängifvet trogna intimare vänkrets och i ett oförtrutet arbete, men han öfvervann dock aldrig saknaden efter familjelifvets lycka, och »l'inconnu indissoluble» mera lockade än skrämde honom. Redan 1891 gifte han om sig, och äfven denna gång blef hans äktenskap lyckligt.

Hans andra hustru, skriftställarinnan fru Savary, född Mahoû, skänkte honom en dotter, Marguerite, som blef honom till stor glädje på hans åldrande dagar.

Under årens lopp hade en lång rad af svenska romanister för sin vidare utveckling besökt Frankrikes hufvudstad och där lärt att värdera och beundra Gaston Paris' eminenta förmåga som ledande lärare, och under arbetet fäste de sig äfven lifligt vid hans intagande, idealt lagda personlighet. Då de återvändt till hembygden, blef minnet af Gaston Paris för dem ett enande band, liksom då skolkamrater från en och samma årsring länge behålla känning af hvarandra.

När därföre man kom fram emot tiden för den afhållne lärarens femtioårsdag, väcktes och blef lifligt omfattadt ett förslag, att hans svenska lärjungar skulle såsom en tacksamhetsgärd hylla honom med en festskrift, till hvilken många bidrogo med uppsatser, tjugo till antalet; alla deltogo de i kostnaderna och undertecknade den af en varm vördnad inspirerade tillägnan. Härtill kom ett officiellt erkännande af Gaston Paris' förtjänster om de svenska romanisterna genom hans samtidigt härmed skedda utnämning till kommendör af Nordstjärneorden. Det var professor Wahlund, som fick glädjen att den 9 augusti 1889 personligen öfverlämna dessa bevis på minnesgod erkänsla från vårt fosterland. — Redan 1878 blef Paris ledamot af K. Vetenskapssocieteten i Upsala och år 1892 af K. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhället i Göteborg. — På sin sextioårsdag, 9 aug. 1889, mottog han från professor Carl Wahlund med vacker tillägnan en praktfullt utstyrd och med illustrationer af Carl Larsson försedd versifierad öfversättning af »Le conte de la Rose», samma fornfranska dikt, som Paris vid redan nämndt tillfälle ägnat sin vän, professor Tobler. Sin edition af »Enfances Vivien», 1895, inledde professor Wahlund med dedikation till Gaston Paris och Paul Meyer, Romanias båda redaktörer. Professor Wulff har 1887 till Paris dedicerat sin edition af Juan de la Cueva's »Viage de Sannio».

Året därefter, den 29 december 1890, till minne af den dag, då han för tjugofem år sedan genom sin »Histoire poétique de Charlemagne» förvärfvade doktorsgraden, blef han föremål för en hyllning af liknande art. Trettio af hans lärjungar med franskt modersmål öfverlämnade då till honom en festskrift omfattande från hvar och en af dem en uppsats i romansk filologi. För sådana akter af erkännande var Gaston Paris helt naturligt känslig och tacksam, men han kände dem närmast som en maning till fortsatt sträfvan att än bättre motsvara de höga tankar, man gjorde sig om honom. Han var visserligen van att gå i spetsen, och han kände med sig, att han därtill ägde förutsättningarna, men denna medvetenhet gjorde honom ödmjuk i hjärtat, ty han gick i spetsen äfven då det gällde att af rika gåfvor kräfva rika frukter. Målet för sin sträfvan hade han satt så högt, att han ständigt erfor en aggande känsla af att icke sträfva nog för att vinna det. Han uttalade och tillämpade alltid den satsen, att första villkoret för framåtskridande är att vara missnöjd med sig själf.

Till de många litterära företag i upplyst patriotism, för hvilka han redan varit med om första ansatsen och äfven utöfvade ledningen, lade han fortfarande andra, hvilkas närmaste syfte var att hos den läsande allmänheten hålla intresset vaket för fosterlandets stora skriftställare och alla till den högre andliga kulturen hörande ämnen. I en sådan i upphöjd mening populariserande riktning planlade han omkring år 1885 tillsammans med J. Jusserand den mycket värdefulla biografiserien »Les grands écrivains français», i hvilken särskildt kompetenta personer skulle meddela monografier öfver Frankrikes främsta litterära personligheter från olika tider. Ursprungligen var det meningen, att denna serie skulle under titeln »Les Immortels» omfatta fyrtio sådana monografier. När företaget bragtes till verkställighet, fasthöll man hvarken vid titeln eller den en smula ironiskt begränsande ramen. Gaston Paris' eget bidrag utgöres af hans erkändt mästerliga teckning af Villon och dennes sociala

medium. Drifven af ett liknande intresse och för att bereda ett passande organ för vittra essays, bragte han år 1894 åter till lif och verksamhet Revue de Paris, till hvilken han sedan lämnade flera af sina allra bästa, för den stora allmänheten afsedda litterära produktioner.

Det vackraste beviset på huru högt han värderade tillgången till litterära organ af olika typer, lämnade han dock mot slutet af sin lefnad, då han, ehuru trött och medtagen af arbete och sjukdom, så att säga räddade Journal des Savants, som staten 1901 beröfvade sitt understöd, och detta gjorde han genom att själf träda i breschen och åtaga sig redaktörskapet. Hans kraftiga insats vid denna kritiska tidpunkt framkallade en reform af den redan förut värdefulla tidskriftens redaktionsplan och äfven ett starkare stöd från Institut de France.

På 1890-talet började han skörda de ärofullaste belöningarne för sitt framgångsrika arbete, och man fick allt bättre och mera allmänt ögonen öppnade för det förhållandet, att man i Gaston Paris verkligen ägde en af landets bästa föregångsmän som litterär skriftställare och som ledande man i den högre bildningens värf. År 1895 efterträdde han Gaston Boissier i det som ett högt förtroende ansedda uppdraget att vara administrateur du Collége de France. Detta uppdrag innebär skyldighet att leda och representera Frankrikes förnämsta högskoleinstitution. För båda dessa åligganden var han som klippt och skuren, ty han var född att gå i têten, och för en person med hans läggning var det både lätt och angenämt att öfva värdskap. Under hans chefskap hade Collège de France en god utvecklingsperiod, och M. et M:me Paris' salonger, numera i den ståtliga boställsvåningen, blefvo än en gång den eftersökta medelpunkten för eliten af den högre bildningens representanter i Frankrikes hufvudstad.

Ar 1896 invaldes han efter Pasteur till ledamot af den Franska Akademien. Dennes rika lifsgärning och geniala karaktär bildade ett mer än vanligt anslående underlag för ett inträ-

destal. Gaston Paris tillgodogjorde sig också denna utgångspunkt med den värmande kraft, som endast äges af en verklig själsfrände, då han den 28 januari 1897 tog sitt inträde i Akademien. Det oaflåtliga metodiska arbetet och det ärliga oförskräckta sanningssökandet gåfvo ton och färg åt detta minnestal, hvaraf effekten var störst, då det kom från författarens egna läppar, men som äfven på den läsande verkar likt en högstämd lofsång öfver människoandens båda bästa drifkrafter i riktningen framåt och uppåt.

För politiska frågor hade Gaston Paris endast sekundärt intresse och han erfor från denna synpunkt ingen full trefnad, hvarken under andra kejsardömet, mot hvilket han som yngling riktade satirer, eller sedermera under republiken hvars häftiga partistrider smärtsamt berörde hans kosmopolitiskt människoälskande sinne. Nationalhat, religionshat, rashat, klasshat, dessa hätska element, hvilka så länge i Frankrike gifvit färgen åt den sociala samlefnaden, voro honom absolut främmande, och han drog sig med förnäm objektivitet tillbaka inom en sfär, dit bruset af de politiska stormarne endast dämpadt nådde fram. Hans fosterländska känslor gåfvo dock icke därföre efter i värma och djup, men han koncentrerade sin patriotism på den praktiska uppgiften att i hvad på honom ankom höja den franska bildningsnivån och speciellt att gifva näring åt ett kärleksfullt intresse för äldre generationers kulturella lif.

Mot slutet af år 1898 trängde dock dyningarne af den så djupt sorgliga Dreyfusaffären fram till den i viss mån aristokratist isolerade krets, som Paris närmast tillhörde, och framkallade där en splittring, som hotade att för alltid skilja gamla trofasta vänner. Det var vid denna tidpunkt, som ett stort antal representanter för den Franska Akademien och öfriga lärda institutioner stiftade »La Ligue de la Patrie française», hvars syfte visserligen var att ena och lugna sinnena, men som därvid gick ensidigt tillväga och utan att afvakta affärens slutbehandling vid landets högsta domstol. Gaston Paris såg däri

missaktning för rättskipningen och brist på god vilja att underkasta sig resultaten af en grundlig och opartisk pröfning. Som hans sanningskärlek uppreste sig mot ett sådant förfarande, lät han den 3 januari 1899 i Figaro införa ett öppet bref till sin gamle vän Albert Sorel, som nu befann sig i det andra lägret, och han tar däri afstånd från ett sällskap, som anteciperar såsom sanning hvad som ännu återstår att bevisa.

Härmed blef väsentligt reducerad den söndagseftermiddagskrets, som han så länge hållit samman och i hvilken han värderade högt att få vara medelpunkten; men han skattade än högre att icke behöfva svika sin kärlek till sanningen. Det var med smärta han förutsåg den isolering, som blef följden af denna modiga handling, ty det hade för honom blifvit ett behof att kring sig samla en talrik vänkrets. Sedan stormen börjat lägga sig, rönte han dock den glädjen att se alla sina vänner åter sluta sig till honom.

Äfven under ferierna, då han likt andra lämnade hufvudstaden, såg han sig gärna omgifven af förtrogna vänner. Han ägde ett château, Cérizy-la-Salle i Normandie, där han brukade tillbringa åtminstone någon del af höstmånaderna och där han utöfvade ett flärdfritt och angenämt värdskap. Inom sin sfär intog han numera en rangställning och var blifven, om man så får säga, en »grand seigneur», men en sådan af ovanligt sympatisk och älskvärd karaktärsläggning. Under umgänge med honom kunde man ej undgå att känna sig inför en man, som var hufvudet högre än de flesta, och det har blifvit sagdt af en bland hans äldsta och närmaste vänner, att han i sitt väsen hade någonting »paisiblement dominateur», hvilket hade sin grund ej blott i intelligensens öfverlägsna kraft, utan äfven i hans öfriga egenskaper.

Under hans sista decennium blef hälsan vacklande, hvarför hans intimare vänner manade honom att spara sina krafter och minska arbetet genom att öfverflytta på andra någon del af allt det myckna, som han varit van att taga på egna skuldror.

Men härtill ville han icke lyssna, och hans stora användbarhet tillskyndade honom ständigt nya uppdrag. Knappt hade han tagit plats i den Franska Akademien, då han blef utsedd till ledamot af den speciella kommittén för ordboksarbetet. Den ortografiska tvistefrågan kräfde utredning af därtill kompetenta personer; i den därför utsedda kommissionen blef han självskrifven ordförande. För alla liknande värf kom han först i åtanke, ty han var erfaren, klartänkt och van att organisera och leda. Då han trots alla nya åtaganden likväl med oförminskad ifver fortsatte som förr med sin undervisning, sitt mödosamma redaktionsarbete i Romania och i Journal des Savants, sin textgranskning för publikationer i Société des anciens textes och i Collection des documents inédits sur l'histoire de France, för att endast nämna mycket pröfvande värf, så kan man lätt förstå, att hur seg lifstråden än från början hade varit, så blef den dock sliten i förtid.

Nästan årligen företog han visserligen rekreerande resor till Italien eller något annat land, dit hans intressen lockade honom; så t. ex. gjorde han i april 1901 en pilgrimsfärd till Roncevaux i Spanien, där för tusen år sedan Frankrikes nationalhjälte Roland dukade under i en ojämn strid. Men äfven han själf kämpade en ojämn strid mot sjukdom och öfveransträngning, och i början af år 1903 kunde han icke ens i liggande ställning fullfölja sin undervisning och andra ämbetsmannavärf. Han insåg själf, att han måste söka hvila, och i slutet af februari for han åtföljd af familjen till Cannes, i den tron att en kortare vistelse där skulle räcka till för att återställa krafterna; kort blef också vistelsen där, men af den anledningen att redan den 5 mars döden hastigt afklippte lifstråden. Till Romanias redaktionsbyrå anlände af honom reviderade korrekturark, sedan dödsbudet redan hunnit dit. Hans död var stilla och smärtfri och han gick öfver till den eviga hvilan »avec la bénédiction de l'Eglise».

På borggården af Collège de France firades den 12 mars med stor högtidlighet hans likbegängelse. Representanter för undervisningsministeriet, Franska Akademien, Institutet, Ecole des Hautes-Etudes m. fl. institutioner, ja äfven för universitetet i Bonn, framförde då under djup rörelse sin afskedshälsning till den bortgångne. Anslutningen var talrik; yttre anordningar och den rådande stämningen, allt antydde, att den sorgeakt som firades, gällde en storman, och så förhöll det sig äfven, ty i den bortgångne hade Frankrike förlorat en af sina ädlaste söner. — Till Cérizy-la-Salle fördes sedan hans jordiska kvarlefvor.

Men den djupt kända saknaden framkallade äfven andra och mera omfattande sorgebetygelser. Likt ett blomsterregn kommo från olika orter och länder, äfven från vårt land, genom den dagliga pressen, talrika bevis på huru lifligt man öfverallt kände och insåg den gjorda förlusten. Det föreföll som hade man en känning däraf, att man under hans lefnad ej alltid tillräckligt uppskattat hvad man ägde i honom, och nu ville man därför så mycket kraftigare för sig själf och andra återkalla och hedra hans minne.

Något senare kommo i lång serie mera fullständigt utförda minnesteckningar, bland hvilka de af Pio Rajna, Maurice Croiset, Joseph Bédier, Mario Roques och Kristoffer Nyrop särskildt lämna intressanta upplysningar, äfven om andra täfla med dem i att framställa en helgjuten bild af hans ädla personlighet.

Ett vackert uttryck för pietetsfulla känslor blef det sällskap som under benämningen Société amicale Gaston Paris stiftades kort efter hans död. Dess syfte är att samla alla dem, som älska och vörda den hädangångnes minne, i det gemensamma intresset att sprida och främja en fyllig insikt i hans vetenskapliga gärning och metod och att upprätthålla det goda förhållande mellan romanska filologer af olika nationer, hvilket genom hans oaflåtliga bemödanden blifvit så lyckligt genomfördt.

Den fasta medelpunkten för detta sällskap utgöres af Gaston Paris' rikt försedda boksamling, som inköptes af markisinnan

Arconati-Visconti och af henne öfverlämnades som gåfva till den franska staten för att bilda ett särskildt annex till det i La Sorbonne inrymda, Ecole des Hautes-Etudes tillhöriga stora biblioteket. Det förvaras där i Salle Gaston Paris, romanisternas arbetssal, och det ställes genom tillmötesgående föreskrifter särskildt lätt till deras förfogande, som tillhöra sällskapet. Denna société är redan fullständigt organiserad, den svenske ledamoten i dess större utskott är professor Carl Wahlund; en af J. Bédier och M. Roques verkställd »Bibliographie des travaux de Gaston Paris» är nyligen utdelad, och den förefaller redan alldeles oumbärlig. Snart väntas äfven en katalog öfver hela boksamlingen, hvilken äfven den blir en sådan bibliografisk hjälpreda, som man icke kan undvara.

Det är sålunda en lika högstämd som praktiskt fruktbärande tanke, som framkallat denna stiftelse. Man kan med skäl hoppas, att genom den skall den romanska filologien allt fortfarande ledas framåt i en god riktning, med bibehållande af de goda traditioner, som Gaston Paris inlade hela sin person i att utveckla och befästa. Redan namnet manar till enig samverkan under hägnet af den mans minne, hvars vida hjärta hade rikt utrymme för alla ädla känslor och impulser, men icke ens en vrå för småsint groll eller internationell afund.

Skrifter. — Den nyss omtalade Paris-bibliografien omfattar icke mindre än 1,197 nummer, och likväl ingå stundom i ett enda sådant ganska vidlyftiga, vid olika tillfällen lämnade kritiska redogörelser för artiklar, som finnas införda i skilda band af en och samma tidskrift. Härtill kommer, att redaktörerna icke ansett sig böra i bibliografien medtaga sådana mycket talrika, stundom synnerligen beaktansvärda, men i allmänhet korta notiser om nyutkomna arbeten, hvilka under rubriken »Livres annoncés sommairement» afsluta hvarje särskildt häfte af Romania.

Af dessa notiser äro de, som flutit ur hans penna, lätt igenkännliga, äfven om de icke äro signerade. Ju mer arbetet hopades, i dess större omfattning tillgrep han denna utväg för att snabbt gifva Romanias läsare en upplysande ledning angående det ifrågavarande arbetets innehåll och värde.

I detta sammanhang bör man vidare erinra sig hans mycket vidlyftiga, vetenskapliga korrespondens. Man såg i honom den romanska filologiens personliga medelpunkt, och som sådan ville han äfven fungera, hvilket gjorde, att ett stort antal, särskildt yngre romanister ofta skriftligen vände sig till honom för att i vetenskapliga frågor inhämta råd och upplysningar. Aldrig sparade han sig, när det gällde att leda och hjälpa, aldrig fick man vänta länge på det från honom efterlängtade brefvet. Det var nattens timmar, som han anslog till denna brefväxling, och äfven då krafterna började aftaga, kunde han aldrig förmå sig att inskränka den, ty det gick emot hans natur att vägra en tjänst, som han kunde lämna.

Klart är, att af den oerhörda mängden tryckalster det stora flertalet utgöres af ofta rätt kortfattade bidrag till de tidskrifter, särskildt Romania, till hvilka han stod i redaktörsförhållande. Men det är dock ett ansenligt antal af alla dessa nummer, som representeras af böcker och större afhandlingar. Likväl bör man erkänna, att i hans litterära kvarlåtenskap ingå endast några få arbeten af den arten, att de utgöra en efter årslånga förberedelser fullt genomförd behandling af någon större vetenskaplig uppgift. De, som i detta hänseende äro mycket nogräknade, vilja till sådana »standard works» endast hänföra hans »Histoire poétique de Charlemagne». Flera texteditioner, främst »Vie de Saint Alexis», 1872, och »Estoire de la Guerre sainte» 1897, hans stora, omfattande bidrag till Hist. litt. de la France samt äfven hans »La littérature française au moyen âge» 1888, åt hvilken han själf gaf den anspråkslösa benämningen »manuel», böra dock räknas honom till godo vid en sådan värdesättning.

De förhållanden, under hvilka han lefde, försvårade i hög grad hvarje arbetsuppgift, som kräfde en lång och oafbruten förberedelse. Han har själf erinrat därom i företalet till »Estoire de la Guerre sainte», på hvilken man fått vänta mycket länge. Han ursäktar detta dröjsmål genom att framhålla: »Combien il est difficile, au milieu des occupations de tous genres qui, à Paris, se disputent la vie d'un travailleur chargé de fonctions actives et sollicité de mille côtés différents, de mener avec suite une tâche de longue haleine.»

För vetenskaplig produktion i stor stil saknade han hvarken håg eller kraft, men af omständigheterna och äfven af sitt begär att gagna i vidsträckt skala leddes han att föredraga en annan form för sin verksamhet med pennan. Hans klart medvetna mål var ju att i Paris skapa ett centrum för romansk filologi och att fostra en skola af metodiskt tränade franska romanister. För att vinna detta mål måste han breda ut sig, han måste hålla sig redo att på alla punkter kunna framträda som en ledare med kunskapens auktoritet. Men detta kräfde detaljeradt studium på vetenskapens flesta områden, och under studiet väcktes tankar och idéer, som han gärna ville göra tidigt fruktbärande. I sådant syfte lade han ofta fram dem, innan han hunnit bringa dem till full mognad. Härigenom väckte han andras studieintresse, och när då någon, som följt impulsen, gjorde ett beaktansvärdt inlägg, tog han genast fasta därpå och erkände ärligt dess förtjänster, men på samma gång framhöll han äfven sådana ännu outredda punkter, på hvilka arbetet borde fortsättas. Genom denna procedur åstadkom han en nyttig kollektivitet i arbetet och en cirkulation, där han själf underhöll rörelse och omlopp. — Ett mycket karaktäristiskt exempel på denna hans metod att gifva och taga och gifva igen och att öfver hela linjen hålla arbetet i gång är det sätt, hvarpå han fungerade som hjärtmuskel i det under åratal af många olika forskare bedrifna arbetet i syfte att utreda Arturcykelns uppkomst och bildningsförlopp.

Då han sålunda samtidigt var verksamt intresserad för flera olikartade uppgifter, föranleddes han icke sällan att tillsvidare uppskjuta fortsättningen af en redan började publikation för att skriftligen göra sitt inlägg i någon annan af vetenskapens aktuella frågor. Idérik och liflig skydde han icke att på en gång ha flera järn i elden, och det hände, att än det ena, än det andra fick vänta länge nog på fortsatt bearbetning. Flera mycket värdefulla uppsatser fingo aldrig sin afslutning; t. ex. den i Romania, 1881, om franskans »*o* fermé». Men sådana dessa uppsatser föreligga, utgöra de dock goda vetenskapliga bidrag, ty den inledande exposén är alltid mycket instruktiv, och i behandlingen af sin uppgift går han noggrannt och metodiskt till väga. Under läsningen växer intresset, och man känner sig manad att söka på egen hand utreda fortsättningen.

Inom den rena lingvistiken var den historiska ljudläran föremål för hans alldeles speciella intresse, och under årens lopp vann han däri vidsträckt omsikt och erfarenhet, hvarmed äfven följde stor auktoritet. — Hans inlägg i debatter angående fonetiska frågor återfinner man till största delen i recensioner af andras arbeten. Då ett sådant utkommit öfver något ämne, som intresserade honom och hvarmed han själf sysslat, så gaf detta anledning till en recension, i hvilken han vidlyftigt framlade äfven egna resultat. Därigenom beriktigades och kompletterades författarens framställning på flera punkter, och man fick ofta större behållning af recensionen än af självfva arbetet. Såsom exempel på sådana mycket instruktiva »comptes rendus» må erinras om de i Romania meddelade: 1878 af Lücking's afhandling om fornfranskans dialekter, 1882 af Rossmann's om franskans *oi*, samt 1886 af Köritz' om *s* framför konsonant i franskan. — Af fristående arbeten på detta område böra företrädesvis nämnas hans redan omtalade skrift om den latinska accenten i franskan, hans skrifter om den af latinskt *c* undergångna ljudskridningen, samt den i S. Alexius-editionen gjorda utredningen af franskans språkljud i det elfte århundradet. Hit

kan äfven räknas hans i Journal des Savants, 1898, införda uppsats om konsonantisk dissimilation.

Det intresserade honom mycket att utreda franska ords historia, och han har som etymolog lämnat talrika prof på fyndighet och skarpsinne. För sådana utredningar gick han strängt metodiskt till väga och följde noga den ledning, som vinnes dels af en säker och full insikt i den historiska fonetiken, dels genom att skarpt precisera ordets betydelse och användning i äldre tider. Vid lösningen af svårare etymologiska uppgifter röjde han stundom en förvånande träffsäkerhet. Härpå kunde flera exempel anföras; det bäst illustrerande återfinnes redan i M. Roques' minnestal, hvari erinras om hans fina användning af den vetenskapliga metodens alla resurser, Romania 1872, för att konstatera det historiska sambandet mellan franskans substantiv »faîte», kroppås, och det forntyska »First»; icke »fastigium», som Diez ännu menade.

Ett fonetiskt studium af ett lands ortnamn kan väsentligen främja utredandet af svåra, historiskt fonetiska problem. Gaston Paris fick tidigt blicken öppen för detta förhållande, och man kan säga, att han gifvit impulsen till en vetenskapligt förd undersökning af det rika språkmaterial, som Frankrikes ortnamn erbjuda. Hans enda större egna bidrag till denna gren af lingvistiken utgöres emellertid af den i Romania, 1890, införda vidlyftiga recensionen af det stora arbete, hvari D'Arbois de Jubainville sökt utreda egendomsförhållandena i det äldsta Frankrike och i sammanhang därmed samlat och granskat ortnamn i stort antal.

Hans bidrag till den fornfranska dialektologien stå i samband med hvad han skriftligen efterlämnat i historisk fonetik och formlära. Det upplysta intresse, hvarmed han omfattade den moderna landsmålsundersökningen, fick ett vackert uttryck i det flera gånger tryckta föredrag, »Les parlers de France», som han höll vid afslutningen af landsortsakademiernas allmänna möte i Paris, maj 1888.

Till historisk formlära höra hans båda artiklar i Romania, 1894, af hvilka den ena handlar om tredje personens neutrala pronomen i franskan; den andra, oafslutad, om ackusativändelsen »-ain» i fornfranskan. Hans många iakttagelser på detta område finnas spridda i inledande redogörelser för språket i de af honom utgifna forntexterna och i recensioner af arbeten, som därtill gifvit anledning.

Man märker ofta, att han sysselsatt sina tankar med syntaktiska frågor, men han vidrör dem vanligen endast i förbigående. Tobler's med mästarehand utförda »Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik» gåfvo honom anledning till korta, men mycket läsvärda redogörelser, i hvilka han stundom framlägger en från författarens afvikande uppfattning af den ifrågavarande företeelsen. Hit hör äfven hans artikel, »Ti, signe d'interrogation», i Romania, 1887.

I den ortografiska frågan gjorde han ett mycket beaktansvärdt inlägg genom sin flera gånger, bland annat i Rev. de philol. française, 1894, tryckta artikel »La grammaire et l'orthographe». Han framställer där klart och objektivt icke blott alla de vägande skäl, som tala för en ortografisk reform, utan äfven de många reella olägenheter, som en genomgripande sådan skulle medföra för bokmarknaden, tryckeriindustrien och många sociala beröringspunkter. Han slutar med att förorda ett målmedvetet, men mycket varsamt framskridande i reformvänlig riktning.

A. Darmesteter's bekanta arbete, »La vie des mots», blef för honom utgångspunkten till en mycket beaktansvärd artikelserie öfver samma ämne i Journal des Savants, 1887.

Hans goda minne och hans under ansträngd uppmärksamhet bedrifna studier i hela den fornfranska litteraturen gjorde, att han inom sig ägde en fornfransk ordbok, vida mer exakt och pålitlig än de i tryck utgifna. De glossarier, med hvilka han beledsagat sina texteditioner äro därföre mycket värdefulla; likaså hans granskningar af andras arbeten af denna art. —

Han följde med lifligt intresse utgifvandet af Dictionnaire Général, hvars redaktörer också tacksamt erkände honom som en god, rådgifvande medarbetare i företaget. Åt detta arbete skänker han ett ampelt erkännande genom sin uppsats, »Un nouveau dictionnaire de la langue française», som han offentliggjorde i Revue des Deux Mondes, 1901; men där tecknar han äfven i breda drag en idealbild i stor stil af ett ordboksarbete, motsvarande alla de kraf, som man från olika synpunkter kunde föranledas att ställa på ett sådant. Murray's »A new English Dictionary, on historical principles», än högre potentierad, låg honom tydligen i tankarna. — Till lexikografi hör i någon mån hans i Journal des Savants, 1900, meddelade, på historisk fonetik baserade artikel, «Les mots d'emprunt dans le plus ancien français».

För den svåra, men mycket intressanta frågan om den franska versen, dess historia från äldsta skeden och de moderna reformrörelserna, kunde han ej hålla sig främmande. Redan 1866 framträdde han med ett raskt inlägg genom sitt »Lettre à M. Léon Gautier sur la versification latine rythmique», och han fasthöll sedan sin däri uttalade mening om den franska episka versens ursprung ur latinets rythmiska folkpoesi. I sitt långa företal till den franska öfversättningen, 1885, af Tobler's »Vom französischen Versbau» framlägger han från sin synpunkt hufvuddragen af den franska verskonstens historia. Angående den aktuella frågan om bättre öfverensstämmelse mellan de nu alltför dogmatiskt formulerade versreglerna och språkets faktiska uttal, uttrycker han sin förhoppning, att en högt begåfvad skald med kraftigt initiativ skall återgifva franska språket »une versification vivante, harmonieuse et libre»; Romania 1877, s. 625.

En god öfverblick af det franska språkets historia har han lämnat i Journal des Savants, 1897, genom en artikelserie, närmast framkallad af F. Brunot's språkhistoriska bidrag till det stora sammelverket »Histoire de la langue et de la littérature française», för hvilket Petit de Julleville var hufvudredaktör.

Inom den franska lingvistikens vida område var han sålunda fullt hemmastadd på alla punkter. Genom vidsträckta studier, genom skarpsinniga iakttagelser och en lycklig förmåga att öfverskåda och kombinera blef han en erfaren vägledare, åt hvilket håll man än sträckte sin vetgirighet. Visserligen räckte hans tid icke till för att i skrift meddela all den kunskap, hvaröfver han förfogade, och alla de uppslag, som han kunde gifva. Men äfven med pennan har han dock som fransk språkforskare uträttat vida mera än någon af hans samtida, och under lång tid böra hans efterkommande för sin verksamhet taga ledning från honom och fortsätta arbetet i hans anda och i de af honom angifna riktningarna.

Inom den franska filologien intager utgifvandet af kritiskt redigerade forntexter en central plats i studiet. För att i möjligaste mån återställa en sådan text i dess ursprungliga lydelse fordras en detaljerad kännedom om fornspråket i dess dialektala skiftningar. Textens innehåll manar vidare till vidsträckta komparativa studier för att historiskt bestämma dess samband med andra litterära alster af samma art.

Vi veta redan, att Gaston Paris tidigt lämnade lysande prof på full kompetens i båda dessa grenar af filologi. Från barndomshemmet var han van att handskas med handskrifter, och ännu nästan gosse vann han säker insikt i deras dechiffrering. Redan vid unga år hade han äfven förvärfvat en ovanligt omfattande litteraturkännedom, som han sedan vidgade oaflåtligt. För textutgifning bibehöll han också ett mycket lifligt intresse, och ehuru han endast undantagsvis koncentrerade sitt eget arbete i den riktningen, intog han i Frankrike som stiftare och främste man i Société des anciens textes en ledande ställning i detta hänseende. Han följde med uppmärksamhet och reviderade andras textpublikationer, och han hade själf nästan alltid någon sådan under arbete, ehuru han under de senare åren däråt endast ägnade, hvad man kunde kalla lediga stunder.

Ensam eller i samarbete med någon annan har han efterlämnat en lång serie fornfranska texter i kritisk edition. »Vie de Saint Alexis» och »Estoire de la Guerre sainte» intaga bland dem främsta platsen, men de äro redan nämnda i annat sammanhang. Vidare bör man erinra sig följande af honom ensam utförda texteditioner: »Vie de Saint Léger» och »La Passion du Christ» i Romania 1872 och 1873; »Chansons françaises du XV:e siècle», 1875; »Le roman des Sept Sages», två redaktioner, 1876; »Orson de Beauvais», 1899. I samarbete med andra utgaf han: »Miracles de Notre Dame», 1876; »Vie de Saint Gilles», 1881; »Evangile de Nicodème», 1885; Roman de Merlin, 1886; Arnoul Greban's »Mystère de la Passion», 1878. Härtill komma en serie Lais i Romania, 1878 och 1879, samt en mängd smärre texter, af hvilka de flesta äro utgifna i Romania; de tidigast offentliggjorda återfinner man i Ebert's Jahrbuch, 1862 och sedan vidare.

Hans bidrag till denna gren af litteraturen äro således både talrika, olikartade och af stort intresse. Men hos den vittra allmänheten stå i Frankrike, liksom äfven i andra länder, den rena lingvistiken och det kritiska fornskriftstudiet icke lika högt i kurs som skickligt förda litteraturhistoriska utredningar. Också grundar sig Gaston Paris' vidt utbredda vetenskapliga rykte närmast på de omfattande och epokgörande insatser, som han gjorde i Frankrikes litterära historia och i komparativ litteraturforskning.

Sedan han år 1876 blifvit invald i Académie des Inscriptions, tog han genast befattning med fortsättningen af Histoire littéraire de la France. Dess första redaktörer, Benediktinerna, hade därmed afsett att fullständigt och i breda drag lämna en skildring af Frankrikes litterära och kulturella lif under medeltiden. Med de tolf första stora kvartvolymerna hade de hunnit fram till midten af 1100-talet. Deras verksamhet afbröts med det tolfte bandet, som utkom 1763, men redan 1807 beslöts, att verket skulle fortsättas, och detta värf anförtroddes åt den ofvan

nämnda akademien, som inom sig utsåg redaktörer. Den för arbetet uppgjorda planen är ganska obestämd och inkränker sig därtill, att det föregående århundradet bör vara afslutadt, innan man griper sig an med det följande. Inom denna ram ha redaktörerna full frihet att lämna monografier öfver tidehvarfvets framstående litterära personligheter eller att gifva en sammanfattande öfverblick öfver någon af litteraturens olika grenar. Det är vidare föreskrifvet, att man icke får till ny behandling återupptaga ett ämne, som redan varit föremål för en artikel, hur otillfredsställande denna än må vara.

I detta verk är en vid plats anvisad åt den latinska medeltidslitteraturen, som uteslutande upptager de första tolf banden. Men under 1100-talet framträder kraftigt en på franska författad rik och varierad litteratur, som kräfver sin historia. Man började med helgonlegenderna, men redan till band XV, 1820, hade Ginguené bidragit med en längre uppsats om Chrestien de Troyes och de honom tillskrifna Artur-romanerna. I tjugonde och följande volymer hade Paulin Paris vidlyftigt och sakrikt, men utan säker historisk metod behandlat nästan alla öfriga delar af den fornfranska skönlitteraturen från detta tidehvarf. Då sonen inträdde i redaktionen, var sålunda större delen af just den litteratur, som närmast intresserade honom, redan så godt som afslutad. Han var hänvisad till monografier öfver författare och skriftverk, som ännu saknade sådana, samt till den del af Artur-cykeln, som Ginguené icke behandlat.

Band XXVIII, 1881, innehåller sex af honom författade monografier; band XXX, 1888, inleder han med sin omsorgsfullt utarbetade uppsats, »Les romans en vers de la Table Ronde». Det är hela »matière de Bretagne» med undantag af Chrestien's dikter och Tristanromanerna, som han här skildrar. Alla dithörande diktverk, publicerade eller outgifna, inalles 38, af hvilka flera endast äro i behåll på engelska, flamländska eller tyska, har han fullständigt studerat och redogör noga för deras innehåll och samband med hvarandra och med den allmänna episka

litteraturen. Hans följande större bidrag är en i band XXXII införd, omfattande studie, »Jean, sire de Joinville», hvari han ger en vacker och fullständig, historiskt litterär skildring af Ludvig IX:es sympatiska lefnadstecknare. För band XXXIII ligger färdig en af honom utarbetad uppsats öfver Raimon de Béziers.

I egenskap af medarbetare i detta storslagna, litteraturhistoriska företag verkade han som vanligt reformerande. Bättre än sina föregångare framhöll han den politiska och sociala miljö, hvari den af honom skildrade författaren lefde och verkade, eller under hvars inflytelse de litteraturalster vuxit fram, åt hvilka han ville skänka fullständig belysning. När så behöfdes, sträckte han sig äfven till andra länders litteratur, och han hämtade därifrån material till en fylligare uppfattning af fransmännens eget litterära lif. Det var den kulturhistoriska och den komparativa metoden, som genom honom gjorde sitt intåg i de franska författarnes behandling af litteraturhistoriska uppgifter.

Hans andra stora organ för längre uppsatser var Journal des Savants, där han ägde full frihet att välja sitt ämne inom de humanistiska vetenskapernas område. Denna tidskrift leder sina anor tillbaka till år 1664. Då Gaston Paris år 1903 öfvertog dess hufvudsakliga ledning, inledde han årgången med en mycket intressant öfverblick af tidskriftens skiftande öden under olika skeden och regimer.

Denna tidskrift är afsedd att för Institutets medlemmar utgöra ett organ, där de kunna meddela resultaten af sina studier i aktuella, vetenskapliga frågor, äfven om dessa resultat ännu icke äro fullt färdiga och afslutade. Det är mycket vanligt, att författaren tager till utgångspunkt något nyutkommet arbete i det ämne, angående hvilket han nu själf vill taga till orda. En sådan uppsats blir sålunda ett egendomligt mellanting mellan compte rendu och självständig afhandling, hvarföre det stundom kan förefalla det valda arbetets författare, som skulle hans skrift bli ett bortskymt underlag åt en annan författares utläggning af samma ämne. Men om en sådan uppsats är taktfullt skrifven,

läser man den med nöje, och man får vanligen en rikare uppfattning af den i de båda skrifterna behandlade frågan.

Det var med mycken talang som Gaston Paris nästan alltid använde detta förfaringssätt, hvarigenom han fick tillfälle att framlägga, hvad han själf tänkt och funnit i ämnen, som tiden ej medgaf honom att behandla utförligt och fullständigt. Bland hans uppsatser i fransk litteraturhistoria äro följande särskildt beaktansvärda: »Les cours d'amour du moyen âge», 1888; »Les origines de la poésie lyrique en France», 1891; »Le Roman de Renard», 1894; »Cligés» af Chrestien de Troyes, 1902; vidare, 1901, den goda öfverblick af den franska medeltidens litteraturhistoria, hvartill han tagit anledning från H. Suchier's »Geschichte der französischen Litteratur».

Såsom redan är nämndt, kan Gaston Paris sägas ha bragt den komparativa litteraturforskningen fullt till heders i Frankrike. Han tillämpade dess metod icke blott för studier i landets egen litteratur, utan äfven för forskningar på mera vidsträckta områden. Bland hans uppsatser i komparativ litteraturhistoria finnas flera införda i Journal des Savants. Af dem må följande anföras: »Les Fabulistes latins», 1884, 1885 och 1899; »La Légende de Saladin», 1893; »Etude sur la nouvelle française aux XV:e et XVI:e siécles», 1895; »Les vieux chants populaires scandinaves», 1898.

Legenden om »Den vandrande Juden» gaf honom på olika tider anledning till tvenne uppsatser, nu sammanförda i »Légendes du moyen âge», 1904. Till denna art af litteratur höra äfven hans »Saint Josaphat» och »Tristan et Iseut», ånyo utgifna i »Poèmes et légendes du moyen âge», 1900. — Flera af dessa essays har docenten E. Staaff utgifvit i svensk öfversättning, »Studier öfver medeltida sagor af Gaston Paris», 1903.

Äfven i Romania finnas några rätt omfattande litteraturhistoriska studier, såsom »Etudes sur les Romans de la Table Ronde», 1881—86; »Le Roman du Châtelain de Couci», 1879—81; »Le Roman de Richard Coeur de Lion», 1897.

För att gagna undervisningen i fornfranska utgaf han »Extraits de la Chanson de Roland», »Chrestomathie du moyen âge» och »Extraits des Chroniqueurs français». Dessa läseböcker, som utkommit i flera upplagor, äro redigerade med stor omsorg och innehålla mycket instruktiva, litteraturhistoriska och grammatikaliska inledningar, glossar och kommentarier. För de båda sistnämnda hade han till medarbetare sina forna elever, numera professorerna E. Langlois och A. Jeanroy.

Gaston Paris' skriftliga kvarlåtenskap omfattar äfven ämnen från andra områden än de redan angifna. En särskild erinran förtjäna de tal, som han vid många olika tillfällen fick anledning att hålla. De befordrades vanligen till trycket, och man läser dem med nöje; de äro ofta instruktiva och alltid anslående, ty de komma från en man, som med klar blick förenar hjärtats varma intresse. Bland dessa tal intages helt naturligt främsta platsen af hans redan nämnda inträdestal i Franska Akademien.

År 1896 utgaf han en volym »Penseurs et poètes», i hvilken han samlat några biografiska essays. I »Frédéric Mistral» skildrar han vackert och sympatiskt dennes person, miljö och stora litterära gärning, samt bedömer klarsynt och objektivt hela den aktuella språk- och litteraturrörelsen i det södra Frankrike. — Hans karaktäristiker af James Darmesteter och Sully Prudhomme — denna senare utgifven på svenska år 1901 —, höra till det mest fulländade, som någonsin flutit ur hans penna. I den ena framkallar han med full medkänsla och förståelse bilden af en djupsinnig drömmare, som med tanke och hjärta söker den högsta sanningen på en annan väg än religionens. I den andra röjer han den rika fond af högstämd poesi, som låg på botten af hans väsen. Det förutsätter nämligen en stor, andlig frändskap att så fylligt, klart och ingående, som han gjort det, teckna en skaldekaraktär sådan som Sully Prudhomme, hvilken i den finaste poetiska form uttryckt människoandens eviga längtan att få blicka klart i högre rymder.

Men äfven i »Tristan et Iseut» samt i all synnerhet i afslutningen af »S:t Josaphat» ställer han läsaren inför dessa vårt hjärtas intimaste frågor, som ständigt sysselsatt den efter lycka och sällhet trånande mänskligheten. Det visar sig där, att den lärdom, som han själf afvunnit lifvet, är att vi böra afstå från allt hopp om en slutlig och full tillfredsställelse af vår individuella sällhetslängtan, samt att det enda höga mål, som icke kan sluta i en illusion, är att utan alla bitankar oaflåtligt söka egen förbättring för att bättre gagna våra medmänniskor.

Verksamhet som lärare. Då F. Brunetière vid begrafningsakten talade å Franska Akademiens vägnar afslutade han sin karaktäristik af Gaston Paris' lifsgärning med att citera skaldens ord, »une grande pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr». Härmed afsåg han närmast, hvad den bortgångne uträttat för att i Frankrike väcka ett fullt vetenskapligt intresse för den romanska filologien och för att till Paris förlägga medelpunkten för detta studium. Vi veta redan, att han med sina skrifter verksamt främjade detta mål. Han gjorde det äfven genom sin undervisning, som var anlagd på att meddela god metod i arbetet och vana vid fullständighet i förberedelsen.

År 1893 tog han sig tvenne gånger anledning att i skrift framställa det mål, som bör afses med den högre undervisningen. I Journal des Débats införde han några artiklar, sedermera utgifna som broschyr, »Le haut enseignement historique et philologique en France», samt i Romania i inledningen till den compte rendu, genom hvilken han framförde sitt tack för den från hans franska lärjungar mottagna festskriften.

Af båda dessa skrifter framgår det tydligt, att han med sin undervisning icke i minsta mån afsåg att förbereda till en examen. Mot det i Frankrike rikt utvecklade examensväsendet hyste han en bestämd motvilja. Hans önskemål var, att man skulle från skolorna få mottaga elever, som voro väl förberedda

i elementen af de humanistiska vetenskaperna, främst latin och grekiska. Vid universitetet skulle de sedan öfvas i att efter bästa metod under eget arbete fullfölja en vetenskaplig uppgift. Läraren ålåg det sålunda närmast att lämna ledning med afseende på nödiga litterära förberedelser och äfven vid arbetets metodiska planläggning. När en på detta sätt förberedd studerande gaf sig ut i lifvet, var hans förmåga uppöfvad att rätt behandla en uppgift och hans håg riktad på vetenskaplig forskning.

Äfven på humaniora ville han tillämpa den naturvetenskapliga metoden. Han fordrade sålunda, att man skulle fullständigt uppsöka, pröfva och ordna allt det material, som man behöfde, för att sedan rent objektivt uppvisa de därur framgående resultaten. För den rena lingvistiken är denna metod självfallen, men på det litterära, historiska och filosofiska området fordras det stundom, han erkänner det själf, ett visst moraliskt mod för att hänsynslöst iakttaga en sådan procedur.

Den enda undervisningsanstalt i Frankrike, där det humanistiska studiearbetet har denna rent vetenskapliga karaktär, är Ecole des Hautes-Etudes, och Paris yrkade därför på en grundlig reform af examenssystemet i den riktningen att för högre kompetens skulle fordras afgångsdiplom från denna institution. Detta innebure icke något nytt monopol, ty Ecole des Hautes-Etudes vore att betrakta som ett fakultetens annex, inhysdt i La Sorbonne, där utgörande afdelningen för de vetenskapliga seminarierna, ehuru visserligen deras ledare icke rekryterades bland fakultetsprofessorerna.

Man kan lätt förstå, att ett sådant yrkande skulle röna motstånd från fakultetens lärare, och det har ej heller framkallat någon åtgärd i önskad riktning. Emellertid har fakulteten rönt stark inflytelse från denna rival. Äfven efter nyligen vidtagen revision verka examensprogrammen i viss mån hämmande på en fri utveckling af undervisningsmetoderna, men starka reformer äro

vidtagna, genom hvilka de studerande äfven inom fakulteten få god uppmuntran till verkligt vetenskapligt arbete.

Gaston Paris utöfvade sitt lärarekall vid tvenne institutioner, Collège de France och Ecole des Hautes-Etudes. I den förstnämnda, som han kallade sin »grande église», höll han tvenne föreläsningar i veckan. Af dem var den ena, »la grande leçon», afsedd för den stora publiken och hade till föremål något litteraturhistoriskt ämne, som han behandlade med stor omsikt och utförlighet, hvaraf blef en följd, att samma uppgift oftast kräfde flera på hvarandra följande läsår. »La petite leçon» var rent lingvistisk och samlade vanligen endast en mindre publik, men som utgjordes af studerande med kompetens att draga verkligt gagn af undervisningen. Det var här han lade fram resultaten af sina studier i historisk fonetik. Till underlag för framställningen använde han vanligen någon fornfransk text, och oftast föll valet på »Vie de Saint Alexis», som också härtill passade förträffligt. Den af honom själf säkert rekonstruerade texten från elfte seklet tillhörde en med Pariserspråket nära befryndad dialekt och bildade en god hållpunkt för undersökningar angående språkets förändringar under äldre och yngre skeden.

Ecole des Hautes-Etudes var hans »petite chapelle», där han med alldeles särskild förkärlek utöfvade sin verksamhet som ledande lärare. Hans lärjungar bildade tvenne afdelningar, den lägre kursen och den högre. Den förstnämnda samlades en gång i veckan i studiesalen i La Sorbonne, där de föredragande meddelade resultaten af sitt arbete med den erhållna uppgiften. Dessa uppgifter utgjordes af någon lingvistisk utredning af mindre omfång; mycket ofta valdes därtill en historisk undersökning af ett antal latinska ord, som kontinuerats i de romanska språken.

För att få deltaga i den högre kursens öfningar fordrades särskild kompetens, och i sammanhang därmed ställdes rätt stora fordringar på deltagarnas arbeten, af hvilka han tog känne-

dom, innan de föredrogos och gemensamt diskuterades. Vanligen hade dessa arbeten till föremål partiella utredningar af någon för alla eleverna gemensam uppgift, såsom t. ex. rekonstruerande af Fierabras-texten, eller kritiska referat af nyutkomna arbeten i romansk filologi. Det var dessa öfningar, som utgjorde hans mycket omtalade söndagskonferenser. De höllos hemma hos honom i hans arbetsrum och hade en ganska förtrolig karaktär, ehuru den föredragande helt naturligt var ganska orolig för den visserligen alltid vänliga, men dock allvarsamma granskning, som Paris underkastade hans arbete.

Dessa söndagskonferenser kunna betraktas som höjdpunkten inom undervisningen i romansk filologi. Där utförda arbeten bildade ofta förberedelsen till värdefulla skrifter, hvilkas författare genom dem lade grunden till godt vetenskapligt anseende. Detta blef fallet år 1888, då uppgiften var att utreda den franska lyriska poesiens uppkomst och utveckling. Alfred Jeanroy intog då obestridt främsta platsen bland eleverna, och hans stora, mycket förtjänstfulla arbete, »Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge, études de littérature française et comparée», 1889, blef den slutliga frukten af hans arbetsbidrag till dessa öfningar. Med full anledning dedicerade han sitt arbete till Gaston Paris, som i sin redan nämnda artikelserie i Journal des Savants, 1891—92, gaf ampelt erkännande åt den unge författarens skickligt verkställda utredning af ett mycket svårt och dunkelt problem. Jeanroy är nu professor i romansk filologi vid universitetet i Toulouse.

Inom denna krets af utvalda lärjungar kände sig Gaston Paris i sitt rätta element, och han visade där alla sina lysande egenskaper som lärare och ledande förgångsman. Trots tilltagande afmattning ville han ej afstå från dessa öfningar, utan fortsatte dem ända fram i februari 1903. Hans krafter blefvo slutligen så medtagna, att han måste ligga utsträckt på en soffa, kring hvilken hans lärjungar bildade krets. Ämnet för öfningarna var denna gång en kritisk studie af »Partenopeus de

Blois», handskrifter och versioner. A. Trampe Bödtker har ägnat sin, Kristiania 1904, utgifna skrift öfver detta ämne »à la mémoire de M. Gaston Paris, en souvenir des dernières leçons du maître».

I detta sammanhang må ännu en gång erinras om hans förhållande till de svenska romanisterna. Flera bland dem voro hans personliga lärjungar och det torde vara välkommet att få en öfverblick af de landsmän, som direkt åtnjutit hans undervisande ledning. Deras namn meddelas här i bilagan A, hvarvid är att märka, att förutom alla som undertecknat tillägnan i den svenska festskriften, upptagas i denna förteckning endast de, som i den vid Ecole des Hautes-Etudes förda matrikeln antecknats som deltagare i de af Gaston Paris ledda kurserna. Många andra ha helt visst åhört hans föreläsningar i Collège de France, där dock inga åhörarelistor bruka förekomma.

För söndagskonferenserna fingo, såsom ofvan är angifvet, eleverna rätt ofta till uppgift att lämna kritiska redogörelser för nyutkomna arbeten i romansk filologi. För sådana redogörelser valde han icke sällan arbeten af svenska romanister. Som det kan äga intresse att få en öfverblick af dem, meddelas här i bilagan B en förteckning öfver alla af svenskar utgifna skrifter, som på detta sätt varit föremål för särskild uppmärksamhet; detta med ledning af »Annuaire de l'Ecole des Hautes-Etudes», som började utkomma år 1893.

Slutligen visade han äfven sitt intresse för oss svenskar genom att göra ett stort antal af svenskar författade skrifter till föremål för längre redogörelser eller kortare notiser i Revue Critique eller i Romania. Som han efterlämnat icke mindre än sjuttiosex sådana artiklar, blefve en detaljerad förteckning alltför vidlyftig, hvarföre i bilagan C endast upptagas namnen på de författare, hvilkas skrifter tilldragit sig hans uppmärksamhet. M. B. Richerts »Bidrag till läran om de konsonantiska ljudlagarna» var det första af honom recenserade svenska arbetet, Rev. Crit. 1868. Hans sista compte rendu, hvilken utkom efter hans död

i Romania 1903, hade till föremål ett af en svensk författadt arbete, nämligen I. Collijns »Les suffixes toponymiques dans les langues française et provençale».

Då man med sitt inre öra lyssnar till yttringarna af den sorg, som dödsbudet väckte, tycker man sig förnimma en klagande kör af egendomligt gripande art. På alla tungomål tränga stämmor fram, som klangfullt och målande tolka vemodsfyllda tankar och känslor, och man urskiljer likt koncentrerade satser: »Ariel», »Souveraine bonté», »Anima cortese», »Nobile petto», »Lebenszentrum», »Intellectual magnanimity», »O mon plus que père», »Vrai Français de France», »Li cuer d'un homme vaut tot l'or d'un pais».

Man erfar en tydlig förnimmelse, att under det första omedelbara intrycket saknaden efter en vetenskapens storman skymmes undan af den ödsliga känslan att ha förlorat en ädel personlighet, åt hvilken man skänkte sin beundran, men som man i än högre grad omfattade med sin varma tillgifvenhet.

Gaston Paris förenade i rikt mått naturgåfvor af högre värde än sällsynt vetenskaplig kraft. Det fanns i hans väsen någonting starkt tilldragande, som icke endast berodde på personlig älskvärdhet, utan hade sin djupaste grund i dessa hjärtats och andens ädlaste egenskaper, hvilka i en sällsynt lycklig förening gåfvo färg och ton åt hans uppträdande under alla lifvets förhållanden.

Sully Prudhomme meddelar, att Taine en gång sagt: »Le cerveau de Gaston est un des mieux organisés de l'Europe». Härmed afsågs icke blott den intellektuella begåfningen utan hela personligheten. Gaston Paris hörde till de lyckliga, som kunna fatta säkert i sikte ett ädelt mål, hvilket de sedan oaflåtligt sträfva att uppnå. Detta mål var sanningen, som han sökte på människoandens alla områden. Han visste och kände, att han aldrig skulle fullt hinna detta mål, men det var för honom

ett behof att alltid sträfva därefter, och i ett sådant sträfvande fann han det mått af tillfredsställelse, som han ansåg vara honom förunnadt. Han skydde aldrig tillbaka för sanningen, äfven då den kunde förefalla andra afskräckande, ty han såg i det ärliga sökandet mänsklighetens enande kraft. I ett af sina tal yttrade han: »Les hommes sont divisés par les vérités dont ils se croient possesseurs, mais la recherche de la vérité les unit».

Det var dock icke enbart förståndets kalla behof att uppfatta skarpt och tydligt, som dref honom framåt; det var människonaturens tre ädlaste element, »l'amour, l'honneur et le dévouement».

Han framhåller ofta och han spårar i det mänskliga själslifvets alla högre yttringar en evig längtan efter något, till hvilket vi aldrig nå fram. Själf kände och erfor han lifligt denna längtan; det var hans hjärtas upplysta längtan, och den gaf därför åt hans sträfvan en idealitet, som verkade medryckande, i den mån han hos andra träffade den rätta resonansen. Däraf förklaras, att af hans vänner just de, som kände ädlast och djupast, också i hela dess vidd bäst fattade den gjorda förlusten.

Bilagan A. — *Gaston Paris' svenska lärjungar:*

A. Andersson
H. Andersson.
A. Bergström.
H. Borg.
C. A. Dalström.
E. Edström.
S. Eurén.
C. Fant.
H. von Feilitzen.
P. A. Geijer.
H. Hagelin.
C. Koch.
A. Korlén.
J. Lundén.
G. Lindqvist.
Ant. Lindström.
T. Malmberg.
A. Malmstedt.
Å. W:son Munthe.
A. Nordfelt.
Fr. Palmér.
C. A. Ringenson.
G. Rydberg.
E. Staaff.
G. Sundstedt.
C. Svedelius.
C. Wahlund.
Em. Walberg.
J. Vising.
F. Wulff.
J. Young.
O. Örtenblad.

Bilagan B. — *Af svenskar författade skrifter, hvilka på Gaston Paris' söndagskonferenser varit föremål för redogörelse och diskussion:*

1892—93. A. Nordfelt, Classification des manuscrits des »Enfances Vivien».
F. Wulff. Le principe et l'histoire de la versification française.
P. E. Lindström. De obetonade vokalernas bortfall i några nordfranska ortnamn.

1895—96. Axel Ahlström. Sur l'origine du »Chevalier au lion».

1896—97. G. Rydberg. Die Entstehung des franz. Lauts ə. I.
E. Staaff. Le suffixe *-arius* dans les langues romanes.

1899—1900. G. Lené. Les substantifs postverbaux dans la langue française.
G. Ernst. La flexion dans le »Roland» d'Oxford. I. o. II.
P. A. Geijer. Om artikeln, dess ursprung och uppgift.
J. Falk. Etude sociale sur les chansons de geste.

1901—02. E. Staaff. *Desver et rêver,* essai étymologique.
Kerstin Hård af Segerstad. Sur l'âge et l'auteur de »Gormund et Isembard».

Bil. C. — *Om skrifter af följande svenska författare har Gaston Paris meddelat sitt omdöme i korta notiser eller längre recensioner:*

Axel Ahlström, 2.
H. Andersson, 3.
Hilma Borelius, 1.
G. Cederschiöld, 1.
I. Collijn, 1.
G. Ernst, 2.
S. Eurén, 2.
J. Falk, 2.
C. Fant, 1.
H. von Feilitzen, 2.
P. A. Geijer, 2.
Kerstin Hård af Segerstad, 1.
J. H. Lenander, 1.
G. Lené, 1.
O. Levertin, 1.
L. Lindberg, 1.
Ant. Lindström, 3.
P. E. Lindström, 2.
J. Mortensen, 2.
Å. W:son Munthe, 4.
A. Nordfelt, 4.
M. B. Richert, 1.
J. E. Rietz, 1.
O. Rohnström, 1.
G. Rydberg, 3.
E. Staaff, 3.
Alfr. Stenhagen, 1.
G. Sundstedt, 2.
J. Vising, 7.
C. Wahlund, 7.
Em. Walberg, 3.
A. Westholm, 1.
F. Wulff, 4.
J. Young, 1.
H. Östberg, 2.

Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois depuis 1902 jusqu'à 1905.

Abréviations.

Archiv = Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen.
D. L. = Deutsche Literaturzeitung.
Från Fil. Fören. Lund = Från Filologiska Föreningen i Lund. Språkliga uppsatser.
Förh. Sjätte Nord. Fil. Mötet = Förhandlingar vid Sjätte Nordiska Filologmötet i Uppsala 1902.
Giorn. stor. lett. = Giornale storico della letteratura italiana.
Indog. Forsch. Anz. = Indogermanische Forschungen, Anzeiger.
Krit. Jahresb. = Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie.
L. C. = Literarisches Centralblatt.
Literaturbl. = Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.
Neuphil. Mitt. = Neuphilologische Mitteilungen.
Nord. Tidskr. = Nordisk tidskrift för vetenskap, konst och industri.
Nord. Tidskr. f. fil. = Nordisk tidskrift för filologi.
O. och B. = Ord och Bild.
R. crit. = Revue critique d'histoire et de littérature.
R. L. V. = Revue de l'enseignement des langues vivantes.
R. d. l. rom. = Revue des langues romanes.
R. de phil. fr. = Revue de philologie française et provençale.
Rom. = Romania.
Stud. Mod. Spr. = Studier i Modärn Språkvetenskap utgifna af Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm.
Z. f. fr. Spr. = Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.
Z. f. rom. Phil. = Zeitschrift für romanische Philologie.

I. Philologie romane.

1902.

ANNA AHLSTRÖM, *La réforme de l'orthographe.* Réponse à M. E. Rodhe. (R. de phil. fr. '02 p. 123—128).

HILMA BORELIUS. *Étude sur l'emploi des pronoms personnels.* (Från Filol. Fören. Lund. II).

I. COLLIJN. *Les suffixes toponymiques dans les langues française et provençale. I. Développement des suffixes latins -anus -inus -ensis.* Thèse, Upsala in-8, 109 + XI p.
Voir: — Rom '03 p. 312—313 (G. Paris).

J. FREDBÄRG. *Bidrag till ett nytt Supplement till F. Schulthess Svensk—Franska Ordbok.* (Bihang till Ped. Tidskrift).

J. E. HULTMAN. *Guillaume de Deguileville.* En studie i fransk litteraturhistoria. Thèse, Upsala in-8 209 p.

E. LIDFORS. *José Echegaray som dramaturg* (Nord. Tidskr. p. 593—610).

A. MALMSTEDT. *Smärre bidrag till belysande af språkbruket i modern franska.* (Ped. Tidskrift s. 60—74).

J. MORTENSEN. *Rabelais i urval, öfversatt.* (Utgör »Fria häften» I af Världslitteraturen i urval, utg. af H. Schück).

H. NYBLOM. *Giosué Carducci* (Nord. Tidskrift s. 527—544).

E. S. STAAFF. *Romanen om Rosen af Guillaume de Lorris och Jean de Meun.* Utdrag öfversatta från fornfranskan jämte en kort inledning. (Världslitteraturen i urval utg. af H. Schück, Serie II p. 137—198).

J. VISING. *Franska språket i England.* III (Göteborgs Högskola årsskr. VII, I.)

—— L'article *Anglonormannisch 1897, 1898* dans Krit. Jahresb. V: 1 p. 289—291.)

—— *Buffons klassiska yttrande om stilen.* (Språk och Stil II, p. 59—61.)

E. WALBERG. *Étude sur la langue du ms. Ancien Fonds Royal 3466 de la Bibliothèque Royale de Copenhague.* (Från Fil. Fören. Lund II p. 1—32.)
Voir: — Rom '02 p. 175. — Neue philol. Rundschau '03 p. 502.

—— Article sur *L. Wistén, Les constructions gérondives absolues dans les oeuvres de Cervantes* (Archiv CVIII p. 250—255).

F. A. WULFF. *Les premières ébauches de Pétrarque après le 19 mai 1348.* (Rom. '02 p. 384—388.)

—— *Trois sonnets de Pétrarque et une rectification.* (Från Filol. Fören. Lund II. 32 p.)
Voir: Giorn. stor. lett. '03 p. 258.

1903.

I. COLLIJN. *Notes sur quelques incunables français conservés à la Bibliothèque de l'Université d'Upsala* (Revue des bibliothèques. Ann. 13 p. 255—261.)

V. HAMMARBERG. *Des adjectifs et des participes substantivés en ancien français.* Thèse, Upsala, in-8 87 p.

H. HULTENBERG. *Le renforcement du sens des adjectifs et des adverbes dans les langues romanes.* Thèse, Upsala in-8 147 p.

E. LIDFORSS. *Dantes Gudomliga Komedi.* I Öfversättning (1902); II Kommentarier (1903). Stockholm in-8 I: 147 + 193 + 150 p.; II: 111 + 155 + 157 p.

J. MORTENSEN. *Le théâtre français au moyen âge, traduit du Suédois par E. Philipot.* Paris in-8, XXI + 254 p.
Voir: — R. crit. N. S. LVII '04 p. 456—458 (A. Jeanroy).

—— *Tristan och Isolde, en kärlekssaga från medeltiden.* Heimdals Folkskrifter. 29 p.

H. NYBLOM. *Maurice Mæterlinck* (Nord. Tidskr. p. 415—435).

CARL AXEL RINGENSON. *Franska synonymer.* Stockholm in-8 232 p.
Voir: — Verdandi '04 p. 267—270 (H. Hultenberg)

E. ROHDE. *Essais de Philologie Moderne* III. *Notes critiques sur la syntaxe et la phraséologie du français moderne.* Programme de lycée. Göteborg. in-4 32 p.

G. RYDBERG. *Französische Sprache 1896—1901* i Krit. Jahresb. VI p. 194—292.
Voir: — L'Université catholique XLV p. 436 (A. Lepitre.)

—— *Principerna för artikelns utveckling i franskan.* Résumé d'une conférence. (Förh. Sjätte Nord. fil. mötet p. 144—145.)

E. STAAFF. *Fornfransk Dramatik.* Fyra skådespel öfversatta från fornfranskan jämte en kort inledning. (Världslitteraturen i urval utg. af H. Schück, Serie II p. 199—393.)

—— *Om franskans ordförråd.* Grundlinier till föreläsningar vid sommarkurserna i Uppsala 1903, in-8, 24 p.

E. VALBERG. Article zur *Karl Sachrow, Über die Vengeance d'Alexandre von Jean le Venelais* (Halle 1902) et *Schultz-Gora, Die Vengeance Alixandre von Jehan le Nevelon* (Berlin 1902), (Rom '03 p. 150—160).

J. VISING. *Studier i den franska romanen om Horn I.* (Göteborgs Högskolas Årsskrift IX.)

C. WAHLUND. *Nachwort zur Brendanausgabe* (Z. f. Rom. Phil. XXVII p. 510—512).
Voir: — Rom '04 p. 130—131 (M. Roques).

F. A. WULLF. *Bilder och scener från Petrarcas Vaucluse* (Pétraque à Vaucluse). (Förh. Sjätte Nord. fil. mötet p. 38—45.)

—— *Hvem har utfört stympningen af Petrarcas minnesanteckningar i Virgiliushandskriften?* (L'ancien feuillet de garde du Virgile de l'Ambrosienne.) (Förh. Sjätte Nord. fil. mötet p. 126—143.) — Ces deux articles, écrits en français, ont été publiés à part sous le titre de *Deux discours sur Pétrarque*.
Voir: R. crit. N. S. LVI '03 p. 48—49. (H. Hauvette.)

—— *Petrarca i Vaucluse*. (Finn. 12 p.) Lund.

G. ÖSTBERG. *Studier öfver deminutiva och augmentativa suffix i modern provençalska*. Thèse, Uppsala. in-8, 104 p.

1904.

A. AHNFELT. Giosué Carducci. (Varia p. 42.)

M. BOHEMAN. *Hufvuddragen af den nyprovensalska vitterhetens historia*. (Nord. Tidskr. p. 289—319.)

SIGRID ELMBLAD. *Maurice Rollinat*. (Varia p. 166.)

OLA HANSSON. *Choiseuls bref till Voltaire*. (Nord. Tidskrift p. 451—464.)

E. LIDFORSS. *Frédéri Mistral*. (O. och B. p. 815.)

AUGUSTA LJUNGQVIST. *Mireio*, provencalisk dikt af F. Mistral. Bemyndigad öfversättning. Del. I (sång 1—111). Uppsala in-8 134 p.

C. R. NYBLOM. *Mireio*, provencalsk dikt af F. Mistral. Öfversättning och inledning. Stockholm in-8 256 p.

T. OLAN. *Jules Verne*. (Varia p. 225.)

O. ROHNSTRÖM. *L'épopée française dans la littérature dramatique. Quelques remarques sur le rôle de la poésie épique française du moyen âge dans l'histoire du drame*. Programme de lycée. Umeå, in-4 49 p.

G. RYDBERG. *Zur Geschichte des französischen ə* II: 3. Monosyllaba im Französischen: Artikelformen und Objektspronomina p. 409—618.

—— *Über die Entwickelung von illui, illei auf französischem Boden und das Eindringen der Form lui als schwachtoniger Dativ*. (Festgabe für A. Mussafia p. 369—385.)

H. SCHÜCK. »*Gallimathias*». (Ur gamla papper, 6:e serien, p. 123—134.)
—— *Ströftåg i det gamla Paris.* (Ur gamla papper, 6:e serien, p. 98—122.)
E. STAAFF. Article zur *Kr. Nyrop, Grammaire historique de la langue française II* (Nord. Tidskr. f. Fil. '04, p. 181—186).
S. SÖDERMAN. *Pierre Louys* (Varia p. 729).
E. VALBERG. Observations sur quelques-uns des *Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française* relevés par M. Delboulle Rom '92, p. 350 (Rom. '04, p. 139—140).
—— *Las Ordenes Militares, auto sacramental de Calderón. Version primitive, interdite par l'Inquisition, publiée avec une introduction contenant la qualification du Saint-Office, des variantes et des notes.* (Bulletin Hispanique 1903—1904, Tirage à part.)
Voir: — El Defensor de Granada 8 Déc. 1904 (E Señán y Alonso.)
—— *Juan de la Cueva et son Exemplar poético.* Lunds Universitets Årsskrift. Vol. 39, in-4, 117 p.
Voir: — Noticiero Granadino, 17 Déc. 1904 (E Señán y Alonso). — Bulletin Hispanique '05. (E. Mérimée.)
JOHAN VISING. *Den provensalska trubadurdiktningen.* Göteborg, in-8, 122 p.
Voir — Neuphil. Mitt. '04 n:o 5—6 p. 114, (G. Estlander).
—— L'article *Anglonormannisch 1899—1900* dans Krit. Jahresb. VI, p. 110—112.
C. WAHLUND. *Bibliographie der französischen Strassburger Eide vom Jahre 842, I. 16 Jahrhundert* (Festgabe für Ad. Mussafia.)
F. A. WULFF. *Två canzoner och tre sonnetter af Francesco Petrarca* 1304—1904 (Nord. Tidskr. '04, p. 353—361).
—— *Petrarch at Vaucluse* 1337—1353. Lund, in-8, 29 p.
—— *La prima crisi del Petrarca sulla fine dell anno 1336.* (Rivista d'Italia '04, N° de juillet, 16 p.)

Additions à la bibliographie des volumes précédents.

1896.

S. F. EURÉN. *Étude sur l'r français etc.*
Voir: — Krit. Jahresb. VI p. 241 (G. Rydberg.)

G. RYDBERG. *Zur Geschichte des französischen ə I* (1896), II: 1 (1897), II: 2 (1898).
Voir: — Indog. Forsch. Anz. IX p. 189—190 (J. Subak), Zeitschr. f. die österr. Gymn. XLIX p. 769—770 (F. Wawra).

E. STAAFF. *Quelques Remarques sur le passage d'eu atone à u en français* etc.
Voir: — Krit. Jahrsb. VI, p. 225 (G. Rydberg).

1897.

G. ERNST. *La flexion des substantifs etc. dans le Roland d'Oxford*
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 253 (G. Rydberg).

P. A. GEIJER. *Historisk öfverblick af latinets qui och qualis* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 260 (G. Rydberg).

A. LINDSTRÖM. *L'analogie dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule* I (1897), II (1898).
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 254 (G. Rydberg).

1898.

H. ANDERSSON. *Altération et chute de l'r en français* (Stud. Mod. Spr. I, p. 147—170).
Voir: — Krit. Jahresb. VI: 1, p. 242 (G. Rydberg). — Stud. Mod. Spr. II, p. 241. R. de phil. fr. '99, p. 150—153 (J. Désormaux).

P. A. GEIJER. *Om artikeln dess ursprung och uppgift, särskildt i franskan och andra romanska språk* (Stud. Mod. Spr. I, p. 183—219).
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 140 (Meyer-Lübke) et p. 258 (G. Rydberg). — Stud. Mod. Spr. II, p. 241.

A. LINDSTRÖM. Voir 1897.

Å. W:SON MUNTHE. *Några anteckningar om användningen af prepositionen á vid det direkta objektet i spanskan.* Stud. Mod. Spr. I, p. 37—58.
Voir: — Stud. Mod. Spr. II, p. 241.

G. RYDBERG. Voir 1897.

E. STAAFF. *Le suffixe -ime -ième en français* (Stud. Mod. Spr. I, 101—132).
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 281 (G. Rydberg). — Stud. Mod. Spr. II, p. 241.

C. WAHLUND. *Modernismes en -isme et en -iste* (Stud. Mod. Spr. I, p. 1—36).
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 278 (G. Rydberg) (Stud. Mod. Spr. II, p. 241). Mod. Lang. Quarterly '99 p. 295 (E. Bz).

O. ÖRTENBLAD. *Mélanges grammaticaux* (Stud. Mod. Spr. p. 59—72).
Voir: — Stud. Mod. Spr. II, p. 241.

1899.

H. ANDERSSON. *L'amuïssement de l'r finale* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 243 (G. Rydberg).

G. ERNST. *La flexion de l'article* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 253 (G. Rydberg).

G. LENÉ. *Les substantifs postverbaux* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 275 (G. Rydberg).

H. O. ÖSTBERG. *Les voyelles vélaires accentuées* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 221 (G. Rydberg).

1900.

G. ERNST. *Étude sur les pronoms personnels* etc.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 256 (G. Rydberg).

O. ROHNSTRÖM. *Étudé par Jean Bodel.*
Voir: — Archiv CVIII, p. 245—250 (R. Zenker) — R. crit. N. S. LIII '02, p. 98—99 (A. Jeanroy).

E. RODHE. *La nouvelle réforme de l'orthographe* etc.
Voir: — D. L. '02, p. 156—157 (Ed. Koschwitz).

E. WALBERG. *Le Bestiaire de Philippe de Thaun* etc.
Voir: L'Université catholique, N. S. XXXVI, p. 284—286 (A. Lepitre). — R. crit. N. S. LIII ('02), p. 78—79 (A. Jeanroy) Moyen Age '02, p. 374—376 (A. Salmon) — Z. f. rom. Phil. '02, p. 248—251 (E. Herzog).

F. A. WULFF. *La rythmicité de l'alexandrin français.*
Voir: — Literaturbl. '02, p. 256—259 (F. Saran).

1901.

Uppsatser i romansk filologi tillägnade prof. P. A. Geijer etc.
Voir: — Rom. '02, p. 444—449 (G. Paris) Neuphil. Mitt. $^{15}/_{1}$—$^{15}/_{3}$ 1902, p. 8—16 (W. Söderhjelm).

Sur C. Svedelius. *Satzanalyse des franz.* Voir: — Z. f. fr. Spr. '04, p. 184—192 (E. Herzog), sur E. Walberg, *blou, bloi en anc. français.* Krit. Jahresb. VI, p. 274 (G. Rydberg) et sur H. O. Östberg *Pronoms possessifs* ibid. p. 257 (G. Rydberg).

Anna Ahlström. *Sur les adverbes qui déterminent les substantifs.* Stud. Mod. Spr. II, p. 133—142.

Ruben G:son Berg. *Rimstudier hos Verlaine*, Stud. Mod. Spr. II, p. 173—196.

G. Ernst. *Les pronoms français au seizième siècle.* Stud. Mod. Spr. II, p. 105—132.

P. A. Geijer. *Modus Conjunctivus, särskildt i franskan.* Stud. Mod. Spr. II, p. 197—226.

H. Hagelin. *Några tilläggsord till diskussionen om den franska språkreformen.* Verdandi, p. 365—373.

O. Lagercrantz. *Eine Wortgruppe bei Verrius Flaccus* etc. Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 150 (Meyer-Lübke).

A. Malmstedt. *Sur les propositions relatives doubles.* Stud. Mod. Spr. II, p. 11—51.
Voir: — R. de phil. fr. '02, p. 155—161 (L. Clédat)

A. Nordfelt. *Om franska lånord i svenskan.* Stud. Mod. Spr. II, p. 53—72.

E. Rodhe. *Essais de philologie moderne* etc.
Voir: — Archiv CVII p. 454—456 (A. Tobler). — Zeitschr. f. die österr. Gymn. LII, p. 897 (R. Alschler) et LIII, p. 743 (A. Würzner). — D. L. XXIII 1963—1066 (E. Herzog). — L. C. LIII '02, p. 810—811 (Kn.) — R. crit. N. S. LIII, p. 332—335 (E. Bourciez). — Neue phil. Rundschau '02, p. 257—258. (Fries). Z. für das Gymnasialwesen LVI, p. 250—252 (A. Krause) — R. L. V. XVIII, p. 509—510 (Ch. Marqui). — Literaturbl. '02, p. 295—300 (A. G. Ott).

Studier i Modern Språkvetenskap, utgifven af Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm II. Uppsala. in-8, 241 p.
Voir: — Neuphil. Mitt. $^{15}/_{4}$—$^{15}/_{5}$ 1902, p. 25—32 (A. Wallensköld). R. de phil. fr. '02, p. 314—318. (H. Yvon) Rom. '02, p. 640 (G. P.) R. d. l. vom. '03, p. 602—604 (M. Grammont). Université catholique. N. S. XLIV p. 130—134.

E. STAAFF. *Sur le développement phonétique de quelques mots atones en français.* Stud. Mod. Spr. II, p. 143—161.
Voir: — Krit. Jahresb. VI, p. 259 (G. Rydberg).

E. VALBERG. *Deux détails du bestiaire de Philippe de Thaun.*
Voir: — Krit. Jahresb. VI: II, p. 111 (J. Vising).

J. VISING. *Den ridderliga kärleken i medeltidens litteratur.* (Nord. Tidskr. p. 618—638.)
Voir: — Rom. '03 p. 347 (G. P.).

C. WAHLUND. *Die altfranzösische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt* etc.
Voir: — D. L. '02 c. 2850—2851 (H. Suchier). R. crit. N. S. LV ('02) p. 90—92 (A. Jeanroy) Z. f. fr. Spr. '03 p. 46—49 (J. Vising). L. C. '03 c. 618—619, Moyen-Age '04 p. 175—176. (Huet). R. de phil. fr. '02 p. 312—314 (L. Vignon).

—— *Kronologiskt ordnade Geografiska schemata öfver nordfranska medeltidslitteraturen* (Stud. Mod. Spr. p. 1—10).

L. WISTÉN. *Les constructions gérondives* etc.
Voir: — Archiv CVIII, p. 250—255 (E. Walberg). R. crit. N. S. LV p. 320 (H. L.) L. C. LIII 1115 (P. F.)

F. A. WULFF. *La canzone Che debb'io far? selon les manuscrits autographes de Pétrarque* (Lunds Univ. Årsskrift Vol. XXXVIII 24 p.)
Voir: — Literaturbl. '02 c. 415—416 (C. Appel).

—— *La rythmicité de l'alexandrin français.*
Voir: — Literaturbl. '02 p. 256.

II. Philologie germanique.

1902.

J. A. AFZELIUS. *Inledning till engelsk ljudlära samt anvisning till språkets studium på egen hand.* Grundlinjer använda vid sommarkurserna i Göteborg 1902. Sthlm.

H. EDGREN (and. P. B. Burnet). *The French and English word book.* London. Heinemann.

E. BJÖRKMAN. *Everhards von Wampen Spiegel der Natur.* Ein in Schweden verfasstes mittelniederdeutsches Lehrgedicht. (Uppsala Universitets Årsskrift.)

E. BJÖRKMAN. *Die Pflanzennamen der althochdeutschen Glossen,* II. (Zeitschrift für deutsche Wortforschung, III p. 264—307).

—— *Etymological Notes* (Englische Studien XXX p. 377—381).

—— *Drei deutsche Pflanzennamen* (Archiv CVII p. 375—379).

—— *Bemerkungen zu den niederdeutschen Bearbeitungen des Narrenschiffs* (Språkvetenskapliga Sällskapets förhandlingar 1900—1903).

—— *Scandinavian Loan-Words in middle English.* Halle. in-8, I, 1900; II, 1902, Halle. in-8, VI + 360 p.

Voir: — I: Zeitschr. f. deutsche Phil. XXXV p. 96—101 (G. Binz). — Nord. Tidskr. '01 (O. Jespersen). — Mod. Lang. Notes XVII p. 386—391 (G. T. Flom); Archiv CVII (Luick); II: Zeitschr. f. deutsche Phil. XXXVI p. 502—505 (G. Binz). — L. C. '03 c. 1188 (K. L.). — Archiv CXI (Luick) — Mod. Lang. Quarterly V (W. P. Ker); I et II: Saga-Book of the Viking Club '04 p. 482 —484 (O. B.). — Literaturbl. '04 c. 361—364 (W. Horn). — Journal of English and Germ. Phil. V p. 422 (G. T. Flom).

A. ERDMANN. *Främmande geografiska namn i engelska språket.* Föredrag hållet vid Sjätte Nordiska filologmötet i Uppsala 1902 (Förh. Sjette Nord. Fil. Mötet p. 115—125).

J. KJEDERQVIST. *Lautlich-begriffliche wortassimilationen* (Beitr. zur Gesch. der deutschen Sprache XXVII p. 409—446).

E. A. KOCK. *Interpretations and Emendations of Early English texts.* I. (Anglia. XXV p. 316—328.)

—— *Die deutschen Relativpronomen.* Lunds Univ. Årsskr. XXXVII. VIII + 88 s.

Voir: — D. L. 10. Jan. 1903 (G. Neckel) — Anzeiger für deutsche Litteratur XXIX, 3. Jan. 1904, p. 169—174. (V. E. Monrek).

—— *Zur Chronologie der gotischen Brechung.* (Zeitschrift für deutsche Philologie. XXXIV 5 p.)

—— *Three Middle English Versions of the Rule of S:t Benet, and two contemporary Rituals for the Ordination of Nuns.* Early English text Society Original Series, 120. LI + 221 p.

A. C. PAUES. *A fourteenth century English biblical version consisting of a prologue and parts of the New Testament editmed fro the manuscripts together with some introductory*

chapters on Middle English biblical versions (prosetranslations) Cambridge in-8 LXXVI + 208 p.

1903.

E. BJÖRKMAN. *Me. bellen 'to swell'*, (Archiv CXI p. 404 f.)
—— *Det lågtyska skriftspråkets ställning till det högtyska under olika tider.* (Språkvetenskapliga Sällskapets Förhandlingar 1900—1903).
—— *Beowulf,* Fornengelsk dikt. Öfversatt i Världslitteraturen i urval, utg. af H. Schück II p. 461—501).
—— *Blandspråk och lånord.* Några synpunkter med särskild hänsyn till engelskan. (Förh. Sjätte Nord. Fil. mötet p. 145—181).
A. U. BÅÅTH. Tolkningar af *Hildebrandslied, Nibelungenlied, Hartmann von Aues Den arme Henrik* (Världslitteraturen i urval, utg. af H. Schück II p. 395—460).
—— *Wagners sagor* I. *Tannhäuser och sångarstriden på Wartburg.* Stockholm. in-8 58 p.
AUGUST DAHLSTEDT. *The word-order of the Ancren Riwle with special reference to the word-order in Anglosaxon and modern English.* in-4 48 p. Programme de Lycée. Sundsvall.
E. EKWALL. *Shaksperes vocabulary, its etymological elements* I. Thèse, Uppsala in-8. 99 p.
Voir: Beiblatt zu Anglia, XV, 1904, p. 120—123. (W. Franz).
H. E. HEYMAN. *Studies on the Havelok-tale.* Thèse, Uppsala in-8. X + 15 3 p.
K. F. JOHANSSON. *Nominalsammansättningar i gotiskan.* (Nord. Stud. tillegnade A. Noreen p. 455—485).
J. KJEDERQVIST. *The dialect of Pewsey, Wiltshire, With glossary and index of the words treated* Philological Society. London in-8 144 p.
E. A. KOCK. *Repetitorium der deutschen Formenlehre.* Lund 16 p.
—— *Interpretations and Emendations of Early English texts.* II. (Anglia XXVI, p. 364—376).
—— *Die Wolfenbütteler mittelniederdeutschen Versionen der Benediktinerregel.* Wolfenbüttel IV + 124 p.
J. REINIUS. *On transferred appelations of human beings, chiefly*

in english and german. Studies in historical Sematology I. Thèse, Upsala. in-8 296 p.

ELIS WADSTEIN. *Raub. Robe und Verwandtes* (Indogermanische Forschungen XIV p. 402—406).

—— *Beiträge zur Erklärung des Hildebrandsliedes.* (Göteborgs Högskolas Årsskrift IX).

1904.

E. BJÖRKMAN. *Etymologiska småbidrag.* (Nordiska Studier tillegnade Adolf Noreen. p. 168—174).

Die Pflanzennamen der althochdeutschen Glossen III (Zeitschr. f. deutsche Wortforschung VI s. 174—198).

A. U. BÅÅTH. *Wagners sagor* II *Lohengrin.* Stockholm in-8 84 p.

HJALMAR EDGREN. *Algernon Charles Swinburne.* Nord Tidskr. p. 567—589.

E. EKWALL. *Suffixet »ja» i senare leden af sammansatta substantiv inom de germanska språken.* (Uppsala Universitets årsskrift).

OTTO GALLANDER. *Om det nationella lifvet i Wales.* (Nord. Tidskr. p. 233—245).

AX. KOCK. *Vocalbalance im Altfriesischen.* (Beiträge zur Gesch. der deutschen Sprache und Lit. XXIX p. 175—193).

E. A. KOCK. *Interpretations and Emendations of Early English texts* III. (Anglia. XXVII. p. 218—237).

Voir: Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur XXIX, p. 560 (E. Sievers).

—— *Zum Redentiner Osterspiel,* (Korrespondenzblatt des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung XXV, p. 9). *Zu Lauremberg,* (ibid. p. 10—11, 37). *Zu strickers De düdesche Schlömer,* (ibid. p. 28—28).

—— *Die niederdeutschen Relativpronomen.* VIII + 68 p. (Lunds Universitets Årsskrift XXXIX).

—— *Zu Meister Stephans Schachbuch,* (Jahrbuch des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung XXX, p. 147—153).

—— *Zu Anglia* XXVII, p. 219 ss., *Beitr. z. Gesch. d. d. Spr. u. Lit.* XXIX, p. 560 ss., (Anglia XXVIII, p. 140—142).

—— *Merlin, a Middle-English metrical version of a French Romance by Louelich the Skinner* Part I. London 208 p. (Early English Text Society, Extra Series XCIII).

I. V. LARSSON. *Grundzüge der Sprache Logaus.* Laut- und Formenlehre. Thèse Uppsala. in-8. VIII + 126 p.

EVALD LIDÉN. *Blandade språkhistoriska bidrag* I (Göteborgs Högskolas Årsskrift IX).

—— *Got. hrot* (Nord. Stud. tillegnade A. Noreen p. 432—434).

A. OSEEN. *Bidrag till svensk-tysk ordbok* in-4: 9 s. (Programme de Lycée, Vestervik).

C. PALMGREN. *English gradation-nouns in their relation to strong verbs.* Thèse Uppsala in-8. 92 p.

ANNA E. PAUES. *A fourteenth Century English Biblical Version.* Cambridge in-8 LXXXVI + 263 p.
Voir: Nord. Tidskr. '05 p. 73—75 (E. Björkman).

P. PERSSON. *Små bidrag till germansk etymologi* (Nordiska Studier tillegnade A. Noreen p. 54-62).

K. F. SUNDÉN. *Contributions to the Study of elliptical words in modern english.* Thèse Uppsala in-8 233 p.

Additions à la Bibliographie des volumes précédents.

1898.

A. MALMSTEDT. *Strödda anmärkningar till den engelska grammatiken.* (Stud. Mod. Spr. I p. 76—100).

P. A. LANGE. *Zur Frage nach der Entstehung von Konstruktionen in Art von »Ich habe schreiben können»* u. s. w. (Stud. Mod. Spr. I p. 181—182).

E. RODHE. *Transitivity in modern English* etc.
Voir: Arkiv f. Nord. fil. '04 p. 204—205 (E. Brate).

1901.

K. F. N. BECKMAN. *En modern tysk språklära*, utförlig recension af Sütterlin Die Deutsche Sprache der Gegenwart (Språk och Stil '01 p. 165—180).

P. A. LANGE. *Über den Einfluss des Französischen auf die deutsche Sprache im 17. und 18. Jahrhundert* (Uppsatser i Rom. Filologi tillegnade Prof. P. A. Geijer).
Voir: — Z f. fr. Spr. '04 p. 203—204 (W. Horn).

ANNA C. PAUES. *Engelska namn i vår almanack* (Språk och Stil '01 p. 136—144).

E. WADSTEIN. *Die St. Petrier Glosse »gistertanne»* (Korrespondenzblatt des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung 22, 84).

La Rédaction




CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY